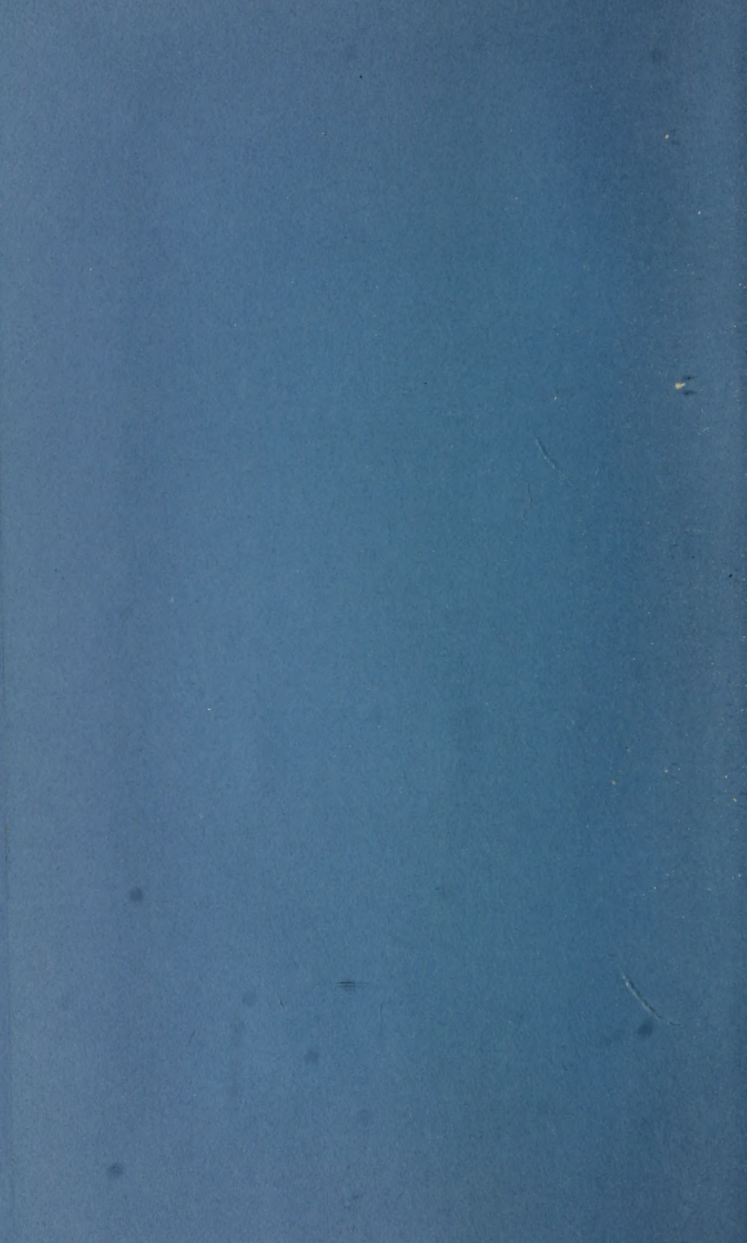


U d'/of OTTAWA
39003001345171







263-1A-79

LA MORT DES DIEUX

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

OCT 1 6 1973

DMITRY DE MÉREJKOWSKY



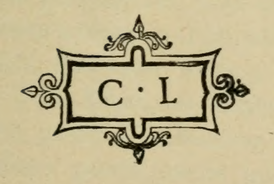
LA MORT DES DIEUX

LE ROMAN DE JULIEN L'APOSTAT

TRADUIT DU RUSSE

PAR

JACQUES SORRÈZE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

PG
3467
.M4K314
1900

LA MORT DES DIEUX

PREMIÈRE PARTIE

I

A vingt stades de Césarée, en Cappadoce, sur les contreforts boisés du mont Argos, près de la grande route romaine, jaillissait une source chaude réputée pour ses vertus guérissantes. Une plaque de granit ornée de grossières sculptures et portant une inscription grecque certifiait que cette source, jadis, avait été consacrée aux frères Dioscures, Castor et Pollux; ce qui n'empêchait guère de considérer la reproduction de ces demi-dieux païens, restée intacte, comme la personnification des saints Cosme et Damien.

De l'autre côté de la route, en face de la source sacrée, s'élevait une petite taverne couverte de chaume, flanquée d'une étable sale et d'un hangar où pataugeaient des poules et des oies. Dans cette taverne, tenue par le malin Arménien Syrax, on pouvait se procurer du fromage de chèvre, du pain bis, du miel,

de l'huile d'olive et un petit vin âpre, produit des vignobles de la localité.

Une cloison séparait la taverne en deux parties : l'une, destinée au peuple; l'autre, aux hôtes plus considérables. Au plafond noirci, étaient suspendus des quartiers de viande fumée et d'odorantes touffes d'herbes de montagne, attestant que Fortunata, la femme de Syrax, était une excellente ménagère, — ce qui ne palliait point la mauvaise réputation de la maison.

La nuit, les honnêtes voyageurs n'osaient s'y arrêter, en se souvenant des récits qui se colportaient sur les ténébreuses opérations ourdies dans cette chaumière, — bien que Syrax, intrigant et sachant à qui glisser l'obole, n'eût jamais été inquiété.

La cloison était formée par deux minces colonnes sur lesquelles était tendue, en guise de portière, une vieille chlamyde, déteinte, de Fortunata. Les colonnettes, prétendant naïvement au style dorique, étaient l'orgueil de Syrax et composaient le seul luxe de la taverne. Dorées, jadis, elles s'étaient depuis longtemps crevassées et écaillées.

Et quant à l'étoffe de la chlamyde, d'un violet vif d'abord, maintenant d'un bleu sale, elle était agrémentée de nombreuses reprises et d'innombrables taches provenant de tous les déjeuners, dîners et soupers, qui rappelaient à la laborieuse Fortunata ses deux lustres de vie conjugale.

Dans la partie propre, sur l'unique et étroit lit de repos, en maints endroits déchiré, devant la table

sur laquelle étaient posées des coupes, se prélassait Marc Scuda, tribun romain de la 9e cohorte de la 16e légion. Provincial prétendant à l'élégance, il avait un de ces visages à la vue desquels les esclaves altières et les courtisanes de seconde catégorie s'écrient, avec une sincère admiration : « Le bel homme ! »

A ses pieds, en une position incommode mais respectueuse, était assis un gros rougeaud oppressé, au crâne dénudé, aux cheveux rares, grisonnants, ramenés vers les tempes, le centurion de la 8e centurie, Publius Aquila.

Plus loin, étendus sur le parquet, douze légionnaires jouaient aux osselets.

— Par Hercule ! s'écria Scuda, j'aimerais mieux être le dernier à Constantinople que le premier dans ce nid de souris. Est-ce une existence, Publius ? Réponds-moi sincèrement ! Est-ce une existence ?... Penser qu'en dehors des casernes et des camps l'avenir ne réserve rien. Qu'il faut pourrir dans ce marais nauséabond sans seulement voir le monde !

— Oui, approuva Publius. On peut le dire, la vie n'est pas gaie ici, mais aussi, quelle tranquillité !

Les osselets préoccupaient le vieux centurion. La partie des légionnaires était intéressante. Feignant d'écouter les bavardages de son supérieur, abondant dans son sens, il suivait du regard le jeu des soldats, et pensait : « Si le roux vise bien, il gagnera sûrement ».

Pourtant, par convenance, Publius demanda à Scuda, comme si cela l'intéressait :

— Pourquoi donc t'es-tu attiré la colère du préfet Helvidius?

— A cause d'une femme, mon amie; à cause d'une femme...

Et Marc Scuda, dans un accès de bavarde sincérité, mystérieusement, confia à l'oreille du centurion que le préfet, « ce vieux bouc de Helvidius », l'avait jalousé à cause des faveurs spéciales que lui accordait une courtisane lybienne.

Scuda veut, par quelque service important, regagner la bienveillance du préfet. Son projet est arrêté.

Non loin de Césarée, dans la forteresse de Macellum, habitent Julien et Gallus, les cousins de l'empereur régnant, Constance, les neveux de Constantin le Grand, les derniers rejetons de la malheureuse famille des Flavius.

En montant sur le trône, craignant les rivaux, Constance a assassiné son oncle, le père de Julien et de Gallus, Julien Constancius, le frère de Constantin. Mais Julien et Gallus ont été épargnés et enfermés dans le château solitaire de Macellum, où ils vivaient dominés par la peur continuelle de la mort. Fort perplexe, sachant que le nouvel empereur détestait les deux orphelins qui lui rappelaient son crime, Helvidius, préfet de Césarée, voulait et craignait en même temps de deviner la volonté du maître.

L'adroit tribun Scuda, rêvant à la possibilité d'une carrière de cour, a compris, d'après les paroles de son supérieur, que ce dernier n'osait prendre sur lui la lourde responsabilité et tremblait à l'idée que le

bruit qui courait sur le projet de fuite des héritiers de Constantin, ne se transformât en réalité. Alors Scuda s'était décidé à se rendre à Macellum, à arrêter les prisonniers et à les amener à Césarée sous la conduite de ses légionnaires, supposant qu'il n'avait rien à redouter des deux orphelins mineurs, abandonnés de tous et haïs de l'empereur.

Par cette valeureuse action, Scuda comptait regagner les faveurs du préfet Helvidius, perdues par la faute de la rousse Lybienne.

Cependant, très méfiant, il ne communiqua qu'une partie de ses plans à Publius.

— Que feras-tu alors, Scuda ? As-tu reçu des instructions de Constantinople ?

— Je n'ai rien reçu et personne ne sait rien. Mais les bruits qui circulent, vois-tu ; les espérances dévoilées, les phrases inachevées, les menaces, les allusions, les secrets, les mystères sans fin !... Le premier imbécile venu saurait exécuter ce qui a été dit. Il ne s'agit que de deviner la volonté muette du maître. Voilà surtout pourquoi on est récompensé. Voyons, cherchons, essayons. Le principal est d'être expéditif et brave, en se mettant sous la protection du saint signe de croix !... Je me fie à toi, Publius. Peut-être boirons-nous bientôt, moi et toi, à la cour, un vin meilleur que celui-ci.

A travers la petite fenêtre grillée filtrait la lumière trouble d'un triste crépuscule. La pluie tombait monotone. Un simple mur d'argile, crevassé, séparait la pièce de l'étable. On sentait l'odeur forte du fumier ;

on entendait les gloussements des poules, les piaillements aigus des poulets et les grognements des porcs. Le bruit régulier d'un liquide tombant dans un vase sonore faisait présumer que la ménagère trayait sa vache. Les soldats, discutant le gain, se querellaient à voix basse. Tout contre le parquet, à travers le treillage de joncs à peine recouvert de glaise, un pourceau passait sa tête grasse et rose ; pris dans les entrelacs trop étroits, il ne pouvait en retirer son museau et geignait douloureusement

Publius songea :

— Par Jupiter ! nous sommes plus près de la cour des bestiaux que de celle de l'empereur !

Son inquiétude s'était dissipée. Le tribun, après son excessif bavardage, se sentait triste aussi. Il regarda à travers la croisée le ciel gris qui se fondait en eau, le museau bête du pourceau, le dépôt épais du vin dans les coupes, les légionnaires sales — et la colère monta à son cerveau.

Il frappa du poing la table qui se balança sur ses pieds inégaux.

— Eh ! canaille ! vendeur du Christ, Syrax ! Viens ici !... Qu'est-ce que ce vin, scélérat ?

Le tavernier accourut. Il avait les cheveux et la barbe frisés en fins anneaux, noirs comme de l'ébène, avec des reflets bleuâtres, ce qui faisait dire à Fortunata, dans ses accès de tendresse conjugale, que la barbe de Syrax était pareille à une grappe de raisin de Samos. Ses yeux aussi étaient noirs et extraordinairement brillants et son sourire mielleux ne quittait pas

ses lèvres pourpres. Il ressemblait à une caricature de Dyonysos et paraissait noir et sucré sous tous les aspects. Devant la colère de Scuda, le tavernier prit à témoins Moïse et Déidamie, le Christ et Hercule, que son vin était excellent ; mais le tribun insista, déclarant qu'il savait dans quelle maison avait été assassiné, depuis peu, Glabrion, riche marchand de Pamphilum, et qu'il dénoncerait Syrax à qui de droit. Effrayé, l'Arménien se précipita vers la cave et en rapporta triomphalement une bouteille étrange, large, aplatie à sa base et mince de goulot, entièrement recouverte de mousse et comme grisonnante de vieillesse. A travers la moisissure, par endroits, se voyait le verre, non plus transparent, mais irisé et, sur l'étiquette de cyprès attachée au goulot, on pouvait déchiffrer les lettres initiales de *Anthosmium* et au-dessous : *Annorum centum*.

Mais Syrax assurait que, déjà, sous le règne de l'empereur Dioclétien, ce vin était plus que centenaire.

— Vin noir ? demanda Publius, avec respect.

— Comme du goudron et parfumé comme l'ambroisie... Eh ! Fortunata ! Il faut pour ce vin des coupes d'été, des coupes de cristal. Et porte-nous de la glacière de la neige bien blanche !

Fortunata apporta deux coupes. Son visage avait un teint plein de santé, une blancheur mate comme une crème bien grasse et elle respirait, toute la fraîcheur campagnarde, le lait et le fumier.

Le tavernier contempla le bouteille avec amour, embrassa même le goulot, puis, avec précaution, en-

leva le cachet de cire. Le vin, en un jet épais, coula noir, odorant, faisant fondre la neige, tandis que le cristal des coupes se ternissait et s'embrumait sous l'action du froid.

Alors, Scuda, qui prétendait à l'érudition (il était capable de confondre Hécube avec Hécate), prononça fièrement le seul vers de Martial dont il se souvenait :

Candida nigrescant vetulo crystalla Falerno!

— Attends. Ce sera meilleur encore.

Et Syrax plongea la main dans sa poche, en retira un minuscule flacon taillé dans de l'onyx et, avec un sourire sensuel, versa dans le vin une goutte de précieux cinnamome arabe. La goutte tomba et, perle crémeuse, se fondit dans le liquide noir. Un parfum étrangement capiteux emplit la pièce.

Tandis que le tribun buvait lentement, Syrax claquait de la langue en murmurant :

— Les vins de Biblos, de Marothée en Phracie, de Lathée en Chios, d'Icarie... ne valent rien auprès de celui-ci !

La nuit tombait, Scuda donna l'ordre de se mettre en route. Les légionnaires revêtirent leur armure, assujettirent la tournelière qui protégeait la jambe droite, prirent leur bouclier et leur lance. Quand ils pénétrèrent dans la première salle, les bergers icariens, — brigands plutôt que bergers, — assis auprès du feu, se levèrent respectueusement devant le tribun romain. Scuda, convaincu de sa valeur, plein de considération pour lui-même, sentait brûler le sang dans ses veines

et la tête bourdonner sous l'effet du merveilleux breuvage.

Sur le seuil, un homme l'aborda. Il portait un étrange costume oriental, composé d'une tunique blanche, rayée de larges bandes rouges et, sur la tête, une haute coiffure, en poil de chameau, tiare persane, pareille à une tour. Scuda s'arrêta.

Le visage du Mède était fin, long, maigre; le teint jaune tirant sur l'olive; les yeux étroits et perçants brillaient malicieux et tous ses mouvements étaient empreints de calme majesté. C'était un de ces magiciens nomades qui, avec fierté, se disaient Chaldéens, mages et mathématiciens. Il déclara tout de suite au tribun se nommer Nogodarès. De passage chez Syrax, il se rendait, de la lointaine Hyrcanie, sur les côtes de la mer Ionienne auprès du célèbre philosophe-théurgue, Maxime d'Éphèse. Le mage sollicita l'autorisation de prouver son art et de deviner le sort heureux du tribun.

On ferma les volets. Le Mède préparait quelque chose à terre. Tout à coup, un léger craquement se produisit. Chacun se tut. Et une flamme s'éleva en une longue languette rouge, au milieu des flocons de fumée blanche qui emplissaient la pièce. Nogodarès approcha de ses lèvres blêmes une flûte double qui gémit plaintive, langoureuse, évoquant les chants funèbres de Lydie. La flamme jaunit, s'éteignit, puis scintilla de nouveau en un reflet pâle. Le mage jeta dans le feu une poignée d'herbe sèche qui s'évapora en un arome pénétrant, rappelant, lui aussi, une

vague tristesse : tel le parfum des herbes à demi flétries, un soir brumeux dans les déserts arides d'Arachosie et de Dranguiane. Obéissant au son plaintif de la flûte, un énorme serpent glissa hors du coffre noir, placé aux pieds du magicien, développa lentement, avec un bruit de parchemin froissé, ses anneaux dont la flamme avivait l'éclat métallique. Alors, le mage chanta d'une voix grêle qui semblait venir de très loin et plusieurs fois il répéta le même mot : *Mara, mara, mara!* Le serpent s'enroula autour de son corps maigre, et, caressant, avec un tendre susurrement, approcha sa tête plate, verte, où brillaient les yeux, comme des escarboucles, tout près de l'oreille du sorcier : un sifflement, et le dard fourchu brilla, comme si le reptile eût murmuré son secret au magicien, qui jeta à terre la flûte. La flamme emplit de nouveau la pièce d'une épaisse fumée, répandant, cette fois, une odeur asphyxiante comme une émanation sépulcrale, — et s'éteignit aussitôt. L'obscurité et la peur régnèrent ; tous les assistants étaient oppressés. Mais, lorsque les volets ouverts laissèrent pénétrer la lumière plombée du crépuscule, il ne restait plus trace du serpent et de la noire caisse. Pourtant, les visages étaient livides.

Nogodarès s'approcha du tribun :

— Réjouis-toi !... une grande et prompte faveur t'attend du grand maître Auguste Constance.

Durant quelques instants, il examina avec obstination la main de Scuda et, se baissant au niveau de son oreille, il murmura, de façon à n'être entendu que du tribun :

— Cette main est teinte de sang... du sang d'un grand prince!

Scuda s'effara :

— Comment oses-tu, maudit chien de Chaldée? Je suis un fidèle serviteur.

Mais l'autre, presque ironique, le fixa de ses yeux fouilleurs et répliqua :

— Que crains-tu? Dans quelques années... Et la gloire vient-elle sans effusion de sang?

La fierté et la joie emplissaient le cœur de Scuda lorsqu'à la tête de ses soldats il quitta la taverne. Il s'approcha de la source sacrée, se signa, but de l'eau salutaire, invoquant dans une prière fervente saints Cosme et Damien, espérant que la prédiction de Nogodarès ne resterait pas sans effet. Puis il sauta sur un superbe coursier de Cappadoce et donna aux légionnaires le signal du départ.

Le « dragonnaire » éleva l'oriflamme au-dessus de sa tête nue, dragon d'étoffe pourpre tissée d'or.

Ne résistant pas au désir de parader devant la foule assemblée à la porte de la taverne, et quoique ayant conscience du danger, enivré de vin et d'orgueil, le tribun étendit son glaive dans la direction de la route embrumée et commanda à haute voix :

— A Macellum!

Un murmure étonné courut dans la foule; les noms de Julien et Gallus furent prononcés. Le légionnaire, qui se tenait en tête de la colonne, claironna dans son cor à bouquin tordu vers le ciel, et le son de la corne romaine vibra dans les montagnes, répété par l'écho.

II

Une profonde obscurité régnait dans la grande pièce de repos de Macellum, l'ancien palais des seigneurs cappadociens.

Le lit du jeune Julien était fort dur : une couchette de bois, recouverte de peau de panthère. Ainsi le voulait lui-même le jeune Julien, élevé dans les principes sévères de la philosophie stoïcienne par son précepteur Mardonius, admirateur passionné de la sagesse antique.

Julien ne dormait pas. Le vent, qui soufflait par rafales, hurlait comme un fauve capturé entre les crevasses des murs. Puis, tout retombait dans le silence. Et, dans ce calme effrayant, on entendait tomber de larges gouttes de pluie, du haut du toit, sur les sonores dalles de pierre. L'ouïe affinée de Julien croyait saisir, par moments, le frôlement du vol rapide

d'une chauve-souris. Il distinguait la respiration régulière de son frère, délicat et efféminé, qui dormait sur un lit moelleux, sous des draperies poussiéreuses, dernier vestige du luxe dans ce château abandonné. Dans la pièce voisine, Mardonius ronflait lourdement.

Tout à coup, la porte de l'escalier secret pratiqué dans le mur glissa doucement sur ses gonds ; une vive lumière aveugla Julien.

Labda, la vieille esclave, entra, tenant à la main une lampe de métal.

— Nourrice ! j'ai peur, n'emporte pas la lumière...

La vieille plaça la lampe dans une niche de pierre, au-dessus de la tête de Julien.

— Tu ne dors pas ?... Tu ne souffres pas ?... Veux-tu manger ?... Mardonius, ce vieux pécheur, vous fait toujours jeûner. Je t'ai apporté des galettes de miel. Elles sont bonnes... goûte !...

Faire manger Julien était l'occupation favorite de Labda ; mais elle n'osait s'y livrer de jour, redoutant l'austère Mardonius, et apportait ses friandises la nuit, en grand mystère. Labda, à demi aveugle, traînant à peine les jambes, portait toujours le noir vêtement monacal. Quoique chrétienne dévote, on la considérait comme une sorcière thessalienne. Les superstitions les plus sombres, antiques et nouvelles, s'étaient confondues dans son cerveau en une étrange religion, proche de la folie. Elle mêlait les prières aux exorcismes, les dieux olympiens aux démons, les cérémonies chré-

tiennes à la sorcellerie. Elle était entièrement couverte de croix, d'amulettes taillées dans des os de morts et de scapulaires renfermant des cendres de martyrs. La vieille témoignait à Julien une affection pieuse, le considérant comme l'unique et légitime successeur de Constantin le Grand, et Constance, comme meurtrier et voleur du trône.

Labda, mieux que quiconque, connaissait l'arbre généalogique et les traditions familiales des Flavius; elle se souvenait même de l'aïeul de Julien, Constance-Chlore. Les mystères sanglants de la cour se conservaient intacts dans sa mémoire et souvent, pendant la nuit, elle les racontait, sans discernement, à Julien, qui, devant bien des choses que son cerveau d'enfant ne pouvait encore comprendre, sentait son cœur se convulser d'effroi et d'indignation. Le regard terne, d'une voix monotone, indifférente, Labda narrait ces horribles poèmes de l'existence, comme s'il se fût agi d'antiques légendes.

Ayant posé la lampe dans la niche de pierre, Labda bénit Julien d'un signe de croix, vérifia que l'amulette d'ambre était intacte et, après avoir prononcé plusieurs phrases d'exorcisme pour chasser les mauvais esprits, disparut.

Un lourd demi-sommeil s'empara de Julien : il avait chaud; les pesantes gouttes de pluie, tombant dans le silence comme au fond d'une coupe sonore, l'énervaient. Il ne se rendait pas compte s'il dormait ou était éveillé; si c'était le vent qui soufflait ou bien Labda, pareille à une Parque, qui murmurait à son

oreille les épouvantables secrets de sa famille. Tout ce qu'il avait appris d'elle et tout ce qu'il avait vu dans son enfance se fondait en un terrible cauchemar.

...Il voit le cadavre du grand empereur sur un superbe catafalque. Le mort est fardé; sa tête est ornée d'une ingénieuse coiffure de faux cheveux exécutée par les plus habiles perruquiers. Julien, qu'on a amené pour baiser une dernière fois la main de son oncle, a peur; la pourpre, le diadème dont les pierres brillent sous le feu des lumières, l'aveuglent. A travers les lourds parfums d'Arabie, pour la première fois de sa vie, il sent l'odeur du cadavre. Mais les évêques, les eunuques, les commandants d'armée, acclament l'empereur comme s'il était vivant; les ambassadeurs s'inclinent devant lui et le remercient, observant la pompeuse étiquette; les scribes énoncent les édits, les lois, les décrets du Sénat, sollicitent l'approbation du défunt comme s'il pouvait encore entendre, et un murmure flatteur plane au-dessus de la foule : les gens assurent qu'Il est si grand que, par une miséricorde spéciale de la Providence, il règne même après sa mort.

L'enfant sait que celui qu'on glorifie a tué son fils, jeune héros dont toute la faute consistait en ce qu'il s'était trop fait aimer du peuple. Le fils avait été calomnié par la belle-mère qui l'aimait d'amour criminel et s'était vengée de lui, comme Phèdre d'Hyppolyte. Puis, la femme de Constantin avait été surprise en relations adultères avec un esclave des écuries impériales et on l'avait étouffée dans une baignoire chauffée à blanc. Cadavre sur cadavre et victime sur victime.

Enfin, tourmenté par sa conscience, le monarque supplia les hiérophantes de l'absoudre de ses crimes, — on lui refusa. Alors, l'évêque Ozius le convainquit qu'une seule religion possédait la puissance de purifier de semblables forfaits... Et maintenant le somptueux *labarum*, l'étendard portant brodé de pierres précieuses le monogramme du Christ, brille au-dessus du catafalque du parricide...

Julien voulait s'éveiller, ouvrir les yeux, et n'y parvenait pas.

Les gouttes sonores tombaient toujours comme de lourdes larmes, et le vent hurlait; mais il lui semblait que c'était Labda, la vieille parque, qui marmottait auprès de lui, entre ses mâchoires édentées, les terribles récits des Flavius.

Puis Julien rêve qu'il se trouve dans le caveau souterrain de Constance-Chlore, entouré de sarcophages de porphyre renfermant les cendres des rois. Labda le cache dans le coin le plus sombre et enveloppe dans ses vêtements Gallus malade, grelottant de fièvre. Subitement, au-dessus de leurs têtes, dans le palais, de pièce en pièce, retentissent des gémissements.

Julien reconnaît la voix de son père, veut lui répondre, courir à lui, mais Labda retient l'enfant en murmurant : « Tais-toi! Tais-toi! ou bien ils viendront! » et elle le cache sous sa chlamyde. Des pas pressés heurtent l'escalier, se rapprochent toujours de plus en plus. Labda bénit les enfants et prononce des invocations. La porte vole en éclats et les soldats de César, déguisés en moines, envahissent le caveau.

L'évêque Eusèbe de Nicomédie les dirige. Les cottes d'acier brillent sous les robes noires. « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, répondez! Qui est là? »... Labda s'est accroupie dans un coin, serrant les enfants contre elle. De nouveau retentit : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, qui est là? » L'épée nue à la main, les légionnaires explorent tous les coins. Labda se jette à leurs pieds, montre Gallus malade, Julien sans défense. « Craignez Dieu! Que peut faire à l'empereur un innocent de six ans? » Et les légionnaires les forcent tous trois à baiser la croix que tient Eusèbe et à prêter serment de fidélité au nouvel empereur. Julien se souvient de la grande croix en bois de cyprès sur laquelle un émail représentait le Sauveur; au bas, sur le fond sombre du vieux bois, se voient encore des taches de sang frais, trace des doigts de l'assassin qui tient la croix.

Peut-être est-ce le sang du père de Julien ou de l'un de ses six cousins : Dalmatius, Annibale, Népotien, Constantin le Jeune ou des autres? Le meurtrier a enjambé sept cadavres pour s'asseoir sur le trône et tout cela a été exécuté au nom du Crucifié... Et encore, toujours, des victimes, impossibles à dénombrer, à se rappeler...

Julien s'éveilla plein d'effroi. La pluie avait cessé; le vent ne soufflait plus; la lampe, sans vaciller, brûlait dans la niche. Julien s'assit sur sa couche, écoutant les battements de son cœur, dans le silence profond, insupportable. Tout à coup, des voix et des pas retentirent, de pièce en pièce, résonnant sous les

hautes arcades de Macellum, comme jadis dans le caveau des Flavius. Julien frissonna; il lui semblait qu'il continuait son rêve.

Les pas se rapprochaient, les voix devenaient distinctes.

Alors, il cria :

— Frère, frère, tu dors?... Mardonius! vous n'entendez donc pas?

Gallus se réveilla. Pieds nus, ses cheveux gris en désordre, vêtu d'une courte tunique de nuit, Mardonius, le visage bouffi, jaune, ridé comme celui d'une vieille femme, se précipita vers la porte secrète.

— Les soldats du préfet!... Habillez-vous... Il faut fuir!...

Il était trop tard. Le grincement du fer lui apprit qu'on fermait extérieurement la porte. Les colonnes de pierre de l'escalier d'honneur rougirent à la lueur des torches, illuminant le dragonnaire de pourpre et la croix de la cuirasse des légionnaires.

— Au nom du très orthodoxe et bienheureux Auguste empereur Constance! moi, Marc Scuda, tribun de la légion des Frétensis, je prends sous ma garde Julien et Gallus, fils du patricien Julius Flavius!

Mardonius, l'épée à la main, se tenait dans une pose guerrière devant la porte fermée de la chambre, barrant ainsi le chemin aux soldats. L'épée était émoussée, hors d'usage. Elle servait au vieux pédagogue uniquement à démontrer pendant les leçons de l'*Iliade*, en un exemple vivant, comme Hector combattait Achille.

En cet instant, Mardonius, bien qu'il eût été incapable de tuer une poule, brandissait l'épée devant le visage de Publius, d'après toutes les règles de l'art militaire des temps homériques.

Publius, qui était ivre, s'emporta :

— Hors du chemin ampoule ! Hors du chemin, je te dis ! si tu ne veux que je te crève !

Il saisit Mardonius à la gorge et le rejeta contre le mur. Scuda courut à la porte de la chambre et l'ouvrit.

Pour la première fois de sa vie, il aperçut les deux derniers descendants de Constance-Chlore. Gallus semblait grand et fort ; mais sa peau était fine et blanche comme celle d'une jeune fille ; ses yeux bleu-pâle, paresseux et indifférents. Les cheveux blonds comme du lin, — signe distinctif de la race de Constantin, — s'épandaient en boucles sur son cou puissant. En dépit de son corps mâle, du duvet naissant de la barbe et de ses dix-huit ans, Gallus, en cet instant, avait l'aspect d'un enfant. Les lèvres tremblaient, comme s'il eût été prêt à pleurer ; il clignait des paupières gonflées de sommeil et, se signant continuellement, murmurait : « Seigneur, aie pitié de moi ! »

Julien était un enfant maigre, chétif et pâle, au visage irrégulier, aux cheveux durs, lisses et noirs ; le nez trop long, la lèvre inférieure trop proéminente. Mais étonnants étaient ses yeux, qui lui donnaient une physionomie inoubliable, grands, étranges, changeants, avec un éclat inaccoutumé pour un enfant, concentré, presque maladif, parfois dément.

Publius, qui dans sa jeunesse avait souvent vu Constantin le Grand, songea :

— Ce gamin ressemblera à son oncle !

Devant les soldats la peur abandonna Julien. Il ne sentait que de la colère. Les dents serrées, la peau de panthère de son lit jetée sur l'épaule, il regardait fixement Scuda et sa lèvre inférieure tremblait de rage contenue. Dans sa main droite cachée par la fourrure, il serrait le manche du fin poignard persan, — cadeau de Labda, — dont la pointe recélait un violent poison.

— Quel louveteau ! dit un légionnaire en désignant Julien à son compagnon.

Scuda allait franchir le seuil de la chambre, lorsque Mardonius eut une nouvelle idée de salut. Jetant l'épée inutile, il s'agrippa au manteau du tribun et se prit à crier d'une voix suraiguë de femme :

— Qu'allez-vous commettre, gredins ?... Comment osez-vous offenser un envoyé de l'empereur Constance ? Je suis chargé de conduire à la cour ces deux jeunes princes. L'auguste empereur leur a rendu sa bienveillance... Voici l'ordre de Constantinople...

— Que dit-il ?... Quel ordre ?

Scuda regarda Mardonius. Son visage fané, ridé, certifiait incontestablement l'eunuque et le tribun savait de quelles faveurs spéciales les eunuques jouissaient auprès de l'empereur.

Mardonius chercha dans un tiroir un rouleau de parchemin et le tendit au tribun, qui le déplia et pâlit aussitôt. Il avait lu seulement les premières

lignes, vu le nom de l'empereur se dénommant dans l'édit *nostra æternitas* et n'avait remarqué ni la date, ni l'année.

Lorsqu'il aperçut, attenant au parchemin, le grand scel impérial sur cire vert foncé retenant des fils d'or, ses yeux s'obscurcirent. Il sentit ployer ses genoux.

— Pardonne... c'est par erreur...

— Partez... partez tout de suite!... L'empereur saura tout !... répliqua Mardonius en arrachant précipitamment le décret des mains tremblantes de Scuda.

— Ne nous perds pas ! Nous sommes tous frères, tous pécheurs, je te prie, au nom du Christ !

— Je sais tout ce que vous faites, au nom du Christ!... Partez... Partez tout de suite!...

Le tribun donna l'ordre de se replier ; un seul légionnaire ivre voulait à tout prix s'élancer sur Mardonius. On l'emmena de force.

Lorsque le bruit des pas se fut éteint, et que Mardonius fut convaincu que tout péril était éloigné, il eut une crise de rire qui secoua tout son corps amolli. Le vieillard oublia la gravité, la décence pédagogique, et, en tunique de nuit, se mit à danser, criant joyeusement :

— Mes enfants ! mes enfants!... Gloire à Hermès !... Nous les avons adroitement trompés. L'édit est annulé depuis trois ans. Ah ! les imbéciles, les imbéciles!...

Au lever de l'aurore, Julien s'endormit profondément.

Il s'éveilla tard, dispos et gai, tandis que le soleil brillait radieux à travers la grande croisée bardée de fer, de la chambre.

II

Le matin avait lieu la leçon de catéchisme, enseigné par un prêtre arien, aux yeux verts, aux mains osseuses et toujours humides, long et sec comme une gaule. Le moine Eutrope avait la désagréable habitude, léchant doucement le creux de sa main, de lisser ensuite ses cheveux gris et, immédiatement après, de faire craquer ses doigts joints. Julien savait qu'immanquablement un mouvement suivrait l'autre et cela l'énervait.

Eutrope portait une vieille soutane noire, couverte de reprises et de taches, et assurait qu'il le faisait par humilité, quand l'avárice seule en était cause. Tel était le précepteur choisi par Eusèbe de Nicomédie, tuteur religieux de Julien.

Le moine soupçonnait dans son élève « une certaine perversité morale » qui, selon lui, devait attirer à

Julien la damnation éternelle, s'il ne s'en corrigeait.

Et Eutrope parlait continuellement des sentiments reconnaissants que l'enfant devait témoigner à son bienfaiteur l'empereur Constance; expliquait-il le texte de la Bible, le dogme arien ou une allégorie apostolique, il ramenait tout au même but, à « cette racine de sainte obéissance et de filiale docilité ». Et tandis que le moine arien parlait des bienfaits accordés à Julien par l'empereur, l'enfant fixait sur lui son regard profond ; mais, bien qu'ils connussent à cet instant leurs pensées réciproques, jamais élève et professeur n'échangeaient une parole à ce sujet. Seulement, si Julien s'arrêtait, oubliant un texte, s'embrouillait dans l'échelle chronologique des patriarches de l'Ancien Testament, ou dans l'énonciation d'une prière mal apprise, Eutrope muettement le contemplait, lui prenait l'oreille entre deux doigts avec un geste caresseur et l'enfant sentait s'enfoncer lentement dans sa chair deux ongles durs et aigus.

Eutrope, en dépit de son aspect morose, était doué d'un caractère ironiquement gai. Il donnait à son élève les noms les plus doux et en même temps se moquait de son origine impériale.

Quand, ayant pincé l'oreille de Julien, il le voyait blémir, non de douleur, mais de rage, il murmurait servilement :

— Ta Majesté ne daigne-t-elle pas ressentir de courroux contre son humble et peu savant esclave, Eutrope ?

Et, ayant léché la paume de sa main, il lissait les

mèches grises de ses tempes, faisait craquer les articulations de ses doigts maigres en ajoutant qu'il serait bon parfois de fouetter les petits garçons méchants et paresseux ; que cet enseignement était souvent mentionné dans les Saintes Écritures comme le moyen le plus efficace de donner la lumière aux esprits ténébreux et désobéissants.

Il ne disait cela que pour « dompter le diabolique orgueil » de Julien qui, du reste, savait que jamais Eutrope n'oserait mettre sa menace à exécution, et le moine lui-même était convaincu que l'enfant préférerait mourir plutôt que de subir une pareille humiliation. Mais le professeur aimait quand même en parler souvent et longuement.

A la fin d'une leçon, pendant l'explication d'un texte, Julien fit allusion aux antipodes dont il avait entendu parler Mardonius. Il l'avait fait par secrète envie de fâcher le moine, mais celui-ci se prit à rire.

— Qui donc t'a parlé des antipodes, mon chérubin? Que tu m'as donc fait rire, pauvre pécheur! En effet, ce vieux sot de Platon a écrit cela quelque part. Et tu as cru, naïvement, que les hommes marchaient la tête en bas?

Eutrope entreprit l'accusation d'hérésie contre les philosophes. N'était-ce pas scandaleux de songer que des hommes, créés d'après l'image de Dieu, pouvaient marcher la tête en bas, raillant ainsi le ciel? Et lorsque Julien, offensé dans ses philosophes préférés, objecta la forme sphérique de la terre, Eutrope cessa de rire et s'emporta, pourpre de fureur, frappant des pieds.

— C'est Mardonius, ce païen, qui t'apprend ces mensonges d'athées!

Quand il se fâchait, il bégayait et éclaboussait l'auditeur de sa bave, bave que Julien croyait devoir être vénéneuse. Le moine, exaspéré, s'attaqua avec acharnement à tous les sages de la Hellade.

Atteint au vif par la réflexion de Julien, oubliant que son élève n'était encore qu'un enfant, il se lança dans un sérieux sermon, accusant Pythagore, *tourné à la démence*, d'impudentes audaces ; affirmant que les *utopies abominables* de Platon n'étaient pas dignes d'être lues et que l'enseignement de Socrate était *déraisonnable*.

— Lis ce que Diogène Laerce dit de Socrate! Tu verras que non seulement il était usurier, mais encore qu'il pratiquait des vices dont il est indécent même de parler.

Epicure, surtout, excitait toute sa haine:

— La bestialité avec laquelle il se plongeait dans les plaisirs de toutes sortes et la bassesse avec laquelle il se faisait l'esclave de ses désirs sensuels prouvent suffisamment que ce n'était pas un homme, mais une brute.

Un peu calmé, Eutrope se prit à expliquer une insaisissable nuance scolastique du dogme arien, s'acharnant avec la même ardeur contre l'Église orthodoxe et œcuménique, qu'il considérait comme hérétique.

Du superbe jardin abandonné, par la fenêtre ouverte, entrait une tiède brise. Julien feignait d'écouter atten-

tivement Eutrope. En réalité, il songeait à toute autre chose, à son professeur chéri, Mardonius ; il se ressouvenait ses sages entretiens, ses lectures d'Homère et d'Hésiode. Combien en différaient les leçons du moine.

Mardonius ne lisait pas Homère ; selon la coutume des anciens rhapsodes, il le chantait, au grand amusement de Labda, qui disait qu'il « hurlait comme un chien à la lune ». Et, en effet, il paraissait risible, tout d'abord, aux gens inhabitués. Le vieil eunuque scandait scrupuleusement chaque pied de l'hexamètre, gesticulant en mesure, tandis qu'une gravité solennelle se lisait sur son visage jaune et ridé.

Mais la flûtée voix de femme enflait de strophe en strophe ; Julien ne remarquait pas la laideur du vieillard, ne voyait qu'une âme vibrante, passionnée, émue par la beauté grandiose. Des frissons secouaient son corps, cependant que les divins hexamètres se fondaient et grondaient comme des vagues. Il voyait les adieux d'Andromaque et d'Hector ; l'odyssée d'Ulysse pleurant Ithaque dans l'île de Calypso, devant la tristesse de la mer déserte. Une agréable douleur griffait le cœur de Julien : l'angoisse désireuse de son éternellement belle Hellade, patrie des dieux, patrie de tous ceux qui aiment la beauté. Des pleurs tremblaient dans la voix du maître, des pleurs coulaient le long de ses joues fanées.

Parfois, Mardonius s'entretenait avec l'enfant de la sagesse, de l'austère vertu, de la mort des héros pour la liberté. Oh ! combien ces entretiens ressemblaient peu à ceux d'Eutrope !

Mardonius racontait aussi la vie de Socrate, et, quand il arrivait à l'Apologie devant le peuple d'Athènes, le vieux maître se dressait en une pose triomphante et déclamait de mémoire le discours du philosophe, un calme mépris figé sur son visage. Il semblait que ce n'étaient pas là les phrases de l'accusé, mais celles du juge du peuple : « Socrate ne demande pas de rémission. Toute la puissance, toutes les lois du gouvernement ne sont rien devant la liberté de l'âme de l'homme. Les Athéniens peuvent le tuer, sans lui enlever la liberté et le bonheur de son âme immortelle. »

Et quand ce barbare, ancien esclave des rives du Borysthène, prononçait tout haut : *la liberté,* il semblait à Julien que ce mot contenait une beauté surhumaine telle que, devant elle, pâlissaient même les tableaux d'Homère! Et fixant sur son maître ses yeux grands ouverts, presque déments, il tremblait d'enthousiasme...

L'attouchement froid d'une main à son oreille, tira Julien de ses rêves. La leçon de catéchisme était terminée. A genoux, il récita la prière d'actions de grâce, puis s'échappant d'Eutrope, il courut à sa chambre, prit un livre et se dirigea dans un coin solitaire du jardin pour lire, en toute liberté *le Symposion,* de l'impie Platon, livre défendu entre tous.

Dans l'escalier, Julien rencontra le moine qui partait.

— Attends! attends, mon chéri! quel livre porte ta Majesté?

Julien le regarda et tranquillement tendit le livre; sur la reliure de parchemin, Eutrope lut le titre écrit en grosses majuscules : *Épîtres de l'apôtre saint Paul,* et rendit le livre sans l'avoir ouvert.

— Bien, bien... Souviens-toi que je réponds de ton âme devant Dieu et devant le sublime empereur. Ne lis pas les livres hérétiques, particulièrement ceux des philosophes dont j'ai condamné aujourd'hui la frivolité.

C'était la ruse habituelle de l'enfant d'envelopper les livres dangereux dans des reliures innocentes. Julien, dès son enfance, avait appris à dissimuler avec une rare perfection et prenait un véritable plaisir à tromper les gens, Eutrope spécialement.

Il dissimulait et mentait sans aucune nécessité, par habitude, avec un sentiment profond de vengeance et de colère. Seul, Mardonius trouvait grâce devant lui.

A Macellum, il n'y avait pas de fin aux intrigues, aux commérages, aux soupçons, aux rapports, parmi les nombreux et inoccupés serviteurs. Toute cette valetaille de cour, dans l'espoir des faveurs, surveillait jour et nuit, les deux princes tombés en disgrâce.

D'aussi loin que Julien pouvait se souvenir, il attendait la mort de jour en jour et, peu à peu, il s'était habitué à cette peur continuelle, sachant que, ni dans la maison, ni dans le jardin, il ne pouvait faire un pas ni un geste qui passât inaperçu aux mille yeux curieux, quoique invisibles. L'enfant entendait et comprenait bien des choses et était forcé de

feindre qu'il ignorait tout. Une fois, c'était la conversation d'Eutrope et d'un espion envoyé par l'empereur Constance et dans laquelle le moine nommait Julien et Gallus « les chiots impériaux ». Une autre fois, dans la galerie, sous les fenêtres de la cuisine, c'était la réflexion du chef, furieux à la suite d'une impertinence de Gallus et qui disait à l'esclave chargée de laver la vaisselle : « Dieu garde mon âme, Priscilla ; mais je m'étonne qu'on ne les ait pas encore étranglés ! »

Quand Julien, après la leçon de catéchisme, sortit de la maison et aperçut la verdure des arbres, il respira plus librement. Les deux cimes de l'Argos, couvertes de neige, scintillaient sur le ciel bleu. Le voisinage des glaciers fraîchissait l'air. Les allées s'étendaient infinies ; les miroitantes feuilles vert foncé des chênes formaient des voûtes impénétrables ; de-ci, de-là, un rayon filtrait à travers les branches des platanes. Un seul côté du jardin était dépourvu de murs, un abîme les remplaçait. Au bas du plateau, jusqu'à Antitavros, dormait une plaine morte, dégageant une chaleur torride, tandis que dans le jardin couraient des eaux fraîches, bruissaient des cascades sous les taillis épais d'oléandres.

Macellum, un siècle auparavant, avait été le refuge préféré du fastueux et demi-dément roi de Cappadoce, Ariaraphe.

Julien se dirigea vers une grotte isolée, non loin du précipice, dans laquelle se dressait une statue du dieu Pan, jouant de la flûte, dominant un petit autel

à sacrifices. Une gueule de lion crachait l'eau dans une vasque de pierre et un rideau de roses-thé masquait l'entrée, tout en laissant apercevoir entre les branches les collines de la plaine noyées dans un brouillard bleu, ondoyantes comme la mer. Le parfum des roses emplissait la grotte dont l'atmosphère eût été oppressante sans le ruisseau cristallin.

Le vent apportait les pétales jaunes des roses, en jonchait la terre, en couvrait l'eau du bassin et l'on entendait le bourdonnement des abeilles dans le sombre et chaud abri.

Julien, étendu sur la mousse, lisait *le Banquet* de Platon, dont bien des passages lui étaient incompréhensibles. Mais la beauté de l'œuvre était doublée pour lui par la prohibition.

Ayant achevé sa lecture, Julien, de nouveau enveloppa le livre dans la reliure des Épîtres de l'apôtre Paul, s'approcha de l'autel de Pan, contempla le dieu joyeux, comme un ancien complice et, creusant un tas de feuilles sèches, il retira de l'intérieur de l'autel fendu et recouvert d'une planchette, un objet soigneusement enveloppé d'étoffe. C'était son œuvre, une ravissante petite trirème liburnienne qu'il glissa dans le bassin. La trirème se balança sur les flots minuscules. Rien ne manquait : trois mâts, les agrès, les rames, la proue dorée, les voiles faites d'un chiffon de soie pourpre, cadeau de Labda. Il ne restait que le gouvernail à assujettir et l'enfant se mit à l'ouvrage.

De temps à autre, en rabotant une planchette, il regardait dans le lointain les collines qui se profilaient

à travers les taillis de roses. Et, devant son jouet, Julien oublia bientôt toutes les vexations, toute sa haine et l'éternelle crainte de la mort.

Dans cette grotte il s'imaginait perdu au milieu des flots, dans une caverne solitaire, dominant la mer, rusé Ulysse construisant un navire pour revoir Ithaque. Mais là-bas, parmi les collines où blanchissaient les maisons de Césarée comme l'écume de l'Océan, une croix, une petite croix, brillant au-dessus de la basilique, le gênait. Toujours, toujours, cette croix!... Il s'appliquait à ne pas la voir, redoublait d'attention pour la trirème.

— Julien! Julien! Où est-il donc? Eutrope te cherche pour se rendre à l'église.

L'enfant tressaillit et vivement cacha son ouvrage dans l'autel de Pan. Puis il lissa ses cheveux, secoua ses vêtements et quand il sortit de la grotte, son visage avait repris une expression d'impénétrable hypocrisie chrétienne.

Eutrope, tenant dans sa main osseuse la main de Julien, le conduisit à l'église.

IV

La basilique arienne de Saint-Maurice était presque entièrement construite avec les pierres provenant du temple détruit d'Apollon. La cour sacrée, l'*atrium*, était entourée de colonnades. Au centre, bruissait une fontaine destinée aux ablutions des fidèles. Sous l'un des portiques latéraux se trouvait un vieux tombeau en chêne bruni par les ans. Dans ce tombeau, reposaient les reliques miraculeuses de saint Mame, pour lesquelles Eutrope forçait Julien et Gallus à la construction d'une châsse en pierre. Le travail de Gallus qui s'y adonnait comme à un sport, avançait rapidement, tandis que le mur de Julien croulait à tout moment ; phénomène qu'Eutrope expliquait en disant que saint Mame refusait l'offrande de l'enfant possédé de l'orgueil démoniaque.

Près du tombeau, se pressaient des malades, atten-

dant le miracle. Julien savait pourquoi ils se tenaient à cet endroit. Un des moines tenait dans ses mains une balance ; les dévots, — quelques-uns venus de lointains hameaux distants de plusieurs parasanges, — pesaient scrupuleusement des morceaux d'étoffe de lin, de laine ou de soie, et, les ayant ensuite déposés sur le tombeau de saint Mame, priaient pendant toute la nuit. Puis on pesait à nouveau l'étoffe et on comparait le poids. Si l'étoffe pesait davantage que la veille, il était avéré que la prière était exaucée, que la grâce divine, telle une rosée, avait pénétré l'étoffe, devenue par ce fait capable de produire des cures merveilleuses.

Mais, souvent, la prière était vaine, l'étoffe ne s'alourdissait pas et les pèlerins passaient des journées, des semaines, des mois auprès du tombeau. Au nombre de ceux-ci se trouvait une vieille femme nommée Théodule ; les uns la considéraient comme folle ; d'autres la vénéraient comme une sainte. Depuis plusieurs années, elle ne quittait pas le tombeau de saint Mame. Sa fille pour la guérison de laquelle elle était venue implorer, était morte depuis longtemps déjà ; mais Théodule s'obstinait à prier toujours devant son morceau d'étoffe déteinte et effilochée. De l'atrium, trois portes menaient à la basilique : l'une destinée aux hommes ; l'autre aux femmes ; la troisième, au centre, aux moines et au bas clergé.

Ainsi qu'Eutrope et Gallus, Julien pénétra par cette dernière porte, étant *anagnoste*, c'est-à-dire lecteur sacré.

Vêtu d'une longue robe noire à larges manches, les cheveux oints d'huile et retenus par une étroite chevelière, afin qu'ils ne gênassent point en tombant devant les yeux pendant la lecture, Julien passa au milieu des fidèles, le regard modestement fixé à terre. Son visage pâle, presque involontairement, prenait l'expression de l'indispensable et hypocrite soumission.

Il monta sur le haut jubé arien.

Les fresques du mur de droite représentaient le martyre de sainte Euthyme. Un bourreau tenait la tête de la patiente, tandis qu'un autre, ouvrant la bouche avec des pinces, approchait des lèvres une coupe contenant du plomb fondu. Dans une autre scène, le bourreau, avec une arme tortionnaire, rabotait les membres enfantins, tout ensanglantés de sainte Euthyme, attachée à un arbre par les mains. Sous ces fresques se lisait l'inscription : « Avec le sang des martyrs, Seigneur, ton Église se pare comme de pourpre et de bysse. »

Sur le mur opposé, on voyait les pécheurs brûlant dans les feux de l'enfer et, au-dessus, le paradis et les saints.

L'un d'eux cueillait les fruits de l'arbre édenesque, l'autre jouait du psaltérion, et le troisième, appuyé sur un nuage, contemplait avec un béat sourire, les tourments infernaux. Au-dessous s'étalaient ces mots : « Il y aura là-bas des pleurs et des grincements de dents ! »

Les fervents de saint Mame entrèrent dans l'église. formant un défilé de toutes les maladies : bancals,

aveugles, manchots, débiles, enfants affligés pareils à des vieillards, possédés, idiots, visages pâles aux paupières enflammées ; tous portant l'empreinte d'une stupide et désespérée soumission. Lorsque le chœur se taisait, on entendait les soupirs contrits des veuves ecclésiastiques, les « caloyères » de l'Ordre de Saint-Basile, vêtues de robes sombres ; ou bien les cliquetis des chaînes du vieux Pamphile qui, durant de longues années, n'avait échangé de paroles avec personne, marmottant : « Seigneur ! Seigneur ! donne-moi les larmes, donne-moi la tendresse, donne-moi la mémoire mortelle ! »

L'atmosphère était chaude comme dans un sépulcre : lourde, imprégnée d'encens, d'odeur de cire fondue, d'huile brûlée, et de la respiration de tous les malades.

Julien, ce jour-là, devait lire l'Apocalypse.

Les tableaux de la Révélation se dressaient terrifiants ; le cheval blanc de la Mort fendait l'espace au-dessus des tribus terrestres pleurant à l'approche de la fin du monde.

« Le soleil est sombre comme du bitume et la lune rouge comme du sang. Les hommes disent aux montagnes : « Tombez sur nous et cachez-nous du » trône de Dieu et de la colère de l'Agneau, car le » grand jour de sa fureur est venu et qui peut lui » résister ? »

A tout moment se répétaient les prophéties :

« Les hommes chercheront la mort et ne la trouveront pas ; ils la désireront et elles les fuira. »

Des lamentations s'élevèrent : « Heureux les morts ! »

« Puis ce fut la sanglante destruction des peuples; le raisin fut jeté dans l'immense meule de la colère divine, et, les fruits écrasés, le sang coula jusqu'aux brides des coursiers, sur une étendue de seize cents stades. Et les hommes maudirent le Dieu céleste pour leurs souffrances, et ils ne se repentirent pas de leurs torts. Et l'Ange chanta : « — Celui qui adore le Fauve et son image boira le vin de la fureur de Dieu, préparé dans la coupe de sa colère, et sera tourmenté dans le feu et le soufre devant les Saints Anges et le Saint Agneau. Et la fumée de sa torture s'élèvera dans la nuit des siècles, et il n'aura pas de repos, celui qui adorera le Fauve et son image. »

Julien se tut; un silence profond planait dans l'église; de la foule effrayée montaient de pénibles soupirs, le bruit des fronts frappés contre terre et le cliquetis des chaînes de Pamphile accompagnant son perpétuel murmure : « Seigneur, Seigneur ! donne-moi les larmes, donne-moi la tendresse, donne-moi la mémoire mortelle ! »

L'enfant leva les yeux vers le demi-cercle de mosaïque, entre les colonnes des arcades, représentant l'image « arienne » du Christ, sombre, terrible, visage amaigri avec une auréole dorée et un diadème pareil au diadème des empereurs byzantins; visage de vieillard, au nez long et fin, aux lèvres sévèrement plissées. De la main droite, il bénissait le monde et tenait dans la gauche un livre dans lequel était écrit :

« La paix soit avec vous ; je suis la lumière du monde. »

Il était assis sur un superbe trône, et un empereur romain (Julien s'imaginait que ce devait être Constance) lui baisait les pieds.

En même temps, en bas, dans la pénombre, où brillait seulement une lampe, se détachait un bas-relief sur le sarcophage des premiers temps du christianisme : des néréïdes, des panthères, de gais tritons et, à côté d'eux, Moïse, Jonas et sa baleine, Orphée charmant les fauves aux sons de sa lyre ; une branche d'olivier, un ramier, naïf symbole de la pure et enfantine foi. Au milieu se tenait le Bon Pasteur, portant sa brebis sur son épaule, la brebis égarée, âme du pécheur. Il était joyeux et simple cet adolescent à pieds nus, au visage imberbe et humble comme celui des pauvres paysans. Son sourire reflétait une douceur paradisiaque.

Julien s'imaginait que personne ne connaissait et ne voyait plus ce Bon Pasteur, et cette petite reproduction d'autres temps était liée chez lui à un rêve de son enfance qu'il s'efforçait en vain de reconstituer.

Et Julien, regardant cet adolescent qui semblait lui adresser un mystérieux reproche, murmura le mot entendu de Mardonius : « Galiléen ! » A cet instant, tombant des fenêtres, les rayons obliques du soleil tremblèrent dans le nuage d'encens qui, flottant doucement, sembla soulever, incendiée par l'auréole dorée, la sombre et terrible image du Christ arien.

Le chœur clama :

« Que toute chair humaine se taise et s'incline, craintive et tremblante, sans songer à rien de terrestre. L'Empereur des empereurs, le Seigneur des seigneurs vient se donner en gage et en aliment à ses fidèles, entouré des anges armés de tous pouvoirs, des chérubins aux multiples yeux et des séraphins sixailés, se voilant *la face* et chantant : « Alleluia! Alleluia! Alleluia! »

Comme un ouragan, le chant passait au-dessus des têtes inclinées des pèlerins. L'image du Bon Pasteur s'éloignait; mais le regard de l'adolescent restait toujours fixé sur Julien, plein de reproches, et le cœur de l'enfant se serrait, non pas sous l'influence de la vénération, mais sous celle d'une peur intolérable devant ce mystère qu'il ne devait jamais deviner.

V

De la basilique arienne, Julien revint à Macellum, s'empara de sa trirème, préparée à l'avance, et, inaperçu de quiconque (Eutrope, après l'office, était parti pour plusieurs jours en voyage), il se glissa hors des grilles de la forteresse et courut au temple d'Aphrodite, tout proche de l'église de Saint-Maurice ; le bois sacré de la déesse touchait au cimetière chrétien.

Les hostilités, les discussions, les procès même, ne cessaient jamais entre les deux temples. Les chrétiens exigeaient la destruction du temple impie ; le sacrificateur Olympiador se plaignait des gardiens de la basilique qui, la nuit, abattaient secrètement les cyprès centenaires du bois sacré et creusaient des tombes pour les chrétiens dans la terre d'Aphrodite.

Julien pénétra dans le bois ; une brise tiède l'enveloppa. Pressurée par la chaleur de l'après-midi,

l'écorce grise, filandreuse, des cyprès, pleurait de larges larmes résineuses. Il semblait à Julien sentir dans la pénombre l'haleine parfumée d'Aphrodite.

Des statues piquaient leur note blanche parmi les arbres. Un Eros avait été mutilé par un grossier garde de la basilique qui, se moquant de l'idole, avait brisé son arc de marbre. L'arme de l'Amour, ainsi que les deux jolies mains du petit dieu reposaient dans l'herbe au pied de la statue. Mais le malicieux manchot, comme auparavant, visait quand même, un sourire folâtre sur les lèvres.

Julien entra dans la maison du sacrificateur Olympiador. Les pièces étaient petites, mais commodes, sans aucun luxe, plutôt pauvres. Ni tapis, ni argenterie. Des parquets de pierre, des meubles de bois et des amphores de terre cuite. Mais chaque objet portait un cachet d'élégance. La poignée de la lampe de cuisine, une merveilleuse œuvre d'art représentant Neptune armé du trident; les formes élancées des vases de terre pleins d'huile d'olive, captivaient l'admiration de Julien. Le long des murs couraient de légères fresques : néréïdes montées sur des licornes, danseuses sacrées vêtues de longs peplums dont les plis s'envolaient en volutes gracieuses.

Tout riait dans la maisonnette inondée de soleil; les néréïdes, les danseuses, les licornes, le Neptune de la lampe, les habitants, nés joyeux et qui ignoraient la laideur, la méchanceté et l'ennui. Il suffisait de deux douzaines d'olives, de pain blanc, d'une grappe de raisin et de quelques coupes de vin mêlé d'eau,

pour compter ce repas comme festin ; en signe de quoi, Diophane, la femme d'Olympiador, attachait triomphalement à la porte une couronne de laurier.

Julien entra dans le petit jardin de l'atrium. Sous le ciel bleu, un jet d'eau battait l'air, et, au milieu des narcisses, des acanthes, des tulipes et des myrrhes, se dressait un Mercure de bronze, ailé, riant comme toute la maisonnée, prêt à s'envoler.

Au-dessus des fleurs, jouant avec le soleil, des papillons et des abeilles se poursuivaient. Dans la cour, à l'ombre du portique, Olympiador et Amaryllis, sa fille, belle de dix-sept printemps, s'exerçaient à l'élégant jeu attique du « kottavos ». Sur une colonnette fichée en terre, oscillait, pareille au fléau d'une balance, une petite solive portant, suspendue à chaque extrémité, une tasse minuscule; sous chacune d'elles était placé un vase plein d'eau, surmonté d'une statuette en métal. Il fallait, à une certaine distance, projeter une coupe de vin de façon à remplir une des petites tasses qui, entraînée par le poids, devait frapper la statuette.

— Joue, joue donc, c'est ton tour! criait Amaryllis.

— Un, deux, trois!

Olympiador lança le contenu de sa coupe, — et manqua.

Il avait un rire enfantin et cela semblait étrange de voir cet homme grand et grisonnant entraîné par ce jeu naïf.

La jeune fille, avec un joli mouvement de son bras

nu, rejetant sa tunique mauve, lança le liquide à son tour et la petite tasse du « kottavos » résonna sur la statuette. Amaryllis, battant des mains, se prit à rire. Tout à coup, sur le seuil, ils aperçurent Julien, et tous deux s'élancèrent pour l'embrasser.

Amaryllis criait :

— Diophane! Où es-tu? Viens voir quel hôte nous honore. Viens vite!

Diophane accourut de la cuisine.

— Julien, mon enfant chéri!... On dirait que tu as maigri?... Nous ne t'avons pas vu depuis longtemps...

Et elle ajouta, rayonnante de joie :

— Réjouissez-vous, mes enfants. Ce soir, nous aurons un véritable festin. Je vais préparer des couronnes de roses fraîches, je rôtirai trois perches entières et vous ferai des gâteaux de gingembre!

A ce moment, une jeune esclave s'approcha d'Olympiador et lui chuchota à l'oreille qu'une riche patricienne de Césarée désirait le voir, ayant à parler au sacrificateur d'Aphrodite.

Olympiador la suivit. Julien et Amaryllis continuèrent le jeu du kottavos. Alors se glissa près d'eux une petite fille d'une dizaine d'années, pâle, blonde, la plus jeune enfant d'Olympiador : Psyché. Elle avait de grands yeux bleus très tristes et semblait, seule dans la maison, non consacrée à Aphrodite, étrangère à la gaieté générale. Elle vivait à part, restait pensive lorsque riaient les autres, et personne ne savait ce qui la rendait triste et ce qui la réjouissait. Le père la considérait comme un être pitoyable, incurablement

malade, perdu par un regard fatidique, par les sortilèges de ses éternels ennemis, les Galiléens, qui, pour se venger, lui avaient enlevé son enfant.

La brune Amaryllis était la préférée d'Olympiador; mais la mère, en cachette, gâtait Psyché et aimait de passion jalouse l'enfant malade dont la vie intérieure lui échappait. Psyché, en secret de son père, se rendait à la basilique de Saint-Maurice, en dépit des caresses de sa mère, de ses prières, de ses menaces. Navré, le sacrificateur avait renié Psyché, et quand on lui parlait d'elle, son visage s'assombrissait, prenait une expression malveillante. Il assurait qu'à cause de l'impiété de l'enfant la vigne, autrefois bénie par Aphrodite, produisait moins de fruits maintenant, et qu'il suffisait de la petite croix d'or que la fillette portait à son cou pour profaner le temple de la déesse.

— Pourquoi vas-tu à l'église? lui demanda une fois Julien.

— Je ne sais pas. Il fait bon là-bas. As-tu vu le Bon Pasteur?

— Oui, le Galiléen! Par qui le connais-tu?

— La vieille Théodule m'a raconté... Depuis ce temps-là, je vais à l'église. Et pourquoi, dis-moi, Julien, pourquoi détestent-ils tous le Bon Pasteur?

Olympiador revint triomphant et narra son entretien avec la patricienne, une jeune fille de haute famille, que son fiancé avait abandonnée et qu'elle croyait ensorcelé par le phylactère d'une rivale. Bien des fois elle était allée dans l'église chrétienne priant sincère-

ment saint Mame; mais, ni les jeûnes, ni les prosternations, n'avaient rompu le charme néfaste.

— Est-ce que les chrétiens peuvent soulager? conclut Olympiador méprisant, en jetant un regard sournois du côté de Psyché qui écoutait attentivement. La chrétienne est venue me trouver; Aphrodite la guérira!

Il montra, ravi, les deux pigeons blancs liés ensemble, que la chrétienne l'avait prié d'offrir en sacrifice à la déesse de l'Amour. Amaryllis prit les bestioles dans ses mains, embrassa leurs becs roses en assurant que ce serait grand dommage de les tuer.

— Père! nous les offrirons à la déesse sans verser le sang!

— Comment? un sacrifice exige le sang.

— Nous leur donnerons la liberté! Ils s'envoleront au ciel, droit au trône d'Aphrodite! La déesse est au ciel, n'est-ce pas? Elle les recevra. Permets-moi, je te prie, père chéri.

Olympiador n'eut pas le courage de résister et la jeune fille, déliant les pigeons, les rendit à la liberté, Avec un joyeux battement de leurs ailes blanches, ils s'envolèrent au ciel « vers le trône d'Aphrodite ». Garantissant ses yeux de la main, le sacrificateur regardait disparaître dans les nues l'offrande de la chrétienne, tandis qu'Amaryllis sautait radieuse et criait :

— Aphrodite! Aphrodite! accepte ce pur sacrifice!

Olympiador sortit. Julien, solennel et craintif, s'approcha d'Amaryllis; ses joues s'empourprèrent et

sa voix trembla en prononçant le nom de la jeune fille :

— Amaryllis! je t'ai apporté...

— Ah! je voulais te demander depuis longtemps ce que c'était?

— C'est... une trirème...

— Une trirème! Que veux-tu dire?

— Une vraie trirème liburnienne...

Vivement, il se prit à désenvelopper son cadeau, et, subitement, devant Amaryllis qui le regardait, il éprouva un indicible sentiment de honte, se troubla, et, implorant du regard la jeune fille, glissa le jouet dans le bassin.

— Tu vois, Amaryllis... c'est une trirème... une vraie trirème... avec ses voiles... son gouvernail... Vois comme elle vogue bien!

Mais Amaryllis rit bruyamment :

— Que tu es drôle!... Que veux-tu que je fasse de ta trirème? Elle ne me mènera pas loin. C'est un navire pour les souris et les cynips... Fais-en cadeau à Psyché, elle en sera très heureuse.

Julien, quoique profondément peiné, tentait de jouer l'indifférence en dépit des larmes qui serraient sa gorge; faisant effort sur lui-même, les lèvres tremblantes, il dit, dédaigneux :

— Je vois que tu ne comprends rien... en art!

Amaryllis rit plus fort encore.

Pour comble d'affront, on l'appela près de son fiancé, riche marchand de Samos, s'habillant mal, se parfumant trop et commettant de véritables crimes

grammaticaux dans la conversation. Julien le détestait et, lorsqu'il apprit l'arrivée du Samiate, toute la maison perdit son charme.

De la pièce voisine parvenaient jusqu'à lui le babillage éperdu d'Amaryllis et la voix de son fiancé.

Sans prononcer une parole, avec une froide haine, Julien saisit sa chère trirème, sa vraie trirème liburnienne, qui lui avait coûté tant de peine, et, devant Psyché effrayée, en brisa le mât, arracha les voiles, emmêla les agrès, piétina le jouet de façon à ce qu'il n'en restât rien.

Amaryllis revint. Son visage portait les traces d'un bonheur étranger, ce superflu de vie, cet excès d'amoureuse joie qui provoque chez les jeunes filles l'impérieux besoin d'embrasser et d'étreindre ceux qui les entourent.

— Julien!... pardonne-moi!... Je t'ai peiné... Pardonne-moi, mon chéri! Tu sais bien que je t'aime.

Et avant qu'il ait eu le temps de se raviser, Amaryllis, rejetant sa tunique, emprisonna sa tête dans ses frais bras nus. Une douce peur arrêta les battements du cœur de Julien; il voyait si près de lui les grands yeux noirs humides; de la chair s'épandait une odeur si pénétrante et elle le serrait si fort contre sa poitrine ferme, que l'enfant eut le vertige. Il ferma les yeux et sentit sur ses lèvres un baiser douloureusement long.

La voix du Samiate détruisit l'enchantement.

— Amaryllis!... Amaryllis! où es-tu?

Julien, de toutes ses forces, repoussa la jeune fille.

Le cœur débordant de douleur et de haine, il cria : « Laisse-moi! laisse-moi donc! » s'arracha de ses bras et s'enfuit.

Il se sauvait de la maison, sans rien entendre, à travers les vignes et les bois de cyprès, pour ne s'arrêter qu'au temple d'Aphrodite. Il entendait l'appeler, la voie gaie de Diophane, lui annonçant que les galettes de gingembre étaient prêtes, mais il ne répondit pas. On le chercha. Il se dissimula dans les buissons de lauriers aux pieds d'Eros, et, habitués à ses morosités étranges, on le crut à Macellum.

Lorsque tout, de nouveau, rentra dans le silence, Julien sortit de sa cachette et regarda le temple de la déesse d'Amour, placé sur une assez haute colline, découverte de tous côtés. Le marbre des colonnes ioniques, inondé de soleil, se baignait mollement dans l'azur sombre et chaud qui, ravi, embrassait ce marbre froid et blanc comme la neige.

Chaque coin du fronton était couronné d'acrotères supportant des griffons qui, avec leurs pattes armées de serres levées, leur bec d'aigle ouvert, leurs seins de femme, se découpaient en fiers et sévères contours sur le fond bleu du ciel.

Julien gravit les marches jusqu'au portique, poussa la porte de bronze et pénétra dans l'intérieur du temple, le « naos » sacré.

Le silence et la fraîcheur l'enveloppèrent. Le soleil couchant éclairait encore le haut des chapiteaux dont les fines volutes semblaient des boucles d'or contrastant avec la pénombre qui emplissait le bas du temple.

Le trépied répandait encore la senteur de myrrhe brûlée.

Julien, appuyé au mur, leva craintivement les yeux, retenant sa respiration qui expira sur ses lèvres.

C'était bien « Elle ».

Sous le ciel ouvert, au milieu du temple, à peine née de l'écume, se dressait, froide, blanche, Aphrodite Anadyomène. La déesse contemplait avec un sourire le ciel et la mer, étonnée de leur charme, ignorant encore que c'est sa beauté à elle qui se reflétait comme en d'éternels miroirs dans l'azur et les eaux. Aucun vêtement ne profanait son corps divin; elle se dressait chaste et nue comme le ciel sans nuages qui planait au-dessus de sa tête.

Julien la regardait insatiablement et, tout à coup, il sentit le frisson d'adoration secouer son corps; l'enfant, en sombre habit monacal, s'agenouilla devant Aphrodite, le visage tourné vers « elle », les mains comprimant les palpitations de son cœur.

Puis, toujours éloigné, toujours intimidé, il s'assit au pied de la colonne sans quitter des yeux la statue; sa joue s'appuya contre le marbre; la paix descendait en son âme; il s'endormit.

Mais, même à travers son sommeil, il sentait « sa » présence.

Elle descendait vers lui toujours plus près. Ses fines mains blanches enlacèrent le cou de Julien. L'enfant, avec un sourire, se laissait aller à ces impassibles caresses : jusqu'au fond de son cœur pénétrait le froid du marbre. Ces saintes étreintes ne ressemblaient en

rien aux embrassements passionnés d'Amaryllis. L'âme de Julien se libérait de l'amour terrestre, entrait dans le dernier repos, pareil à l'ambroisique nuit d'Homère, pareil au doux repos de la mort.

. . . .

Quand Julien s'éveilla, la nuit était venue ; dans le quadrilatère ouvert sur le ciel, brillaient les étoiles ; le croissant de la lune projetait sa lumière argentée sur la tête d'Aphrodite. Julien se leva. Olympiador avait dû venir, mais n'avait pas remarqué ou n'avait pas voulu éveiller l'enfant ; car, maintenant, sur le trépied de bronze, rougissaient de nouveaux charbons et un mince filet de fumée odorante s'élevait vers la déesse.

Julien, souriant, s'approcha, prit dans la coupe de chrysolithe, posée entre les pieds du trépied, quelques grains résineux et les jeta sur les charbons. La fumée monta plus épaisse et le reflet rose du feu s'enflamma comme le pâle rose de la vie, sur le visage de la déesse, luttant avec l'éclat du croissant nouveau-né de la lune.

Julien s'inclina, baisa les pieds de la statue que mouillaient ses larmes et s'écria :

— Aphrodite ! Aphrodite ! Je t'aimerai éternellement !

VI

Dans l'un des sales et pauvres quartiers de Séleucie syrienne, sur les bords de la mer Intérieure, à l'entrée du port de la Grande Antioche, d'étroites et tortueuses ruelles aboutissaient sur la place commandant les quais. On ne voyait pas la mer, tant les mâts et les agrès obstruaient l'horizon.

Les maisons se composaient de misérables petites pièces encombrées d'objets disparates et badigeonnées à la chaux; à l'extérieur, elles se paraient d'un tapis déchiré, pareil à un chiffon sale, ou à une natte effilochée. Dans tous ces coins, ces masures, ces carrefours remplis de miasmes provenant d'eaux infectées, de blanchisseries et de bains pauvres, grouillait un peuple étrangement cosmopolite, misérable, affamé.

Le soleil, qui brûlait la terre, venait de rouler au bas de l'horizon; le crépuscule s'abattait à grands

coups d'ailes ; la chaleur étouffante, la poussière et le brouillard s'appesantissaient encore davantage au-dessus de la ville. Du marché soufflait une suffocante atmosphère de viande et de légumes gâtés par leur séjour en plein soleil. Des esclaves demi-nus transportaient les marchandises des bateaux. Ils avaient la tête rasée à moitié ; à travers leurs haillons se voyaient d'horribles ecchymoses et la plupart d'entre eux portaient sur leur visage les cicatrices marquées par le fer rouge, deux lettres latines C et F, ce qui voulait dire : *Cave furem* (Prends garde au voleur.)

Des feux s'allumèrent. En dépit de l'approche de la nuit, l'affairement et les discussions ne diminuaient pas dans les impasses. De la forge voisine retentissaient, déchirant l'ouïe, les coups de marteau sur les barres de fer ; des flammes montaient dans l'envolée de suie. A côté, les esclaves boulangers, nus, couverts de la tête aux pieds de la blanche poussière farineuse, les paupières enflammées par la chaleur, mettaient les pains au four. Un cordonnier, installé dans un cabanon en plein vent, exhalant une insupportable odeur de colle d'amidon et de cuir, cousait les souliers à la lueur d'une lampe fumeuse, accroupi sur ses talons et chantant à tue-tête des chansons barbares.

De masure en masure, à travers le carrefour, deux vieilles, véritables sorcières, les cheveux au vent, hurlaient et se disputaient, se menaçaient du poing, prêtes à se lapider pour une corde tendue pour sécher du linge. Un marchand des campagnes lointaines se hâtait pour le marché matinal, monté sur une vieille

jument flanquée de paniers en osier contenant un monceau de poisson pourri dont les émanations fétides faisaient se détourner les passants. Un gros gamin, rouge de cheveux et de peau, se délectait au bruit qu'il produisait en frappant sur une grosse bassine, tandis que d'autres enfants, — malingres, innombrables, naissant et mourant par centaines quotidiennement dans cette misère, — se traînaient, geignant comme des pourceaux, autour des mares pleines d'écorces d'orange et de coquilles d'œuf. Dans des impasses plus suspectes encore, habitées par des voleurs et où des cabarets soufflaient une haleine de vin aigri, des matelots de tous les coins de l'univers marchaient enlacés en braillant des chansons d'ivrognes.

Et, dominant tout ce bruit, toute cette saleté et cette misère humaines, la mer lointaine, infinie, invisible, gémissait et grondait.

Tout contre les fenêtres de la cuisine souterraine d'un marchand phénicien, des loqueteux jouaient aux osselets et causaient. De la cuisine montait par bouffées chaudes l'odeur de graisse bouillie, d'épices et de gibier, que les affamés aspiraient goulûment en fermant les yeux.

Un chrétien, teinturier de pourpre, chassé pour vol d'une riche fabrique de Tyr, murmura en suçant avidement une feuille de mauve jetée par le cuisinier :

— Et à Antioche, mes amis ! Cela vous fait peur de penser, la nuit, à ce qui s'y passe !... Dernièrement, la populace affamée a mis en pièces le préfet Théophile. Et pourquoi ? on l'ignore ! La chose faite, on s'est

souvenu, trop tard, que le malheureux était un bon et digne homme... Je me suis laissé dire que le césar l'avait désigné.

Alors, un cachectique vieillard, très adroit voleur à la tire, répliqua :

— J'ai vu une fois le césar. Il m'a plu. Tout jeunet, blond comme le lin, le visage gras et bon. Et pourtant, que de crimes, mon Dieu ! que de crimes !... On n'ose plus sortir dans les rues...

— Tout cela ne vient pas de César, mais de sa femme Constance, cette vieille sorcière !

D'étranges personnages s'approchèrent du groupe et s'inclinèrent comme désirant prendre part à la conversation. Si le feu de la cuisine avait été plus intense, on eût pu remarquer que leurs visages étaient grimés et leurs vêtements salis et déchirés comme ceux de mendiants de théâtre. En dépit des guenilles les mains du plus sale étaient fines et blanches, les ongles taillés et teints de rouge. Un de ces personnages murmura à l'oreille de son camarade :

— Écoute Agamemnon ; ici aussi on parle de César.

Celui qu'on nommait Agamemnon paraissait ivre. Il vacillait sur ses jambes. Sa barbe, trop épaisse et trop longue pour être naturelle, lui donnait l'aspect d'un fantastique brigand. Mais ses yeux étaient bons, bleu vif, presque enfantins. Ses camarades le retenaient continuellement, chuchotant :

— Attention, sois prudent...

Le vieillard cachectique reprit sur un ton pleurard :

— Non, dites-moi seulement, mes amis, est-ce bien? Le prix du pain augmente chaque jour. Les hommes meurent comme des mouches. Et, tout à coup... non, songez un peu!... Dernièrement arrive d'Égypte un énorme navire. On se réjouit pensant qu'il apporte du pain. Le césar, nous dit-on, l'a fait venir pour nourrir le peuple. Et que croyez-vous que c'était, braves gens? De la poussière d'Alexandrie, une poussière spéciale, rose, de Lybie, pour frotter les athlètes. De la poussière pour les gladiateurs de la cour! De la poussière au lieu de pain!... Hein?... Est-ce bien?

Agamemnon poussait le coude de son camarade :

— Demande vite son nom!... demande!

— Doucement... plus tard...

Un corroyeur observa :

— Ici, chez nous, à Séleucie, on est encore tranquille. A Antioche, ce ne sont que trahisons, espionnages, rapports.

Le teinturier, léchant la feuille de mauve une dernière fois, grogna, sourdement :

— Oui, sans l'aide de Dieu, bientôt la chair humaine et le sang seront moins chers que le vin et le pain!

Le corroyeur, ivrogne philosophe, soupira :

— Oh! oh! oh!... Pauvres créatures nous sommes! Les divins olympiens jouent avec nous comme avec des balles!... Les hommes pleurent et les dieux rient!

Le camarade d'Agamemnon avait réussi à se mêler à la conversation et adroitement, négligemment, avait demandé les noms. Il avait surpris la communication

du savetier ambulant au corroyeur, concernant le complot ourdi contre la vie de césar par les soldats de la garde prétorienne. Puis, s'éloignant de quelques pas il avait inscrit les noms des causeurs avec un élégant style sur des tablettes de cire molle, couvertes déjà de beaucoup d'autres noms.

A ce moment, de la place du Marché parvinrent les sons rauques, pareils au rugissement de quelque monstre souterrain, tantôt rieurs, tantôt plaintifs, d'un orgue hydraulique.

Un esclave aveugle, pour quatre oboles par jour, à l'entrée d'une baraque de forain, pompait l'eau qui produisait dans le mécanisme ces sons étranges.

Agamemnon entraîna ses compagnons vers la baraque tendue, à l'instar d'une tente, d'étoffe bleue brodée d'étoiles d'argent. Une lanterne éclairait le tableau noir remplaçant l'affiche, sur lequel, à la craie, on avait écrit en syriaque et en grec l'ordre du programme. Une atmosphère oppressante régnait à l'intérieur, mélange d'ail et de charbonnage des lampes. En plus de l'orgue, deux flûtes stridentes piaulaient, tandis qu'un noir Éthiopien, roulant ses yeux blancs, frappait un tambourin. Un danseur courait et paradait sur un câble, battant des mains en mesure et chantant la chanson à la mode :

Huc, huc, convenite nunc...
Spatolocinaedi !
Pedem tendite
Cursum addite...

Ce maigre baladin, impudique, était vieux, dégoûtant et gai. De son front rasé ruisselaient des gouttes de sueur mêlées aux fards ; ses rides plâtrées de céruse ressemblaient aux crevasses d'un mur dont l'enduit fond sous la pluie.

Lorsqu'il s'éloigna, les flûtes et l'orgue se turent. Sur le tréteau parut une enfant de quinze ans, chargée d'exécuter *le kordax*, danse célèbre dont raffolait le peuple. Les Pères de l'Église l'anathématisaient, les lois romaines l'interdisaient, — en vain. On continuait partout à danser *le kordax*, pauvres et riches, femmes de sénateurs et danseuses des rues.

Agamemnon murmura enthousiasmé :

— Quelle jolie fille !

Grâce aux poings de ses compagnons il avait trouvé place au premier rang.

Le corps mince et bronzé de la Nubienne n'était voilé autour des reins que par une légère et transparente écharpe rose. Les cheveux s'élevaient au-dessus de la tête de l'enfant en fines et duveteuses frisures noires, comme chez les femmes d'Éthiopie. Le visage de type égyptien le plus sévère, rappelait les sphinx.

Elle commença à danser négligemment, comme lassée déjà. Au-dessus de sa tête, dans ses mains fines, les gros grelots d'acier, les « crotales », vibraient à peine, mollement. Puis les mouvements s'accentuèrent, et tout à coup, de dessous les longs cils, brillèrent les yeux jaunes, clairs et fiers comme des yeux de fauve. Elle se redressa, et les crotales d'acier s'agitèrent avec

un tel défi dans leur son perçant, que toute la foule frémit et se tut.

Alors, la fillette tourna sur elle-même, vive, mince souple comme un serpent. Ses narines s'enflèrent. Un cri étrange s'échappait de sa gorge. A chaque mouvement brusque, les deux petits seins bruns, comme deux fruits mûrs sous le souffle du vent, tressaillaient, retenus par les mailles d'un filet de soie verte et leurs pointes fortement pourprées se dressaient voluptueuses.

La foule hurlait d'enthousiasme. Agamemnon délirait, retenu par ses camarades. Subitement, la fillette s'arrêta. Un léger frisson courut sur son corps. Un silence profond régna. Au-dessus de la tête renversée de la Nubienne, avec d'insaisissables et expirantes vibrations, vives et tendres comme deux ailes de papillon capturé, s'agitaient les crotales. L'éclat des yeux jaunes s'était amorti, bien que la prunelle jetât encore des lueurs étincelantes. Le visage restait sévère, mais sur les lèvres épaisses, pourpres, les lèvres de sphinx, tremblait un faible sourire, aussi faible que le son mourant des crotales.

Le public cria et applaudit si fort, que la tente bleue, étoilée d'argent, se balança comme une voile sous le souffle puissant d'un ouragan. Le propriétaire craignit un instant que sa baraque ne s'effondrât. Les camarades d'Agamemnon ne purent retenir ce dernier : soulevant le rideau, il se précipita à travers la scène, dans la partie réservée aux danseuses et aux acteurs. En vain des amis lui conseillaient :

— Attends ; demain tout sera fait selon ton désir ! Maintenant on pourrait...

Agamemnon les interrompit :

— Pas demain, tout de suite.

Il s'approcha du propriétaire, le malin et grisonnant Grec Mirmès, et d'un coup, sans explications, versa dans le pan de sa tunique une poignée de pièces d'or.

— La danseuse est ton esclave ?

— Oui ; que désire... Ta Seigneurie ?

Mirmès, surpris, regardait tantôt Agamemnon et tantôt l'or.

— Comment t'appelle-t-on, fillette ?

— Phyllis.

Il lui donna aussi de l'argent sans compter. Le Grec murmura quelques mots à l'oreille de Phyllis qui jongla avec les piécettes, et, rieuse, posa son regard étincelant sur Agamemnon qui lui dit :

— Viens avec moi !

Phyllis jeta sur ses épaules une chlamyde sombre et glissa avec lui dans la rue.

Elle demanda, soumise :

— Où ?

— Je ne sais pas.

— Chez toi ?

— Impossible. J'habite Antioche.

— Et moi, je suis arrivée ce matin seulement dans cette ville.

— Alors, que faire ?

— Attends. J'ai vu tantôt dans l'impasse voisine le temple de Priape ouvert. Allons-y.

Phyllis l'entraîna en riant. Les camarades d'Agamemnon voulurent le suivre, mais il leur dit :

— C'est inutile. Restez ici.

— Fais attention ! Prends au moins une arme... le quartier est dangereux...

Et, retirant de dessous ses vêtements un poignard à merveilleuse poignée, un des compagnons d'Agamemnon le lui tendit respectueusement. Buttant à chaque pas dans l'obscurité, Agamemnon et Phyllis pénétrèrent dans une sombre impasse qui longeait le marché.

— Ici, ici ! Ne crains rien, entre...

Ils se trouvèrent dans le vestibule d'un petit temple désert, dont les vieilles et grossières colonnes s'éclairaient mal à la lueur d'une lampe clignotante.

— Pousse la porte !

Et Phyllis, riant doucement, jeta à terre la molle et chaude chlamyde. Quand Agamemnon l'enserra dans ses bras, il lui sembla qu'autour de son corps s'enroulait un serpent dangereux, tiède et flexible, dont les yeux étaient devenus énormes et effrayants.

A cet instant, de l'intérieur du temple retentirent de stridents gloussements et un battement d'ailes souleva un tel vent que la lampe faillit s'éteindre. Agamemnon désenlaça Phyllis et balbutia :

— Qu'est-ce ?

Dans l'obscurité glissèrent des formes blanches, semblables à des apparitions. Définitivement pris de peur, Agamemnon se signa.

— Mais, qu'est-ce donc ? Que la Très Sainte Croix nous protège !...

Quelque chose le pinça fortement à la jambe. Il cria de douleur et de peur ; puis, il saisit à la gorge un de ses ennemis inconnus, poignarda un autre... Des cris assourdissants s'élevèrent, suivis de glapissements et de battements répétés. La lampe crépita une dernière fois et Phyllis cria en riant :

— Mais ce sont les jars, les jars sacrés de Priape !... Qu'as-tu fait là !

Pâle et tremblant, le vainqueur, debout, tenait dans une main le poignard ensanglanté et, de l'autre, le jars immolé. La foule, portant des torches, envahit le temple en hurlant, conduite par la vieille sacrificatrice de Priape, Scabra.

Paisiblement, selon son habitude, elle dégustait dans le cabaret voisin lorsque avaient retenti les cris des jars, et, suivie de rôdeurs nocturnes, elle s'était précipitée à leur aide. Le nez rouge et crochu, les cheveux gris hirsutes, les yeux luisants comme deux clous d'acier, faisaient ressembler la sacrificatrice de Priape à une furie.

Elle vociféra :

— A l'aide !... à l'aide !... le temple est profané ! Les jars sacrés de Priape sont tués !... Tenez !... tenez, ces impies chrétiens !

Phyllis entièrement cachée par sa chlamyde s'enfuit, cependant que la foule entraînait Agamemnon, si décontenancé, qu'il ne songeait même pas à lâcher le jars qu'il tenait à la main.

Scabra appela les *agoranomes* gardiens du marché. A chaque instant la foule grossissait. Les camarades d'Agamemnon accoururent à son secours : il était trop

tard. Des repaires, des cabarets, des boutiques, des culs de sac, se précipitait tout un monde interlope, attiré par le bruit. Les visages portaient l'expression de joyeuse curiosité, inhérente aux badauds. Le forgeron courait, son marteau sur l'épaule; les deux vieilles avaient oublié leur dispute; le boulanger, enduit de pâte, poussait le cordonnier boiteux et, derrière eux galopait le gamin roux, piaillant et riant, frappant sur sa bassine comme s'il sonnait le tocsin.

Scabra hurlait, agriffée dans les vêtements d'Agamemnon :

— Attends!... Que j'arrive à ta maudite barbe! Je n'en laisserai pas une touffe!... Ah! charogne à corbeaux!... Tu ne vaux même pas la corde qui te pendra, sale rôdeur!

Enfin, parurent les agoranomes endormis, aux allures suspectes, tenant plus des vagabonds que des surveillants d'ordre.

Dans la foule régnait un si assourdissant vacarme fait de rires, de cris, de jurons, que personne n'y comprenait rien. L'un criait : « A l'assassin! » l'autre : « Au voleur! » le troisième : « Au feu! »

Subitement, dominant tout, retentit la voix tonnante d'un géant roux, demi-nu, baigneur de profession, et de vocation orateur de places publiques.

— Citoyens, écoutez et croyez-moi!... Il y a longtemps que je surveille cette canaille et ses compagnons Ils inscrivent les noms. Ce sont des espions de César!

Scabra mettant son intention à exécution s'accrocha d'une main à la barbe et de l'autre aux cheveux d'Aga-

memnon. Il voulut la repousser, mais elle tira de toutes ses forces et, à la surprise de tous, les cheveux et la barbe noirs restèrent aux mains de la vieille qui roula sur le sol. Devant le peuple, au lieu d'Agamemnon, se tenait un beau jeune homme aux cheveux blonds frisés, à la barbe courte. Étonnée, la foule se tut. Mais la voix du baigneur clama de nouveau :

— Vous voyez, citoyens, ce sont des dénonciateurs déguisés !

Quelqu'un cria :

— Frappez !... frappez-les !

La foule s'agita. Des pierres volèrent. Les pseudo-compagnons d'Agamemnon l'entourèrent en tirant l'épée. Le corroyeur fut tué du premier coup et tomba inondé de sang. Le gamin roux fut piétiné. Les visages devinrent féroces. Mais, à ce moment, dix énormes esclaves paphlagoniens, portant sur leurs épaules une litière de pourpre s'ouvrirent passage impérieusement.

— Sauvés ! s'écria le jeune homme blond en sautant dans la litière avec un de ses compagnons.

Les Paphlagoniens les hissèrent sur leurs épaules et s'enfuirent au pas de course. Le peuple en fureur voulut s'élancer à leur poursuite et les lapider. Quelqu'un cria :

— Citoyens ! vous ne voyez donc pas que c'est César lui-même ! César Gallus !

Et tous s'arrêtèrent, pétrifiés de peur. La litière pourpre balancée sur les épaules des esclaves, comme un canot sur les vagues, disparut dans la rue sombre.

. . . .

Six ans s'étaient écoulés depuis l'emprisonnement de Julien et de Gallus dans la forteresse cappadocienne de Macellum. L'empereur Constance leur avait rendu ses faveurs. Julien, âgé de vingt ans, fut mandé à Constantinople et autorisé à voyager en Asie Mineure. Quant à Gallus, l'empereur le nomma son co-régent, avec le titre de « césar » et lui donna le gouvernement de l'Orient. Pourtant, cette grâce subite ne présageait rien de bon. Constance aimait anéantir ses ennemis après avoir endormi leur méfiance par des caresses excessives.

— Eh bien, Glycon? Constance pourra m'engager dorénavant à sortir avec de faux cheveux!... Fini!... Je n'en ferai rien!

— Nous avions prévenu Ta Majesté qu'il était dangereux...

Mais César, étendu sur les moelleux coussins de la litière, avait oublié sa peur. Il riait déjà :

— Glycon! Glycon! As-tu vu comme la vieille sorcière a roulé à terre avec ma barbe.

Lorsqu'ils arrivèrent au palais, César ordonna :

— Bien vite, un bain parfumé et le souper. Je suis affamé par ma promenade.

Un courrier s'approcha de lui, tenant une lettre.

— Qu'est-ce, Norban?... Non, non, les affaires à demain matin.

— Que César magnanime me pardonne; c'est un message important, directement du camp de l'empereur Constance.

— De Constance! Donne.

Gallus décacheta la missive, la lut et pâlit ; ses genoux fléchirent et il serait immanquablement tombé, sans l'aide de ses courtisans. Constance, en des termes recherchés, très louangeurs, invitait son « tendrement aimé » cousin à se rendre en Médiolan. En même temps, l'empereur ordonnait qu'on lui envoyât, sans tarder, deux légions casernées à Antioche, seule défense de Gallus. Constance voulait désarmer et attirer l'ennemi dans un piège. Lorsque Gallus reprit ses esprits il murmura faiblement :

— Appelez ma femme...

— L'épouse de Ta Majesté vient de partir pour Antioche.

— Comment, elle ne sait rien ?

— Non.

— Mon Dieu ! mon Dieu !... Mais qu'est-ce donc ? Que faire sans elle !... Dites à l'envoyé de l'empereur... Non, ne dites rien.... Je ne sais pas... Est-ce que je puis prendre une décision tout seul ?... Envoyez un exprès à Constance... Dites que César la prie de revenir. Mon Dieu, que faire ?...

Il marchait, éperdu, tantôt emprisonnant sa tête dans ses mains, tantôt tourmentant nerveusement sa barbe blonde en répétant à tout instant :

— Non, non, je ne partirai pour rien au monde. Je préfère mourir !... Oh ! je connais Constance !

Un autre courrier s'approcha de lui, un papier à la main :

— De l'épouse de César. Sa Gracieuseté, en partant, a prié de signer le plus tôt possible...

— Quoi?... Encore un arrêt de mort!... Clément d'Alexandrie!... C'est vraiment trop. Trois par jour...

— César, ton épouse désire...

— Ah! après tout, cela m'est indifférent!... Donnez la plume! Maintenant peu importe... Seulement, pourquoi est-elle partie?... Est-ce que je puis me débrouiller tout seul?

Et, ayant signé l'arrêt de mort, il fixa sur les assistants ses yeux bleus, candides et indifférents.

— Le bain est prêt et le souper sera servi de suite.

— Le souper? Je n'ai plus faim. Pourtant qu'y a-t-il?

— Des truffes d'Afrique.

— Fraîches?

— Arrivées de ce matin.

— Ne vaut-il pas mieux prendre des forces? Hein? qu'en dites-vous, mes amis? Je suis si abattu... Des truffes? J'y songeais ce matin.

Sur son visage décomposé glissa un sourire insouciant. Avant de se plonger dans l'eau rendue opaline par les parfums versés, Gallus fit un geste indifférent de la main :

— Tout m'est égal!... Il ne faut pas penser... Mon Dieu, aie pitié de nous!... Peut-être Constance arrangera-t-elle...

Et son visage gras s'éclaira soudain, tandis qu'il se plongeait avec délices dans l'eau odorante.

Il cria gaiement :

— Dites au cuisinier d'ajouter aux truffes de la sauce de piment rouge!

VII

A Nicomédie, à Pergame, à Smyrne, Julien, âgé de dix-neuf ans et cherchant la sagesse hellénique, avait entendu parler du célèbre sophiste et théurge Jamblique de Chaldée, élève de Porphyrius le néoplatonicien, le *divin* Jamblique, comme on l'appelait. Julien se rendit, pour le voir, à Ephèse ; Jamblique était un petit vieillard maigre et ridé. Il aimait se plaindre de ses maux, la goutte, le rhumatisme, la céphalalgie ; il invectivait les médecins, mais s'appliquait à suivre leurs conseils ; parlait avec délices d'infusions et de médicaments. Il portait toujours, même en été, une tunique doublée ; ne parvenait jamais à se réchauffer et aimait le soleil comme un lézard.

Depuis son adolescence, Jamblique s'était déshabitué de la viande et n'en parlait qu'avec répulsion, ne comprenant même pas que l'on puisse manger de la

chair animale. Sa servante lui préparait une bouillie spéciale faite avec de l'orge, du vin chaud et du miel, le vieillard ne pouvant pas, avec sa mâchoire édentée, manger du pain.

Il était toujours entouré de nombreux élèves, admirateurs dévots, originaires de Rome, d'Antioche, de Carthagène, d'Égypte, de Mésopotamie et de Perse.

Tous croyaient Jamblique capable de miracles, et Jamblique les traitait comme un père ennuyé de voir autour de soi tant de petits enfants faibles. Quand ils commençaient à discuter et à se disputer, le Maître faisait de grands gestes, suivis d'une grimace exprimant la douleur physique. Il parlait doucement et sa voix était agréable, mais plus les autres criaient fort et plus il parlait bas. Il ne supportait pas le bruit, détestait les voix bruyantes et les sandales craquetantes.

Julien, déçu, regardait, perplexe, ce vieillard capricieux, frileux et maladif, ne comprenant pas quelle puissance attirait vers lui tout le monde. Il se rappelait le récit des élèves assurant qu'une nuit, le *divin*, pendant la prière, fut soulevé par une force nvisible à dix coudées au-dessus de terre, enveloppé d'une auréole d'or. Un autre récit mentionnait le miracle par lequel le Maître, dans la ville syrienne de Gadara, avait fait surgir de deux sources chaudes Eros et Artéros, les deux génies de l'Amour, l'un joyeux, l'autre morne. Tous deux s'étaient caressés près de Jamblique comme des enfants, et avaient disparu sur son ordre.

En écoutant ce que disait le Maître, Julien ne parvenait pas à découvrir la puissance dans ses paroles.

La métaphysique de l'école de Porphyros lui semblait morte, sèche et douloureusement complexe.

Jamblique, comme en jouant, sortait toujours victorieux des discussions de dialectique les plus difficultueuses. Son enseignement sur Dieu, sur le Monde, sur les Idées, était d'une érudition profonde mais privée de l'étincelle vitale. Julien avait espéré autre chose. Et cependant, il attendait et ne partait pas. Les yeux de Jamblique étaient étranges, verts, se détachaient vivement dans son visage bronzé. Julien était persuadé que ces yeux inhumains et encore moins divins, devaient concentrer en eux la sagesse occulte, la *sagesse du serpent*, de laquelle Jambique ne parlait jamais à ses élèves. Mais lorsque le *divin*, d'une voix brisée, demandait pourquoi sa bouillie d'orge n'était pas prête et se plaignait de la goutte, l'enchantement s'évanouissait.

Une fois, Jamblique se promenait avec Julien au bord de la mer, en dehors de la ville ; la soirée était douce et mélancolique. Au loin, derrière le fort de Panormos, blanchissaient les terrasses du célèbre temple d'Arthémise d'Ephèse, ornées de statues.

Sur le rivage sablonneux où, selon la tradition, Latone donna le jour à Arthémise et à Apollon, les roseaux sombres ne bougeaient pas. La fumée des nombreux autels du bois sacré d'Orthégie, s'élevait en colonnes droites vers le ciel.

Au sud, bleuissaient les montagnes de Samos. Le brisant était calme comme une respiration d'enfant ; les vagues transparentes prenaient d'assaut la berge

noire. Le soleil couchant s'étant caché derrière les nuages, dorait leur masse énorme. Jamblique s'assit sur une roche ; Julien se laissa tomber à ses pieds. Le Maître caressait les cheveux noirs et drus de l'élève.

— Tu es triste ?

— Oui.

— Je sais. Tu cherches et tu ne trouves pas. Tu n'as pas la force de dire *Il est* et tu n'oses pas dire *Il n'est pas*.

— Comment as-tu deviné, Maître ?

— Pauvre enfant ! voici cinquante ans que je souffre du même mal... et j'en souffrirai jusqu'à ma mort. Est-ce que je *Le* connais plus que toi ? Est-ce que j'ai trouvé ? Ce sont les continuelles tortures génératives. Devant elles, les autres tortures ne sont rien. Les gens pensent qu'ils souffrent de la faim, de la soif, de la pauvreté ; en réalité, ils souffrent à la pensée que peut-être *Il* n'existe pas. C'est l'unique souffrance universelle. Qui osera dire *Il n'existe pas* et qui sait quelle force surhumaine il faut avoir pour dire *Il est*.

— Et toi, même toi, tu ne t'es jamais approché de Lui ?

— Trois fois dans ma vie j'ai éprouvé l'extase de me sentir entièrement uni à *Lui*. Plotin, quatre fois ; Porphyros, cinq. J'ai eu trois moments dans mon existence qui valaient la peine de vivre.

— J'ai questionné tes élèves à ce sujet : ils ne savent rien.

— Est-ce qu'ils oseraient savoir ? Il leur suffit de

posséder l'écaille de la sagesse. Le boulet, pour presque tout le monde, est mortel.

— Eh bien! que je meure, Maître! donne-le moi!

— Tu oserais?

— Oui; mais parle, parle!

— Que puis-je te dire? Je ne sais pas... Et le faut-il? Écoute le calme du soir, il te le dira mieux qu'avec des mots...

Il caressait toujours la tête de Julien qui songea : « Voilà, voilà ce que j'attendais! » et embrassant les genoux de Jamblique balbutia implorant :

— Maître!... aie pitié!... dévoile-moi tout, ne m'abandonne pas!

Les yeux verts, étrangement immobiles, fixés sur les nuages, Jamblique murmura, comme se parlant à lui-même :

— Oui... nous avons tous oublié la voix de Dieu. Comme les enfants séparés dès le berceau de leur père, nous l'entendons et ne le reconnaissons pas. Il faut, pour entendre *Sa* voix, il faut que tout écho terrestre se taise dans nos âmes. Tant que le raisonnement brille et éclaire notre âme, nous restons dans nous et ne voyons pas Dieu. Mais quand notre raison décline, l'extase descend en nous comme la rosée de la nuit. Les méchants ne peuvent connaître l'extase; les sages, seuls, se transforment en lyre vibrante sous la main de Dieu. D'où vient le rayon qui éclaire l'âme? Je l'ignore. Il vient inopinément, quand on ne l'attend pas. On ne peut pas le chercher. Dieu

n'est pas loin de nous. Il faut se préparer, il faut être calme et attendre, comme les yeux attendent, selon l'expression du poète, que *le soleil s'élance du sombre Océan*. Dieu ne vient pas, Dieu ne s'en va pas. Il apparaît. Il est la négation de l'Univers, la négation de tout ce qui existe. Il n'est rien et Il est tout !

Jamblique se leva et lentement étendit ses bras amaigris :

— Doucement, doucement, je vous dis ! Écoutez-le tous ! Le voici. Que la terre et la mer se taisent ainsi que le ciel, même ! Écoutez !... C'est Lui qui remplit l'Univers ; les atomes sont pénétrés de son haleine ; Lui qui éclaire la matière, le chaos — *sujet de terreur pour les dieux* — comme le soleil couchant éclaire cette sombre nuée.

Julien écoutait et il lui semblait que la voix du Maître, faible et calme, emplissait le monde, atteignait jusqu'au ciel, jusqu'aux derniers confins de la mer. Mais la tristesse de Julien était si grande, qu'elle s'échappa de sa poitrine en un involontaire soupir :

— Mon père, pardonne-moi, mais s'il en est ainsi, pourquoi vivre ? Pourquoi cet éternel échange de la vie et de la mort ? Pourquoi la souffrance ? pourquoi le mal ? Pourquoi le corps ? Pourquoi le doute ? Pourquoi la tristesse de l'impossible ?

Jamblique le contempla avec douceur et de nouveau passant la main dans les cheveux de Julien, répondit :

— Voilà où réside le mystère, mon fils. Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de corps, il n'y a pas d'uni-

vers, s'Il existe. Ou Lui, ou l'univers. Le corps le mal, l'univers, sont un mirage, une tromperie de la vie. Tous nous avons reposé ensemble jadis dans le sein de Dieu, dans la lumière invisible. Mais une fois nous avons regardé d'en haut la matière sombre et morte et chacun a vu en elle sa propre image, comme dans un miroir. Et l'âme se dit : « Je peux, je veux être libre ! Je suis semblable à Lui ! Pourquoi n'oserai-je pas Le quitter et renfermer tout en moi-même ? » L'âme, comme Narcisse dans le ruisseau, se charmait par sa propre image reflétée dans son corps. Et alors elle tomba, voulut tomber jusqu'à la fin, se séparer de Dieu pour toujours, et ne le put. Les pieds du mortel touchent la terre, son front dépasse les cieux.

Sur l'échelle éternelle des naissances et de la mort, les âmes et les êtres montent et descendent, tantôt vers Lui, tantôt de Lui, cherchent à quitter le Père et n'y parviennent pas. Chaque âme veut être Dieu, en vain ; elle pleure le sein du Père, n'a pas le repos sur la terre et n'aspire qu'à retourner vers l'Unique. Nous devons revenir à Lui et alors tous seront Dieu et Dieu sera dans tous. Crois-tu que tu es seul à Le regretter ? Ne sens-tu pas que tout Le regrette ?... Écoute !

Le soleil était couché. Les bords des nuages dorés, rougis, s'éteignaient. La mer devint pâle et légère comme le ciel, — le ciel, profond et transparent comme la mer. Sur la route passèrent dans un char, un jeune homme et une femme, deux amoureux, peut-être. La femme chantait une mélancolique chanson d'amour. Puis, tout rentra dans le silence et de-

vint plus triste encore. Accélérée, la nuit d'Orient s'abattait sur la terre. Julien murmura :

— Combien de fois je me suis demandé pourquoi la nature était si triste et pourquoi, plus elle est superbe, plus elle est triste...

Jamblique répondit en un sourire :

— Oui... oui... Regarde, elle voudrait dire pourquoi et elle ne le peut. Elle est muette. Elle dort et cherche à se souvenir de Dieu dans ses rêves et la matière l'écrase. Elle ne le voit que vaguement. Tout dans l'univers, les étoiles et la mer et la terre et les animaux et les plantes et les gens, sont des rêves de la nature qui songe à Dieu. Ce qu'elle contemple ainsi, naît et meurt. Elle crée par contemplation, comme dans le rêve, facilement, sans efforts, sans obstacles. Voilà pourquoi ses œuvres sont si belles et si libres, sans but et si divines. Le jeu des songes de la nature est pareil au jeu des nuages, sans commencement et sans fin. Il n'existe rien au monde en dehors de la contemplation. Plus elle est profonde, plus elle est silencieuse. La volonté, l'action, la lutte ne sont que des contemplations affaiblies et faussées de Dieu. La nature, dans sa grandiose indolence, crée des formes comme le géomètre pour lequel rien n'existe que ce qu'il voit. Elle rejette de son sein maternel, l'une après l'autre, les formes. Mais sa contemplation muette n'est que l'image de l'exactitude. La nature, Cybèle endormie, n'ouvre jamais ses paupières et ne trouve jamais les mots que, seul, l'homme a trouvés. L'âme humaine, c'est la nature ayant dessillé ses yeux, éveillée enfin et

prête à voir Dieu, non plus dans son demi-sommeil, mais réellement visage à visage...

Les premières étoiles brillèrent au firmament ; tantôt elles s'éteignaient et tantôt scintillaient comme des diamants sertis dans l'azur sombre. Toujours de plus en plus nombreuses s'allumèrent de nouvelles, incalculables. Jamblique les désigna à Julien.

— A quoi comparerai-je l'univers, tous ces soleils, toutes ces étoiles? Je les comparerai à un filet jeté par les pêcheurs dans la mer. Dieu emplira l'univers comme l'eau emplira le filet qui bouge mais ne peut retenir l'eau; et l'univers veut, mais ne peut retenir Dieu. Le filet bouge, mais Dieu est immobile. Si l'univers ne remuait pas, Dieu ne créerait rien, ne sortirait pas de son calme, car où se précipiterait-il et pourquoi? Là-bas, dans le royaume des éternelles Mères, au sein de l'âme de Paix, se cachent les graines, Idées-Formes, de tout ce qui est, a été et sera ; le germe du grillon et de l'atome et à côté d'eux — celui du dieu olympien.

Alors Julien s'écria — et sa voix retentit dans le silence de la nature comme un cri de douleur mortelle :

— Qui est-Il donc? Pourquoi ne nous répond-Il pas quand nous l'appelons? Quel est son nom? Je veux Le connaître, l'entendre et Le voir. Pourquoi fuit-Il ma pensée? Où est-Il?

— Pauvre enfant! Que signifie la pensée devant Lui? Il n'a pas de nom. Il est tel, que nous savons dire qu'Il doit être, mais il nous est impossible de dire ce qu'Il est. Mais, peux-tu souffrir, aimer, maudire sans chanter ses louanges? Celui qui a tout créé est Lui-même,

sans rien de semblable à ses créations. Lorsque tu dis : « *Il n'est pas* » tu le louanges autant que si tu disais : « *Il est* ». On ne peut rien affirmer Le concernant parce qu'Il est au-dessus de l'existence, de la réalité, de la vie. Voilà pourquoi je t'ai dit qu'Il est la négation de l'univers et de ta pensée. Renonce à tout ce qui existe et là-bas, dans l'abîme des abîmes, au plus profond de l'obscurité pareille à la lumière, tu Le trouveras. Donne-lui les amis, la famille, la patrie, le ciel et la terre et toi-même et ta raison. Alors, tu ne verras plus la lumière, tu la seras toi-même, Tu ne diras pas : Lui et moi, parce que tu sentiras que Lui et toi êtes « *un* » et ton âme rira de ton corps comme d'un mirage. Ce sera le silence et tu ne trouveras plus de mots. Et si, en cet instant, le monde s'écroule, tu seras heureux, car peu t'importera le monde puisque tu seras avec Lui ! Ton âme ne désirera pas, car Il n'a pas de désirs ; elle ne vivra pas, car Il est au-dessus de la vie ; elle ne pensera pas car Il est au-dessus de la pensée. La pensée est la recherche de la lumière et Lui non, parce qu'il est lui-même Lumière. Il pénètre toute l'âme et l'enferme en soi. Et alors, impartiale et solitaire, elle repose plus haut que la raison, plus haut que la bienfaisance, plus haut que le royaume des idées, plus haut que la beauté, dans l'infini, au sein du Dieu, Père des Lumières. L'âme devient Dieu ou, pour mieux dire, elle se souvient que dans la nuit des siècles elle a été, est et sera Dieu... Telle est, mon fils, la vie des olympiens ; telle est la vie des hommes sages et héroïques : la renonciation à l'univers, le mépris des pas-

sions terrestres, la fuite de l'âme vers Dieu, qu'elle voit visage à visage. »

Jamblique se tut ; Julien tomba à ses pieds sans oser les toucher et embrassa le sol sur lequel ils reposaient. Puis, il leva la tête et contempla ces yeux verts, étranges, dans lesquels brillait « *la sagesse du serpent* ». Ils paraissaient plus calmes et plus profonds que le ciel, comme si une puissance miraculeuse émanât d'eux.

Julien murmura :

— Maître, tu peux tout. Je crois ! Commande aux montagnes, elles se rapprocheront ! Sois comme Lui ! Fais un miracle, crée l'impossible, exauce-moi ! Je crois !

— Mon pauvre fils, que demandes-tu ? Le miracle qui peut s'accomplir dans ton âme n'est-il pas plus beau que ceux que « *je* » puis commettre ? Mon enfant, n'est-ce pas un effrayant et bienfaisant miracle, la puissance au nom de laquelle tu oses dire : « Il est et s'Il n'est pas qu'importe — *Il sera* », Et tu dis : « Qu'Il soit, je le veux ainsi ! »

VIII

Lorsque Jamblique et Julien, revenant de leur promenade, traversaient le Panormos, la populeuse rade d'Éphèse, ils remarquèrent une effervescence extraordinaire.

Beaucoup de gens couraient, brandissant des torches et criant :

— Les chrétiens détruisent les temples !... Malheur à nous !

D'autres :

— Mort aux dieux olympiens !... Astarté est vaincue par le Christ !

Jamblique crut pouvoir passer par des rues désertes ; mais la foule houleuse les entraîna vers le temple d'Arthémise d'Éphèse.

Le superbe temple, construit par Dynocratès, se découpait, austère, sombre, sur le ciel étoilé. Le reflet

des torches tremblait sur les gigantesques colonnades ornées d'élégants groupes de petites cariatides, en guise de piédestal. Jusqu'alors, non seulement, les Romains, mais tous les peuples de la terre, adoraient la déesse. Quelqu'un dans la foule cria, d'une voix mal assurée :

— Gloire à la divine Arthémise d'Éphèse !

Des centaines de voix répondirent :

— Mort aux dieux olympiens et à ton Arthémise !

Au-dessus du monument de l'Arsenal s'élevait une lueur sanglante. Julien regarda son divin maître et ne le reconnut plus. Jamblique s'était de nouveau transformé en vieillard timide et maladif. Il se plaignait de céphalalgie, craignait une attaque de rhumatisme et que la servante eût oublié de préparer les fomentations. Julien lui donna son manteau. Mais il avait froid encore et se bouchait les oreilles avec une douloureuse grimace pour ne pas entendre les cris et les rires.

Jamblique redoutait la foule, disait qu'il n'y avait rien de plus bête et de plus dégoûtant que le génie du peuple. Il désignait à son élève le visage des gens qui passaient devant eux :

— Regarde quelle monstruosité, quelle trivialité et quelle assurance dans le droit !... N'est-ce pas honteux d'être homme, d'avoir le même corps que celui de cette boue?

Une vieille chrétienne récitait :

— Et mon petit-fils malade, me dit : « Grand'mère, fais-moi de la soupe de viande. » Bien, je lui dis :

« Mon chéri, j'irai au marché tantôt. » Et, en moi-même, je songe : « La viande maintenant est moins chère que le pain. » J'en ai acheté pour cinq oboles, je l'ai fait cuire. Et voilà la voisine qui me crie :

» — Que cuis-tu là ? ne sais-tu pas que la viande, au marché, a été souillée ce matin ?

» — Comment ?

» — Les sacrificateurs de la déesse ont aspergé tout le marché avec l'eau des sacrifices. Aucun chrétien dans la ville ne mange la viande impure. On tue les sacrificateurs et on détruira le diabolique temple de la déesse !...

» J'ai jeté la soupe au chien. Cinq oboles, n'est-ce pas un malheur ? On ne les gagne pas dans sa journée !... Mais je n'ai tout de même pas souillé mon petit-fils !

D'autres racontaient comment, l'année précédente, un chrétien avare avait mangé de la viande impure qui lui avait pourri les intestins et que telle avait été son infection que les parents mêmes avaient dû l'abandonner.

Sur la place s'élevait un ravissant petit temple de Diane Seléné Phœbé Astarté, — la triple déesse Hécate, mère des dieux. Comme des mouches énormes acharnées sur un rayon de miel, des moines entouraient de toutes parts le temple, rampaient le long des élégantes corniches blanches, grimpaient sur des échelles, brisaient les statues et les bas-reliefs en chantant des cantiques. Les colonnes tremblaient sur leur base, les éclats de marbre volaient. On eût dit que l'édifice souffrait comme un corps vivant. Enfin, on

tenta d'incendier le temple; mais, construit entièrement en marbre, les efforts de ce côté furent vains.

Tout à coup, retentit à l'intérieur un bruit étrange, assourdissant et mélodieux, tandis qu'au ciel montaient les vociférations triomphantes du peuple :

— Des cordes ! des cordes !... Cachez ses impudiques jambes !

Au milieu de prières chantées et de rires, la foule, avec des cordes, traîna hors du temple, résonnant sur les marches, le superbe corps d'argent de la déesse, œuvre de Scopas,

— Dans le feu ! dans le feu !

Et on la traîna sur la place boueuse. Un moine juriste déclamait un passage du célèbre édit de Constantin, frère de Constance :

— *Cesset superstitio sacrificiorum aboleatur insania !* (Que la superstition cesse et que les sacrifices soient abolis !)

— Ne craignez rien, brisez et pillez tout dans le démoniaque temple !

Un autre, à la lueur des torches, lut sur un rouleau de parchemin ces lignes du livre *De errore profanarum religionum* de Firmicus Maternus :

« Saints empereurs ! Venez en aide aux malheureux païens. Il vaut mieux les sauver de force que de les laisser périr. Arrachez les ornements des temples et que leurs trésors enrichissent votre fisc. Que celui qui sacrifie aux idoles soit arraché de la terre avec sa racine, *sacrificans diis eradicabitur;* Tu le livreras à la mort, l'assommeras de pierres, que ce soit ton

fils, ton frère, ta femme, endormie sur ton cœur! »

Et, au-dessus de la foule, passait le cri triomphant :

— Mort, mort aux dieux olympiens!

Un énorme moine arien, les cheveux noirs collés sur son visage en sueur, leva au-dessus de la déesse une hache, cherchant l'endroit où frapper.

Quelqu'un conseilla :

— Au ventre, à son abominable ventre!

Le corps d'argent se tordait, mutilé; les coups sonnaient impitoyablement, laissant de profondes morsures.

Un vieux païen se voilait la face pour ne pas voir le sacrilège et pleurait en songeant que maintenant était arrivé la fin de tout, la fin du monde, que la terre ne voudrait plus donner seulement un épi aux hommes.

Un ermite, venu des déserts de Mésopotamie, vêtu de peau d'agneau, chaussé de grossières sandales, armé de la houlette, une courge évidée pendue à son épaule, s'approcha de la statue :

— Quarante années durant, je ne me suis lavé pour ne pas voir ma nudité et ne pas être tenté. Et, dès qu'on vient dans les villes, on n'aperçoit que ces maudits dieux, sans le moindre vêtement. Faudra-t-il longtemps encore supporter les démoniaques tentations, et subir partout ces abominables idoles : dans les maisons, dans les rues, sur les toits, dans les bains, partout au-dessus de sa tête?... Tfou, tfou, tfou! Je n'aurai jamais assez de salive pour cracher mon dégoût!

Plein de haine pour ce corps de femme, le vieillard le frappa de sa sandale, avec un acharnement où se sentait toute l'horreur du péché. Il piétinait la poitrine nue qui lui semblait vivante; il s'obstinait à l'écraser sous les clous aigus de ses sandales. Il balbutiait, étouffant de rage :

— Tiens pour toi, tiens pour toi... pour ton impudique nudité !... Tiens, pour toi, débauchée !

Sous son pied, les lèvres de la déesse gardait comme auparavant leur sourire calme.

La foule commença à soulever de terre la statue pour la jeter dans le bûcher. Un ouvrier ivre, à l'haleine empestée d'ail, cracha au visage de la déesse.

Le bûcher, fait de toutes les baraques souillées du marché, était énorme; mais, malgré l'épaisse fumée qui s'en dégageait, les étoiles brillaient, bien haut, au-dessus de la foule. On précipita la statue dans les flammes pour fondre son corps d'argent, qui, de nouveau, avec un son tendre et mélodieux, frappa les brandons enflammés.

— Un lingot de cinq talents. Trente mille piécettes d'argent. Nous enverrons la moitié à l'empereur pour les soldats; l'autre moitié sera pour les affamés. Cybèle apportera au moins ainsi un soulagement aux hommes. Trente mille piécettes pour les soldats et les indigents !

— Du bois !... Encore du bois !

La flamme monta plus vive, et tous s'égayèrent.

— Nous verrons bien si le diable s'envole. Puisque chaque idole contient un diable, et les déesses deux et trois !

— Quand elle commencera à fondre, le démon aura trop chaud, et il s'échappera de son ignoble bouche sous la forme d'un serpent rouge.

— Non, il aurait fallu faire avant le signe de la croix; sans cela, il est capable de se glisser dans la terre. L'année dernière, on détruisait le temple d'Aphrodite. Quelqu'un l'aspergea d'eau bénite. Et, me croirez-vous? de dessous la statue se sont enfuis de tout petits diablotins. Je les ai vus moi-même; verts et noirs, absolument velus. Et quand on a brisé la tête d'Aphrodite, le grand est sorti du cou, avec des cornes immenses et une queue pelée comme celle d'un chien galeux!

Mais un sceptique interrompit :

— Je ne discute pas; vous avez peut-être vu des démons. Mais quand on a brisé dernièrement, à Gaza, l'idole de Zeus, au lieu de démons, on n'a trouvé qu'une telle saleté qu'il est répugnant d'en parler. Extérieurement, elle paraissait terrible, noble, tout en ivoire et or, et ses mains tenaient la foudre. A l'intérieur, ce n'étaient que toiles d'arachnées, rats, poussière, solives rouillées, clous, goudron puant et le diable sait quelles horreurs. — Voilà les dieux!

A ce moment, Jamblique abattu, le regard éteint, saisit Julien par la main et l'entraîna à l'écart.

— Regarde, tu vois ces deux hommes? Ce sont des espions de Constance. On a emmené ton frère Gallus sous escorte à Constantinople. Prends garde! Aujourd'hui même, il y aura un rapport envoyé sur ton compte.

— Que faire, maître? J'y suis habitué. Je sais qu'ils me surveillent depuis longtemps.

— Depuis longtemps? Pourquoi ne l'as-tu pas dit?

La main de Jamblique trembla dans celle de Julien.

— Que se chuchotent-ils? Faites attention, ce doivent être des impies!... Eh! vieillard, remue; apporte du bois! cria un loqueteux se sentant déjà triomphateur.

Jamblique murmura à l'oreille de Julien :

— Méprisons et résignons-nous. La bêtise humaine ne peut offenser les dieux!

Et le « divin » Jamblique prit des mains d'un chrétien une énorme bûche qu'il jeta dans le feu. Julien tout d'abord n'en crut pas ses yeux; mais les espions, maintenant, souriant, le regardaient avec une curieuse fixité.

Alors, la faiblesse, l'habitude de l'hypocrisie pour les autres et pour soi-même s'emparèrent de l'âme de Julien. Sentant toujours sur lui les regards des espions, il s'approcha des tas de bois, choisit la plus grosse bûche, et, après Jamblique, la lança dans le bûcher où fondait déjà le corps mutilé de la déesse.

Il voyait nettement l'argent fondu couler sur son visage, pareil à la sueur qui précède la mort, tandis que les lèvres gardaient toujours leur invincible et calme sourire.

IX

— Regarde tous ces gens vêtus de noir, Julien. Ce sont les ombres du soir, les ombres de la mort. Bientôt il n'y aura plus un seul vêtement antique, blanc ; un seul morceau de marbre baigné de soleil... C'est fini !

Ainsi parlait le jeune sophiste, Antonin, fils de la prophétesse Sôsypâtre et du néoplatonicien Edésis. Il se tenait avec Julien sur la terrasse du temple de Pergame, inondé de soleil, enveloppé de ciel bleu. Au pied de la balustrade était sculptée la révolte des Titans. Les dieux triomphaient ; les sabots des chevaux ailés écrasaient les corps de serpents des antiques géants. Antonin désigna le haut-relief à Julien :

— Les Olympiens ont vaincu les Titans ; maintenant, les Olympiens, à leur tour, seront vaincus par les dieux barbares. Les temples seront des tombeaux...

Antonin était un bel adolescent, rappelant par les lignes du corps et du visage les statues antiques ; mais il souffrait depuis de longues années d'un mal incurable qui rendait son visage du plus pur type hellénique, jaune, maigre, empreint de tristesse — maladie inconnue à ses ancêtres.

— Je prie les dieux, continua Antonin, je prie les dieux de ne pas me laisser voir cette nuit, de mourir avant. Rhéteurs, sophistes, savants, poètes, artistes, — nous sommes tous de trop. Nous sommes venus trop tard... et c'est fini de nous !

— Et si tu te trompais ? murmura Julien.

— Non, tout est fini !... Nous sommes des malades... la force nous manque...

Le visage de Julien semblait aussi maigre et pâle que celui d'Antonin. La lèvre inférieure proéminente lui donnait une expression d'arrogance taciturne. Les sourcils épais se fronçaient, obstinés et méchants. Autour du nez trop long, se formaient déjà de précoces rides. Les yeux, toujours étranges, brûlaient d'un feu sec, fiévreux, désagréable. Il portait l'habit monacal. Dans la journée, comme jadis, il se rendait à l'église, adorait les reliques, lisait publiquement les Évangiles, se préparait à prendre les Ordres. Parfois, son hypocrisie lui paraissait inutile. Il savait que Gallus n'échapperait pas à la mort et que lui-même devait s'y attendre à tout instant.

Quant à ses nuits, Julien les passait dans la bibliothèque de Pergame, où il étudiait les œuvres du plus grand ennemi du Christianisme : Libanius. Il suivait

les leçons des sophistes grecs, Édézius de Pergame, Chrisantius de Sardaigne, Priscius de Théséphros, Eusèbe de Minos, Prœrès et Nimphidianos. Ils lui parlaient de ce qu'il avait déjà entendu près de Jamblique, la *triade* des néoplatoniciens et l'extase sacrée. Et il se disait :

— Tout cela n'est pas ce que je cherche, ils me cachent quelque chose !

Priscius, imitant Pythagore, avait passé cinq ans dans le silence, suivant le régime végétarien, n'employant ni vêtements de laine, ni sandales de cuir. Il portait une chlamyde de pur lin blanc et des sandales de feuilles de palmier.

— Dans notre siècle, disait-il, l'important est de savoir se taire et penser à périr dignement.

Et Priscius, méprisant tout, attendait ce qu'il nommait la catastrophe, c'est-à-dire la victoire complète des chrétiens sur les hellénistes.

Le malin et prudent Chrisantius, lorsqu'on lui parlait des dieux, levait les yeux au ciel en assurant qu'il n'osait s'entretenir d'eux, ne sachant rien et ayant oublié ce qu'il avait appris.

Il conseillait aux autres d'agir de même. Quant à la magie, aux miracles, aux apparitions, il ne voulait pas en entendre parler, affirmant que ce n'étaient que de criminelles duperies défendues par les lois impériales.

Julien mangeait mal, dormait peu ; son sang bouillait d'impatience passionnée. Chaque matin, en s'éveillant, il songeait :

— Est-ce aujourd'hui ?

Il ennuyait les pauvres philosophes théurgues avec ses questions concernant les mystères et les miracles. Quelques-uns riaient de lui, surtout Chrisantius qui avait l'habitude d'acquiescer à toutes les opinions qui lui semblaient les plus ineptes.

Une fois, Édésius, vieillard sage et craintif, prenant pitié de Julien, lui dit :

— Mon enfant, je veux mourir tranquille. Tu es encore jeune. Laisse-moi. Adresse-toi à mes disciples, ils te révéleront tout. Oui, il y a bien des choses dont nous craignons de parler. Quand tu seras initié aux mystères, tu auras honte, peut-être, d'être né homme simplement, et d'être resté tel jusqu'à présent.

Euthème de Minda, disciple d'Édésius, fielleux et envieux, déclara à Julien :

— Il n'y a plus de miracles; ne les attends pas! Les hommes ont trop ennuyé les dieux. La magie est un mensonge et ceux qui y croient sont des niais. Mais si la sagesse t'importune et que tu veuilles absolument t'illusionner, rends-toi auprès de Maxime. Il méprise notre dialectique et lui-même pourtant... Mais je n'aime pas parler mal de mes amis. Écoute plutôt ce qui est arrivé dernièrement dans un temple souterrain d'Hécate où Maxime nous avait emmenés pour prouver son art. Quand nous fûmes entrés et que nous eûmes adoré la déesse, il nous dit : « Asseyez-vous, vous verrez un miracle ». Nous nous assîmes. Il jeta sur l'autel une graine de phimiane en murmurant quelque chose, un hymne sans doute. Et nous avons vu la statue d'Hécate nous sourire. Maxime nous dit :

« Ne craignez rien, lorsque vous verrez les deux torches que la déesse tient, s'allumer d'elles-mêmes. Regardez ! » Avant qu'il eût achevé sa phrase, les lampes s'enflammèrent.

— Le miracle s'était accompli ! s'écria Julien.

— Oui. Notre trouble fut tel que nous nous prosternâmes. Mais, lorsque je sortis du temple, je me demandais : Est-ce digne de la philosophie ce que fait Maxime ? Lis Pythagore, Platon ; là tu trouveras la sagesse. Élever son cœur par la divine dialectique, n'est-ce pas plus beau que tous les miracles ?

Julien ne l'écoutait plus ; ses yeux étincelèrent en regardant le visage livide d'Euthème et il dit, sortant de l'école :

— Gardez vos livres et votre dialectique ! Je veux la vie et la foi ! Peut-elle exister sans miracles ?... Je te remercie, Euthème. Tu m'as indiqué l'homme que je cherche depuis longtemps.

Avec un sourire fielleux, le sophiste répondit :

— Tu n'es pas en progrès sur tes ancêtres, neveu de Constantin. Socrate n'avait pas besoin de miracles pour croire !

X

Minuit sonnant, Julien quitta, dans le vestibule précédant la grande salle des mystères, ses habits de *novice*, et les mystagogues sacrificateurs, qui initiaient aux sacrements, le revêtirent de la tunique des hiérophantes, tissée de filaments de papyrus. Dans les mains, ils lui mirent une branche de palmier. Les pieds restèrent nus. Julien pénétra dans une longue salle basse.

Une double rangée de colonnes en orichalque soutenait les voûtes. Chaque colonne, représentant deux serpents enlacés, servait d'appui à des cassolettes sur hauts et minces pieds, d'où les flammes s'élevaient en longues languettes rouges. Une fumée épaisse remplissait la salle.

Dans le fond scintillaient deux taureaux ailés, en or, supportant un superbe trône sur lequel, pareil à un dieu, se tenait assis, vêtu d'une tunique noire

entièrement brodée d'or, d'émeraudes et d'escarboucles, le grandissime hiérophante, Maxime d'Éphèse.

La voix traînante de l'hiérodule annonça le commencement des mystères :

— S'il y a dans l'assemblée un impie, un chrétien ou un épicurien, qu'il sorte !

Prévenu d'avance pour les réponses qu'il devait faire, Julien prononça :

— Que les chrétiens sortent !

Le chœur des hiérodules, caché dans l'obscurité, reprit tristement :

— Les portes ! les portes ! Que les chrétiens sortent ! Que les impies sortent !

Alors se détachèrent de la pénombre vingt-quatre adolescents, entièrement nus et tenant chacun un sistre d'argent, rappelant le croissant de la lune. Avec un ensemble parfait, les adolescents élevèrent au-dessus de leurs têtes les vibrants instruments et, avec un geste élégant, frappèrent les cordes qui résonnèrent, plaintives et langoureuses.

Maxime fit un signe.

Quelqu'un s'approcha de Julien par derrière, lui banda fortement les yeux et lui dit :

— Va. Ne crains ni l'eau, ni le feu, ni les esprits, ni les corps, ni la vie, ni la mort.

On l'entraîna.

Une porte de fer s'ouvrit en grinçant. On le poussa. Une atmosphère étouffante frappa Julien au visage, tandis que ses pieds s'appuyaient sur des marches torses et glissantes.

Il commença à descendre un escalier interminable au milieu d'un silence sépulcral et il lui semblait qu'il se trouvait profondément sous terre. Puis, il longea un couloir étroit dont il sentait les murs contre ses mains raidies le long du corps. Tout à coup, sous ses pieds nus, l'humidité filtra, des sources bruirent; l'eau lui couvrit les chevilles. Il continua son chemin. A chaque pas le niveau de l'eau montait, atteignant les jarrets, puis les genoux, enfin les reins. Les dents de Julien s'entre-choquaient de froid. L'eau montait jusqu'à la poitrine et il songea :

— Peut-être est-ce un piège? Maxime veut peut-être me tuer, pour plaire à l'empereur?

Mais il ne faiblit pas et suivit sa route.

L'eau diminua et, comme d'une forge, une chaleur suffocante l'enveloppa. La terre brûla ses pieds; il sembla à Julien qu'il approchait d'un four chauffé à blanc. Le sang fouettait ses tempes. Parfois, la chaleur prenait l'intensité d'une flamme léchant le visage.

Julien ne faiblit pas.

A son tour, la chaleur diminua, mais des odeurs nauséabondes coupèrent la respiration. A plusieurs reprises, Julien butta contre des objets ronds et il reconnut des os et des crânes de morts.

Il lui sembla que quelqu'un marchait à côté de lui, glissant sans bruit, comme une ombre. Une main glacée saisit la sienne. Il jeta un cri. Puis deux mains s'accrochèrent doucement à ses habits. Il remarqua qu'à travers la peau parchemineuse perçaient des os décharnés. Ces mains, en s'agrippant, avaient

les mouvements joueurs et les caresses répugnantes des femmes débauchées. Julien sentit sur sa joue une haleine empreinte d'un relent de pourriture et d'humidité. Et, tout à coup, près de son oreille, un murmure rapide, pareil au bruissement nocturne des feuilles, en automne :

— C'est moi!... c'est moi, moi! Ne me reconnais-tu pas? c'est moi, moi?

— Qui, toi? balbutia Julien.

Et de suite il se souvint de sa promesse de mutisme.

— Moi, moi... Veux-tu que j'enlève ce bandeau de tes yeux et tu me reconnaîtras, tu me verras?

Les doigts osseux, avec le même hideux empressement, s'agitèrent sur son visage, cherchant à arracher l'étoffe.

Le froid de la mort pénétra Julien jusqu'au cœur et, involontairement, par habitude, il se signa par trois fois, comme lorsqu'il faisait un mauvais songe, étant enfant. Un coup de tonnerre retentit, la terre oscilla sous les pieds; Julien sentit qu'il tombait dans l'inconnu et perdit connaissance.

Lorsqu'il reprit ses sens, le bandeau ne cachait plus ses yeux, et il était étendu sur des coussins, dans une énorme grotte à demi obscure. On lui faisait respirer une étoffe trempée dans des parfums pénétrants. En face de Julien, se trouvait un homme maigre, nu, à la peau cuivrée : le Gymnosophiste, l'aide de Maxime.

Il tenait immobile, au-dessus de sa tête, un disque métallique. Quelqu'un dit à Julien :

— Regarde!

Il fixa le cercle scintillant d'un éclat presque douloureux. Il le regarda longtemps; les contours des objets s'embrumaient, une agréable faiblesse s'emparait de son être. Il lui sembla que le cercle lumineux ne brillait plus dans le vide, mais en lui, ses paupières s'abaissèrent, un sourire fatigué et soumis erra sur ses lèvres.

Plusieurs fois une main frôla sa tête et une voix demanda :

— Dors-tu?

— Oui...

— Regarde-moi dans les yeux.

Julien, avec effort, obéit et aperçut Maxime penché au-dessus de lui.

C'était un vieillard de soixante-dix ans environ, dont la barbe, blanche comme la neige, descendait à la ceinture. Les cheveux, épandus sur les épaules, avaient un reflet doré; sur les joues et sur le front couraient des rides belles et profondes, pleines de pensée et de volonté et non de souffrance. Le sourire était pareil à celui des femmes très spirituelles, menteuses et captivantes. Mais ce furent les yeux de Maxime qui plurent le plus à Julien : sous des sourcils épais, ils brillaient, vifs, fouilleurs, perçants, tour à tour moqueurs et tendres.

Maxime demanda :

— Veux-tu voir le merveilleux Titan?

— Oui!

— Regarde donc!

Le magicien lui désigna le fond de la grotte où se

dressait un trépied d'orichalque, jetant d'énormes flocons de fumée. Un bruit d'ouragan emplit la grotte.

— Hercule!... Hercule, délivre-moi!

Le ciel bleu parut à travers la fumée dissipée. Julien étendu, immobile, pâle, les paupières mi-closes, regardait les rapides visions qui se déroulaient devant lui et il lui semblait qu'il ne les voyait pas lui-même, mais que quelqu'un lui ordonnait de les voir.

Il voyait des nuages et des montagnes couvertes de neige; il entendait dans le lointain le remous des vagues. Il apercevait un corps énorme. Les mains et les pieds étaient enchaînés à des rocs. Un milan dévorait le foie du Titan. Des gouttes de sang noir roulaient le long des flancs. Les chaînes tintaient; tout le corps s'agitait de douleur.

— Délivre-moi, Hercule!

Et le Titan leva sa tête hirsute; ses yeux rencontrèrent les yeux de l'hypnotisé.

— Qui es-tu? qui appelles-tu? demanda Julien parlant dans un rêve.

— Toi!

— Je ne suis qu'un faible mortel.

— Tu es mon frère, délivre-moi!

— Qui t'a de nouveau enchaîné?

— Les humbles, les doux qui pardonnent à leurs ennemis par lâcheté! Des esclaves, des esclaves!... Délivre-moi!

— Comment le puis-je?

— Sois comme moi!

Les nuages fumeux du trépied cachèrent l'appari-

tion. Julien s'éveilla momentanément et le Hiérophante lui demanda :

— Veux-tu voir le Réprouvé?

— Je veux.

— Regarde.

Dans la fumée blanche se dessina faiblement une tête entre deux ailes gigantesques. Les plumes pendaient comme des branches d'if; une teinte bleutée tremblait tristement sur elles.

Quelqu'un appela Julien dans le lointain :

— Julien!... Julien!... Renie en mon nom le Galiléen!

Julien se taisait. Maxime murmura à son oreille :

— Si tu veux voir le Grand Ange, renie.

Et Julien prononça :

— Je renie.

Au-dessus de la tête de l'apparition brilla l'étoile matinale, l'étoile de l'aurore et l'Ange répéta :

— Julien! renie en mon nom le Galiléen!

— Je renie.

Une troisième fois l'Ange répéta, la voix proche et triomphante :

— Renie!

Et Julien répondit :

— Je renie.

L'Ange dit :

— Viens à moi!

— Qui es-tu?

— Je suis la Lumière, je suis l'Orient, je suis l'étoile matinale!

— Que tu es beau !

— Sois pareil à moi !

— Quelle tristesse tu portes dans tes yeux !

— Je souffre pour tous les vivants. Il ne faut pas de naissance, il ne faut pas de mort !... Venez à moi. Je suis l'ombre, je suis le repos, je suis la liberté !

— Comment te nomment les humains ?

— Le mal.

— Toi !

— Je me suis révolté.

— Contre qui ?

— Contre Celui dont je suis l'égal. Il voulait être seul, nous sommes deux.

— Fais-moi pareil à ton image.

— Révolte-toi. Je te donnerai la force !

— Enseigne-moi.

— Viole la loi, aime-toi, maudis-Le et sois comme moi !

L'ange disparut. Le vent en tourbillonnant aviva la flamme du trépied, qui se rabattit vers la terre, courut sur le sol ; puis le trépied se renversa et la flamme s'éteignit. Dans l'obscurité s'entendaient le bruit de pas nombreux, des cris et des gémissements, comme si une armée invisible, fuyant l'ennemi eût traversé les airs. Julien, terrifié, tomba le visage contre terre. La longue robe noire de l'hiérophante, au-dessus de lui, luttait contre le vent.

— Fuyez ! fuyez ! gémissaient d'indistinctes voix. Les portes de l'enfer s'ouvrent !... C'est lui, Lui, le Vainqueur !

Le vent sifflait aux oreilles de Julien, des légions et encore des légions, passaient emportées au-dessus de lui.

Subitement le calme se rétablit, un souffle céleste emplit la grotte et une voix murmura :

— Pourquoi me chasses-tu? Saül! Saül!

Il semblait à Julien qu'il avait déjà entendu cette voix dans son enfance. Elle reprit doucement :

— Pourquoi me chasses-tu? Saül! Saül!

Et la voix s'éteignit si loin, qu'elle ne parvint qu'en un balbutiement à peine perceptible :

— Pourquoi, pourquoi me chasses-tu?

Lorsque Julien s'éveillant, leva de terre son visage, il aperçut un hiérophante allumant une lampe. La tête lui tournait, mais il se souvenait exactement de tout ce qui s'était passé. On lui banda de nouveau les yeux et on lui fit boire du vin épicé qui lui rendit les forces. Il gravit l'escalier, et cette fois, sa main tenait la main ferme de Maxime. Il lui semblait qu'une force invisible le soulevait sur des ailes.

Le hiérophante lui dit :

— Questionne.

— Tu l'as appelé? demanda Julien.

— Non. Mais quand une corde de la lyre vibre, une autre lui répond. Le contraire, au contraire.

— Pourquoi une telle puissance dans Ses paroles, si ce ne sont que des mensonges?

— Elles sont la vérité.

— Que dis-tu? Alors le Titan et l'Ange mentent?

— Eux aussi sont la vérité.

— Deux vérités !

— Deux, en effet.

— Tu me tentes...

— Pas moi, mais la vérité complète. Si tu as peur, tais-toi.

— Je ne crains rien. Dis tout. Les Galiléens ont raison?

— Oui.

— Pourquoi alors, les ai-je reniés?

— Il y a encore une autre vérité.

— Plus haute?

— Non ; égale.

— Mais à quoi doit-on croire? Où est le Dieu que je cherche?

— Et ici, et là-bas. Sers Ariman, sers Ormuz, celui qui te plaira ; mais n'oublie pas que tous deux sont égaux : le royaume de Lucifer et le royaume de Dieu.

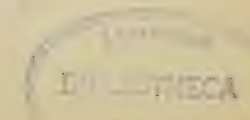
— Où aller?

— Choisis l'un des deux chemins et ne t'arrête pas.

— Lequel?

— Si tu crois en Lui, prends la croix, suis-le comme Il l'a ordonné, sois humble, sois chaste, sois l'agneau sans voix entre les mains des bourreaux. Sauve-toi dans le désert, donne-lui ton corps, ton âme, ta raison. Crois!... C'est une voie et les martyrs galiléens atteignent la même liberté que Prométhée et Lucifer.

— Je ne veux pas !



— Alors, choisis l'autre voie : Sois puissant comme les antiques ancêtres. Sois fort et fier, impitoyable et superbe. Pas de pitié, pas d'amour, pas de pardon! Lève-toi et conquiers tout!... Que ton corps soit semblable à celui des demi-dieux de marbre! Prends et ne rends pas! Goûte au fruit défendu, mais ne te repens pas. Ne crois pas et ne doute pas; et le monde sera à toi, tu seras le Titan et l'Ange révolté contre Dieu.

— Mais je ne puis oublier que les paroles du Galiléen contiennent la vérité, je ne puis admettre deux croyances!

— Alors, tu seras comme tous les mortels et mieux vaut périr. Mais tu peux... ose!... Tu seras empereur!

— Moi? empereur?

— Tu auras entre tes mains ce que n'avait pas le héros Macédonien.

Julien sentit qu'ils sortaient du souterrain. Le vent matinal de la mer les enveloppa. Le hiérophante dénoua le bandeau qui couvrait les yeux de Julien. Ils se tenaient sur une haute tour de marbre — observatoire astronomique du grand théurge — construite d'après le modèle des anciennes tours chaldéennes, sur un roc élevé au-dessus de la mer.

En bas s'étendaient de luxueux jardins, des palais et des propylées rappelant les colonnades de Persépolis. Plus loin, l'Arthémision et Ephèse se détachant sur les montagnes d'où devait se lever le soleil.

La tête de Julien tourna en contemplant l'étendue;

il dut s'appuyer sur le bras de Maxime. Julien, souriant, ferma les yeux et le soleil levant scintilla, teinta ses vêtements blancs d'un rayon de pourpre.

Le hiérophante étendit le bras :

— Regarde, tout cela est à toi !

— Le puis-je, Maître, j'attends la mort à tout instant. Je suis faible et malade.

— Le soleil, dieu Mithra, te couronne de sa pourpre ! C'est la pourpre de l'empereur romain. Tout est à toi. Ose !

— Que m'importe ! puisque la vérité unie n'existe pas, que je ne trouve pas le Dieu que je cherche?

— Unis si tu peux, la vérité du Titan et la vérité du Galiléen et tu seras plus grand que tous les hommes enfantés par des femmes.

. . . .

Maxime d'Éphèse possédait des bibliothèques merveilleuses, de calmes salles de marbre encombrées d'appareils scientifiques et de spacieux cabinets anatomiques. Dans l'un de ces derniers, le jeune savant Oribazy, docteur de l'école d'Alexandrie, tenant dans ses mains un scalpel, opérait une vivisection nouvelle sur un animal rare envoyé des Indes à Maxime.

La salle était ronde et les murs cachés par des urnes d'étain, des réchauds, des appareils d'Eoliphe et d'Archimède, des « *machines à feu* » de Ktésius et de Geron. Dans le silence de la bibliothèque voisine, tombaient sonores, les gouttes de la pendule hydraulique, inventée par Apolonius. Là aussi se voyaient des globes, des cartes géographiques métalliques, la repro-

duction des sphères célestes de Hipparque et Eratosphène.

Sous la lumière douce et claire tombant du plafond de verre, Maxime, vêtu comme un simple philosophe, examinait curieusement les organes chauds encore, étalés sur la table de marbre.

Oribazy, penché au-dessus du foie de l'animal, disait :

— Comment Maxime, le grand philosophe Maxime, peut-il croire en tous ces absurdes miracles?

— J'y crois et je n'y crois pas, — répondit le théurge. La nature que nous étudions moi et toi, n'est-elle pas le plus extraordinaire des miracles? N'est-ce pas un mystère superbe que ces vaisseaux sanguins, ces nerfs; l'admirable combinaison des organes que nous examinons comme des augures...

— Tu sais de quoi je veux parler, interrompit le jeune docteur. Pourquoi as-tu trompé ce jeune homme?

— Julien?

— Oui.

— Il voulait lui-même être trompé.

Les sourcils volontaires d'Oribazy se froncèrent :

— Maître, si tu m'aimes, dis-moi qui tu es? Comment peux-tu souffrir de pareils mensonges? Est-ce que je ne connais pas la magie? Vous attachez au plafond de la chambre sombre, de lumineuses écailles de poisson, et l'élève que vous initiez aux mystères croit que c'est le ciel qui descend vers lui sur l'ordre de l'hiérophante ! Vous fabriquez, avec de la cire et de la peau, une tête de mort, à laquelle vous adaptez un cou de cigogne et vous

prononcez, cachés sous le parquet, vos prédictions. L'élève croit que le crâne lui dévoile le secret de la tombe. Et quand il est nécessaire que la tête disparaisse, vous approchez d'elle un réchaud : la cire fond et le crâne se disloque. Par d'habiles projections de lumière, vous transformez les teintes de la fumée odorante et vous faites croire aux naïfs qu'ils ont devant leurs yeux, l'image des dieux. A travers l'eau d'un bassin dont les bords sont de pierre et le fond de verre, vous montrez, à l'aide d'un esclave complaisant, Apollon vivant, ainsi qu'Aphrodite, représentée par une catin. Et vous nommez cela les mystères sacrés ?

L'habituel sourire équivoque, erra sur les lèvres minces du hiérophante qui répondit :

— Nos mystères sont plus profonds et plus beaux que tu ne penses. Les hommes ont besoin d'enthousiasme. Pour celui qui a la foi, la catin est vraiment Aphrodite, et l'écaille lumineuse, le ciel étoilé. Tu dis que les gens prient et pleurent devant les apparitions produites par une lampe à verres de couleurs? Oribazy! Oribazy !... Mais la nature qui étonne ta science, n'est-elle pas un mirage produit par des sentiments aussi trompeurs que la lanterne du mage? Où est la vérité? Où commence le mensonge? Tu crois et tu sais. Et je ne veux pas croire, je ne puis savoir. La vérité existe pour moi au même lieu que le mensonge.

— Julien te serait-il reconnaissant, s'il savait que tu le trompes?

— Il a vu ce qu'il voulait voir. Je lui ai donné l'enthousiasme, la force et l'audace. Tu dis que je l'ai

trompé? Si cela avait été nécessaire, je l'aurai fait et je l'aurais tenté. J'aime le mensonge qui contient une vérité. J'aime la tentation! Je n'abandonnerai pas Julien jusqu'à ma mort. Je lui laisserai goûter à tous les fruits défendus. Il est jeune, je vivrai en lui une seconde existence; je lui dévoilerai les mystères séduisants et criminels et peut-être sera-t-il grand par moi!

— Maître, je ne te comprends pas.

— Et c'est bien pour cela que je te parle ainsi. Je ne le ferais pas avec un autre, repartit Maxime en fixant sur Oribazy, son regard pénétrant et impassible.

Un rayon de soleil tomba sur la barbe du vieillard, blanche comme de l'argent. Les rides du visage semblaient encore plus profondes et plus sombres, et sur ses lèvres errait un sourire traîtreusement séduisant comme celui d'une femme.

XI

Julien avait vu son frère Gallus à son passage à Constantinople. Il l'avait trouvé entouré d'une troupe de traîtres aux ordres de Constance : le questeur Léontin, rusé élégant de cour, réputé par son habileté à écouter aux portes et questionner les esclaves ; le tribun Baïnobadouès, muet et impénétrable barbare, donnant l'impression d'un bourreau travesti ; le fier maître de cérémonial de l'empereur, *comes domesticorum*, Lucillien, et, enfin, Marc Scuda, l'ancien tribun de Césarée en Cappadoce, qui, grâce à la protection de vieilles dames, était parvenu au poste désiré.

Gallus, comme toujours, bien portant, gai et étourdi, avait offert à Julien un excellent souper, très fier particulièrement d'un gros faisan de Chaldée, farci de fraîches dattes thébaines. Il riait comme un enfant et évoquait les souvenirs de Macellum, lorsque, soudain,

Julien lui parla de sa femme, Constance. Le visage de Gallus s'altéra ; ses yeux s'emplirent de larmes et il déposa sur l'assiette le succulent morceau de faisan qu'il s'apprêtait à porter à sa bouche.

— Tu ne sais donc pas, Julien, que Constance est morte subitement à la suite de fièvre infectieuse, en se rendant auprès de l'empereur, pour me disculper à ses yeux. J'ai pleuré durant deux nuits en apprenant cette nouvelle...

Il jeta un coup d'œil peureux à la porte et se rapprochant de Julien, murmura à son oreille :

— Depuis, je me moque de tout. Elle seule pouvait me sauver. C'était une femme étonnante !... Sans elle, je suis perdu... je ne puis et ne sais rien... « Ils » font de moi ce qu'ils veulent.

Il but d'un trait une coupe de vin.

Julien se souvint de Constance, sœur de Constance, veuve d'un âge mûr, qui avait été le mauvais génie de son frère, lui avait fait commettre des crimes innombrables et stupides, souvent pour des futilités ; et il demanda, voulant connaître à l'aide de quelle puissance cette femme avait soumis Gallus :

— Elle était belle ?

— Tu ne l'as donc jamais vue ?... Non, elle était laide, très laide. Petite, bronzée, grêlée ; et elle avait de vilaines dents, ce que je ne puis supporter chez une femme. Cependant, connaissant ce défaut, elle évitait toujours de rire. On a dit qu'elle me trompait ; que, la nuit, travestie, elle se rendait à l'hippodrome comme Messaline, auprès d'un jeune et fort bel écuyer. Que

m'importait !... Est-ce que je ne la trompais pas, moi ? Elle ne me gênait pas et je la payais de retour. On disait qu'elle était cruelle : elle savait régner, Julien ! Elle n'aimait pas les auteurs d'épigrammes dans lesquelles les misérables lui reprochaient ses mauvaises manières et la comparaient à une esclave de cuisine, habillée en femme de césar... Elle aimait la vengeance !... et quel esprit, quel esprit, Julien !... J'étais tranquille avec elle, comme derrière un mur de granit ! Ah ! nous avons fait des folies !... Nous nous sommes amusés !

Il souriait à ces souvenirs agréables et passait le coin de la langue sur ses lèvres roses, encore humides de vin de Chio.

— Il n'y a pas à dire, nous nous sommes amusés ! répéta-t-il, non sans fierté.

Lorsque Julien s'était rendu à l'entrevue avec son frère, il pensait éveiller en lui des sentiments repentants et avait préparé même un discours contre les tyrans, dans le style de Libanius. Il s'attendait à voir un homme courbé sous le joug de Némésis et non le tranquille visage rose et gras d'un bel athlète. Les mots moururent sur les lèvres de Julien. Il regardait sans dégoût ce « débonnaire animal » (ainsi dénommait-il mentalement son frère) et songeait qu'il était aussi inutile qu'à un beau poulain de lui déclamer des sermons. Julien se contenta donc de murmurer à l'oreille de Gallus :

— Pourquoi vas-tu à Médiolan ? Tu ne le soupçonnes pas ?

— Si… Tais-toi… Mais il est trop tard.

Et, montrant son cou blanc, il ajouta :

— Le nœud coulant de la mort est là, comprends-tu ? « Il » le serre peu à peu. Il me déterrait de sous terre, Julien ! Non, mieux vaut ne pas en parler. C'est fini !… Nous nous sommes amusés, — en voilà assez !

— Il te reste deux légions à Antioche…

— Plus une seule, « Il » m'a enlevé tous mes meilleurs soldats, petit à petit, sous différents prétextes et toujours pour mon bien, à moi !… Tout ce qu'il fait n'a que ce but… Comme il s'occupe de moi ! Combien il a hâte de me voir et d'écouter mes conseils. Julien, cet homme est terrible ! Tu ne sais pas encore, et Dieu veuille que tu ne saches jamais ce qu'est cet homme. Il voit tout, connaît mes plus intimes pensées, celles même que je ne confie pas au chevet de ma couche. Il voit aussi en toi, frère. J'ai peur de lui !…

— Mais, ne peux-tu fuir ?

— Tais-toi !… parle plus bas !

Les traits de Gallus prirent une expression d'enfantine terreur.

— Non ; c'est fini ! Je suis, maintenant, pris comme un poisson à l'hameçon. « Il » tire bien doucement afin que la ligne ne casse pas. Un césar, quel qu'il soit, est tout de même un poisson lourd. Je sais qu'il est impossible de « lui » échapper : il me reprendra un jour ou l'autre… Je vois la trappe et je vais vers elle quand même, par crainte. Depuis six ans, depuis toujours, j'ai tremblé devant lui. Comme un gamin,

je me suis assez promené... Mon frère ! « Il » m'égorgera comme un cuisinier égorge un poulet !... Mais il me martyrisera auparavant par mille ruses et mille tendresses. — Je préfère finir plus vite.

Les yeux de Gallus brillèrent tout à coup et il s'écria :

— Ah ! si « elle » était là, près de moi, elle m'aurait sûrement sauvé ! C'était une femme si étonnante, si extraordinaire !

Le tribun Scuda, entrant dans le triclinium, annonça, avec un servile salut, que le lendemain, en l'honneur de l'arrivée de césar, des courses auraient lieu en l'hippodrome de Constantinople, et que le célèbre écuyer Korax y prendrait part. Gallus se réjouit fort à cette nouvelle et ordonna de préparer une couronne de lauriers pour, en cas de victoire, couronner lui-même devant le peuple son favori Korax.

Puis il se lança dans des récits de courses, vantant l'adresse des conducteurs de chars.

Gallus buvait beaucoup, riait comme un homme dont la conscience est tranquille, sans la moindre trace de sa récente peur sur ses traits de bellâtre. Seulement, à la dernière minute de leurs adieux, il embrassa bien fort Julien et pleura.

— Dieu te vienne en aide, Dieu te vienne en aide ! balbutiait-il, subitement attendri. Toi seul m'as aimé, toi et Constance...

Puis il murmura à l'oreille de Julien :

— J'espère que tu te sauveras, frère... Tu sais dissimuler... je t'ai toujours envié à ce sujet. Que Dieu te vienne en aide !

Julien eut pitié de lui ; il savait que son frère n'échapperait pas à Constance.

Le jour suivant, Gallus quitta Constantinople sous la même escorte. A Andrinople, on ne laissa à Gallus que dix voitures de poste ; il fallut abandonner toute la suite et tous les bagages. L'automne était fort avancé. Les chemins étaient atroces. La pluie tombait sans arrêt durant plusieurs jours entiers. On dépêchait Gallus, sans lui donner le temps, ni de se reposer, ni de dormir. Depuis deux semaines, il n'avait pris de bain.

Une des plus pénibles souffrances de Gallus était précisément le contact trop direct de la malpropreté. Toute sa vie, il avait fait grand cas de son corps sain et soigné à l'excès, et c'est avec une profonde tristesse qu'il contemplait ses ongles non taillés et la pourpre de sa chlamyde salie par la poussière et la boue des routes. Scuda ne le quittait pas d'une minute et Gallus craignait, non sans raison, ce compagnon attentionné. Le tribun, porteur d'un message de l'empereur, à peine arrivé à Antioche, par une allusion impudente avait offensé Constance, la femme de Gallus, qui, sous l'empire d'un accès de folle fureur, avait donné l'ordre d'infliger au tribun romain un certain nombre de coups de fouet et de le jeter, ensuite, comme un esclave, dans un cachot.

Mais, raisonnant les conséquences, Constance avait vite fait délivrer le tribun qui s'était présenté alors au palais de Gallus, comme si rien ne s'était passé et, « avalant l'affront », n'avait même pas envoyé de

rapport, — peut-être par crainte qu'une aussi honteuse punition ne nuisît à sa carrière de courtisan.

Pendant tout le voyage de Gallus, d'Antioche à Médiolan, Scuda se tint dans le même char que le césar, ne l'abandonnant pas un instant, provoquant ses confidences et le traitant en enfant obstiné et malade que lui, Scuda, aimait au point de ne jamais pouvoir le quitter.

Au moment des passages dangereux de rivière, sur les ponts de branches, en Illyrie, Scuda, avec un tendre souci, entourait de ses bras la taille de Gallus. Et, si ce dernier tentait de se débarrasser de cette étreinte, il serrait plus fort, assurant qu'il préférait mourir plutôt que de permettre qu'une aussi précieuse vie pût courir le moindre danger.

Le tribun avait un regard étrangement pensif, tandis qu'il contemplait, avec un sourire doucereux, le cou de Gallus, blanc et lisse, comme celui d'une jeune fille. Le césar, sentant posé sur lui ce regard trop attentif, éprouvait un malaise et se retournait. Dans de pareils instants, il se maîtrisait pour ne pas gifler l'aimable tribun. Mais le pauvre prisonnier reprenait aussitôt ses esprits et se contentait de supplier sur un ton pleurard, — en dépit de tout, son appétit restant surprenant, — qu'on s'arrêtât pour manger tant soit peu. A Pétobion, en Norique, ils furent reçus par deux nouveaux envoyés de l'empereur, accompagnés d'une cohorte de légionnaires de la cour.

Le masque, alors, fut abattu. Autour du palais de Gallus, on plaça des sentinelles armées, la nuit,

comme autour d'une prison. Le soir, le préfet Barbation, entrant sans observer la moindre étiquette auprès de Gallus, lui ordonna d'ôter la chlamyde césarienne et de revêtir la simple tunique et le paludamentum. Scuda se pressa tellement à enlever la chlamyde, qu'il en déchira la pourpre.

Le lendemain matin, on fit monter le prisonnier dans une « karpenta », véhicule à deux roues et sans toit, employé par les bas fonctionnaires pour les courses de service. Un vent froid soufflait, intermittent ; la neige fondue tombait glaçante. Scuda, selon son habitude, enlaça Gallus d'un bras, et de l'autre, se prit à toucher son nouveau vêtement.

— Quel bon vêtement, doux et chaud ! Selon moi, cela vaut mieux que la pourpre qui ne réchauffe pas. On a même doublé de laine cette tunique...

Et comme pour se rendre compte, Scuda glissa sa main sous le paludamentum, puis sous la tunique et, subitement, avec un rire discret, en retira la lame d'un poignard que Gallus avait réussi à dissimuler.

— Voilà qui est mal ! s'exclama Scuda. On peut se blesser, par mégarde... Quel amusement enfantin !

Il jeta le poignard sur la route.

Une infinie lassitude s'empara de Gallus ; il ferma les yeux et sentit que Scuda l'enlaçait avec une caressante tendresse. Gallus crut être en proie à un cauchemar.

Ils s'arrêtèrent à la forteresse de Pola, en Istrie, au bord de la mer Adriatique. Quelques années auparavant, dans cette même ville, avait eu lieu le meurtre

du jeune héros Priscus, fils de Constantin le Grand.

La ville, peuplée de soldats, était triste. D'interminables casernes bâties dans le style de Dioclétien, remplaçaient les maisons. La neige couvrait les toits ; le vent hurlait dans les rues désertes et la mer grondait.

Gallus fut conduit dans une caserne. On l'assit devant la fenêtre, de façon que le jour frappât directement son visage. Le plus habile policier de l'empereur, Eustaphe, petit vieillard ridé et aimable, à la voix pénétrante et cajoleuse comme celle d'un confesseur, commença l'interrogatoire, en frottant ses mains bleuies par le froid. Gallus, mortellement fatigué, disait tout ce qui plaisait à Eustaphe. Mais aux mots « trahison de l'empire » il blêmit et sursauta :

— Ce n'est pas moi... ce n'est pas moi ! balbutiait-il, éperdu. C'est Constance, Constance qui a tout ourdi !... Sans elle, je n'aurais rien fait... Elle avait exigé la mort de Théophile, de Clément, de Domitien et des autres !... Dieu me voit, ce n'est pas moi... Elle ne m'avait rien dit... Je ne savais même pas...

Eustaphe le regarda en souriant :

— C'est bien dit-il. Je déclarerai à l'empereur que sa propre sœur Constance, épouse de l'ancien césar d'Orient, est seule coupable.

Et, se tournant vers les légionnaires, il ordonna :

— L'interrogatoire est terminé. Emmenez-le.

Bientôt parvint l'arrêt de mort, décrété par l'empereur Constance, qui avait considéré comme une offense personnelle l'accusation portée contre sa défunte sœur.

A la lecture de l'arrêt de mort, Gallus perdit connaissance et tomba dans les bras des soldats. Le malheureux, jusqu'à la dernière minute, avait espéré qu'il serait gracié. Et, maintenant encore, il pensait qu'on lui accorderait au moins quelques jours, quelques heures, pour se préparer à la mort. Mais le bruit circulait que les soldats de la légion thébaine se révoltaient et s'apprêtaient à délivrer Gallus. On le mena incontinent au supplice.

Il faisait jour à peine. La neige tombée pendant la nuit recouvrait la boue noire et gluante. Un soleil sans chaleur éclairait la neige, dont la réverbération aveuglante emplissait la pièce où avait été amené Gallus.

On n'avait pas confiance dans les soldats qui, presque tous, aimaient et plaignaient le césar disgracié. On choisit pour bourreau un boucher qui se chargeait parfois d'exécuter les voleurs et les brigands de l'Istrie. Le barbare ne savait pas se servir de l'épée romaine et avait apporté pour le supplice une large hache, une cognée à double tranchant avec laquelle il dépeçait les porcs et les moutons. Le visage du boucher était stupide, beau et endormi. C'était un Slave. On lui avait caché le nom du condamné et il croyait fermement qu'il décapiterait un vulgaire voleur.

Devant la mort, Gallus devint calme et humble. Il permettait de faire de lui tout ce qu'on voulait. Il lui semblait qu'il était enfant; alors, aussi, il pleurait et résistait quand on le plongeait de force dans un bain et, une fois soumis, trouvait la chose agréable.

Mais, ayant vu le boucher aiguiser sa hache, il trembla de tous ses membres.

On l'emmena dans une pièce voisine. Là, le perruquier, consciencieusement, lui rasa ses fins cheveux dorés, — beauté et fierté du jeune césar. En revenant de la chambre du perruquier, Gallus resta un moment seul avec le tribun Scuda et, inopinément, il tomba à genoux devant son plus cruel ennemi.

— Sauve-moi, Scuda ! Je sais que tu le peux ! Cette nuit, j'ai reçu un message des soldats de la légion thébaine. Laisse-moi leur dire un mot, ils me délivreront. J'ai trente talents cachés dans le trésor du temple de Mycènes. Personne ne le sait. Je te les donnerai... et encore davantage !... Les soldats m'aiment. Je ferai de toi mon ami, mon frère, mon corégent, césar !

Fou d'espérance, il embrassa les genoux du tribun, et Scuda, frissonnant, sentit les lèvres du césar sur ses mains. Il ne répondit pas et, souriant, se débarrassa lentement de l'étreinte. On ordonna à Gallus de se dévêtir. Il ne voulut pas retirer ses sandales : ses pieds étaient sales. Lorsqu'il fut presque nu, le boucher commença à lui lier les mains derrière le dos, comme il avait l'habitude de le faire aux voleurs. Scuda se précipita pour l'aider. Quand Gallus sentit l'attouchement des doigts du tribun, la fureur s'empara de lui. Il s'échappa des mains du bourreau, saisit Scuda à la gorge et chercha à l'étrangler.

Nu, grand, il ne ressemblait pas à un homme, mais à un jeune fauve fort et terrible.

On arracha de son étreinte le tribun suffoqué, et on lui

lia les pieds et les mains. A ce moment, dans la cour de la caserne, retentirent les cris des soldats thébains :

— Long règne à César Gallus !

Les meurtriers se hâtèrent ; on apporta un gros tronc d'arbre en guise de billot. Gallus fut agenouillé devant. Barbation, Baynobadouès et Apodémus, le retenaient par les épaules, les mains et les pieds ; Scuda courbait la tête contre le billot. Avec un sourire voluptueux, il appuyait de toute sa force ce crâne résistant, en vain. Il sentait, sous ses doigts glacés par l'émotion, la peau rasée de frais encore humide de savon, et il contemplait avec enthousiasme le cou blanc et délicat comme celui d'une jeune vierge.

Le boucher était un maladroit bourreau.

Abaissant sa cognée, il avait touché la nuque, mais le coup était incertain. Alors, il leva une seconde fois la hache en criant à Scuda :

— Plus à droite !... tiens la tête plus à droite !

Gallus se débattit et hurla comme un bœuf à demi assommé.

Plus près et plus distincts retentissaient les cris des soldats :

— Long règne à César Gallus !

Le boucher leva haut la cognée et frappa. Un flot de sang jaillit sur les mains de Scuda. La tête roula en résonnant sur les dalles de pierre.

Les légionnaires, à ce moment, envahirent les salles. Barbation, Apodémus et Scuda se précipitèrent vers la sortie opposée. Le bourreau restait perplexe ; mais Scuda lui murmura à l'oreille :

— Emporte la tête du césar supplicié, afin que les légionnaires ne reconnaissent pas le corps. C'est une question de vie ou de mort pour nous tous.

— Ce n'était donc pas un voleur? balbutia le bourreau confondu.

Il ne savait comment emporter cette tête rasée. D'abord, il la glissa sous son bras ; mais cela lui parut incommode. Alors passant son doigt recourbé dans la bouche, il emporta ainsi accroché le crâne de celui qui faisait jadis se courber tant de têtes humaines. .

. . . .

Julien, apprenant la mort de son frère, songea :

— Maintenant ce sera mon tour !

XII

A Athènes, Julien devait prononcer ses vœux, devenir moine. Une fraîche matinée de printemps ; le soleil n'était pas encore levé. Julien, en sortant de l'église où il avait assisté aux matines, avait suivi pendant plusieurs stades les bords de l'Ilissus, cachés par des platanes et de la vigne sauvage. Il avait découvert, non loin d'Athènes, un endroit solitaire sur la rive du torrent qui se déroulait comme une écharpe de soie sur le fond de la grève. De là, il admirait à travers le brouillard, les roches rougeâtres de l'Acropole, les lignes fières du Parthénon à peine éclairé par l'aurore.

Julien enleva ses chaussures, et, les pieds nus, suivit le cours de l'Ilissus. L'air était imprégné de l'arome des fleurs et du raisin muscat. Il y avait dans ce parfum un avant-goût de vin, comme dans l'adolescence perce le pressentiment de l'amour.

Julien, les pieds dans l'eau, s'assit sur une racine de platane. Il ouvrit *Phèdre*, et se prit à lire. Socrate dans son dialogue, disait à Phèdre :

— Tournons de ce côté et suivons le cours de l'Ilissus. Nous choisirons un endroit solitaire pour nous asseoir.

Phèdre. — Heureusement, je ne me suis point chaussée ce matin, et toi, Socrate, tes pieds sont toujours nus. Nous pouvons marcher sur le lit du torrent. Regarde ; la vague ici est rieuse et transparente !

Socrate. — Par Pallas ! voici un merveilleux endroit ! Il doit être consacré aux nymphes et au dieu Achéloüs, à en juger par ces statuettes. Ne te semble-t-il pas qu'ici la brise est plus tendre et plus parfumée? Ici, dans le chant même des grillons, il y a quelque chose de doux rappelant l'été. Mais, ce qui me plaît le plus, ce sont ces hautes herbes...

Julien se retourna avec un sourire ; tout était tel que huit siècles auparavant. Les grillons commençaient leur chant...

— Socrate a foulé cette terre de ses pieds ! songea-t-il.

Et, cachant sa tête dans les roseaux, il baisa avec ferveur cette terre sacrée.

— Bonjour, Julien. Tu as choisi là un coin délicieux pour la lecture. Puis-je m'asseoir près de toi ?

— Assieds-toi, j'en serai heureux. Les poètes ne violent pas la solitude.

Julien regarda le maigre personnage, vêtu d'un manteau démesurément long, le poète Publius Porphirus, et songea :

— Il est si petit, si malingre, qu'en effet on pourrait croire que bientôt il se transformera en sauterelle selon les mythes de Platon sur les poètes !

Publius, ainsi que les sauterelles, savait vivre presque sans nourriture ; mais les dieux ne lui avaient pas accordé le pouvoir de mépriser la faim et la soif. Son visage terreux, rasé, ses lèvres livides, gardaient le cachet de la faim jamais assouvie.

— Pourquoi portes-tu un aussi long manteau, Publius? lui demanda Julien.

— Il n'est pas à moi, répondit l'autre avec une philosophique indifférence. Je loue une chambre avec un jeune homme, Héphestion, venu à Athènes pour étudier l'éloquence. Ce sera un superbe avocat. En attendant, il est pauvre comme moi, pauvre comme un poète lyrique, — ce qui veut tout dire ! Nous avons mis en gage nos vêtements, nos meubles, même l'encrier... Il nous reste un manteau pour deux. Le matin, je sors et Héphestion étudie Démosthène ; le soir, il endosse la chlamyde et j'écris des vers. Par malheur, nous n'avons pas la même taille. Mais qu'importe ! Je me promène, — comme les anciennes Troyennes, — long vêtu !

Publius rit de tout cœur et son visage terreux prit l'expression d'un pleureur égayé.

— Vois-tu, Julien, continua le poète, je compte sur la mort de la veuve d'un richissisme fermier romain. Les heureux héritiers me commanderont une épitaphe et la payeront généreusement. Malheureusement la veuve, en dépit des docteurs et des soins des héritiers,

s'entête à ne pas rendre l'âme. Sans cela, depuis longtemps je me serais acheté un manteau. Écoute, Julien, viens tout de suite avec moi.

— Où?

— Aie confiance... tu me remercieras.

— Quels mystères?

— Ne demande rien; lève-toi et allons. Le poète ne fera pas de mal à l'ami des poètes! Tu verras la déesse.

— Quelle déesse?

— Arthémise chasseresse.

— Un tableau? Une statue?

— Bien mieux. Si tu aimes la beauté, prends ton manteau et suis-moi!

Publius avait un air mystérieux si séduisant que Julien sentit la curiosité le mordre.

— Une condition. Ne rien dire et ne s'étonner de rien. Autrement, le charme disparaîtrait. Au nom de Calioppe et d'Erato, fie-toi à moi! Nous sommes à deux pas de l'endroit et pour que le chemin soit plus abrégé encore, je te lirai le commencement de l'épitaphe de ma fermière.

Ils sortirent sur la grande route poussiéreuse.

Sous les premiers rayons du soleil, le bouclier d'acier de Minerve Athéné lançait des éclairs au-dessus de l'Acropole teinté de rose. Le long des barrières de pierres cachant des ruisseaux qui bourdonnaient sous les figuiers, les grillons chantaient des notes suraiguës, rivalisant avec la voix enrouée de l'inspiré poète lisant son épitaphe.

Publius Porphirus n'était pas privé de talent, mais sa vie était bizarrement organisée. Plusieurs années auparavant, il possédait une jolie maisonnette, véritable temple d'Hermès, à Constantinople, non loin du faubourg de Chalcédoine. Son père, marchand d'huile, lui avait laissé une petite fortune qui devait lui permettre de vivre sans soucis. Mais Publius, adorateur de l'antique hellénisme, se révolta contre ce qu'il appelait « le triomphe de l'esclavage chrétien ». Il écrivit un poème libéral qui déplut à l'empereur Constance, visé dans une allusion. On ne la lui pardonna pas. Le châtiment s'effondra sur l'auteur ; sa maison et ses biens furent confisqués et lui-même banni sur une île déserte de l'archipel, ne possédant que des rochers, des chèvres et des fièvres. Publius ne supporta pas l'épreuve, il maudit ses pensées libérales et se décida à effacer à tout prix son péché. Dévoré par la fièvre, durant ses nuits sans sommeil, il écrivit un poème glorifiant l'empereur, à l'aide des sentences de Virgile ; et les vers du poète antique se groupaient de telle façon, qu'ils formaient une œuvre nouvelle. Ce casse-tête ingénieux plut à la cour. Publius avait deviné l'esprit du siècle.

Alors, il entreprit des choses plus étonnantes encore. Il écrivit un dithyrambe à Constance, composé de vers de différentes longueurs, formant des figures entières, telles que, une flûte de Pan, un orgue hydraulique, un autel à sacrifices dont la fumée était représentée par d'inégales phrases. Mais comme merveille d'habileté, il avait trouvé le poème carré de vingt et

quarante hexamètres. Certaines lignes étaient tracées à l'encre rouge et, réunies, se transformaient en monogramme du Christ, en fleur, en arabesques et figuraient de nouvelles lignes avec de nouveaux compliments. Enfin, les quatre derniers hexamètres du livre pouvaient se lire de dix-huit manières différentes, de la fin, du commencement, du milieu, de côté, de haut, d'en bas, etc., et, de n'importe quelle façon, formaient une louange à l'empereur.

Le pauvre poète faillit perdre la raison à cet ouvrage. Mais aussi sa victoire fut complète, et Constance enthousiasmé. Il lui semblait que Publius avait surpassé tous les poètes de l'antiquité, et de sa propre main il lui écrivit une lettre, l'assurant de sa protection, et terminant ainsi : « Dans notre siècle, ma bienveillance, semblable au calme souffle des zéphyrs, suit tous ceux qui écrivent des vers ».

Cependant on ne rendit pas au poète ses biens confisqués ; on lui donna simplement quelque argent et l'autorisation de quitter son île déserte pour habiter Athènes.

Là, il menait une triste existence. Le palefrenier des écuries du Cirque vivait luxueusement en comparaison de Publius.

En compagnie de fossoyeurs, de marchands suspects, d'organisateurs de fêtes nuptiales, il passait des journées entières dans les antichambres des seigneurs illettrés, pour obtenir la commande d'un épithalame, d'une épitaphe ou d'une épître d'amour. Il y gagnait peu de chose. Mais il ne se décourageait pas, espérant

offrir un jour à l'empereur un poème qui lui rendrait la grâce complète.

Julien sentait qu'en dépit de son avilissement Porphirus portait toujours dans son cœur un profond amour pour la Hellade. Il était un fin appréciateur de la poésie grecque et Julien causait volontiers avec lui.

Ils quittèrent la route et s'approchèrent du haut mur d'une palestre. Autour, tout était désert. Deux agneaux noirs broutaient l'herbe. Près de la porte fermée, aux fentes de laquelle poussaient des pavots et des marguerites jaunes, se tenait un char attelé de deux chevaux blancs dont les crinières étaient coupées ras comme chez les chevaux de bas-reliefs. Un vieil esclave les gardait. Il était sourd-muet, mais aimable. Tout de suite il reconnut Publius et lui fit un amical signe de tête en désignant la porte fermée de la palestre.

— Prête-moi ta bourse un moment, dit Publius à Julien ; j'y prendrai un denier ou deux pour ce vieux bouffon.

Il jeta la monnaie et, avec de serviles grimaces, des grognements satisfaits : le muet leur ouvrit la porte.

Ils entrèrent sous un obscur et long péristyle. Entre les colonnes se voyaient les *ksystes*, galeries destinées aux exercices des athlètes. Les ksystes, au lieu de sable, étaient recouverts d'herbe. Les deux amis pénétrèrent sous un large portique intérieur. La curiosité de Julien s'exaspérait à tous ces mystères. Publius le menait par la main, sans prononcer un mot.

Sur le second portique donnaient les portes des « exèdres », salles de marbre couvertes, servant de lieu de réunion aux orateurs. Les cycades chantonnaient là où avaient retenti les discours éloquents des sages Athéniens. Au-dessus des herbes grasses tourbillonnaient des abeilles. Le silence et la tristesse régnaient. Tout à coup retentit une voix de femme, un bruit de disque frappant le marbre, suivi de rires.

Se faufilant comme des voleurs, ils se cachèrent dans la pénombre formée par les colonnes de l'éléophésion, lieu où les anciens lutteurs s'oignaient d'huile.

De derrière ces colonnes, on découvrait l'éphébion, place quadrangulaire sous ciel ouvert, destinée au jeu du disque et couverte de sable frais.

Julien regarda et eut un mouvement de recul.

A vingt pas de lui se tenait une jeune fille entièrement nue. Il embrassa d'un regard tout son corps merveilleux. Elle tenait un disque à la main.

Julien voulut s'éloigner ; mais il vit dans les yeux de Publius et sur son visage livide et maigre une telle admiration qu'il comprit que l'adorateur de la Hellade n'avait eu aucune pensée luxurieuse en l'amenant dans ce lieu. Son enthousiasme était sacré.

Publius, serrant la main de Julien, murmura :

— Regarde ! Nous sommes maintenant à neuf siècles en arrière dans l'antique Laconie ! Tu te souviens des vers de Properce ?

Multa tuæ, Sparte, miramur jura palestræ.
Sed mage virginei tot bona gymnasii,
Quod non infames exerceret corpore ludos,
Inter lucutantes nuda puella viros !

— Qui est-ce? demanda Julien.

— Je ne sais pas; je n'ai pas voulu savoir...

— C'est bien. Taïs-toi...

Maintenant, il regardait avidement la lanceuse de disque, sans honte, sentant qu'il était indigne d'un philosophe de rougir.

Elle s'éloigna de quelques pas, se baissa et avançant la jambe gauche, prit son élan en un mouvement de tout le corps, lança si haut le cercle de métal, qu'il brilla au soleil levant, et, en tombant, alla frapper la dernière colonne. Julien crut voir une statue de Phidias.

— C'était le meilleur coup, dit une fillette de douze ans, vêtue d'une riche tunique et qui se tenait près de la colonne.

— Myrrha, donne-moi le disque, répliqua la jouteuse. Je peux le jeter plus haut encore, tu verras. Mérohé, éloigne-toi, je pourrais te blesser, comme Apollon blessa Hyacinthe,..

Mérohé, une vieille esclave égyptienne, à en juger par ses vêtements multicolores et son visage bistré, préparait dans des amphores d'albâtre des parfums pour le bain. Julien comprit que le muet et le char attelé de chevaux blancs devaient de même appartenir à ces deux passionnées de jeux laconiens.

Ayant terminé le jeu du disque, la jeune fille prit des mains de la pâle Myrrha l'arc et le carquois, d'où elle retira une longue flèche empennée. Elle visait un cercle noir servant de cible à l'extrémité opposée de l'éphébion. La corde vibra. La flèche s'envola en sifflant et se ficha dans la cible, — puis une seconde, puis une troisième.

— Arthémise chasseresse ! soupira Publius.

Tout à coup, un rayon de soleil, glissant entre les deux colonnes, vint frapper le visage et la poitrine presque adolescente de la jeune fille. Jetant l'arc et les flèches, aveuglée, elle cacha sa figure dans ses mains.

Les hirondelles, poussant des cris aigus, se poursuivaient au-dessus de la palestre et se noyaient dans le bleu du ciel.

Elle découvrit son visage et éleva les bras au-dessus de sa tête.

Ses cheveux blonds, dorés à la pointe comme du miel jaune au soleil, roussissaient vers la racine. Ses lèvres s'entr'ouvraient en un sourire heureux et le soleil glissait sur son corps, toujours plus bas et plus bas. Elle se tenait debout pure et vêtue de lumière et de beauté, comme des plus pudiques habillements.

— Myrrha ! murmura lentement la jeune fille, songeuse. Regarde le ciel, on voudrait s'y noyer comme les hirondelles. Te souviens-tu, nous disions que les hommes ne pouvaient être heureux parce qu'ils n'avaient pas d'ailes. Quand je regarde les oiseaux, — je les envie. Il faudrait être légère et entièrement nue,

— comme moi, en ce moment, — et haut, très haut dans le ciel et sentir que c'est pour toujours… qu'il n'y aura plus autre chose que le ciel et le soleil, autour du corps léger, libre et nu !

Redressée, les bras levés, elle soupira tristement comme pour regretter une chose à toujours enfuie.

Le soleil, maintenant, atteignait ses reins d'une caresse déjà brûlante. Alors, la jeune fille frissonna et eut honte, comme si un être vivant et passionné l'eût convoitée : elle cacha d'une main sa poitrine, de l'autre l'abdomen, avec l'éternel geste pudique d'Aphrodite de Cnide.

— Mérohé ! donne vite mes vêtements, Mérohé ! s'écria-t-elle, ses grands yeux tout effarés.

Julien ne se souvenait plus comment il était sorti de la palestre. Son cœur brûlait. Le visage du poète était solennel et triste comme celui d'un homme quittant un temple.

— Tu n'es pas fâché ? demanda-t-il à Julien.

— Oh ! non !… pourquoi ?

— Peut-être est-ce une tentation pour un chrétien ?

— Il n'y avait pas de tentation. Ne le comprends-tu pas ?

— Si, si. Je le pensais bien.

De nouveau, ils se trouvèrent sur la route poudreuse, brûlée déjà par le soleil et se dirigèrent vers Athènes.

Publius continuait doucement, se parlant à lui-même :

— Oh ! comme nous sommes maintenant honteux et difformes. Nous avons peur de notre nudité morose et pitoyable, nous la cachons, parce que nous nous sentons laids et impurs. Et jadis... Il y eut un temps où tout était autrement, Julien ! Les jeunes filles de Sparte sortaient dans la palestre, nues et fières devant le peuple. Et personne ne craignait la tentation. Les purs contemplaient les purs. Ils étaient comme des enfants, comme des dieux. Et dire que jamais plus cela n'aura lieu, que ne se renouvelleront plus, sur la terre, cette liberté et cette pureté et ce bonheur. Jamais !

Publius baissa la tête sur sa poitrine et soupira péniblement.

Ils aboutirent à la rue des Trépieds et, non loin de l'Acropole, les amis se séparèrent, silencieux tous deux.

Julien pénétra dans l'ombre des Propylées, évita Stoa Poïchylée et les gravures de Parrasius, représentant les batailles de Marathon et Salamines ; puis le petit temple de la Victoire Aptère et s'approcha du Parthénon.

Il n'avait qu'à fermer les yeux pour revoir le superbe corps de l'Arthémise chasseresse. Quand il les ouvrait, le marbre du Parthénon, sous le soleil, semblait vivant et doré comme le corps de la déesse. Et devant tous, méprisant la mort, il voulait enlacer de ses bras ce marbre chaud, tiédi par le soleil et l'embrasser comme une chose sainte.

A quelques pas de lui, vêtus de vêtements som-

bres, les visages pâlis et sévères, se tenaient deux jeunes hommes, Grégoire de Nazianze et Basile de Césarée. Les hellénistes les considéraient comme leurs plus forts ennemis et les craignaient. Les chrétiens espéraient que les deux amis deviendraient, un jour, les Pères de l'Église.

Ils regardaient Julien.

— Qu'a-t-il aujourd'hui ? dit Grégoire. Est-ce là un moine ? Quels mouvements ! Comme il ferme les yeux ! Quel sourire !... Crois-tu vraiment en sa piété, Basile ?

— J'ai vu moi-même comme il pleurait et priait à l'église...

— Hypocrisie !

— Pourquoi alors vient-il chez nous, recherche-t-il notre amitié et discute-t-il les Écritures ?

— Il se moque ou il veut séduire. Ne le crois pas. C'est le tentateur !... Souviens-toi, mon frère, l'empire romain nourrit en ce jeune homme un grand mal. C'est un ennemi.

Les deux amis s'éloignèrent, les yeux baissés. Les sévères Cariatides d'Erechtion, l'azur riant, le temple blanc d'Aptère, les Propylées, la merveille de l'univers, le Parthénon, ne les séduisaient pas. Ils ne désiraient qu'une chose : détruire tous ces repaires de démons. Le soleil projetait, des moines, deux longues ombres noires sur les marches du Parthénon.

— Je veux la voir ! pensait Julien. Je dois savoir qui elle est !

XIII

— Les dieux n'ont envoyé les mortels dans l'univers que pour parler élégamment.

— Parfaitement dit, Mamertin. Répète, pendant que tu t'en souviens encore. Je l'inscrirai avec les autres apophtegmes ! demanda à Mamertin, l'avocat à la mode à Athènes, son ami et admirateur, le professeur d'éloquence, Lampridius, en sortant ses tablettes de sa poche.

— Je dis, reprit de nouveau Mamertin, en esquissant un sourire coquet, je dis : Les hommes ont été envoyés par les dieux...

— Non, non, tu n'as pas dit ainsi, Mamertin ! Tu as dit mieux : Les dieux n'ont envoyé les mortels...

— Ah ! oui !... Les dieux n'ont envoyé les mortels dans l'univers que pour parler élégamment !

Et Lampridius, enthousiasmé, inscrivait les paroles de l'avocat comme la sentence d'un oracle.

Cela se passait à un amical souper littéraire que donnait le vénérable sénateur romain Hortensius, non loin du Pirée, dans la villa de sa jeune et riche pupille, Arsinoé.

Mamertin, ce jour même, avait prononcé une remarquable plaidoirie pour la défense du banquier Barnawa. Personne ne mettait en doute que Barnawa ne fût un coquin ; mais, sans parler de son indicible éloquence, l'avocat possédait une telle voix que l'une de ses innombrables adoratrices assurait :

— Je n'écoute jamais les mots de Mamertin, je n'ai pas besoin de savoir ce qu'il dit, ni de qui il parle. Je m'enivre du son de sa voix, surtout, lorsqu'il la rend mourante à la fin de ses phrases. C'est incroyable : ce n'est plus une voix humaine, c'est un nectar divin, les soupirs d'une harpe éolienne !

Quoique les gens du peuple appelassent l'usurier Barnawa « buveur de sang, dévoreur des biens des veuves et des orphelins », les juges d'Athènes acquittèrent avec enthousiasme le client de Mamertin.

L'avocat avait reçu du client cinquante mille sesterces et se sentait très en train au souper qu'Hortensius donnait en son honneur. Mais il avait l'habitude de se feindre souffrant, pour se faire plus gâter encore.

— Ah ! que je suis fatigué, aujourd'hui, mes amis ! murmurait-il plaintivement. Je suis tout à fait souffrant... Où est donc Arsinoé ?

— Elle viendra tout de suite. Arsinoé a reçu à l'instant, du musée d'Alexandrie, un nouvel appareil de

physique qui l'occupe fort. Mais je vais donner l'ordre de l'appeler, proposa Hortensius.

— Non, il ne faut pas, répondit négligemment l'avocat. Mais quelle absurdité !... une jeune fille et la physique ! Que peut-il y avoir de commun entre elles ? Aristophane et Euripide ont déjà flagellé avec raison les femmes savantes. Ton Arsinoé est une capricieuse, Hortensius !... Vraiment, si elle n'était aussi séduisante, elle semblerait, avec sa sculpture et ses mathématiques...

Il n'acheva pas sa phrase et jeta un regard vers la croisée.

— Que faire ? répliqua Hortensius, une enfant gâtée, une orpheline de père et de mère... Je ne suis que son tuteur et ne veux la gêner en rien...

— Oui... oui...

L'avocat ne l'écoutait plus, trop occupé de lui-même.

— Mes amis, je sens...

— Quoi ?... Qu'est-ce ? interrogèrent plusieurs voix anxieuses.

— Je sens... il me semble... un courant d'air...

— Nous fermerons les volets, proposa l'amphitryon.

— Non ; on étoufferait. Mais j'ai tellement fatigué ma voix aujourd'hui !... Je dois prononcer une autre défense demain.... Donnez-moi un tapis sous les pieds et mon plastron ; je crains de m'enrouer à la fraîcheur de la nuit.

Héphestion, l'ami de Publius et l'élève de Lampridius, se précipita pour chercher le plastron de Mamertin.

C'était un morceau de pelucheuse étoffe de laine blanche joliment brodée et dont l'avocat ne se séparait jamais, afin d'envelopper sa gorge précieuse, au moindre soupçon de refroidissement.

Mamertin se soignait amoureusement. Il s'aimait avec une si naïve grâce, une tendresse si émue qu'il forçait involontairement son entourage à agir de même.

— Ce plastron a été brodé pour moi par la vénérable Fabiola ! communiqua-t-il avec un sourire.

— La femme du sénateur ? demanda Hortensius.

— Oui. Je vous conterai sur elle une anecdote. Une fois, j'écrivis une petite lettre, — il est vrai très élégante, mais vraiment une bagatelle, — cinq lignes en langue grecque, à une autre dame, une de mes admiratrices aussi, qui m'avait envoyé une corbeille de merveilleuses cerises. Je la remerciai plaisamment en une imitation de Pline. Mais, imaginez-vous, mes amis, Fabiola a été prise d'un si violent désir de lire ma lettre et de la copier pour sa collection qu'elle envoya deux de ses esclaves guetter sur la route mon envoyé. Arrêté la nuit dans un endroit désert, il s'imagine avoir maille à partir avec des brigands ; on ne lui fait aucun mal, on lui donne de l'argent et on ne lui prend que ma lettre... que Fabiola a lue la première et a même apprise par cœur !

— Comment donc ! Je sais, je sais fort bien ! Oh ! c'est une femme remarquable ! continua Lampridius. Je l'ai vu moi-même, toutes tes lettres sont enfermées chez elle, dans une cassette en citronnier, comme de véritables joyaux. Elle les apprend par cœur, et assure

qu'elles sont supérieures à toutes les poésies! Fabiola pense, avec justesse : « Puisque Alexandre le Grand gardait les poèmes d'Homère dans un coffret de cèdre pourquoi ne garderais-je pas les lettres de Mamertin dans une cassette précieuse? »

— Mes amis, ce foie de canard sous sauce de safran est le comble de la perfection! Je vous conseille d'y goûter. Qui l'a préparé, Hortensius?

— Mon maître-chef Dedalle.

— Gloire à lui!... C'est un véritable poète.

— Tu te laisses abuser par le foie de canard, mon cher Garguillus! Peut-on nommer un cuisinier : poète? N'offenses-tu pas ainsi les divines Muses, nos protectrices?

— J'affirme et j'affirmerai toujours que la gastronomie est un art aussi élevé que les autres. Il est temps de jeter aux orties les préjugés, Lampridius!

Garguillus, directeur de la chancellerie romaine, était un homme énorme, bien gras, à triple menton scrupuleusement rasé et parfumé, ainsi que ses cheveux gris, coupés de près. Son visage était intelligent et noble. Depuis nombre d'années, il était considéré comme le convive indispensable de toute réunion littéraire à Athènes.

Garguillus n'aimait que deux choses dans l'existence : une bonne table et un bon style. La gastronomie et la littérature s'unissaient pour lui en une jumelle satisfaction.

— Supposons, je prends une huître, déclamait-il, en approchant, avec ses jolis doigts chargés d'amé-

thystes et de rubis, le mollusque de sa bouche... Je prends une huître et je l'avale...

Il l'avala en effet, en fermant les yeux et en clappant de la lèvre supérieure, qui avait une expression spéciale, gourmande et même rapace. Proéminente, troussée en pointe, drôlement tortillée, elle avait le vague aspect d'une petite trompe d'éléphant. Appréciant les vers sonores d'Anacréon ou de Moschus, il remuait cette lèvre aussi sensuellement que lorsqu'il dégustait, au souper, une sauce aux langues de rossignols.

— J'avale et je sens immédiatement, continuait sérieusement Garguillus, que l'huître vient des bords de la Bretagne et non d'Austrasie ou de Tarente. Voulez-vous? Je fermerai les yeux et je discernerai de quelle mer vient le poisson?

— Mais que fait là dedans la poésie? interrompit Mamertin impatienté, et n'aimant pas qu'un autre que lui concentrât l'attention.

— Imaginez-vous, mes amis, continuait imperturbablement le gastronome, que, depuis longtemps, je n'ai été aux bords de l'Océan que j'aime et que je regrette toujours. Je peux vous assurer qu'une bonne huître a un tel goût de mer, salé et frais, qu'il suffit de l'avaler pour se figurer sur les côtes de la mer immense. Je ferme les yeux et je vois les vagues, je vois les rochers, je sens la brise de *la mer brumeuse,* comme dit Homère!... Non, dites-moi sincèrement quel vers de *l'Odyssée* éveillera aussi nettement en moi la poésie de la mer, comme l'odeur d'une huître fraîche? Ou

bien quand je partage une pêche et que j'aspire son jus? Pourquoi, dites-moi, le parfum de la violette ou de la rose sont-ils plus poétiques que la saveur d'une pêche? Les poètes décrivent les formes, les couleurs, les sons; pourquoi le goût ne peut-il être aussi parfait? Ce sont des préjugés, mes amis. Le goût est un immense et encore inconnu bienfait des dieux. La réunion des goûts forme une harmonie aussi raffinée que la réunion des sons. J'affirme qu'il y a une dixième Muse : la Muse de la Gastronomie!

— Admettons les huîtres et les pêches; mais quelle harmonie ou quelle beauté peut-on trouver dans un foie de canard sous sauce de safran?

— Tu trouves bien, Lampridius, de la beauté, non seulement dans les idylles de Théocrite, mais même dans les plus grossières comédies de Plaute?

— En effet.

— Eh bien! mon ami, pour moi, il y a une poésie gastronomique dans le foie de canard. En vérité, je suis prêt, à cause d'elle, à couronner de lauriers Dedalle, comme je couronnerais une ode olympique de Pindare!

Sur le seuil parurent deux nouveaux invités, Julien et le poète Publius. Hortensius céda la place d'honneur à Julien, tandis que Publius dévorait des yeux les innombrables plats. A en juger par sa chlamyde neuve, la riche fermière avait dû décéder et le heureux héritiers n'avaient pas marchandé les honoraires de l'épitaphe.

La causerie continua.

Lampridius racontait comment, une fois, par curiosité, à Rome, il avait été entendre un prédicateur chrétien, tonnant contre les « grammairiens » païens. Les grammairiens, assurait le prédicateur, n'estiment pas les gens pour leur vertu, mais pour leur beau style. Ils pensent qu'il est moins criminel de tuer un homme que de prononcer le mot *homo* avec une fausse aspiration. Et Lampridius assurait que si les prédicateurs chrétiens haïssaient à ce point le style des rhéteurs c'est qu'ils savaient qu'eux-mêmes ne possédaient qu'un style barbare, qui détruisait l'antique éloquence et mélangeait l'ignorance et la vertu, et que, pour eux, celui qui parlait bien devenait suspect.

— Le jour où périra l'éloquence, périra la Hellade et périra Rome ! Les gens se transformeront en animaux muets et c'est bien pour atteindre ce but que les prédicateurs chrétiens emploient leur style barbare !

— Qui sait ? murmura Mamertin pensif. Peut-être le style est-il plus important que la vertu, puisque les esclaves, les barbares et les niais peuvent être vertueux.

Héphestion expliquait à son voisin ce que signifiait exactement le conseil de Cicéron : *Causam mendaciunculis adspergere.*

— *Mendaciunculis,* c'est-à-dire petits mensonges. Cicéron conseille de semer de petites inventions dans le discours. Il admet le mensonge s'il embellit le style de l'orateur.

Alors s'engagea une discussion générale sur la façon dont on doit commencer un discours par anapeste ou dactyle.

Julien s'ennuyait.

Il avoua sincèrement qu'il n'avait jamais songé à cela et qu'à son avis l'orateur devait beaucoup plus se préoccuper de l'Idée mère de son discours que de pareilles peccadilles de style.

Mamertin, Lampridius et Héphestion s'indignèrent. Selon eux, la matière d'un discours importait peu ; il devait être indifférent à un orateur de parler pour ou contre. Le sens même avait peu d'intérêt, le principal consistait dans l'assemblage de sons, dans la mélodie, l'assonance musicale des lettres, qui permettaient, même à un barbare ignorant le grec, de sentir la beauté du discours.

— Je vais vous donner en exemple, deux vers latins de Properce, dit Garguillus. Vous verrez la puissance des sons et la nullité du sens. Écoutez :

Et Veneris dominæ volucres, mea turba, columbæ,
Tingunt Gorgoneo punica rostra lacu.

— Quel ravissement ! Chaque lettre chante... Que m'importe le sens? Toute la beauté réside dans les sons, dans l'assemblage des voyelles et des consonnes. Pour ces sons, je donnerai la vertu civique de Juvénal et la philosophie de Lucrèce. Non, prêtez votre attention ; quelle douceur dans ce murmure :

Et Veneris dominæ volucres, mea turba, columbæ !

Il clappa de la lèvre avec enivrement.

Tous récitèrent les vers de Properce, ne parvenant pas à se rassasier de leur charme et s'excitant mutuellement à une orgie littéraire.

— Écoutez seulement, murmurait Mamertin de sa voix éolienne :

Tingunt Gorgoneo...

— *Tingunt Gorgoneo !* répétait le directeur de la chancellerie. Par Pallas ! c'est même agréable au palais ! On dirait qu'on avale une chaude gorgée de vin mêlé de miel attique :

Tingunt Gorgoneo...

— Remarquez combien de *g* successifs. Et plus loin :

... punica rostra lacu.

— Étonnant ! inimitable ! marmonnait Lampridius en fermant les yeux.

Julien était honteux et amusé en même temps par cet enivrement de sons.

— Il faut que les mots soient légèrement dénués de sens, conclut Lampridius gravement. Il faut qu'ils coulent, bruissent, chantent, sans accrocher l'ouïe et le cœur : alors seulement est possible la véritable jouissance de leur beauté !

Sur le seuil de la porte, que Julien ne quittait pas des yeux, sans bruit, inaperçue de quiconque, parut, comme une ombre, une blanche et fière figure.

Les volets ouverts laissaient entrer le clair de lune qui se fondait dans le reflet rouge des flambeaux, sur la mosaïque du parquet brillant comme un miroir et sur les fresques représentant Endymion endormi sous les caresses de Phébé.

L'apparition ne bougeait pas plus qu'une statue.

Le peplum grec, antique, en laine souple blanche, tombait en longs plis, retenus sous la poitrine par une ceinture. Le clair de lune éclairait le peplum ; le visage restait dans l'ombre. La nouvelle venue regardait Julien et Julien la regardait. Ils se souriaient l'un à l'autre, sachant que personne ne le remarquait. Un doigt à ses lèvres, elle écoutait ce que contaient les convives.

Tout à coup, Mamertin, qui discutait avec Lampridius les particularités grammaticales du premier et du second aoriste, s'écria :

— Arsinoé !... Enfin !... Tu t'es décidée à abandonner pour nous la physique et les statues ?

Elle entra, accordant à tous un sourire.

C'était la même joueuse de disque qu'un mois auparavant Julien avait vue dans la palestre abandonnée. Le poète Publius, connaissant tout et tous dans Athènes, s'était fait présenter à Hortensius et Arsinoé et avait introduit Julien dans la maison.

Le père d'Arsinoé, vieux sénateur romain, Helvidius Priscus, était mort pendant les dernières années du règne de Constantin le Grand, léguant les deux filles qu'il avait eues d'une prisonnière gothe, Arsinoé et Myrrha, à Hortensius qu'il estimait pour son amour pour la Rome antique et sa haine pour le christianisme. Un parent éloigné d'Arsinoé, possesseur de grandes fabriques de pourpre à Sidon, avait laissé son incalculable fortune à la jeune fille.

Les vertus chrétiennes et les mœurs patriarcales de Rome semblaient également haïssables à Arsinoé et,

seules, les figures des femmes indépendantes comme Aspasie, Cléopâtre et Sapho, captivaient sa pensée dès son enfance.

N'avait-elle pas, un jour, au profond effarement d'Hortensius, déclaré naïvement, qu'elle préférerait plutôt devenir courtisane, belle et libre, que de se transformer en mère de famille, esclave de son mari, « comme toutes les autres ». Ces quatre mots « comme toutes les autres » suffisaient pour l'emplir de tristesse et de dégoût. A un moment, Arsinoé fut entraînée par l'histoire naturelle et avait travaillé avec d'illustres savants au musée d'Alexandrie. Les théories atomistes d'Epicure, de Démocrite et de Lucrèce l'avaient captivée; elle aimait l'étude qui délivrait son âme de « la crainte des dieux ».

Avec la même passion, presque maladive, elle s'était adonnée ensuite à la sculpture et était venue spécialement à Athènes pour étudier les plus belles œuvres de Phidias, Scopas et Praxitèle.

— Vous discutez toujours la grammaire? s'adressa ironique, aux convives, la fille de Helvidius Priscus, en entrant dans la salle du festin, Ne vous gênez pas ; continuez. Je ne me querellerai pas, j'ai trop faim après ma journée de travail. Esclave, verse-moi du vin !...

Mes amis, continua Arsinoé en s'asseyant, vous vous rendez malheureux avec toutes vos citations de Démosthène et vos règles de Quintilien !... Prenez garde ! La rhétorique vous perdra... Je voudrais voir, enfin, un homme qui ne se soucie ni d'Homère, ni de

Cicéron, qui parle sans songer aux aspirations, à la syntaxe et à la conjonction des lettres. Julien, nous irons au bord de la mer après le souper ; je ne veux pas entendre aujourd'hui les discussions sur les dactyles et les anapestes.

— Tu as deviné ma pensée, Arsinoé, balbutia Garguillus qui avait abusé du foie de canard et qui, presque toujours à la fin du souper, sentait une aversion pour la littérature à mesure que s'alourdissait son estomac.

Litterarum intemperatia laboramus, comme disait Sénèque. Voilà notre malheur ! Nous souffrons d'intempérance littéraire. Nous nous empoisonnons nous-mêmes !...

Et pensif, subitement, il tira de sa poche un cure-dent, tandis que son visage exprimait le dégoût et l'ennui.

XIV

Ils descendirent l'allée de cyprès qui conduisait à la mer et que la lune argentait jusqu'à l'horizon. Les lames se brisaient contre la berge crayeuse. Là se trouvait un banc semi-circulaire. Au-dessus, Arthémise chasseresse, en courte tunique, le croissant dans les cheveux, le carquois sur l'épaule et deux lévriers à ses pieds, semblait vivante.

Ils s'assirent.

Arsinoé désigna à Julien la colline de l'Acropole avec les colonnes à peine distinctes du Parthénon et renouvela la conversation de leurs premières rencontres :

— Regarde combien c'est beau !... Et tu voudrais détruire cela, Julien ?

Muet, il baissa les yeux.

— J'ai beaucoup pensé à ce que tu m'avais dit la

dernière fois, concernant votre humilité, continua doucement Arsinoé. Alexandre, fils de Philippe, était-il humble? Et pourtant n'est-il pas grand et superbe?

Julien se taisait.

— Et Brutus, Brutus, le meurtrier de César! Si Brutus avait tendu la joue gauche quand on frappait la droite, crois-tu qu'il aurait été plus sublime? Ou bien, le considérez-vous comme un scélérat, vous autres Galiléens? Pourquoi me semble-t-il parfois, Julien que tu es hypocrite et que ces noirs vêtements n'adhèrent pas à ton corps?

Elle tourna brusquement vers lui son visage éclairé par la lune et fixa Julien obstinément.

— Que veux-tu, Arsinoé? murmura Julien blémissant.

— Je veux que tu sois ouvertement mon ennemi! s'écria la jeune fille. Tu ne peux passer ainsi, sans dire qui tu es. Des fois je songe qu'il vaudrait mieux qu'Athènes et Rome fussent des ruines. Il vaut mieux brûler un cadavre que le laisser sans sépulture. Et tous nos amis, les grammairiens, les rhéteurs, les poètes de panégyriques impériaux, sont le corps putréfié de la Grèce et de Rome. On a peur avec eux, comme avec des morts!... Oh! vous pouvez triompher, Galiléens!... Il ne restera bientôt plus sur la terre que des cadavres et des ruines. Et toi, Julien... Mais non!... C'est impossible! Je ne crois pas que tu sois avec eux contre la Hellade — contre moi!...

Julien se tenait devant elle, pâle et muet. Il voulut partir : elle le retint par la main.

— Dis-moi que tu es mon ennemi, dit-elle avec un défi navré dans la voix.

— Arsinoé !... Pourquoi ?...

— Dis tout !... Je veux savoir. Ne sens-tu pas combien nous sommes proches ?... Ou bien, as-tu peur ?...

— Dans deux jours je quitte Athènes, murmura Julien.

— Pourquoi ?... Où vas-tu ?

— L'empereur me rappelle à sa cour... pour la mort, peut-être. Il me semble que je te vois pour la dernière fois...

— Julien, tu ne crois pas en *Lui ?* s'écria Arsinoé, en cherchant à lire dans les yeux du moine.

— Plus bas !... Plus bas !

Il se leva, marchant avec précaution, explora du regard le chemin argenté par la lune, les buissons, la mer même, comme s'il eût craint de voir surgir quelque espion de l'empereur.

Puis il revint, s'assit, calmé. S'appuyant d'une main contre le marbre, il approcha ses lèvres de l'oreille d'Arsinoé, si près qu'elle sentait son souffle chaud, et murmura rapidement :

— Croire en *Lui !*... Écoute, jeune fille, je te dis maintenant ce que je n'ai jamais osé me dire à moi-même. Je hais le Galiléen !... Mais j'ai menti, depuis que je me connais. Le mensonge a pénétré mon âme, s'est accroché à elle, comme ce vêtement noir à mon corps. Tu te souviens de la tunique empoisonnée de Nessus. Hercule l'arrachait avec des lambeaux de sa

chair et elle l'a étouffé, quand même. Moi aussi, j'étoufferai sous le mensonge galiléen !...

Il prononçait chaque mot avec un pénible effort. Arsinoé le regarda. Son visage altéré par la souffrance et par la haine lui parut étrange.

— Calme-toi, ami, murmura-t-elle; dis-moi tout, je te comprendrai mieux que personne.

— Je voudrais parler et je ne sais pas, ricana Julien. Je me suis tu trop longtemps. Vois-tu, Arsinoé, pour celui qui est tombé entre leurs mains... c'est fini !... Les humbles sages le défigurent à tel point, lui apprennent si bien à mentir et à dissimuler qu'il lui devient impossible de se redresser !

Tout le sang afflua à son front, gonflant les veines, et, les dents serrées, il murmura :

— Lâcheté, lâcheté galiléenne que de haïr son ennemi, comme je hais Constance, et lui pardonner, me courber à ses pieds comme un serpent, le supplier avec l'humble habitude chrétienne : « Un an, accorde encore un an à ton esclave faible d'esprit Julien, puis, comme il te plaira ensuite, à toi et à tes conseillers, bien aimé de Dieu ! »... Quelle bassesse !

— Non, Julien, protesta Arsinoé. Tu vaincras ! Le mensonge fait ta force... Souviens-toi de la fable d'Ésope, l'Ane dans la peau du Lion ? En ce qui nous occupe, c'est tout le contraire : le lion est dans la peau de l'âne, et le héros sous l'habit du moine !... Et comme ils s'effrayeront lorsque tu montreras tout à coup tes griffes !... Quelle oie et quelle terreur !... Dis, tu veux la puissance

— La puissance ! s'écria Julien en s'enivrant au son de ce mot, en respirant à pleins poumons l'air frais de la nuit... La puissance !... Oh ! seulement un an, quelques mois, quelques jours et je leur apprendrais, à tous ces êtres rampants et venimeux, ce que veut dire le mot du maître : « Ce qui est à César — à César ! » Je jure, par le dieu Soleil, qu'ils auront rendu à César ce qui lui appartient.

Il leva la tête, ses yeux brillèrent de fierté et de rage et son visage rajeunit, illuminé. Arsinoé, souriante, le contemplait. Mais, bientôt, il courba de nouveau la tête, retomba sur le banc, et, croisant, par habitude, comme les moines, ses bras sur la poitrine, il balbutia :

— Non, non ; pourquoi s'illusionner ? Cela ne sera jamais. Je périrai. La colère m'étouffera... Écoute ; chaque nuit, après avoir passé la journée à genoux dans les églises, courbé près des reliques, je rentre à la maison, brisé, fatigué ; je me jette sur mon lit et je sanglote, je mords mes vêtements pour ne pas crier de douleur. Oh ! tu ne sais pas encore, Arsinoé, ce que sont l'horreur et l'infection galiléennes dans lesquelles j'agonise depuis vingt ans sans pouvoir mourir ; car, nous sommes, nous autres chrétiens, vivaces comme le serpent qui se joint même quand il est coupé !... J'ai cherché d'abord la consolation dans les bienfaits des théurges et des sages. En vain. Je ne suis ni l'un, ni l'autre. Je suis méchant et je voudrais l'être encore davantage ! Être fort et terrible comme le diable, mon unique frère !... Mais pour-

quoi, pourquoi ne puis-je oublier qu'il y a la beauté ; pourquoi m'es-tu apparue, cruelle ?

En un mouvement spontané, Arsinoé entoura de ses bras nus le cou de Julien, l'attira contre elle si fort, si près, qu'il sentit la fraîcheur de son corps, et murmura :

— Et si j'étais venue vers toi, jeune homme, comme une prophétique Sibylle, pour t'annoncer la gloire ? Tu es seul vivant, parmi les morts ! Tu es superbe ! Que m'importe que tes ailes ne soient pas blanches comme celles des cygnes, mais noires et déviées ; que tes ongles soient pareils aux serres des oiseaux de proie ? J'aime tous les révoltés et tous les réprouvés, entends-tu, Julien ? J'aime les aigles fiers et solitaires, plus que les cygnes blancs. Seulement... Sois encore plus superbe, encore plus méchant ! Ose l'être jusqu'à la fin. Mens sans honte : mieux vaut mentir que s'humilier. Ne crains pas la haine, c'est la force impétueuse de tes ailes. Veux-tu, concluons une alliance : tu me donneras la puissance, je te donnerai la beauté ? Veux-tu, Julien ?

A travers les légers plis du peplum antique, de nouveau, comme dans la palestre, il voyait les lignes pures du corps nu d'Arthémise chasseresse et il lui semblait qu'il brillait, tendre et doré, à travers l'étoffe légère.

La tête lui tourna : dans la pénombre lunaire qui les enveloppait, il remarqua que, de ses lèvres, s'approchaient d'autres lèvres, rieuses et arrogantes.

Une dernière fois, il songea :

« Il faut partir. Elle ne m'aime pas et ne m'aimera jamais. Elle veut seulement la puissance... »

Mais, aussitôt, il ajouta, avec un faible sourire :

« Eh ! que ce soit une duperie !... que ce le soit ! »

Et le froid de l'insatiable et étrange baiser d'Arsinoé le pénétra jusqu'au cœur, comme le froid de la mort.

Il lui semblait qu'Arthémise elle-même, dans la transparence lunaire, était descendue vers lui et l'embrassait trompeusement comme un fuyant rayon.

. . . .

. . . .

Le lendemain matin, Basile de Nazianze et Grégoire de Césarée rencontrèrent Julien dans une basilique d'Athènes. Il priait, agenouillé. Les deux amis le regardèrent avec surprise. Jamais ils n'avaient vu encore sur ses traits une pareille expression d'humilité sereine.

— Frère, murmura Basile à Grégoire, nous avons péché : celui que nous avons accusé dans notre pensée est un juste.

Grégoire secoua la tête :

— Que le Seigneur me pardonne, si je me suis trompé, dit-il lentement, sans détourner de Julien son regard profond, pénétrant. Souviens-toi seulement, Basile, combien souvent, sous l'aspect des plus purs anges, apparaît aux hommes le diable lui-même, père du mensonge.

XV

Sur le support d'une lampe ayant la forme d'un delphin, étaient posés des fers de perruquier. La flamme paraissait pâle; les rayons matinaux, tombant d'aplomb sur les rideaux, emplissaient la pièce d'un épais reflet violet pourpre. La soie des rideaux était teinte du plus riche pourpre, le pourpre oxyblatte-hyacinthe de Tyr.

— Hypostase? Qu'est-ce que la divine hypostase de la Trinité? Aucun être humain ne peut le concevoir. Toute la nuit je n'ai pas dormi et j'ai songé. Mais je n'ai rien trouvé qu'un atroce mal de tête... Adolescent, donne-moi l'essuie-mains et le savon...

Ainsi parlait un personnage d'aspect important coiffé de la mitre, ressemblant au souverain sacrificateur ou à un seigneur asiatique : c'était le grand barbier et perruquier de la personne sacrée de l'empereur Constance.

Le rasoir, dans ses mains habiles, volait avec une grâce et une légèreté incomparables. Le barbier semblait accomplir une cérémonie mystérieuse et sacrée. De chaque côté, en plus d'Eusène, le grand chambellan des appartements privés du maître auguste, le plus puissant homme de l'empire ; en plus des innombrables *cubicularius* tenant différents vases, des essences à frictions, des essuie-mains, il y avait deux adolescents porteurs d'écrans.

Durant la cérémonie de la barbification, ils éventaient l'empereur, à l'aide de leurs fins écrans ayant l'aspect de séraphins sixailés, faits à l'instar des *rypides* avec lesquelles les diacres éloignent les mouches du Saint-Sacrement pendant la liturgie. Le barbier avait à peine achevé la joue droite de l'empereur et commençait la gauche, préalablement savonnée avec de l'écume d'essences arabes, surnommée *Écume d'Aphrodite*. Il murmurait, penché au-dessus de l'oreille de Constance, de façon que personne ne pût l'entendre :

— O seigneur bien aimé de Dieu, ton esprit universel peut seul résoudre ce qu'est l'hypostase du Père, du Fils et du Saint-Esprit. N'écoute pas les évêques. Agis comme il « te » plaira et non pas comme il « leur » plaira. Tu devrais supplicier Athanase, le patriarche d'Alexandrie, comme désobéissant, blasphémateur, révolté. Dieu créateur enseignera lui-même à Ta Sainteté en quoi et comment doivent croire tes sujets. Selon moi, les ariens affirment avec raison qu'il y eut un temps où « le Fils » n'existait pas. De même la consubstantialité...

Mais à ce moment Constance se mira dans l'énorme miroir d'argent poli et, passant la main sur la soyeuse partie fraîchement rasée de sa joue droite, il interrompit le barbier :

— Il me semble que ce n'est pas très lisse !... Hein? tu pourrais passer encore une fois... Que me disais-tu de la consubstantialité ?

Le barbier, qui avait reçu un talent d'or des évêques de cour Ursace et Valentin pour préparer l'empereur à la nouvelle profession de foi, murmura, insinuant à l'oreille de Constance, en promenant son rasoir avec une douceur infinie sur le cou, qu'il semblait caresser. Mais à cet instant s'approcha de l'empereur le chef des silentiaires, Paul, surnommé Catena.

On l'appelait ainsi, parce que ses perfides rapports enveloppaient la victime choisie d'anneaux indissolubles. Son visage efféminé était imberbe et beau et, si on le jugeait d'après l'extérieur, on pouvait lui supposer une modestie angélique. Ses yeux étaient noirs, pleins de langueur; il marchait sans bruit avec de gracieux mouvements félins. Sur ses vêtements, il portait en sautoir un large ruban bleu foncé,— signe particulier des faveurs de l'empereur.

Paul Catena, avec un geste souple et autoritaire, éloigna le barbier et chuchota à l'oreille de Constance :

— Une lettre de Julien. Je l'ai interceptée, cette nuit. Daigne lire.

Constance, avidement, arracha la lettre des mains de Paul, l'ouvrit et lut. Déçu :

— Des vétilles ! murmura-t-il. Des essais de rhétorique. Il envoie en cadeau cent baies vineuses à un sophiste et écrit une louange en l'honneur des fruits et du nombre cent...

— Oh ! c'est une ruse ! observa Catena.

— Vraiment ? demanda Constance. Il y a des preuves ?

— Aucune.

— Alors, ou il est très adroit, ou bien...

— Que voulait dire Ton Éternité ?

— Ou bien il est innocent.

— Comme il te plaira, balbutia Paul.

— Comme il me plaira ? Je veux être juste, juste simplement, ne le sais-tu pas ? Il me faut des preuves...

— Attends, nous les trouverons.

Un autre rapporteur s'approcha : un jeune Persan du nom de Mercure, panetier de la cour, presque un adolescent. On le craignait non moins que Paul Catena et, en plaisantant, on l'avait nommé « le dignitaire des rêves ». Si le rêve prophétique pouvait avoir un sens défavorable pour la personne de l'empereur, Mercure écoutait et s'empressait de faire son rapport. Beaucoup de victimes avaient payé de leurs biens et de leur carrière l'imprudence de voir en songe ce qu'elles n'auraient jamais dû voir. Ce que sachant, les rusés courtisans assurèrent qu'ils souffraient d'insomnie et envièrent les légendaires habitants de l'Atlantide, qui dorment, selon Platon, sans jamais rêver. Le Persan éloigna les deux eunuques éthiopiens qui

nouaient les cordons des souliers verts brodés d'or de l'empereur. Il baisa les pieds du souverain et se caressa à lui en le regardant dans les yeux comme un chien qui guette l'ordre de son maître.

— Que Ton Éternité me pardonne ! murmura le petit Mercure, je ne puis me retenir d'accourir vers toi. Gaudantius a eu un mauvais rêve. Tu lui es apparu en chlamyde déchirée et couronné d'épis vides...

— Que veut-dire ?

— Les épis vides annoncent la famine et la pourpre déchirée... Je n'ose pas...

— La maladie ?

— Pis encore, peut-être. La femme de Gaudantius m'a avoué qu'il avait consulté les augures : Dieu sait ce qu'ils lui ont dit !

— Bien ; nous en recauserons. Viens ce soir.

— Non, tout de suite. Permets une question légère... Sans passion... Il y a aussi l'affaire des nappes...

— Quelles nappes ?

— As-tu oublié ? A un festin, en Aquitaine, la table était couverte de deux nappes à bordures de pourpre. si larges qu'elles formaient la chlamyde impériale.

— Plus large que deux doigts ? Par la loi, j'ai autorisé deux doigts...

— Ah ! bien plus ; une chlamyde impériale... Peut-on autoriser pareil sacrilège ?

Mercure ne parvenait pas à réciter tous ses rapports.

— A Delphes, est né un monstre : quatre oreilles,

quatre yeux, deux boutoirs ; tout couvert de poil... Les augures disent que c'est mauvais présage... que le Saint-Empire sera divisé...

— Nous verrons. Écris tout, en ordre, et soumets-moi.

L'empereur achevait sa toilette matinale. Il consulta une fois encore son miroir et avec un pinceau fin puisa une goutte de fard rouge dans le coffret de filigrane d'argent, pareil à un reliquaire, surmonté d'une petite croix. Constance était dévot. Les croix en émail et le monogramme du Christ ornaient, chez lui, le moindre bibelot. On préparait pour son usage des fards très rares et très chers, appelés *purpurissima*, fabriqués avec l'écume rose prise sur les coquilles de pourpre en ébullition. Adroitement, Constance en étendit une légère couche sur ses joues sèches et brunes. De la pièce dénommée *Porphyria* où, dans une armoire pentagonale se conservaient les vêtements royaux, les eunuques apportèrent la dalmatique impériale, raide, lourde d'or et de pierreries, avec des lions et des dragons brodés sur la pourpre améthyste.

Dans la grande salle du palais, devait se tenir, ce jour-là, le concile Arien.

L'empereur s'y rendit en suivant la galerie de marbre ajouré.

Les gardes du palais, les palatins, formaient la haie sur deux rangs, muets comme des statues et tenant croisées leurs lames longues de quatorze coudées. Portée par l'officier des Largesses impériales *(Comes sacrarum Largitionum)*, la bannière de drap d'or de

Constantin, le *Labarum* surmonté du monogramme du Christ, bruissait et brillait. Les gardes muets *(silentiarii)* couraient en avant et par des gestes imposaient le silence à tous ceux qu'ils rencontraient.

Dans la galerie l'empereur croisa l'impératrice Eusève Aurelia. C'était une femme déjà mûre, au visage pâle et fatigué, aux traits fins et nobles. Parfois une raillerie méchante s'allumait dans ses yeux pénétrants. Croisant les bras sur l'omophorium criblé de rubis et de saphirs taillés en forme de cœur, l'impératrice baissa la tête et prononça l'habituel salut matinal :

— Je suis venue me réjouir de ta vue, époux bien-aimé de Dieu. Comment ta Sainteté a-t-elle daigné sommeiller ?

Puis, sur un signe d'elle, les dames d'honneur qui la soutenaient s'éloignèrent et elle murmura doucement, sur un ton plus sincère et plus simple :

— Julien doit se présenter à toi aujourd'hui. Fais-lui un accueil bienveillant. Ne crois pas les rapports. C'est un pauvre et innocent adolescent. Dieu te récompensera si tu lui accordes sa grâce, seigneur !

— Tu la sollicites pour lui ?

Le mari et la femme échangèrent un regard rapide.

— Je sais, dit-elle, que tu as toujours confiance en moi ; qu'il en soit de même cette fois-ci. Julien est un fidèle esclave. Ne me refuse pas .. Sois bon avec lui...

Et elle le gratifia d'un de ces sourires qui jusqu'à présent exerçaient une puissance irrésistible sur le cœur de l'empereur.

Sous le portique, séparé de la grande salle par une tenture derrière laquelle l'empereur aimait à écouter ce qui se passait pendant les conciles, un moine, tonsuré en croix, vêtu d'une tunique à capuchon *colobia* de grossière bure, s'approcha de lui. C'était Julien.

— Je salue mon bienfaiteur, le triomphant et glorieux empereur Auguste Constance. Que ta Sainteté me pardonne !

— Nous sommes heureux de te voir, mon fils.

Le cousin de Julien approcha magnanimement sa main de ses lèvres. Julien baisa cette main qui avait trempé dans le sang de son père, de son frère, de tous ses parents.

Puis il se releva, pâle, les yeux étincelants fixés sur son ennemi. Il serrait le manche d'un poignard caché sous les plis de son vêtement Les yeux gris de l'empereur brûlaient d'orgueil et seulement de temps à autre fuyaient pleins de malicieuse prudence. Il était plus petit que Julien d'une tête, large d'épaules, fort et solide, avec des jambes torses comme chez les vieux guerriers habitués aux longues chevauchées. Sa peau brune tendue sur les tempes luisait désagréablement. Ses lèvres minces étaient sévèrement plissées comme chez les gens aimant avant tout l'ordre et la ponctualité. Une telle expression se voit souvent chez les anciens professeurs pédants.

Tout cela paraissait détestable à Julien : il sentait une fureur animale s'emparer de lui. Sans force pour prononcer un mot, il baissa les yeux et respira péniblement.

Constance sourit, songeant que le jeune moine n'avait pu soutenir son impérieux regard et devait être troublé par la surhumaine majesté de l'empereur romain.

Il dit, prétentieux et bienveillant :

— Ne crains rien ! Pars en paix. Notre bonté ne te causera aucun mal et dorénavant comblera l'orphelin de ses bienfaits.

Julien pénétra dans la salle du concile et, l'empereur, caché derrière la draperie, prêta l'oreille et, ironique, écouta.

Il reconnut d'abord la voix du principal dignitaire de la poste impériale, Gaudensius, celui qui avait eu un mauvais rêve.

— Un concile suit l'autre, se plaignait Gaudensius. Tantôt à Syrmie, tantôt à Sardes, à Antioche, à Constantinople. Ils discutent toujours sans parvenir à s'entendre, mais il faut prendre aussi en pitié les chevaux de la poste. Sur dix chevaux dans un relais, à peine s'en trouverait-il un qui ne soit fourbu par les évêques. Encore cinq conciles et mes bêtes ne seront bonnes qu'à envoyer à l'équarrisseur et plus un char n'aura de roues !... Et, en dépit de tout cela, vous verrez que les évêques ne tomberont pas d'accord sur la question !

— Pourquoi donc, Gaudensius, ne présentes-tu pas un rapport à ce sujet à l'empereur?

— J'ai peur qu'on ne me croie pas et qu'on ne m'accuse d'impiété, de manque de respect pour les besoins de l'Église...

Dans l'énorme salle ronde surmontée d'une coupole supportée par des colonnes de marbre phrygien, régnait une chaleur étouffante. Les rayons obliques du soleil pénétraient par les croisées. Le bruit des voix rappelait le bourdonnement d'une ruchée d'abeilles. Sur une éminence était préparé le trône impérial, *sella aurea*, reposant sur des pieds de lion taillés dans l'ivoire et croisés comme les chaises curules des consuls romains.

Près du trône, le grand-prêtre Paphnutis, le visage empourpré par la discussion, assurait :

— Moi, je garderai dans ma pensée ce que m'ont appris mes pères. D'après le symbole de notre saint père Athanase, patriarche d'Alexandrie, on doit adorer un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans un seul Dieu. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu et cependant ils ne forment qu'un unique Dieu !

Et comme s'il brisait un ennemi invisible, il frappa de son énorme poing droit dans sa main gauche et promena un regard victorieux sur toute l'assistance.

— Telle j'ai reçu la tradition de mes pères, telle je la garderai !

— Qu'est-ce ? Que dit-il ? demanda Ozius, vieillard centenaire, contemporain du concile de Nicée. Où est mon cornet ?

Une navrante perplexité se lisait sur son visage. Il était sourd ; presque aveugle. Le diacre qui l'accompagnait approcha de son oreille le cornet acoustique.

Un moine, maigre et pâle, s'accrochait au surplis de Paphnutis :

— Père Paphnutis ! criait-il pour dominer les voix. Qu'est-ce donc?... Pour un seul mot!... N'est-ce pas pareil ?

Le moine se prit à raconter les effroyables choses qu'il avait vues à Alexandrie et à Constantinople.

Les Ariens, à ceux qui ne veulent pas recevoir le Saint-Sacrement dans les églises hérétiques, ouvrent la bouche avec des pinces en bois et y introduisent de force le Saint-Sacrement. On soumet les enfants à la question. On écrase ou on brûle les seins des femmes. Dans l'église des Saints-Apôtres, une lutte si horrible avait eu lieu entre Ariens et Orthodoxes que le sang avait rempli la citerne et que, des marches du parvis, il avait coulé sur la place. A Alexandrie, le gouverneur Sébastien avait fait battre des vierges avec des branches de palmier piquant, si bien que nombre d'entre elles avaient succombé et leurs corps restaient sans sépulture devant les portes de la ville. Tout cela pour une lettre, un iota.

— Père Paphnutis, insistait le moine pâle, pour un *iota* ! L'Écriture Sainte ne contient même pas le mot *substantiel*. Pourquoi donc nous tourmentons-nous, les uns les autres?... Songez, père ; c'est horrible !

— Alors? interrompit le grand-prêtre impatienté, faut-il se réconcilier avec ces chiens d'impies qui chassent de leur cœur hérétique l'idée qu'il y eut un moment où le Fils de Dieu n'existait pas ?

— Un seul pasteur, un seul troupeau ! se défendait le moine. Faisons-leur une concession.

Mais Paphnutis ne voulait rien entendre et criait à se rompre les veines du cou :

— Que les ennemis de Dieu se taisent !... Jamais je ne céderai. Anathème sur l'hérésie arienne ! Telle j'ai reçu la foi de mes pères, telle je la garderai.

Ozius, le centenaire, branlait approbativement sa tête blanche à longue barbe. D'un autre côté, deux archidiacres causaient entre eux.

— Tu es bien calme, père Dorophé ? Tu ne discutes pas aujourd'hui ?

— Je suis enroué, père Flavius. Je n'ai plus de voix tant je me suis fatigué à anathématiser les maudits sectaires.

Dans un autre groupe, se démenait le diacre d'Antioche, Aétius, disciple fervent et hardi d'Arius, et considéré comme athée pour son enseignement téméraire et railleur de la Sainte Trinité. Son visage était gai et ironique. La vie d'Aétius était remarquable par son extraordinaire diversité. Esclave, d'abord, il s'était transformé ensuite, tour à tour, en chaudronnier, en manœuvrier, en rhéteur, en docteur élève des philosophes d'Alexandrie et, enfin, en diacre.

— Dieu le Père est par la substance étranger à son fils ! déclamait Aétius souriant et se délectant de l'effroi de ses auditeurs. Il y a la Trinité, d'après l'hypostase, différenciée par la gloire. Dieu est indicible pour le Fils, parce qu'il n'est pas dit ce qu'Il est pour lui-même. Le Fils, même, ne connaît pas sa substance, car il est impossible pour celui qui a eu un commencement de s'imaginer ce qui est Éternel !

— Ne blasphème pas! s'écria un évêque indigné. Jusqu'où s'étendra donc, mes frères, l'impudence satanique des hérétiques?

— N'entraîne pas dans l'erreur, par tes discours, les simples d'esprit, ajouta un autre.

— Prouvez-moi par des déductions philosophiques et j'y aquiescerai. Mais les cris et les injures ne prouvent que l'impuissance, répliqua Aétius, très calme.

— Il est dit dans les Écritures...

— Que m'importe!... Dieu a donné l'intelligence aux hommes, pour Le comprendre. Je crois la dialectique et non les textes! Raisonnez avec moi en vous appuyant sur les syllogismes et les catégories d'Aristote...

Et avec un sourire méprisant, il se drapa dans son surplis, comme Diogène dans son manteau cynique.

Des évêques commençaient à se rallier à une profession de foi universelle, s'accordant de mutuelles concessions, lorsque se mêla à eux l'arien Narcisse de Néroniade, profond connaisseur de tous les statuts des conciles, symboles et canons, homme peu aimé, accusé d'adultère et d'usure, mais admiré de tous pour son érudition théologique.

— C'est une hérésie! déclara-t-il nettement.

— Comment une hérésie? Pourquoi? demandèrent plusieurs voix.

— C'est ce qu'a déjà déclaré le concile de Paphlagonie.

— Les assises de Paphlagonie! répétèrent les

évêques désespérés. Nous n'y songions plus. Que faire ?

— Que Dieu ait pitié de nous, pauvres pécheurs, murmurait le bon évêque Ozius. Je ne comprends plus rien... Je ne sais plus me débrouiller... la tête me tourne, les oreilles me tintent à force d'entendre des mots grecs. Je marche dans un brouillard et ne sais plus moi-même en quoi je crois et ne crois pas ; où est l'hérésie, où elle n'est pas... Jésus, aide-nous !... nous périssons dans les pièges diaboliques.

A ce moment, le bruit et les cris cessèrent ; l'évêque Ursace de Singidion, un des favoris de l'empereur, monta à la tribune. Il tenait à la main une longue charte de parchemin. Deux silentiaires, ayant taillé leurs fines plumes en calamus (roseau égyptien), s'apprêtaient à inscrire les débats du concile. Ursace lisait le message de l'empereur aux évêques :

— Constance, vainqueur, triomphateur, glorieux et éternel Auguste, à tous les évêques réunis en ce concile...

L'empereur exigeait la déchéance d'Athanase, patriarche d'Alexandrie, qu'il qualifiait *le plus inutile des hommes, le traître, le complice de l'audacieux et abominable Maxence.*

Les courtisans, Valent, Eusévius, Axence, s'empressèrent de signer la charte. Mais un murmure s'éleva :

— Tout cela est un appât damné, une ruse des Ariens. Nous ne laisserons pas offenser notre patriarche.

— L'empereur se fait appeler *éternel*... Personne

n'est éternel sauf Dieu! C'est railler les choses saintes.

Constance qui se tenait derrière la portière entendit distinctement le dernier propos. Écartant brusquement la draperie, il pénétra, inattendu, dans la salle. Les gardes, armés de lances, l'entourèrent. Son visage exprimait la colère. Un lourd silence plana.

— Qu'est-ce? qu'est-ce? demandait l'aveugle Ozius perplexe et inquiet.

— Pères! commença l'empereur, contenant sa colère, permettez-moi, serviteur du Très Haut, de mener sous sa Providence, mon zèle à bonne fin. Athanase est un rebelle, le premier violateur de la paix œcuménique...

De nouveau s'éleva un murmure. Constance se tut et promena un regard surpris sur les évêques. Une voix s'éleva.

— Anathème sur l'abominable hérésie arienne.

— La foi contre laquelle vous vous révoltez, répliqua l'empereur, est la mienne. Si elle est hérétique, pourquoi Dieu Tout Puissant, Nous a-t-il donné la victoire sur tous Nos ennemis? Constant, Vétranion, Gallus, l'abominable Maxence? Pourquoi Dieu luimême a-t-il placé dans Notre main sacrée, la puissance du monde?

Les évêques se taisaient. Alors, le courtisan Valent, évêque de Mourza, s'inclina avec une humilité servile :

— Dieu dévoilera la vérité à Ta sagesse, Seigneur bien-aimé de Dieu. Ce à quoi tu crois, ne peut être

une hérésie. Cyrille de Jérusalem n'a-t-il pas vu dans le ciel, le jour de ta victoire sur Maxence, une croix surmontée de l'arc-en-ciel...

— Je le veux ainsi ! interrompit Constance en se levant de son trône. Athanase sera déchu de par la puissance que Dieu m'a donnée. Priez pour que cessent enfin, tous ces conflits et toutes ces controverses et que soit abolie la meurtrière hérésie des Sabéens, partisans d'Athanase; que brille dans tous les cœurs la vérité...

Tout à coup, l'empereur blémit; les mots expirèrent sur ses lèvres.

— Comment? comment l'a-t-on laissé entrer?

Il désignait un grand vieillard, au visage sévère et majestueux. C'était l'évêque Hillarion de Pietkavie, exilé et déchu pour sa foi, l'un des plus grands ennemis de l'empereur arien. Il était venu sans convocation au concile, pensant peut-être y trouver la mort du martyr. Le vieillard leva la main au ciel, comme pour appeler la malédiction sur la tête de l'empereur, et sa voix forte vibra dans le silence :

— Frères ! voici venir le Christ, car l'Antechrist a déjà vaincu. L'Antechrist, c'est Constance ! Il ne vous frappe pas l'échine, mais il vous flatte le ventre ; il ne nous jette pas dans des cachots, mais il nous attire dans ses palais... Empereur, écoute : je te dis ce que j'aurais dit à Néron, à Décius, à Maximien, les persécuteurs de l'Église. Tu n'es pas le meurtrier des hommes, mais de l'Amour Divin lui-même. Néron, Décius, Maximien, ont plus servi le Dieu de vérité,

que toi... Sous leur règne, nous vainquions le diable, le sang des martyrs coulait, purifiant la terre et les os des morts produisaient des miracles. Tandis que toi, cruel parmi les cruels, tu tues et tu ne nous donnes pas la gloire de la mort... Seigneur! envoie-nous un véritable tyran pareil à Néron et que la bienfaisante arme de Ta colère ressuscite l'Église déshonorée par les embrassements de Judas-Constance!

L'empereur se leva d'un bond.

— Saisissez-vous de lui et des rebelles! balbutia-t-il, étouffant, en désignant Hillarion.

Les gardes se jetèrent sur les évêques. Une indescriptible mêlée se produisit. Les glaives flamboyèrent.

Les soldats romains arrachant l'omophorium, l'étole et la chasuble d'Hillarion entraînèrent le vieillard.

Beaucoup se précipitèrent affolés, vers les portes de sortie; tombèrent et se piétinèrent les uns les autres.

Un des écrivains cursifs sauta sur le rebord d'une croisée, mais un soldat s'accrochait à ses longs vêtements et ne le lâchait pas.

La table et les encriers furent renversés; l'encre rouge se répandit sur le parquet de jaspe bleu; quelques-uns s'écrièrent à la vue de la mare pourpre :

— Du sang... du sang... du sang!

D'autres hurlaient :

— Mort aux ennemis du très pieux Auguste!

Paphnutis, d'une voix tonnante, insistait, tandis que les gardes le traînaient :

— Je reconnais le concile de Nicée!... Anathème sur l'hérésie arienne!

D'autres criaient :

— Taisez-vous, ennemis de Dieu !... Anathème!... Le concile de Nicée !... Les assises de Sardes!... Les assises de Paphlagonie.

L'aveugle Ozius restait assis, immobile, oublié de tous, dans son fauteuil épiscopal et murmurait tout bas :

— Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de nous!... Qu'est-ce donc, frères?... qu'est-ce donc?

Mais en vain il tendait ses faibles mains vers les amis affolés ; personne ne le voyait, ne l'entendait, et des larmes coulaient le long de ses rides centenaires.

Julien observait, un sourire méprisant sur les lèvres, et triomphait silencieusement.

Ce même jour, tard le soir, dans le calme du désert, deux moines de Mésopotamie, envoyés par les évêques syriens au concile, marchaient. A grand'peine, ils avaient échappé aux gardes du palais, et maintenant, heureux, allaient vers Ravenne, pour s'embarquer au plus vite sur le bateau qui devait les ramener dans le désert. La fatigue et la tristesse se lisaient sur leurs visages. Ephraïm, l'un des deux, était un vieillard; l'autre, Pimène, un adolescent.

Ephraïm dit à Pimène :

— Il est temps de regagner le désert, frère. Mieux vaut entendre les hurlements du chacal et du lion, que ce que nous avons entendu dans le palais impérial. Heureux les muets. Heureux ceux qui se cachent dans le désert où ne parviennent pas les discussions des Maîtres de l'Église. Heureux ceux qui ont compris

l'inutilité des mots, heureux ceux qui ne discutent pas. Heureux celui qui ne cherche pas à comprendre les mystères de Dieu, mais chante à ta face, Seigneur, comme une harpe. Heureux celui qui a compris combien il est difficile de savoir et doux de T'aimer, Seigneur !

Ephraïm se tut et Pimène murmura : « Amen ».

Le grand silence de la nuit les enveloppa et courageusement, se guidant d'après les étoiles, les deux moines se dirigèrent vers l'Orient, en se réjouissant du calme imposant du désert.

XVI

Par une matinée ensoleillée, dans la ville de Médiolan, de toutes les rues, la foule se dirigeait vers la place publique.

Des acclamations retentirent et dans le char triomphal, attelé de vingt chevaux blancs comme des cygnes, parut l'empereur. Il se trouvait si haut que les gens étaient forcés de lever la tête pour le voir. Ses habits, couverts de pierres précieuses, prenaient des reflets aveuglants sous les rayons du soleil. Dans la main droite, il tenait le sceptre, et, dans la gauche, le globe impérial surmonté d'une croix.

Immobile comme une statue, outrageusement fardé, il regardait droit devant soi, sans tourner la tête, comme si elle eût été prise dans un étau. Durant tout le trajet, même pendant les sauts du char, l'empereur ne fit pas un mouvement, ne bougea pas un doigt,

ne toussa pas, ne cligna pas de ses yeux grands ouverts.

Constance avait acquis cette immobilité par de longues années d'efforts, en était très fier et la considérait comme un attribut indispensable de l'étiquette impériale. Dans de tels instants, il eût préféré subir la torture plutôt que de trahir sa nature mortelle en essuyant la sueur qui perlait sur son front, en éternuant ou en toussant.

De petite taille, les jambes torses, il s'imaginait être un géant. Quand le char pénétra sous l'arc de triomphe, non loin des thermes de Maximien Herculus, l'empereur courba la tête, comme s'il eût craint de se frapper contre les gigantesques portants, qui auraient laissé passer librement un cyclope.

De chaque côté de la route se tenaient les paladius, coiffés de casques d'or, vêtus de cuirasses d'or, et ces deux rangs de gardes d'honneur étincelaient comme deux éclairs sous les rayons du soleil.

Autour du char impérial se déployaient de larges étendards en forme de dragons. L'étoffe de pourpre, enflée par le vent qui s'engouffrait dans les gueules ouvertes des monstres, rendait un son aigu pareil au sifflement furieux des serpents et les longues queues pourpres des dragons tournoyaient dans l'espace.

Sur la place étaient réunies toutes les légions casernées à Médiolan.

Un tonnerre d'acclamations accueillit l'empereur.

Constance fut satisfait : le bruit n'avait été ni trop faible, ni trop fort, combiné d'avance d'après la plus

sévère convention. On apprenait aux soldats et aux citoyens à crier leur enthousiasme, modérément et respectueusement.

Constance, communiquant à chacun de ses mouvements et de ses pas une emphatique et pédante solennité, descendit de son char et monta à la tribune élevée sur la place et entièrement ornée de victorieuses loques d'étendards et d'aigles métalliques.

De nouveau retentirent les trompes, signal guerrier donné pour exprimer que le chef désire parler à l'armée, et sur la place régna le silence :

— *Optimi reipublicæ defensores !* commença Constance ! (Admirables défenseurs de la République !)

Son discours était filandreux, plein de scolastiques fleurs de rhétorique.

Julien, en habit de cour, gravit les marches de la tribune et le fratricide revêtit le dernier descendant de Constance Chlore de la pourpre sacrée des césars.

A travers la soie légère filtrèrent les rayons du soleil, au moment où l'empereur soulevait la pourpre pour en investir Julien agenouillé; le reflet sanguin frappa le visage blême du nouveau césar, qui murmura mentalement le vers de l'*Illiade,* prophétique :

Les yeux fermés par la mort pourpre et la puissante Moïra !

Et cependant, Constance l'accueillait :

— *Recepisti, primævus, poriginis tuæ splendidum florem, amatissime mihi omnium frater* ! (Encore si jeune, tu as reçu déjà la floraison de ta naissance royale, le plus aimé d'entre tous mes frères !)

Alors, parmi toutes les légions, courut un cri enthousiaste. Constance s'assombrit légèrement : ce cri dépassait la mesure établie d'après l'étiquette. Julien avait dû plaire aux soldats.

— Gloire et prospérité à César Julien ! criaient-ils plus fort et plus fort, sans vouloir s'arrêter.

Le nouveau césar remercia les légionnaires avec un bienveillant sourire et chaque légionnaire frappa son bouclier contre le genou, en signe d'allégresse.

Il semblait à Julien que ce n'était pas la volonté de l'empereur, mais la volonté des dieux qui l'élevait à cette éminence.

. . . .

Chaque soir, Constance avait l'habitude de consacrer un quart d'heure au lustrage de ses ongles. C'était là l'unique mignardise qu'il se permît, sobre, sans fantaisies et plutôt grossier qu'efféminé dans toutes ses habitudes.

Taillant ses ongles avec de petites limes, les polissant avec des brosses minuscules, il demanda gaiement, ce soir-là, à son eunuque favori, le grand chambellan Eusévius :

— Crois-tu que Julien vaincra bientôt les Gaulois ?

— Je crois, répondit Eusévius, que nous recevrons bientôt la nouvelle de la défaite et de la mort de ce jeune homme !

— Vraiment... cela me peinerait beaucoup !... Mais j'ai fait, n'est-ce pas ? tout ce qui a dépendu de moi... Il ne pourra accuser que lui-même...

Constance sourit et, inclinant la tête, admira ses ongles.

— Tu as vaincu Maxence, murmura l'eunuque; tu as vaincu Vétrion, Constant, Gallus... Tu vaincras Julien. Alors, il n'y aura qu'un pasteur, qu'un troupeau!... Dieu et toi!

— Oui, oui! Mais à part Julien, il y a Athanase. Je ne serai tranquille que lorsque, vivant ou mort, il sera entre nos mains!

— Julien est plus terrible qu'Athanase et tu l'as revêtu aujourd'hui de la pourpre de la mort. O sagesse de la Providence divine! Comme elle renverse par des voies inscrutables tous les ennemis de Ton Éternité. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et dans la nuit des siècles!

— Amen, conclut l'empereur, ayant terminé la toilette de ses ongles et jeté la dernière petite brosse.

Il s'approcha de l'antique bannière de Constantin, le labarum, toujours placé dans sa chambre à coucher, s'agenouilla, et contemplant le monogramme du Christ, qui brillait à la lueur de la lampe inextinguible, il commença sa prière. Avec une exactitude pédantesque, il accomplit le nombre réglementaire de saluts et de signes de croix. Il s'adressait à Dieu avec une foi imperturbable, comme quelqu'un qui ne doute jamais de sa vertu.

Les trois quarts d'heure de prière écoulés, Constance se releva, le cœur allégé. Les eunuques le déshabillèrent. Il s'étendit sur la couche impériale, soutenue par des chérubins en argent massif, aux ailes éployées.

L'empereur s'endormit, le sourire aux lèvres, comme s'endorment les enfants innocents.

XVII

A Athènes, dans un des carrefours les plus fréquentés, la statue d'Arsinoé, *le Vainqueur Octave tenant la tête de Brutus*, était exposée devant le peuple. Les Athéniens acclamaient, en la fille du sénateur Helvidius Priscus, la rénovatrice de l'art des plus belles époques. Mais les dignitaires spéciaux chargés de surveiller les dispositions politiques des esprits, et, étrangement mais justement surnommés *les curieux,* adressèrent un rapport à qui de droit, dans lequel ils déclaraient que la statue pouvait éveiller dans le peuple des sentiments libéraux.

Dans la tête de Brutus, on trouvait une ressemblance avec celle de Julien et, dans l'ensemble, une allusion criminelle au supplice récent de Gallus. On s'efforçait de découvrir dans Octave des rapports avec l'empereur Constance. L'affaire prit les proportions

d'un crime de lèse-majesté et faillit tomber entre les mains de Paul Catena. Par bonheur, la chancellerie impériale envoya l'ordre sévère du magistrat officiant, non seulement de faire disparaître la statue du carrefour, mais encore de la briser en présence des dignitaires impériaux.

Arsinoé voulut cacher la statue ; mais Hortensius était en proie à une terreur telle qu'il menaçait sa pupille de la livrer elle-même aux dénonciateurs.

Prise d'un profond dégoût pour la bassesse humaine, Arsinoé permit de faire de son œuvre tout ce qui plut à Hortensius. Des maçons brisèrent la statue.

Arsinoé quitta précipitamment Athènes, son tuteur l'ayant convaincue de le suivre à Rome où des amis lui avaient, depuis longtemps, promis l'avantageuse place de questeur impérial. Ils s'installèrent non loin du mont Palatin.

Les jours s'écoulaient dans l'inaction, Arsinoé ayant compris qu'il n'y avait plus de place pour l'art antique, grand et libre. Elle se souvenait de sa conversation avec Julien, à Athènes, et c'était le seul lien qui la rattachait à la vie. L'attente dans l'inaction lui paraissait insupportable. Dans les moments de découragement elle voulait en finir avec tout, quitter tout et partir dans les Gaules, près du jeune césar, et, avec lui, atteindre la puissance ou périr.

Mais elle tomba grièvement malade. Dans les longs et calmes jours de convalescence, elle trouva dans son plus fidèle admirateur, Anatole, centurion des écuyers

impériaux, fils d'un riche marchand de Rhodes, un consolateur dévoué.

Il était centurion romain, comme il le disait lui-même, uniquement par suite de malentendu. Il n'avait embrassé la carrière militaire que pour satisfaire la vaniteuse fantaisie de son père qui considérait, comme le comble de l'honneur, de voir son fils vêtu de l'armure dorée. S'affranchissant de la discipline par de généreux dons, Anatole passait sa vie dans une luxueuse inaction, au milieu des œuvres d'art et des livres, dans les festins et en de paresseux et dispendieux voyages. Il ne possédait plus la profonde netteté d'âme des anciens épicuriens. Il se plaignait à ses amis :

— Je souffre d'une maladie mortelle...

— Laquelle? demandait-on avec méfiance.

— Celle que vous nommez mon esprit ironique, et qui me paraît une triste et étrange folie...

Ses traits trop fins, efféminés, exprimaient une extrême fatigue. Parfois il s'éveillait, entreprenait avec des pêcheurs, durant un ouragan, une inutile promenade en pleine mer ou bien partait chasser le sanglier et l'ours, songeait à un complot contre la vie de césar, recherchait l'initiation des effroyables mystères de Mithra et d'Adonis. Dans de tels moments, il était capable de surprendre, par sa bravoure et sa témérité, même les personnes qui ignoraient son genre ordinaire d'existence.

Mais, l'excitation évaporée, il retournait à son désœuvrement, encore plus mou et endormi, encore plus railleur et plus triste.

— On ne peut rien faire de toi, Anatole, lui disait Arsinoé. Tu es tellement mou qu'on te croirait privé d'os.

Mais elle sentait une grâce hellénique dans ce dernier épicurien. Elle aimait lire dans ses yeux fatigués la raillerie triste de tout et de soi-même, lorsqu'il disait :

— Le sage sait trouver sa part de jouissance dans ses plus tristes pensées, comme les abeilles du mont Hymette forment le plus beau miel avec le suc des plantes amères !

Les causeries calmes berçaient et consolaient Arsinoé qui, en riant, appelait Anatole « mon guérisseur ».

Elle guérit, en effet, mais ne retourna plus à son atelier ; la vue des éclats de marbre l'emplissait de pénibles pensées.

Cependant, Hortensius organisait pour le peuple, en l'honneur de son arrivée à Rome, de merveilleux jeux dans l'amphithéâtre de Flavien. Il était en continuels voyages et préoccupations, recevait des différentes parties du monde des chevaux, des lions, des ours, des chiens d'Écosse *(canes scotici)*, des crocodiles, des chasseurs intrépides, d'adroits écuyers, des comédiens et des gladiateurs.

La date de la représentation approchait et les lions n'arrivaient pas de Tarente, où on les avait débarqués. Les ours étaient amaigris, affamés et timides comme des agneaux.

Hortensius, d'inquiétude, perdit le sommeil.

Deux jours avant les fêtes, les gladiateurs, prison-

niers saxons, hommes fiers et intrépides, pour lesquels il avait payé une somme colossale, s'entr'égorgèrent, la nuit, dans leur prison, considérant comme un déshonneur de servir d'amusement au peuple romain.

Hortensius, à cette nouvelle inattendue, faillit perdre la raison. Maintenant tout l'espoir se concentrait sur les crocodiles qui excitaient la curiosité de la populace.

— As-tu essayé de leur donner la chair fraîche d'un pourceau? demandait le sénateur à l'esclave préposé à la surveillance des précieuses bêtes.

— Oui, ils ne mangent pas.

— Et de la chair de veau?

— Ils n'en veulent pas, non plus.

— Et du pain de froment trempé dans de la crème?

— Ils s'en détournent et dorment. Ils doivent être malades ou trop fatigués. Nous leur avons même ouvert les gueules et nous y avons fourré, de force, la nourriture : ils la crachent.

— Oh! par Jupiter! elles me feront mourir, les sales bêtes! Il faut les lâcher dès le premier jour dans l'arène ou bien elles crèveront de faim, gémit Hortensius en tombant sur un siège.

Arsinoé le contempla avec envie : lui, au moins, ne s'ennuyait pas.

Elle passa dans une chambre isolée dont les croisées donnaient sur le jardin. Là, dans le calme rayonnement lunaire, sa jeune sœur Myrrha, âgée de seize ans maintenant, faisait doucement vibrer les cordes d'une harpe et les sons tombaient comme des pleurs.

Arsinoé embrassa Myrrha, qui lui répondit par un sourire, sans discontinuer de jouer.

Un strident coup de sifflet retentit derrière le mur du jardin.

— C'est lui! dit Myrrha en se levant. Allons vite.

Elle serrait fortement la main d'Arsinoé dans la sienne.

Les deux jeunes filles jetèrent sur leurs épaules de sombres manteaux et sortirent. Le vent chassait les nuages et la lune tantôt se cachait derrière eux, tantôt brillait radieuse.

Arsinoé ouvrit une porte pratiquée dans la clôture. Un jeune homme, enveloppé dans une cagoule de moine, les attendait.

— Nous ne sommes pas en retard, Juventin? demanda Myrrha. Je craignais tant que tu ne viennes pas!

Ils marchèrent longtemps le long d'une impasse étroite, puis dans les vignes, et sortirent, enfin dans la plaine romaine.

Dans le lointain, se profilait l'aqueduc de briques du temps de Servius Tullius.

Juventin se retourna et dit :

— Quelqu'un nous suit.

Les deux jeunes filles se retournèrent à leur tour, le rayon de lune les enveloppait et l'individu qui les suivait s'écria joyeusement :

— Arsinoé! Myrrha!... Enfin, je vous retrouve. Où allez-vous ainsi?

— Chez les chrétiens, répondit Arsinoé. Viens avec nous, Anatole; tu verras des choses curieuses...

— Qu'entends-je? Chez les chrétiens? Tu as toujours été leur ennemie, s'étonna le centurion.

— Avec les années, mon ami, on devient meilleur et plus indifférent à tout. C'est une superstition, ni meilleure, ni pire que les autres. Et puis, que ne fait-on pas, quand on s'ennuie?... Je vais chez eux pour Myrrha. Cela lui plaît...

— Où est l'église? Nous sommes dans la plaine, murmura Anatole.

— Les églises sont détruites ou profanées par leurs coreligionnaires les Ariens, qui croient au Christ autrement qu'eux. Tu as dû entendre à la cour des discussions... Maintenant, les adversaires des Ariens prient secrètement, dans les souterrains, comme au temps des premières persécutions.

Myrrha et Juventin étaient restés un peu en arrière; Arsinoé et Anatole pouvaient causer librement.

— Qui est-ce? demanda le centurion en désignant Juventin.

— Le dernier rejeton de l'ancienne famille patricienne des Furius, répondit Arsinoé. La mère veut faire de lui un consul et lui ne songe qu'à fuir dans quelque thébaïde pour prier Dieu. Il aime sa mère et se cache d'elle comme d'une ennemie.

— Les descendants des Furius, moines?... Triste siècle! soupira l'épicurien.

Ils approchèrent des « arenarium », anciennes mines de tuf friable, et descendirent les marches étroites jusqu'au fond de la carrière. La lune éclairait les blocs de terre rouge volcanique.

Juventin prit dans une niche sombre une petite lampe en terre et l'alluma. La flamme longue vacilla dans le goulot étroit où baignait la mèche.

Ils s'enfoncèrent dans des chemins latéraux de l'arenarium. Creusé par les anciens Romains, il était large, spacieux, descendait en pente assez rapide et était coupé de nombreuses galeries servant aux ouvriers pour le transport du tuf. Juventin conduisait ses compagnons dans le labyrinthe et s'arrêta enfin devant un puits dont il enleva le couvercle de bois. Ils descendirent prudemment les marches glissantes d'humidité. Tout au fond existait une porte étroite. Juventin frappa. La porte s'ouvrit et un moine grisonnant les introduisit dans un couloir creusé dans du tuf dur. Les murs, des deux côtés, depuis le sol jusqu'au plafond, étaient couverts de plaques de marbre *loculi,* servant à fermer les tombeaux.

A chaque instant des gens, portant des lampes, les croisaient. A leur lueur clignotante, Anatole lut avec curiosité, sur l'une de ces dalles : « Dorothée, fils de Félix, repose en ces lieux frais, lumineux et paisibles. » *(Requiscit in loco refrigii, luminis, pacis.)* Sur une autre : « Frères, ne troublez pas mon doux sommeil. »

Le style des inscriptions était tendre et radieux : « Sophronia, chérie, sois vivante en Dieu ! » *(Sophronia, dulcis, semper vivis Deo !)* Et un peu plus loin : *Sophronia, vivis !* « Sophronia, tu vis ! » Comme si celui qui avait écrit ces mots avait compris que la mort n'existait pas.

Nulle part on ne disait : « Il est enterré là », mais

seulement : « Est déposé là pour un certain temps ! » *(depositus)*. Il semblait que des millions de gens, génération sur génération, étaient couchés en cet endroit, non pas morts, mais endormis, pleins de mystérieuse attente.

Dans les niches étaient posées des lampes, brûlant d'une longue flamme immobile dans l'atmosphère comprimée, et de jolies amphores exhalant de pénétrants parfums. L'odeur des os putréfiés qui s'échappait par les fissures des cercueils, rappelait, seule, la mort.

Les couloirs, en amphithéâtre, descendaient toujours plus bas, avec, de place en place, dans le plafond, une large ouverture du luminarium donnant sur la campagne.

Parfois, un faible rayon de lune, glissant à travers le luminarium, éclairait une dalle de marbre couverte d'inscriptions.

Au bout d'un de ces couloirs, ils virent un fossoyeur qui, chantant gaiement, creusait le tuf à grands coups de pic. Autour du principal inspecteur des tombes, le « fossor », élégamment vêtu, le visage gras et rusé, se tenaient plusieurs chrétiens. Le fossor avait reçu en héritage la libre disposition d'une galerie des catacombes, et avait le droit de céder contre argent les places libres dans son district, plus apprécié parce qu'il possédait les reliques de saint Laurent. Bien qu'il eût déjà une jolie fortune, le fossor, en cet instant, marchandait avec un riche et avare corroyeur. Arsinoé s'arrêta pour entendre le débat.

— Et ma tombe sera loin des reliques? demandait le corroyeur méfiant, en songeant à la grosse somme exigée par le fossor.

— Non, à six coudées.

— Au-dessus ou au-dessous?

— Sur la droite, un peu en biais. La place est excellente ; je ne prends rien en trop. Aussi couvert de péchés que tu sois, tout te sera remis. Tu entreras directement dans le royaume céleste.

D'une main experte, le fossor prit les mesures pour la tombe, comme un tailleur prend les mesures d'un vêtement. Le corroyeur insistait pour qu'on lui donnât le plus de place possible, afin qu'il puisse reposer sans gêne.

Une vieille femme s'approcha du fossoyeur.

— Que veux-tu. petite mère?

— J'apporte l'argent du supplément...

— Quel supplément?

— Pour la tombe « droite ».

— Ah ! oui... tu ne veux pas de celle qui est de biais?

— Non ; mes vieux os en craquent à l'avance.

Dans les catacombes, surtout près des reliques, on faisait un tel cas des places qu'on s'était vu forcé d'aménager des tombes de biais, que l'on cédait aux indigents.

— Dieu sait combien de temps il faudra attendre la résurrection ! expliquait la vieille. Si je prenais une tombe de biais, cela irait pour commencer ; mais, lorsque je serais fatiguée, cela n'irait plus du tout...

Anatole écoutait, émerveillé.

— C'est bien plus curieux que les mystères de Mithra, disait-il à Arsinoé, avec un sourire railleur. Dommage que je ne l'aie pas su plus tôt. Je n'ai encore jamais vu un cimetière aussi gai !

Ils pénétrèrent dans une assez large pièce, nommée la *cabicula* assoupissante. Une multitude de lampes brûlaient aux murs ; le prêtre accomplissait l'office du soir. La dalle supérieure de la tombe d'un martyr, placée sous une voûte en arc *(arcosolium)*, servait d'autel. Il y avait là beaucoup de fidèles, en longs habits blancs, et tous les visages paraissaient radieux. Myrrha, agenouillée et les yeux pleins d'amour, regardait le Bon Pasteur représenté sur le plafond de la pièce.

Dans les catacombes, on avait rétabli l'usage des premiers temps du christianisme : à la fin de l'office, les assistants, se considérant tous comme frères et sœurs, se donnaient le « baiser de paix ». Arsinoé, suivant l'exemple général, avec un sourire, embrassa Anatole.

Puis, tous quatre remontèrent vers les étages supérieurs, d'où ils pouvaient se rendre dans la retraite secrète de Juventin, ancien tombeau païen, « columbarium » à l'écart de la route Appienne.

Là, en attendant l'arrivée du navire qui devait l'emmener en Égypte, pays des anachorètes, il se cachait des poursuites de sa mère et des dignitaires du préfet et vivait avec Didime, vertueux vieillard de la Basse-Thébaïde, auquel Juventin témoignait une aveugle et entière obéissance.

Didime, accroupi sur ses talons, tressait des corbeilles d'osier. Le rayon de la lune, qui filtrait par une étroite ouverture, éclairait ses cheveux blancs et sa longue barbe.

Du haut en bas des murs du columbarium, étaient creusées de petites niches ressemblant à des nids de pigeonniers, et dans chacune d'elles était posée une urne mortuaire.

Myrrha, que le vieillard affectionnait, baisa respectueusement sa main ridée, et le pria de lui conter quelque chose se rapportant aux Pères anachorètes. Rien ne lui plaisait davantage que ces merveilleux et terribles récits de Didime.

Tous s'installèrent autour du vieillard, dont le sourire mystérieux était plein de bonté, et la tête vénérable encadrée de cheveux blancs, comme d'une auréole.

Myrrha le contemplait avec des yeux fiévreux et serrait dans ses frêles mains sa poitrine émue. Tous se taisaient, écoutant les bruits lointains de Rome, lorsque soudain on frappa à la porte intérieure qui communiquait avec les catacombes.

Juventin se leva, s'approcha de la porte et demanda, sans ouvrir :

— Qui est là?

On ne répondit pas; mais on frappa encore plus doucement, comme en suppliant.

Non sans précaution, Juventin entre-bâilla la porte, frémit et recula : une femme de haute taille pénétra dans le columbarium.

De longs vêtements blancs l'enveloppaient et un voile cachait son visage. Elle marchait comme une convalescente ou une très vieille femme. D'un seul mouvement elle enleva le voile, et Juventin s'écria :

— Ma mère!

Didime se leva, sévère.

La femme se jeta aux pieds de son fils et les embrassa. Des mèches de cheveux gris tombaient sur son visage pâle, amaigri, qui gardait encore les traces d'une beauté toute patricienne. Juventin avait pris dans ses mains la tête de sa mère et la baisait.

— Juventin! appela le vieillard.

Le jeune homme ne répondit pas.

Sa mère, comme s'ils étaient seuls, murmurait joyeuse, précipitamment :

— Je croyais que je ne te reverrais jamais, mon fils!... Je voulais partir pour Alexandrie! Oh! je t'aurais découvert même dans le désert!... Mais maintenant, n'est-ce pas?... c'est fini!... Dis-moi que tu ne partiras pas. Attends que je meure!... Après... tu feras ce que tu voudras...

Le vieillard reprit :

— Juventin, m'entends-tu?

— Vieillard! répondit la patricienne, tu n'enlèveras pas un fils à sa mère!... Écoute, s'il le faut, je renierai la foi de mes pères... je croirai au Crucifié... je me ferai nonne!...

— Tu ne comprends pas la loi du Christ, païenne!... Une mère ne peut être nonne, une nonne ne peut être mère!

— Je l'ai eu dans les souffrances; il est à moi!

— Ce n'est pas l'âme, mais le corps que tu aimes!

La patricienne jeta à Didime un regard plein de haine :

— Soyez donc maudits pour vos discours menteurs! cria-t-elle. Soyez maudits, vous qui enlevez les enfants aux mères! qui tentez les innocents!... gens en habits noirs qui craignez la lumière céleste, serviteurs du Crucifié!... destructeurs de tout ce qui est beau et joyeux!

Son visage s'altéra, elle se serra plus fort contre son fils et, suffoquée :

— Je te connais, mon enfant... tu ne partiras pas... tu ne peux pas... tu ne peux pas...

Le vieux Didime, la crosse à la main, se tenait près de la porte ouverte menant aux catacombes.

Il dit, solennel :

— Une dernière fois, au nom de Dieu, je t'ordonne, mon fils, de me suivre et de la laisser!

Alors, la patricienne lâcha Juventin et balbutia :

— Eh bien!... laisse-moi... pars... si tu peux...

Les larmes ne coulaient plus de ses yeux meurtris, ses bras retombaient inertes, en un geste navré, le long de son corps. Elle attendait. Tous se taisaient.

— Seigneur!... aide-moi!... inspire-moi! priait Juventin, en proie à une mortelle tristesse.

« Celui qui veut me suivre et ne prendra pas en haine son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs et sa vie même, celui-là ne peut être Mon disciple! » récita Didime en se retournant une dernière fois vers Juventin.

— Reste dans le monde. Tu as renié le Christ. Sois maudit dans ce siècle et dans l'autre.

— Non ! ne me repousse pas, Père ! Je suis avec toi !... Seigneur !... me voici ! s'écria Juventin, en suivant son maître.

Sa mère ne fit pas un mouvement pour l'arrêter ; pas un muscle ne bougea sur son visage ; mais, lorsque le bruit des pas se fut éteint, un strident sanglot s'échappa de sa poitrine : elle tomba foudroyée.

— Ouvrez !... au nom du très pieux empereur Constance !...

C'étaient les soldats du préfet qui, sur la dénonciation de la patricienne, mère de Juventin, venaient rechercher les rebelles « sabéens », ennemis de l'Empereur, qui se cachaient dans les catacombes. A grands coups de levier, ils cherchaient à défoncer la porte du columbarium. L'édifice tremblait sur sa base, les urnes d'argent vibraient plaintivement. La moitié de la porte s'effondra.

Anatole, Myrrha et Arsinoé se précipitèrent dans les galeries intérieures. Les chrétiens couraient dans les étroits couloirs, comme des fourmis dérangées dans leur gîte, se dirigeant tous vers les sorties secrètes communiquant avec la carrière. Mais Arsinoé et Myrrha ne connaissaient pas l'exacte disposition des galeries. Elles s'égarèrent dans le labyrinthe et atteignirent le dernier étage inférieur, situé à cinquante coudées sous terre. Il y était difficile de respirer. Sous les pieds filtrait une eau bourbeuse. La flamme des lampes vacillait. Des miasmes putrides

empoisonnaient l'air. Myrrha sentit sa tête tourner et perdit connaissance.

Anatole la prit sur ses bras. A tout instant, ils craignaient de rencontrer les légionnaires. On pouvait combler les sorties : ils risquaient d'être enterrés vivants.

Enfin, Juventin les appela :

— Ici!... Ici!...

Courbé, il portait sur ses épaules le vieux Didime. Au bout de quelques minutes, ils atteignirent la sortie secrète donnant sur la Campanie.

De retour à la maison, Arsinoé, vivement, dévêtit et coucha Myrrha, toujours évanouie. Agenouillée, la sœur aînée baisait longuement les mains inertes, maigres et jaunes de la fillette. Un pénible pressentiment serrait son cœur.

Le visage de l'endormie avait une expression étrange : jamais encore il n'avait reflété un charme aussi immatériel. Tout son petit corps semblait diaphane et frêle comme les parois minces d'une amphore d'albâtre éclairée par un feu intérieur.

Ce feu ne devait s'éteindre qu'avec la vie de Myrrha.

XVIII

Tard, le soir, dans un bois marécageux, non loin du Rhin, entre la place fortifiée *Tres Tabernæ* et la ville romaine *Argentoratum* conquise depuis peu par les Alamans, se faufilaient deux guerriers égarés. L'un, Aragaris, disgracieux géant à cheveux roux, Sarmate au service de Rome ; l'autre, Strombix, maigre et renfrogné Syrien.

L'espace entre les troncs d'arbres était rempli d'obscurité. Dans l'atmosphère tiède bruissait une fine pluie. Les bouleaux répandaient une odeur de feuilles humides. Un coucou chantait au loin.

A chaque craquement de branches, Strombix, effrayé, se prenait à trembler et saisissait la main de son compagnon.

— Cousin !... eh ! cousin !

Il appelait Aragaris cousin, non par parenté, mais

par amitié. Ils avaient été pris dans l'armée romaine, des deux coins opposés du monde. Le barbare du Nord, vorace et chaste, méprisait le Syrien peureux, voluptueux et sobre de nourriture et de boisson. Mais, tout en le raillant, il avait pitié de lui comme d'un enfant.

— Cousin !... pleurnicha Strombix.

— Eh bien ! quoi ?... laisse-moi tranquille !

— Y a-t-il des ours dans ce bois ?

— Oui, répondit Aragaris rébarbatif.

— Et si nous en rencontrons un, hein ?

— Nous le tuerons, nous vendrons sa peau et nous irons boire.

— Et si c'est lui, au contraire, qui...

— Poltron ! Cela se voit tout de suite, que tu es chrétien.

— Pourquoi un chrétien doit-il être poltron ? dit Strombix d'un air vexé.

— Mais tu m'as dit toi-même que dans votre livre il est dit : « Si on te frappe sur la joue gauche, tends la droite ! »

— C'est exact.

— Tu vois ! S'il en est ainsi, à mon avis, il ne faut pas guerroyer. L'ennemi te frappera sur une joue, et toi, tu tendras l'autre ? Vous êtes tous des poltrons, — voilà !

— Le césar Julien est chrétien et ce n'est pas un poltron ! se défendait Strombix.

— Je sais, mon neveu, continua Aragaris, que vous savez pardonner aux ennemis, quand on en vient

au combat. Poules mouillées !... Ton ventre n'est pas plus gros que mon poing ; avec une gousse d'ail, tu es repu pour toute la journée. C'est pour cela que ton sang n'est que de l'eau marécageuse !

— Ah ! cousin ! cousin ! observa Strombix avec reproche. Pourquoi as-tu parlé de nourriture ! Voilà que ça me ronge de nouveau au creux de l'estomac ! Donne-moi un peu d'ail, il t'en reste dans ton sac...

— Si je te donne ce qui me reste, nous crèverons tous les deux, demain, dans ce bois !

— Ah ! si tu ne m'en donnes tout de suite, je tomberai de faiblesse et tu seras forcé de me porter...

— Tiens !... bâfre, chien !

— Et un peu de pain ! suppliait Strombix.

Aragaris lui donna, avec un juron, le dernier croûton de son biscuit de soldat. Lui-même, la veille, avait mangé pour deux jours, de la graisse de porc et de la bouillie de fèves.

— Attention ! dit-il en s'arrêtant. On entend la trompe !... Nous ne sommes pas loin du camp !... Il faut nous tenir vers le Nord... Je ne crains pas les ours, ajouta Aragaris, pensif ; mais le centurion...

Les soldats avaient nommé ce centurion détesté « Cedo-Alteram », c'est-à-dire : « Donne-m'en une neuve », parce qu'il criait joyeusement, chaque fois que la verge dont il frappait le soldat fautif se cassait : *Cedo alteram !*

Ces deux mots étaient devenus son surnom.

— Je suis sûr, dit le barbare, je suis sûr que Cedo-Alteram fera de mon dos ce que le tanneur fait

d'une peau de bœuf! C'est abominable, mon neveu, abominable !

Ils étaient restés en arrière de l'armée parce que Aragaris, selon son habitude, s'était enivré jusqu'à perte de connaissance, dans un village pillé, et Strombix avait été battu. Le petit Syrien avait fait une tentative infructueuse pour obtenir les faveurs d'une belle fille franque. Cette beauté de seize ans, fille d'un barbare, tué dans le combat, lui avait administré deux gifles telles qu'il était tombé à la renverse. Puis elle l'avait piétiné sous ses pieds puissants.

— Ce n'est pas une fille, mais un diable! racontait Strombix. Je l'ai à peine pincée et elle a failli me casser les côtes !

Le son de la trompe devenait de plus en plus distinct. Aragaris, reniflant le vent comme un limier, observa qu'on sentait la fumée. Les bivouacs devaient être à peu de distance.

La nuit devint plus sombre ; ils découvraient à peine leur chemin. Le sentier se perdait dans les marécages. Ils sautaient de petite butte en petite butte. Le brouillard tombait.

Tout à coup, d'un grand if dont les branches couvertes de mousse ressemblaient à une longue barbe grise, quelque chose s'envola avec un cri strident. Strombix s'accroupit de peur. C'était un tétras.

Ils s'égarèrent définitivement. Strombix grimpa à un arbre.

— Les bivouacs sont au nord. Pas loin. Il y a là-bas une large rivière.

— Le Rhin ! le Rhin ! s'écria Aragaris. Allons vite !

Ils se glissèrent à travers les bouleaux et les trembles centenaires.

— Cousin, je me noie ! glapit Strombix. Quelqu'un me tire par les pieds !... Où es-tu ?

A grand'peine, Aragaris le dépêtra, et, jurant, le prit sur ses épaules. Avec ses pieds, le Sarmate reconnut les solives des fascinages posés par les Romains. Ce fascinage les amena à la grande route forée depuis peu par l'armée de Sever, le général de Julien. Les barbares, pour couper la route, l'avaient encombrée, selon leur habitude, d'énormes troncs d'arbres.

Il fallut les escalader. Ces arbres, parfois pourris, recouverts de mousse et s'effritant sous les pieds ; parfois fermes et rendus glissants par la pluie, rendaient la marche difficile. Et c'est par ces routes, redoutant toujours une attaque, que devait se mouvoir l'armée de Julien, forte de treize mille hommes, et que tous les généraux de l'empereur, sauf Sever, avaient traîtreusement abandonnée.

Strombix maudissait son camarade.

— Je n'irai pas plus loin, païen !... Je préfère me coucher dans les feuilles mortes et crever !... Au moins, je ne verrai pas ton visage de damné !... Hou ! Infidèle !... On voit tout de suite que tu ne portes pas de croix !... Est-ce affaire à des chrétiens de traîner ainsi sur les routes ?... Et où nous fourrons-nous ? Sous les verges du centurion !... Je n'irai pas plus loin !...

Aragaris l'entraîna de force et, dès que la route de-

vint plus facile, porta de nouveau sur ses épaules son capricieux compagnon qui l'invectivait et le pinçait, puis, au bout de quelque temps, s'endormit profondément sur le dos du « païen ».

A minuit, ils atteignirent les portes du camp romain. Tout était silencieux. Le pont-levis était depuis longtemps levé. Les amis durent dormir dans le bois, près des portes de derrière, appelées *decumènes*.

A l'aube, la trompe retentit. Dans le bois embrumé le rossignol chantait encore : il se tut, effrayé par les sons guerriers. Aragaris renifla l'odeur de la soupe et éveilla Strombix ; leur appétit décuplé leur fit oublier les verges de Cedo-Alteram. Ils pénétrèrent dans le camp et s'assirent auprès des chaudrons. Dans la tente principale, près des portes prétoriennes, le césar Julien veillait.

Depuis le jour où il avait été nommé césar, à Médiolan, grâce à la protection de l'impératrice Eusève, Julien s'adonnait avec zèle aux exercices guerriers. Non seulement il étudiait, sous la direction de Sever, l'art de la guerre, mais encore il voulait connaître le métier du simple soldat. Au son des trompes, dans les casernes, sur le Champ-de-Mars, avec les nouvelles recrues, pendant des journées entières, il apprenait à marcher, à tirer de l'arc et de la fronde ; à courir avec le poids de l'équipement complet, à sauter les fossés, à s'escrimer. Surmontant l'hypocrisie monacale, s'éveillait dans le jeune homme le sang de la race de Constantin, race faite de plusieurs générations d'austères et obstinés guerriers.

— Hélas ! divins Jamblique et Platon ! Si vous voyiez ce qu'est devenu votre élève ! s'écriait-il parfois, en essuyant la sueur qui roulait de son front.

Et, désignant son armure, il ajoutait :

— N'est-ce pas, Sever, cette armure me va aussi mal, à moi élève philosophe, qu'une selle de guerre à un taureau paresseux ?

Sever ne répondit pas et sourit malicieusement. Il savait que ces soupirs et ces plaintes n'étaient pas sincères et qu'en réalité Julien était ravi de ses progrès militaires.

En quelques mois il s'était tellement transformé, virilisé, que beaucoup reconnaissaient avec peine « le petit Grec » comme on l'appelait jadis à la cour de Constance. Les yeux, seuls, n'avaient pas changé et brillaient d'un feu étrange, trop aigu, presque fiévreux, qui les rendait inoubliables. Julien se sentait chaque jour plus fort, non seulement physiquement, mais moralement aussi. Pour la première fois de son existence, il éprouvait le bonheur de l'amour des gens simples.

Cela avait plu tout d'abord aux légionnaires, de voir un véritable césar, cousin de l'auguste, apprendre le métier militaire dans les casernes, sans répugnance pour la grossière vie des soldats. Les visages austères des vieux guerriers s'illuminaient d'un tendre sourire quand ils admiraient l'adresse toujours croissante du césar ; et, se souvenant de leur jeunesse, ils s'étonnaient de ses rapides progrès.

Julien s'approchait d'eux, causait, écoutait les récits

des campagnes passées, les conseils concernant l'attache de la cuirasse, de façon que les courroies frottent moins; comment il fallait poser le pied pour éviter la trop grande fatigue des longues marches.

Le bruit circulait que l'empereur Constance avait envoyé l'inexpérimenté jeune homme chez les barbares de la Gaule, pour y trouver la mort, pour se débarrasser d'un concurrent; que les généraux, suivant les conseils des eunuques impériaux, trahissaient le jeune césar.

Tout cela enflammait encore davantage l'amour des légionnaires pour Julien.

Avec une insinuation précautionneuse, avec l'art de gagner les bonnes grâces, contractés durant son éducation monacale, Julien faisait tout pour affermir l'amour dont il était l'objet et la haine envers l'empereur. Devant les soldats, il parlait de son *frère* Constance avec une humilité à double sens, en baissant les yeux et en affectant l'aspect d'une victime. Il lui était d'autant plus facile de captiver les guerriers par son intrépidité que la mort dans un combat lui paraissait enviable, en comparaison de celle à laquelle avait été soumis Gallus et que lui réservait peut-être l'empereur.

Julien avait organisé sa vie d'après l'exemple austère des antiques conquérants. L'éducation stoïque du pédagogue Mardonius l'aida à supporter l'absence totale du luxe. Il dormait moins qu'un simple soldat, et non sur un lit, mais sur un grossier tapis à longs poils, nommé « suburre » par le peuple. La première

partie de la nuit était consacrée au sommeil ; la seconde, aux affaires d'État et de guerre ; la troisième, aux Muses.

Les livres préférés de Julien ne le quittaient pas dans les campagnes. Il s'inspirait de Marc-Aurèle, de Plutarque, de Suétone, de Caton l'Ancien. Le jour, il s'efforçait de mettre en pratique ce à quoi il avait songé la nuit, avec ses livres. Le matin mémorable, avant la bataille d'Argentoratum, lorsqu'il entendit la sonnerie de l'aurore, Julien vivement revêtit l'armure complète et ordonna de lui amener son coursier. En attendant, il se retira dans l'endroit le plus caché de la tente. Là était placée une élégante statuette de Mercure, ailé, portant le caducée : dieu du mouvement, de la réussite et de la gaieté. Julien s'inclina et jeta sur un petit trépied quelques grains d'encens. D'après la direction de la fumée, le césar, se flattant de connaître l'art des devins, cherchait à deviner l'influence du jour. La nuit, il avait entendu par trois fois le cri du corbeau, — signe néfaste.

Julien était tellement convaincu que ses inattendus succès militaires en Gaule étaient dus à une force surnaturelle qu'il devenait de jour en jour plus superstitieux.

En sortant de la tente, il butta contre la solive de bois qui servait de seuil. Le visage du césar s'assombrit. Tous les présages étaient défavorables. Il résolut en lui-même de remettre la bataille au lendemain.

L'armée se mit en marche. La route à travers le bois était pénible ; des tas d'arbres la barraient à tout

instant. La journée promettait d'être chaude. L'armée n'avait fait que la moitié du chemin, et, jusqu'au camp des barbares situé sur la rive gauche du Rhin, dans une grande plaine près de la ville d'Argentoratum, il restait à parcourir encore, à midi, plus de vingt et un mille pas.

Les soldats étaient fatigués.

Dès qu'ils eurent franchi le bois et qu'ils se trouvèrent dans un champ, Julien les réunit autour de lui et les disposa en cercle, comme les spectateurs dans un amphithéâtre, de façon à être, lui-même, le centre des centurions et des cohortes qui s'irradiaient en longs rayons circulaires. C'était, du reste, l'habitude de l'armée romaine, pour que le plus grand nombre puisse entendre les paroles du général.

Julien expliqua aux légions, en quelques phrases courtes et simples, que la fatigue pouvait nuire au succès, qu'il serait plus raisonnable de disposer le camp dans ce champ, de se reposer, et d'attaquer les barbares le lendemain matin avec des forces fraîches.

Un murmure s'éleva dans l'armée. Les soldats frappèrent leurs boucliers de la lance, ce qui était un signe d'impatience. Ils exigeaient, par leurs cris, que Julien les conduisît sans tarder sur le lieu du combat. Le césar regarda autour de lui et comprit, à l'expression des visages, qu'il commettrait une grosse faute en résistant. Il sentait dans la foule le frémissement terrible qu'il connaissait si bien, qui était indispensable pour la victoire et qui pouvait, à la moindre maladresse, se transformer en fureur.

Il sauta sur son cheval et donna le signal de continuer la marche en avant. Un cri enthousiaste lui répondit et l'armée s'ébranla.

Lorsque le soleil commença à décliner, ils atteignirent la plaine d'Argentoratum. Entre les collines basses brillait le Rhin. Au sud s'élevait la masse sombre des Vosges. Des martinets planaient au-dessus du grandiose fleuve germain.

Tout à coup, sur la colline la plus proche, parurent trois cavaliers. C'étaient les barbares.

Les Romains s'arrêtèrent et se disposèrent en ordre de combat. Julien, entouré de six cents cavaliers bardés de fer, les *clibanaires*, commandait la cavalerie de l'aile droite; sur la gauche, s'étendit l'infanterie, sous les ordres de Sever, auquel, du reste obéissait Julien lui-même. Les barbares opposèrent leur cavalerie à celle de Julien : en tête se tenait le roi alaman Chlodomir; en face de Sever, le jeune neveu de Chlodomir, Agenaric, dirigeait l'infanterie.

Les cors guerriers, les trompes, les cornets à bouquin retentirent. Les enseignes, les drapeaux portant les noms des cohortes, les dragons de pourpre, les aigles romaines, se rapprochèrent en tête des légions. En avant, les visages calmes et sévères, s'avançaient à pas pesants et réguliers, en faisant trembler la terre, les porteurs de haches et les primipilaires habitués aux victoires.

Tout à coup, l'infanterie de Sever s'arrêta. Les barbares, cachés dans un fossé, sautèrent hors de leur embuscade et attaquèrent les Romains. Julien, de loin,

vit le trouble qui s'ensuivit et accourut les secourir. Il s'efforçait de calmer les soldats et s'adressait tantôt à une cohorte, tantôt à une autre, imitant le style concis de Jules César. Quand il prononçait : *Exurgamus, viri fortes*, ou bien : *Advenit, socii, justum pugnandi jam tempus,* ce jeune homme de vingt ans songeait avec fierté : « Maintenant, je ressemble à tel ou tel célèbre chef conquérant ! » Et dans le feu même de l'action, il était mentalement entouré de ses livres et se réjouissait que tout se passât précisément comme le décrivaient Tite-Live, Plutarque et Salluste. L'expérimenté Sever modérait son ardeur par son sang-froid, et, tout en donnant une certaine liberté à Julien, n'abandonnait pas la direction générale de l'armée.

Les flèches sifflèrent, ainsi que les lances barbares tenues par de longs lassos ; les machines de guerre projetèrent d'énormes pierres.

Les Romains se trouvèrent enfin, face à face, avec les terribles et mystérieux habitants du Nord, au sujet desquels circulaient de si incroyables légendes. Ceux-ci portaient des équipements monstrueux ; quelques-uns avaient leurs dos couverts de peaux d'ours et, en guise de casques, sur leurs têtes chevelues, des gueules d'animaux qui montraient les crocs. D'autres avaient leurs casques ornés de cornes de cerf ou de bœuf. Les Alamans méprisaient à ce point la mort, qu'ils se jetaient dans la mêlée, absolument nus, ne conservant que leur glaive et leur lance.

Leurs cheveux roux étaient noués sur le sommet de la tête et retombaient à la nuque en grosse touffe ou

en natte qui ressemblait à une crinière. Les moustaches blondes tranchaient sur leur peau brûlée et pendaient, très longues, de chaque côté de la bouche. Un grand nombre d'entre eux étaient si sauvages qu'ils n'employaient pas le fer, et combattaient avec des lances terminées par des pointes en os, trempées dans un violent poison qui les rendait encore plus dangereuses : il suffisait d'une piqûre de cette arme primitive pour mourir lentement, dans d'atroces souffrances. De la tête aux pieds, en guise d'armures, ils étaient couverts de minces feuillets de corne de sabot de cheval cousus sur une étoffe de lin. Et dans cet appareil, ces barbares semblaient d'étranges monstres, vêtus de plumes d'oiseau et d'écailles de poisson.

Il y avait aussi des Saxons, aux yeux bleu-pâle, que jamais la mer n'effrayait, mais qui craignaient la terre ; des Sicambres ; des Hérules aux prunelles vertes comme l'eau de l'Océan ; des Burgondes, des Bataves et des Sarmates, moitié hommes, moitié fauves, dont les Romains ne voyaient les terribles visages qu'au moment de la mort.

Les primipilaires, réunissant leurs boucliers, formèrent une compacte muraille d'acier, invulnérable à tous les coups, avançant toujours, lentement. Les Alamans se précipitèrent sur elle avec des cris féroces, pareils aux hurlements rauques des ours. Le combat commença, poitrine contre poitrine, bouclier contre bouclier. La poussière s'éleva si dense au-dessus de la plaine qu'elle intercepta les rayons du soleil.

A ce moment, sur l'aile droite, la cavalerie de fer des clibanaires frémit et prit la fuite. Elle pouvait écraser les légions d'arrière-garde. A travers le nuage de flèches et de lances, en plein soleil, brillait le bandeau couleur feu du gigantesque roi Chlodomir.

Julien, à temps, accourut au galop de son noir coursier, blanc d'écume. Il comprit la ruse. L'infanterie barbare, placée exprès entre les cavaliers, se glissait sous les jambes des chevaux romains, et d'un coup de glaive leur fendait l'abdomen. Les chevaux tombaient entraînant dans leur chute les « cataphractes » qui ne pouvaient se relever, accablés sous le poids de leur armure.

Julien se plaça au milieu du chemin. Il devait, ou arrêter les cavaliers fuyards, ou bien être écrasé sous le choc. Le tribun des clibanaires se butta dans lui. Il reconnut Julien, s'arrêta, pâlit de honte et d'effroi. Tout le sang afflua au front de Julien, qui oublia ses livres classiques, se pencha, saisit le fuyard à la gorge et cria, d'une voix qui lui parut, à lui-même, inconnue, sauvage :

— Lâche!

Puis, il tourna le tribun face à l'ennemi. Alors les cataphractes s'arrêtèrent, reconnurent le dragon de pourpre, le dragon impérial et restèrent confondus. En une minute, toute la masse de fer recula et fondit à nouveau sur les barbares.

Tout se mêla. Une lance frappa Julien en pleine poitrine ; il ne dut son salut qu'à sa cuirasse. Une flèche siffla à son oreille, effleurant sa joue de ses plumes.

Au secours de la cavalerie faiblissante, Sever envoya des légions de Cornutes et des Brakathes, alliés à demi sauvages des Romains. Ils avaient coutume de ne chanter leur hymne guerrier, le *Barrith*, qu'au moment de l'ivresse sanguinaire du combat.

Ils entonnèrent leur chant d'une voix basse et plaintive; les premiers sons étaient calmes comme le bruissement nocturne des feuilles; puis, peu à peu, le *Barrith* devenait plus fort, plus solennel et terrible; enfin, il se transformait en un furieux et assourdissant rugissement, pareil à celui de la mer démontée, se brisant contre les rochers. Ils s'enivraient avec ce chant jusqu'à l'oubli de soi-même.

Julien cessa de voir et de comprendre ce qui se passait autour de lui. Il sentait seulement une soif intolérable et une douleur de fatigue dans la main qui tenait le glaive. Il perdit même la notion du temps. Mais Sever conservait toute sa présence d'esprit et dirigeait le combat avec une incomparable sagesse. Perplexe et navré, Julien aperçut le bandeau orange de Chlodomir, au cœur même des légions. La cavalerie barbare avait pénétré de biais au centre de l'armée romaine, Julien songea : *C'est fini, tout est perdu !* Il se souvint des présages *défavorables* du matin et adressa une dernière prière aux dieux olympiens.

— Venez à mon aide ! car qui donc, si ce n'est moi, rétablira votre puissance sur cette terre?

Au centre de l'armée se trouvaient de vieux vétérans de la légion des « Pétulants », dénommés ainsi pour

leur bravoure. Sever comptait sur eux et ne se trompait pas. L'un d'entre eux cria :

— *Viri fortissimi!* Braves des braves! Ne trahissons pas Rome et notre césar! Mourons pour Julien!

— Gloire et prospérité à César Julien!... Pour Rome!... Pour Rome!... répondirent des voix fermes.

Et les vieillards, blanchis sous les drapeaux, encore une fois allèrent à la mort, calmes et sévères.

Le souffle de la grande Rome plana au-dessus de l'armée.

Julien, les yeux pleins de larmes enthousiastes, se jeta vers les vétérans pour mourir avec eux. De nouveau, il sentit la force de l'amour simple, la force du peuple, le soulever sur ses ailes et l'emporter vers la victoire.

Alors la terreur s'empara des masses barbares. Elles tremblèrent et s'enfuirent.

Et les aigles des légions, avec leurs becs rapaces, leurs ailes éployées, brillant au soleil, volèrent une fois encore, annonçant aux tribus en déroute la victoire de la Ville Éternelle.

Les Alamans et les Francs expiraient en combattant jusqu'au dernier souffle.

Agenouillé dans une mare de sang, le barbare d'une main faiblissante maniait son glaive ou sa lance et dans ses yeux troubles on ne lisait ni la peur, ni le désespoir, mais seulement la soif de la vengeance et le mépris vis-à-vis du vainqueur. Même ceux qu'on croyait morts se soulevaient, à moitié écrasés, saisissaient de leurs dents les jambes des ennemis et s'agrip-

paient avec une telle force que les Romains les traînaient à leur suite. Six mille barbares tombèrent sur le champ de bataille ou se noyèrent dans le Rhin.

Ce soir-là, au moment où César Julien se tenait sur la colline, enveloppé comme d'une auréole par les rayons du soleil couchant on lui amena le roi Chlodomir, fait prisonnier sur la rive du fleuve. Il respirait péniblement, énorme, suant et livide. Ses mains étaient liées derrière son dos. Il s'agenouilla devant son vainqueur, et le jeune césar de vingt-deux ans posa sa petite main sur la tête chevelue du roi barbare.

XIX

C'était l'époque des vendanges. Toute la journée vibraient dans l'air les chansons, sur les berges du joyeux golfe de Naples.

Dans la campagne préférée des Romains, à Baii, célèbre par ses bains sulfureux, Baii dont les poètes du temps d'Auguste disaient :

Nullus in orbe locus Baiis prelucet amœnis,

les gens désœuvrés se délectaient dans la nature, plus raffinée et voluptueuse qu'eux-mêmes.

C'était là un coin inviolé de l'élégant pays qui hantait l'imagination d'Horace, de Properce et de Tibulle. Pas une seule ombre du siècle monacal n'avait terni encore ce littoral ensoleillé s'étendant entre le Vésuve et le cap Misène. On n'y niait pas le christianisme, mais on s'en débarrassait avec une légère plaisanterie. Les

pécheresses ne s'y repentaient pas encore, mais les honnêtes femmes, plutôt, s'effaraient de la vertu comme d'une vieille mode. Quand arrivaient les nouvelles de prophéties des Sibylles, menaçant le monde décrépi d'un complet effondrement, ou bien celles des crimes nouveaux et des bigoteries de l'empereur Constance, de l'invasion des Perses en Orient, des menaces des barbares du Nord ; — les heureux habitants de Baii, fermant les yeux, aspiraient la fine brise pleine des parfums des grappes de Falerne à peine écrasées dans le pressoir, et se consolaient avec des épigrammes. Pour oublier les malheurs de Rome, les prédictions de la fin du monde, il leur suffisait de petits vers faciles, qu'ils s'envoyaient, l'un à l'autre, en cadeau :

Calet unda, friget æthra,
Simul innatat choreis
Amathusium renidens
Salis arbitra et vaporis,
Flos siderum Dione !

Quelque chose de vieux et d'enfantin se lisait sur les visages des plus joyeux épicuriens.

Ni la fraîche eau salée des bains de mer, ni les chaudes sources sulfureuses de Baii ne pouvaient guérir complètement le corps de ces jeunes hommes caducs et frileux, chauves déjà à vingt ans et vieillis, non par leur débauche personnelle, mais par la débauche de leurs ancêtres, déjà blasés de la littérature, de la sagesse,

des femmes, spirituels et impuissants et qui portaient dans leurs veines le sang refroidi des générations attardées.

Dans l'un de ces coins les plus fleuris et les plus confortables, entre Baii et Puteolis, parmi les noirs sommets des Apennins, les murs de marbre d'une villa piquaient leur note vive.

Près de la large croisée ouverte directement sur la mer, de telle sorte que, de la chambre, on ne voyait que les vagues et le ciel, Myrrha reposait sur un lit.

Les médecins ne comprenaient rien à sa maladie; mais Arsinoé qui voyait sa sœur, chaque jour, perdre des forces et dépérir, l'emmena de Rome au bord de la mer.

Myrrha, en dépit de sa maladie, imitant les nonnes et les anachorètes, rangeait sa chambre, apportait elle-même l'eau et essayait de laver son linge et de faire la cuisine. Longtemps, jusqu'à la dernière extrémité, elle refusa de se coucher, passant la nuit en prières et, un jour, Arsinoé, terrifiée, trouva un cilice sur le faible corps de sa sœur. De sa petite chambre, Myrrha avait fait enlever tous les objets de luxe, les étoffes et les ornements, ne laissant que son lit et une grossière croix en bois. Avec ses murs nus, la chambre ressemblait à une cellule de moine. Myrrha observait un jeûne sévère et il était difficile à Arsinoé de lutter contre cette volonté obstinée et douce.

L'ennui disparut de la vie d'Arsinoé. Elle passait continuellement de l'espoir du rétablissement de Myrrha au désespoir de la perdre, et bien qu'elle ne

l'aimât pas davantage qu'auparavant, dominée par la peur de la séparation éternelle, elle comprenait mieux son amour.

Parfois, avec une pitié maternelle, Arsinoé contemplait ce visage fin et amaigri, respirant une grâce céleste, ce petit corps brûlé par un feu intérieur trop vif. Quand la malade refusait le vin et la nourriture prescrits par les médecins, Arsinoé disait, dépitée :

— Est-ce que je ne le vois pas, Myrrha? Tu cherches la mort? Que fais-tu de toi?

— N'est-ce pas égal de vivre ou de mourir? répondait la jeune fille avec une telle conviction qu'Arsinoé ne savait que répliquer :

— Tu ne m'aimes pas...

Mais Myrrha, caressante, assurait :

— Chérie! tu ne sais pas combien je t'aime! Oh! si tu pouvais seulement...

La malade n'achevait jamais et ne demandait pas à sa sœur si elle avait la foi. Mais elle fixait sur Arsinoé un regard triste, comme si elle voulait lui dire quelque chose et n'osait. Arsinoé sentait dans ce regard un muet reproche et, cependant, elle ne parlait pas non plus de la foi, et n'avait pas le courage de lui communiquer ses doutes, de crainte de lui enlever peut-être l'espérance folle de l'immortalité.

Myrrha s'affaiblissait de jour en jour, fondait comme la cire des cierges, et, à mesure, devenait plus joyeuse et plus calme.

Juventin, qui s'était enfui de Rome par crainte des poursuites de sa mère et attendait avec Didime, à

Naples, le départ du navire pour Alexandrie, venait les voir chaque soir.

Il lisait l'Évangile et racontait les légendes des saints.

Oh ! que Myrrha aurait voulu se rendre dans ces sombres cavernes, près de ces grands et mystérieux êtres ! Le désert ne lui apparaissait pas morne et stérile, mais fleuri comme le paradis terrestre, plein de merveilles, éclairé d'une lumière telle qu'on n'en trouvait nulle part ailleurs sur la terre. Elle étouffait dans la maison. Parfois, enfiévrée par les souffrances de la maladie, languissant après la Thébaïde, elle regardait les voiles blanches des navires disparaître dans le lointain et tendait vers elles ses mains pâles. Oh ! si elle avait pu s'envoler à leur suite et respirer l'air pur du désert plein de silence ! Des fois, elle essayait de se lever, assurait qu'elle se sentait mieux, qu'elle guérirait vite et, secrètement, elle espérait qu'on la laisserait partir avec Didime et Juventin quand arriverait le navire d'Alexandrie.

Anatole, le fidèle adorateur d'Arsinoé, vivait aussi à Baii. Le jeune épicurien organisait d'admirables promenades en trirème dorée, du lac d'Albano au golfe, avec de gais camarades et de jolies femmes. Il se délectait de la vue des voiles de pourpre voguant sur la mer endormie, des fusions de teintes crépusculaires sur les rochers de Caprée et d'Ischia, qui semblaient d'énormes améthystes ; il se réjouissait des railleries des amis sur la foi, de l'arome du vin, des baisers enivrants des courtisanes.

Mais chaque fois qu'il pénétrait dans la calme cellule de Myrrha, il sentait que l'autre côté de la vie lui était aussi accessible. L'innocente grâce du pâle visage de la jeune fille l'émouvait. Il voulait croire à tout ce en quoi elle avait foi : le doux Galiléen et le miracle de l'immortalité. Il écoutait les récits de Juventin et trouvait sublime la vie des anachorètes.

Anatole remarquait avec surprise que, pour lui, la vérité existait et dans l'enivrement de la vie et dans sa renonciation, dans le triomphe de la matière et dans celui de l'âme, dans la chasteté et dans la volupté. Sa pensée restait nette. Il n'éprouvait pas de remords.

Les doutes, même, lui plaisaient comme un jeu nouveau ; ces molles et profondes vagues de la vie, ces transitions du christianisme au paganisme, ne le tourmentaient pas, mais plutôt le berçaient.

Un soir, Myrrha s'endormit devant la fenêtre ouverte. En se réveillant, elle dit à Juventin, avec un sourire radieux :

— J'ai eu un rêve étrange...

— Lequel?

— Je ne me souviens pas. Il était heureux. Crois-tu que tout le monde gagnera le salut?

— Tous les justes ; les pécheurs seront punis.

— Les justes, les pécheurs!... Je ne pense pas ainsi, répondit Myrrha toujours souriante, comme si elle cherchait à se rappeler son rêve. Sais-tu, Juventin, je crois que tous, tous, seront sauvés, et Dieu n'aura pas un être perdu!

— Ainsi songeait le grand maître Origène ; il

disait : « Mon sauveur ne peut se réjouir, tant que je reste dans l'iniquité ! » Mais, c'est une hérésie...

Myrrha n'écoutait pas et continuait :

— Oui, oui ! Cela doit être ainsi, je l'ai compris maintenant : tous se sauveront, jusqu'au dernier ! Dieu ne permettra pas qu'une seule de ses créatures se perde.

— Je voudrais aussi le croire, murmura Juventin, mais je craignais...

— Il ne faut pas craindre. Où il y a l'amour, il n'y a pas de peur. Je ne crains rien.

— Et... « Lui » ? demanda Juventin.

— Qui ?

— Celui qu'on ne doit pas nommer. Le Révolté !

— Et lui aussi, lui aussi ! s'écria Myrrha avec un accent de foi hardie. Tant qu'il y aura même une âme qui n'ait pas gagné son salut, aucune créature ne jouira de la félicité complète. S'il n'y a pas de bornes à l'amour, alors tout sera en Dieu et Dieu sera en tout. Mon ami, quel bonheur ! Nous ne nous en sommes pas encore rendu compte ! Il faut tout bénir, comprends-tu ?

— Et le mal ?

— Il n'y a pas de mal, s'il n'y a pas de mort.

Par la croisée ouverte arrivait l'écho des chansons bachiques des camarades d'Anatole festoyant dans les trirèmes pourprées sur la mer bleuie par le crépuscule.

Myrrha les désigna :

— Et cela aussi est beau, il faut aussi les bénir, murmura-t-elle.

— Des chants coupables ? demanda Juventin craintif.

Myrrha secoua la tête :

— Non ! Tout est bien, tout est pur. La beauté vient de Dieu. De quoi as-tu peur, mon ami ?... Oh ! quelle liberté il faut pour aimer !... et ne crains rien. Tu ne sais pas encore quel bonheur donne la vie !

Elle soupira longuement et ajouta :

— Et quel bonheur donne la mort !

Ce fut leur dernière causerie. Myrrha resta couchée plusieurs jours, immobile et muette, sans ouvrir les yeux. Peut-être souffrait-elle beaucoup, car, par moments, ses sourcils se fronçaient douloureusement, mais un sourire doux et résigné corrigeait tout de suite cette involontaire contraction et pas un gémissement, pas une plainte n'échappèrent de ses lèvres closes.

Une fois, au milieu de la nuit, elle appela Arsinoé, assise à ses côtés. La malade parlait avec peine. Elle demanda sans ouvrir les yeux :

— Il fait jour ?

— Non, c'est la nuit encore, répondit Arsinoé ; mais le soleil se lèvera bientôt.

— Je n'entends pas... Qui es-tu ? murmura Myrrha à peine distinctement.

— C'est moi, Arsinoé.

La malade ouvrit tout à coup ses grands yeux lumineux et regarda fixement sa sœur.

— Il m'a semblé, dit Myrrha en un effort, il m'a semblé que ce n'était pas toi... que j'étais seule.

Puis, très lentement, avec difficulté, bougeant à peine, elle joignit ses mains diaphanes, paume contre paume, avec une expression craintive et suppliante. Les coins des lèvres frémirent, les sourcils s'arquèrent.

— Ne m'abandonne pas !... Quand je mourrai, ne pense pas que je ne suis plus.

Arsinoé se pencha vers elle ; mais Myrrha était trop faible pour l'embrasser, elle essaya en vain. Alors, Arsinoé approcha sa joue de ses yeux et la jeune fille, doucement, de ses longs cils, caressa son visage. C'était une de leurs habitudes d'enfance inventée par Myrrha ; on aurait cru que sur la joue frémissaient les ailes veloutées d'un papillon.

Cette dernière caresse rappela à Arsinoé toute leur vie commune, toute leur affection. Elle tomba à genoux et, pour la première fois depuis de longues années, sanglota irrésistiblement. Il lui semblait que son cœur se fondait en larmes.

— Non, Myrrha, disait-elle, je ne t'abandonnerai pas... Je resterai toujours avec toi !...

Les yeux de Myrrha s'animèrent, joyeux. Elle balbutia :

— Alors, tu...

— Oui, je veux croire, je croirai ! s'écria Arsinoé.

Et tout de suite elle s'étonna de ces paroles inattendues ; elles lui parurent un miracle et non une duperie et elle ne voulait plus les reprendre.

— J'irai dans le désert, Myrrha ; comme toi, à ta place, continua-t-elle dans un transport d'affolé amour. Et, si Dieu existe, il devra faire en sorte qu'il n'y ait

pas de mort, que nous soyons toujours ensemble !

Myrrha ferma les yeux en écoutant sa sœur et, avec un sourire d'infini apaisement, elle murmura :

— Maintenant, je vais m'endormir. Il ne me faut plus rien. Je suis bien.

Elle n'ouvrit plus les yeux, ne parla plus. Son visage était calme et sévère comme celui des morts. Elle vécut ainsi encore plusieurs jours.

Quand on approchait de ses lèvres une coupe de vin, elle avalait quelques gorgées. Quand la respiration devenait nerveuse et irrégulière, Juventin, penché au-dessus d'elle, chantait une prière ou un hymne sacré, et alors Myrrha commençait à respirer plus doucement, comme bercée.

Un soir, lorsque le soleil se fut couché derrière Ischia et Caprée, que la mer immobile se fondait avec le ciel et que la première étoile tremblait, encore indistincte, Juventin chantait à la moribonde:

Deus creator omnium,
Polique rector vestiens,
Diem decore lumine
Noctem sopora gratia...

Peut-être Myrrha avait-elle exhalé le dernier soupir aux sons de cet hymne solennel. Personne ne s'était aperçu qu'elle ne respirait plus. La vie et la mort étaient égales pour elle, parce que sa vie s'était fondue avec l'insaisissable éternité, sans souffrances, comme la tiédeur d'un beau crépuscule se fond avec la fraîcheur de la nuit.

Arsinoé enterra sa sœur dans les catacombes, et, de sa propre main, inscrivit sur la dalle : « *Myrrha, vivis !* — Myrrha, tu vis ! »

Elle ne pleura presque pas. Elle portait dans son cœur le mépris du monde et la résolution de croire en Dieu, ou, au moins, de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour croire en lui. Elle voulait distribuer sa fortune aux indigents et partir pour la Thébaïde. Le jour même où Arsinoé communiqua ses projets à son tuteur indigné, elle reçut de la Gaule une courte et énigmatique lettre du césar Julien :

« Julien, à la très noble Arsinoé, — se réjouir !

» Te souviens-tu de ce dont nous avions parlé ensemble, à Athènes, devant la statue d'Arthémise ? Te souviens-tu de notre alliance ? Grande est ma haine, mais plus grand encore mon amour ! Peut-être bientôt, le lion jettera loin de lui la peau de l'âne. En attendant, soyons doux comme des colombes, prudents comme le serpent, d'après la parole du Christ Nazaréen. »

XX

Les compositeurs d'épigrammes de la cour, qui jadis appelaient dédaigneusement Julien *victorinus* (petit conquérant) recevaient, surpris, les nouvelles des continuelles victoires du césar. Le risible se transformait en terrible. On parlait beaucoup de sortilèges, de secrètes forces démoniaques, venant au secours de l'ami de Maxime d'Ephèse.

Julien avait conquis et réuni à nouveau à l'empire romain : Argentoratum, Bracomagum, Tres Tabernæ, Salison, Numète, Vaugion, Moguintiac. Les soldats l'adoraient comme auparavant ; toujours de plus en plus, Julien se convainquait que les dieux olympiens le protégeaient. Mais, par prudence, il continuait à se rendre aux églises chrétiennes et dans la ville de Vienne, sur la rivière de Rodanum, il avait, exprès, assisté à une messe solennelle.

Au milieu de décembre, le césar conquérant revenait, après une longue campagne, pour ses quartiers d'hiver, dans sa bien-aimée ville de Parisis-Lutèce, sur les rives de la Seine.

La nuit tombait. Le ciel septentrional étonnait les Méridionaux par ses reflets vert pâle. La neige, fraîchement tombée, craquait sous les pieds des soldats.

Lutèce, bâtie sur une petite île, était environnée d'eau de tous côtés. Deux ponts en bois faisaient communiquer la ville avec les berges. Les maisons étaient d'une architecture gallo-romaine, avec de larges galeries vitrées, remplaçant les portiques ouverts des pays méridionaux. Au-dessus de la ville s'élevait la fumée d'une multitude de cheminées. Les arbres étaient couverts de givre.

Dans les jardins, le long des murs tournés vers le Midi, comme des enfants frileux, se serraient, apportés par les Romains, des figuiers soigneusement emmaillotés de paille.

Cette année-là, l'hiver était rigoureux, en dépit des vents du Sud qui soufflaient le dégel.

D'énormes glaçons blancs, se heurtant et se bousculant, flottaient sur la Seine. Les guerriers romains et grecs les regardaient surpris. Julien admirait les masses transparentes, tantôt bleues, tantôt vertes et les comparait au marbre de Phrygie, légèrement teinté de veines smaragdines.

Il y avait quelque chose, dans la beauté triste du Nord, qui le captivait et faisait vibrer son cœur, comme un lointain souvenir. On arriva au palais,

énorme bâtiment dressant les noires silhouettes de ses arcades de briques et de ses tourelles sur le ciel crépusculaire.

Julien entra dans sa bibliothèque. Il faisait froid. On alluma un grand feu dans l'âtre et on lui remit plusieurs lettres arrivées à Lutèce en son absence. L'une d'elles, d'Asie Mineure, venait de Jamblique. Julien sentit le souffle de l'Orient l'envelopper.

Au dehors, l'ouragan sévissait avec rage; le vent hurlait. On aurait dit que quelqu'un frappait dans les volets fermés. Les paupières closes, Julien crut voir les propylées de marbre, voilées d'obscurité, passer rapidement et se fondre comme des nuages dorés, dans l'horizon.

Il frissonna et se leva. Le feu était éteint. Une souris rongeait des parchemins, dans la bibliothèque.

Julien désira voir un visage humain. Avec un sourire railleur, il se souvint qu'il avait une femme. C'était une parente de l'impératrice Eusève, nommée Hélène, et que l'empereur avait, de force, mariée à Julien, peu de temps avant le départ de ce dernier pour la Gaule.

Julien n'aimait pas Hélène. Bien que plus d'une année se fût écoulée depuis leur mariage, il ne l'avait presque pas vue, ne la connaissait pas, n'avait pas passé une nuit auprès d'elle. Sa femme restait vierge.

Depuis son adolescence, elle n'avait songé qu'à être *la fiancée du Christ*. L'idée du mariage lui inspirait le dégoût. D'abord, elle se crut perdue; mais, ensuite, en voyant que Julien n'exigeait pas d'elle les

caresses conjugales, elle se calma et vécut dans le palais, comme une nonne, toujours morose, calme, entièrement vêtue de noir. Hélène, dans ses prières, avait fait vœu de chasteté.

Cette nuit, une curiosité méchante poussa Julien à se rendre dans la tour où priait sa femme. Il ouvrit la porte sans frapper et entra dans la cellule faiblement éclairée. La vierge se tenait agenouillée devant un lutrin surmonté d'une grande croix.

Julien s'approcha d'elle, en cachant d'une main la flamme de sa lampe et pendant quelques minutes la regarda, renfrogné. Elle était si absorbée par la prière, qu'elle ne le remarqua pas. Il dit :

— Hélène !

Elle jeta un cri et tourna vers Julien son visage pâle et sévère :

— Comme tu m'as effrayée !

Il contempla étrangement la grande croix, l'évangile, le lutrin, et murmura :

— Tu pries toujours ?

— Oui ; et pour toi aussi... bien-aimé césar.

— Et pour moi ? vraiment !... Avoue que tu me crois un grand pécheur, Hélène ?

Elle baissa les yeux sans répondre. Son visage se renfrogna encore davantage.

— Ne crains rien. Parle. Ne penses-tu pas que je sois spécialement fautif de quelque chose envers Dieu ?

Elle répondit tout bas :

— Spécialement ?... Oui, je pense... Ne te fâche pas...

— J'en étais sûr !... Allons, dis-le !... Je me repentirai !

Hélène reprit plus bas encore et plus sévèrement :

— Ne ris pas !... Je répondrai de ton âme devant l'Eternel...

— Toi... pour la mienne ?

— Nous sommes liés à jamais !

— Par quoi ?

— Le sacrement du mariage.

— Le mariage religieux ?... Mais, jusqu'à présent, nous sommes étrangers l'un pour l'autre, Hélène !

— J'ai peur pour ton âme, Julien ! répéta-t-elle en fixant sur lui ses yeux innocents.

Posant sa main sur son épaule, il contempla railleusement le visage pâle dont émanait un froid de chasteté. Seules, ressortaient étrangement les lèvres roses, la bouche très jolie et très petite, entr'ouverte en une expression de peur interrogative.

Julien se pencha vers elle et, avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître, l'embrassa sur les lèvres.

Elle sursauta, se précipita vers le coin opposé de la pièce et se cacha le visage dans ses mains. Puis, regardant Julien avec des yeux fous de peur, elle se signa précipitamment, en murmurant :

— Loin de moi, loin de moi, impur... Je te connais... Tu n'es pas Julien, tu es le diable... Au nom de la Très Sainte Croix, je te conjure... disparais !

La colère s'empara de Julien. Il revint vers la porte et poussa le verrou ; puis, s'approchant d'Hélène, souriant, il dit :

— Reviens à toi, Hélène... Je suis un homme, je suis ton mari... et non pas le diable !... L'Église a béni notre union...

Plus il la haïssait et plus il désirait posséder cette vierge sévère. Elle passa lentement les mains sur ses yeux :

— Pardonne-moi !... Il m'a semblé !... Tu m'as tellement effrayée, Julien !... Je sais que tu ne me désires rien de mal... Mais j'ai eu déjà des visions... Maintenant, j'ai cru aussi... « Il » rôde ici, la nuit ! Je l'ai vu deux fois... il m'a dit de toi de mauvaises choses... Depuis ce temps-là, j'ai peur... « Il » m'a dit que tu portais sur ton visage la marque de Caïn... Pourquoi me regardes-tu ainsi, Julien ?

Elle tremblait, s'appuyait contre le mur. Il s'approcha d'elle et l'enlaça.

— Que fais-tu ? Laisse-moi, laisse-moi !

Elle essaya de crier, d'appeler la servante.

— Eléphéria !... Eléphéria !

— Pourquoi appelles-tu ? Ne suis-je pas ton époux ?

Elle se prit à pleurer amèrement :

— « Mon frère !... » « Cela » ne doit pas être... Je suis la fiancée du Christ !... Je croyais que tu...

— La fiancée du césar romain ne peut être la fiancée du Christ !

— Julien !... Si tu crois en « Lui »...

Il rit :

— Je déteste le Galiléen !

En un suprême effort elle tenta de le repousser et, désespérée, s'écria :

Va-t'en !... diable ! diable !... Pourquoi m'as-tu abandonnée, Seigneur !

Julien couvrait la nuque d'Hélène d'audacieux baisers. Il lui semblait qu'il commettait un meurtre. Elle s'était tellement affaiblie dans la lutte qu'elle ne résistait qu'à peine, balbutiant :

— Aie pitié !... mon frère !

De ses mains impies il arrachait les vêtements noirs. Son âme était emplie de terreur, mais jamais dans sa vie il n'avait éprouvé un tel enivrement du mal. Tout à coup, à travers l'étoffe déchirée, jaillit la peau. Alors, ironique, avec un sourire de défi, le césar romain regarda dans le coin opposé de la cellule où la lampe scintillait faiblement, éclairant sur le mur la grande croix noire...

. . . .

XXI

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis la victoire d'Argentoratum. Julien avait délivré la Gaule des barbares. Au début du printemps, Julien, encore à Lutèce pour ses quartiers d'hiver, avait reçu une importante lettre de l'empereur Constance, apportée par le tribun Decensius.

Chaque nouvelle victoire remportée dans la Gaule vexait Constance ; c'était un coup porté au vif de sa vanité. Ce « gamin », cette « pie bavarde », ce « singe vêtu de pourpre », ce risible « conquéranet », à l'indignation des bouffons de la cour, se transformait en véritable et terrible conquérant.

Constance dépérissait de jalousie. En même temps, il essuyait défaite sur défaite, en combattant les Perses dans les provinces asiatiques. Il maigrissait, ne dormait plus, perdait l'appétit, eut deux fois des débor-

dements de bile. Les médecins de la cour étaient consternés.

Parfois, durant les nuits d'insomnie, l'empereur étendu sur son magnifique lit placé sous l'étendard sacré de Constantin, songeait :

— Eusève m'a trompé ! Sans elle j'aurais suivi les sages conseils de Catena et de Mercure... J'aurais fait égorger ce gamin dans quelque coin sombre !... J'aurais exterminé ce serpent du nid des Flavius !... Imbécile !... Je l'ai moi-même laissé s'échapper !... Et, qui sait ?... Peut-être Eusève avait-elle été sa maîtresse ?

La jalousie tardive rendait son envie plus cuisante encore.

Il ne pouvait se venger sur l'impératrice Eusève, morte maintenant. Sa seconde femme, Faustine, était une petite niaise qu'il méprisait...

Constance tourmentait ses cheveux clairsemés, que le perruquier frisait si minutieusement tous les jours, et versait des larmes de rage.

N'avait-il pas défendu l'Église ? Ne s'était-il pas acharné à la destruction de toutes les hérésies ? N'avait-il pas bâti et embelli les cloîtres ? N'accomplissait-il pas régulièrement les rites imposés ? Et quelle récompense lui était accordée !

Pour la première fois le maître de la terre sentait gronder en lui l'indignation contre le Maître éternel. La prière mauvaise expirait sur ses lèvres.

Pour assouvir un peu sa jalousie, il se décida à recourir à un moyen inusité : il fit envoyer dans toutes

les grandes villes des *lettres triomphales* ornées de lauriers et annonçant les victoires accordées par la grâce de Dieu à l'empereur Constance. Il résultait de ces lettres que Constance, et non Julien avait quatre fois traversé le Rhin; Constance qui, à l'autre bout du monde détruisait l'armée en de stupides combats; Constance et non Julien, avait failli périr sous les flèches à Argentoratum; Constance avait fait prisonnier le roi Chlodomir; Constance avait traversé les marécages et les bois impraticables, creusé les routes, assailli les forteresses, enduré la faim, la soif, la chaleur; s'était fatigué plus que les soldats, avait dormi moins qu'eux.

Le nom de Julien ne figurait même pas dans ces lettres, comme s'il n'existait pas de césar. Le peuple acclamait Constance « vainqueur des Gaules » et, dans toutes les églises, les évêques et les archevêques chantaient des prières d'actions de grâce, demandant longévité et prospérité pour l'empereur, remerciant Dieu des victoires accordées à Constance sur les barbares alamans.

Julien, en apprenant ces folies, se contenta de sourire.

Mais l'envie dévorant le cœur de l'empereur ne fut pas assouvie. Il décida d'enlever à Julien, ses meilleures légions, puis, imperceptiblement sous de fuyants prétextes, de le désarmer comme jadis Gallus, de l'attirer dans ses pièges et de lui porter alors le coup mortel.

Dans ce but, il envoya à Lutèce un habile dignitaire, le tribun Decensius, porteur d'une lettre. Il devait immédiatement choisir les meilleures légions composées des Hérules, des Bataves, des Pétulants et

des Celtes et les envoyer en Asie, à l'empereur. De plus, ce dignitaire devait prendre dans chaque légion restante trois cents guerriers parmi les plus braves, et le tribun des écuries impériales, Cintula, avait l'ordre de réunir des soldats de choix parmi les porteurs de fanion et de se mettre à leur tête pour les conduire en Orient.

Julien prévint Decensius, lui montra l'inévitable rébellion parmi les légions barbares, qui préféraient plutôt mourir que de quitter le sol natal. L'obstiné dignitaire ne prit pas ces observations en considération gardant une imperturbable morgue sur son visage jaune et rusé.

A côté d'un des ponts en bois qui réunissaient l'île de Lutèce aux berges, s'étendaient les longs bâtiments des casernes. Dès le matin, l'agitation s'empara des soldats. Seule la sévère et sage discipline imposée par Julien les contenait.

Les premières cohortes des Pétulants et des Hérules étaient parties la nuit; leurs frères, les Celtes et les Bataves, s'apprêtaient à les suivre. Cintula donnait des ordres d'une voix assurée. Un murmure courait dans la foule. Un soldat insoumis venait d'être battu à mort. Decensius traînait partout, la plume derrière l'oreille, des papiers dans les mains.

Dans la cour, sous le ciel sombre, des chariots couverts, montés sur de grandes roues, attendaient les femmes et les enfants des soldats. Les femmes se séparant du pays natal, tendaient leurs bras vers les bois et les plaines; d'autres embrassaient avec des sanglots

la terre qu'elles appelaient leur mère, pleuraient en songeant que leurs os pourriraient dans un sol étranger. D'autres encore, résignées, muettes dans leur douleur, enveloppaient dans un chiffon, une poignée de terre en souvenir. Un chien maigre, dont les côtes crevaient la peau, léchait l'essieu graissé avec du suif. Tout à coup, il s'éloigna, et le museau dans la poussière se prit à hurler. Tous se retournèrent en frémissant. Un légionnaire frappa coléreusement la bête qui, la queue entre les pattes, se sauva dans un champ, et là, s'arrêtant, reprit ses hurlements plus plaintifs encore.

Et terrible était ce hurlement traînard dans le silence imposant du crépuscule.

Le Sarmate Aragaris appartenait au nombre de ceux qui devaient quitter le Nord. Il faisait ses adieux à son fidèle ami Strombix.

— Cousin, mon cousin!... pour qui me quittes-tu? pleurnichait Strombix en avalant la soupe cédée par Aragaris qui, de chagrin, ne pouvait même manger.

— Allons, tais-toi, bête! le consolait Aragaris. Il y a assez des gémissements des femmes!... Dis-moi plutôt, toi qui es de ces pays, quels bois traverserons-nous?

— Que dis-tu, cousin? Il n'y a pas de bois; il n'y a que du sable et des roches.

— Et où se cache-t-on du soleil? demanda Aragaris incrédule.

— C'est un désert! Il y fait chaud comme sous le four de la cuisine, et il n'y a pas d'eau.

— Comment pas d'eau?... Et de la bière?

— On ne sait même pas ce que c'est!

— Tu mens!

— Que mes yeux se vident tout de suite, cousin, si dans toute l'Asie, la Mésopotamie et la Syrie, tu trouves seulement un tonneau de bière ou de miel.

— Alors, fini, mon frère! S'il fait chaud, s'il n'y a ni eau, ni bière, ni miel, on nous chasse au bout du monde, comme des bœufs à l'abattoir!

— Directement sur les cornes du diable, cousin!

Et Strombix pleura plus amèrement encore.

A ce moment, retentirent un bruit lointain et un écho de voix. Les deux amis sortirent de la caserne. Une foule de soldats qui traversaient le pont en bois, couraient vers Lutèce. Les cris se rapprochaient. L'agitation s'empara des casernes. Les guerriers sortaient sur la route, se réunissaient et criaient, en dépit des ordres, des menaces et même des coups des centurions.

— Qu'est-il arrivé? demanda un vétéran.

— On a fustigé à mort vingt soldats!

— Comment vingt?... cent!

— On fustigera tous les soldats à tour de rôle. C'est l'ordre!

Subitement, un légionnaire, les vêtements déchirés, le visage terrifié, se jeta dans la foule et cria :

— Frères! courez vite au palais! On vient d'égorger Julien!

Ces mots tombèrent comme une étincelle dans de la paille sèche. La flamme qui couvait depuis longtemps jaillit irrésistiblement. Les visages prirent des expres-

sions bestiales. Personne ne comprenait rien, ne voulait rien entendre ; tous criaient :

— Où sont les scélérats?

— Tuez les misérables !

— Qui?

— Les envoyés de l'empereur Constance!

— A bas l'empereur !

— Ah! imbéciles!... Avoir trahi un pareil chef!

Deux innocents centurions qui passaient furent saisis, jetés à terre, piétinés, presque mis en pièces. Le sang jaillit, et à cette vue les soldats devinrent plus féroces encore.

La foule, qui traversait le pont, approchait des casernes, et subitement on distingua le cri assourdissant :

— Gloire à l'empereur Julien! Gloire à Auguste Julien!

— On l'a tué!... On l'a tué!

— Taisez-vous, imbéciles!... Auguste est vivant... Nous venons de le voir!

— Le césar est vivant !

— Non plus le césar, mais l'empereur.

— Qui a dit qu'on l'avait tué?

— Où est le vaurien?

— On a voulu le tuer.

— Qui?

— Constance.

— A bas Constance! A bas les maudits eunuques!

Quelqu'un, à cheval, passa si vite dans la pénombre qu'on le reconnut à peine.

— Decensius ! Decensius ! Attrapez le brigand !

Il avait encore la plume derrière l'oreille et son encrier de campagne ballottait à sa ceinture. Il disparut accompagné d'injures et de rires. La foule grossissait. L'armée en rébellion ressemblait à une mer en furie. La colère se transforma en joie, quand on vit revenir les légions des Hérules et des Pétulants, partis la veille et révoltés eux aussi. On les embrassa ainsi que leurs femmes et leurs enfants, comme après une longue séparation. Plusieurs pleuraient de joie ; d'autres frappaient leurs boucliers. On alluma de grands feux. Des orateurs parurent. Strombix, qui, dans sa jeunesse, avait été bouffon à Antioche, sentit éclore en lui l'inspiration. Les camarades le hissèrent sur leurs épaules et faisant de grands gestes, il commença :

— *Nos quidem ad orbis terrarum extrema ut noxii pellimur et damnati.* On nous envoie au bout du monde comme des criminels ; nos familles, que nous avons, au prix du sang, rachetées de l'esclavage retomberont de nouveau sous le joug des Alamans...

Il ne put achever ; des casernes retentirent des cris perçants et le bruit, bien connu des soldats, des verges cinglant la peau : les guerriers fustigeaient le détesté centurion Cedo-Alteram. Le soldat qui frappait son supérieur jeta la verge ensanglantée et, au rire général imitant la voix joyeuse du centurion, cria :

— Donne une neuve ! *Cedo alteram !*

— Au palais ! au palais ! hurla la foule. Nommons Julien auguste ! Couronnons-le du diadème !

Tous se précipitèrent, laissant dans la cour, le centurion à demi mort, dans une mare de sang. De rares étoiles scintillaient à travers les nuages. Un vent froid soulevait la poussière.

Les grilles, les portes et les volets du palais étaient hermétiquement clos. Le bâtiment semblait inhabité.

Prévoyant la révolte, Julien ne sortait pas, ne se montrait pas aux soldats, et passait son temps en devinations. Deux jours et deux nuits, il attendit des miracles. Vêtu de la longue robe blanche des pythagoriciens, une lampe à la main, il montait l'étroit escalier qui conduisait à la plus haute tour du palais.

Là, l'attendait, observant les astres, l'aide de Maxime d'Éphèse, envoyé par lui à Julien, ce même Nogodarès qui, jadis, dans le cabaret de Syrax, au pied du mont Argos, avait prédit l'avenir au tribun Scuda.

— Eh bien? demanda Julien inquiet.

— On ne voit rien! On dirait que le ciel et la terre se sont concertés!

Une chauve-souris vola.

— Regarde!... regarde!... Peut-être, d'après son vol, pourras-tu prédire quelque chose?

La bête nocturne frôla presque de son aile froide le visage de Julien et disparut.

— L'âme d'un être proche, murmura Nogodarès. Souviens-toi : cette nuit s'accomplira quelque chose de grand...

On entendait les cris indistincts des soldats, étouffés par le vent.

— Si tu découvres un signe, viens! dit Julien en descendant à sa bibliothèque.

D'un pas inégal, il arpenta la pièce, s'arrêtant, prêtant l'oreille : il lui semblait que quelqu'un le suivait, qu'un froid extraordinaire lui tombait sur la nuque. Il se retournait, sans rien découvrir. Le sang, lourdement, battait à ses tempes. Il reprenait sa marche et, de nouveau, il lui semblait que quelqu'un murmurait à son oreille des mots qu'il n'avait pas le temps de comprendre.

Un serviteur entra, annonçant qu'un vieillard d'Athènes désirait voir le césar pour une affaire urgente. Julien eut un cri de joie et courut à sa rencontre. Il croyait voir Maxime. Il se trompait. C'était le grand hiérophante des mystères d'Eleusis, qu'il attendait aussi, impatiemment.

— Père! s'écria Julien, sauve-moi! Je dois savoir la volonté des dieux!... Allons, vite, tout est prêt!

Autour du palais retentissaient les cris assourdissants de l'armée révoltée. Les vieux murs de briques tremblèrent.

Un porte-fanion entra, livide de peur :

— La révolte! Les soldats brisent les grilles!

Julien fit un impérieux geste de la main :

— Ne craignez rien!... Après... Après... Ne laissez entrer personne chez moi!

Et prenant le hiérophante par la main, il l'entraîna dans une cave sombre et ferma sur eux une lourde porte de fer.

Tout était prêt, en effet. La flamme des torches se

reflétait dans la reproduction en argent d'Hélios-Mythra, le dieu Soleil; les trépieds fumaient; les vases sacrés emplis d'eau, de vin et de miel attendaient, ainsi que le sel et la farine, pour recouvrir le corps des victimes. Il y avait dans des cages différents oiseaux, des oies, des ramiers, des poules, un aigle et un agneau blanc qui bêlait plaintivement.

— Plus vite, plus vite, dépêchait Julien en tendant à l'hiérophante un long poignard.

Le vieillard, essoufflé, récita en hâte les prières. Il tua l'agneau, mit une partie de la chair et de la graisse sur les charbons de l'autel et, avec de mystérieux exorcismes, commença l'inspection des organes. Avec ses mains expertes, il retirait le foie, le cœur, les poumons et les regardait en tous sens.

— Le puissant sera renversé, dit-il en désignant le cœur encore tiède : une mort affreuse...

— De qui? demandait Julien. Lui ou moi?

— Je ne sais.

— Tu ne sais pas!

— César, dit le vieillard, ne te hâte pas! Ne décide rien cette nuit. Attends le jour. Les présages sont douteux...

Il n'acheva pas et prit une autre victime, un jars puis un aigle. En haut, on entendait le bruit de la foule pareil à celui d'une inondation. Des coups de bélier ébranlèrent les portes de fer. Julien n'entendait rien. Avec une curiosité avide, il examinait les organes ensanglantés.

Le vieux sacrificateur lui dit :

— Ne décide rien cette nuit. Les dieux se taisent.

— C'est bien le moment! s'écria Julien dépité.

Nogodarès entra, solennel :

— Julien, réjouis-toi!... Cette nuit, se décidera ta destinée... Dépêche-toi, il serait trop tard après...

Le mage regarda le hiérophante; le hiérophante regarda le mage.

— Attends! dit le sacrificateur d'Eleusis.

— Ose! dit Nogodarès.

Julien restait perplexe entre eux deux et les observait.

Les visages des augures restaient impénétrables.

— Que faire? murmura Julien.

Puis, il se souvint, joyeux :

— Attendez! j'ai dans ma bibliothèque un antique livre : *De la contradiction dans les augures*. Nous verrons!

Il courut à sa bibliothèque. Dans un couloir il rencontra l'évêque Dorothée, en habit sacerdotal, la croix à la main et portant le Saint Viatique.

— Qu'est-ce? demanda Julien.

— Le Saint Viatique pour ta femme agonisante césar!

Dorothée regarda sévèrement les vêtements de Julien, son pâle visage, ses mains ensanglantées.

— Ta femme, continua l'évêque, voudrait te voir avant sa mort. Viendras-tu?

— Oui!... oui! plus tard!... Oh! dieux!... encore un mauvais présage! Tout ce qu'elle fait est déplacé!

Il entra dans sa bibliothèque et commença à fouiller

parmi les parchemins. Tout à coup, il entendit une voix murmurer distinctement à son oreille :

— Ose ! ose ! ose !

— Maxime, c'est toi ! s'écria Julien en se retournant.

Il n'y avait personne dans la pièce sombre. Le cœur de Julien battait si fort qu'il y porta la main. Une sueur froide mouilla son front.

— Voilà ce que j'attendais ! murmura Julien, C'était « sa » voix ! Maintenant, c'est fini !... Je vais !

Les grilles s'effondrèrent avec fracas. Les légionnaires envahirent l'atrium. Les murs du palais frémirent à leurs cris. Le reflet pourpre des torches brilla à travers les fentes des volets, comme une lueur d'incendie. Il ne fallait pas perdre une minute. Julien enleva ses habits blancs, revêtit l'armure, le paludamentum et le casque, attacha le glaive et descendit en courant l'escalier principal qui menait à la sortie ; il ouvrit la porte et se présenta devant les soldats, le visage calme et solennel. Tous ses doutes disparurent. Dans l'action, sa volonté ne vacillait jamais. Jamais, non plus, il n'avait senti cette force intérieure, cette clarté de raisonnement et ce sang-froid ! La foule le sentit tout de suite. Le visage pâle de Julien était impérial et effrayant.

Il fit un signe de la main : le silence régna.

Julien prononca un discours : il priait les soldats de se calmer ; il ne les abandonnerait pas, ne permettrait pas qu'on les emmenât ; il convaincrait son bien-aimé frère l'empereur Constance.

— A bas Constance! interrompirent les légionnaires. A bas le fratricide! Tu es notre empereur!... Gloire à Auguste Julien l'Invincible!

Il joua admirablement l'homme surpris, presque effrayé, baissa les yeux, détourna la tête et tendit les mains, les paumes en avant, comme s'il repoussait un don criminel et s'en défendait. Les cris redoublèrent.

— Que faites-vous? s'écria Julien, feignant l'effroi. Vous me perdez et vous vous perdez! Croyez-vous que je puisse trahir mon seigneur?

— Le meurtrier de ton frère Gallus! criaient les soldats.

— Taisez-vous! répliqua Julien en s'avançant vers la foule. Vous ne savez donc pas que nous nous sommes juré...

Chaque mouvement de Julien était une ruse hypocrite. Les soldats l'entourèrent. Il tira le glaive du fourreau, le dirigea contre sa poitrine.

— Braves des braves! Mieux vaut mourir pour le césar que de trahir!

Les soldats lui saisirent les mains, le désarmèrent. Beaucoup tombèrent à ses pieds, les embrassaient en pleurant :

— Nous mourrons pour toi!

D'autres lui tendaient les mains en gémissant :

— Aie pitié!... Sois notre Auguste!

Le cœur de Julien frémit. Il aimait ces grossiers visages, l'odeur de la caserne, l'enthousiasme effréné dans lequel il sentait sa propre force.

Il remarqua que la révolte était dangereuse, d'après

ces indices : les légionnaires ne s'interrompaient pas, criaient tous ensemble, comme s'ils s'étaient concertés et se taisaient de même.

C'étaient, ou des cris assourdissants, ou un silence complet.

Enfin, Julien, comme à contre-cœur, dit en un effort qu'on aurait pu croire vrai :

— Mes enfants ! Mes camarades bien-aimés... Vous voyez... Je suis vôtre, dans la vie et dans la mort. Je ne puis rien vous refuser...

— Couronnez-le ! Le diadème ! s'écria l'armée triomphalement.

Il n'y avait pas de diadème. Strombix proposa :

— Qu'Auguste ordonne d'apporter un collier de perles de sa femme Hélène !

Julien répliqua qu'une parure de femme serait indécente et serait un mauvais présage pour inaugurer un règne.

Les soldats ne se calmaient pas : il leur fallait absolument voir un ornement brillant sur la tête de leur élu pour le croire empereur. Un légionnaire arracha à son cheval de combat le plastron de plaques de métal appelé « phalerne » et le proposa pour couronner Auguste.

Cela ne plut pas. Le plastron sentait la sueur de cheval.

On chercha impatiemment un autre ornement. Alors, le porte-dragonaire de la légion des Pétulants, le Sarmate Aragaris, retira de son cou la chaîne de métal appropriée à son grade. Julien en entoura deux

fois sa tête : cette chaîne le fit empereur romain.

— Sur le bouclier ! Sur le bouclier ! criaient les soldats.

Aragaris tendit son bouclier rond, et des centaines de bras enlevèrent l'empereur. Il vit une mer de têtes casquées, entendit, pareil au grondement du tonnerre, la cri triomphal :

— Gloire à Julien, divin Auguste !

Il lui semblait que s'accomplissait la volonté du destin. Les torches s'éteignirent. A l'orient, le ciel se raya de bandes blanches. Les disgracieuses tours du palais se dressaient noires et mornes. Une seule fenêtre était éclairée. Julien devina que ce devait être celle de la cellule où agonisait Hélène.

Quand au lever du jour l'armée fatiguée se fut dispersée, il se rendit chez sa femme.

Il était trop tard.

La morte était étendue sur sa couche virginale. Ses lèvres étaient sévèrement plissées. Julien, sans remords, mais en proie seulement à une pénible curiosité, contempla le visage livide de sa femme, et songea :

— Que voulait-elle ? Que pouvait-elle me dire ?

XXII

L'empereur Constance passait de tristes jours à Antioche. La nuit, il avait des rêves effrayants ; dans sa chambre, jusqu'au lever du jour, brûlaient six lampes, sans toutefois lui enlever la peur de l'obscurité. Pendant de longues heures, il restait seul dans une immobilité pensive, sursautant au moindre craquement.

Une fois, il vit en songe son père Constantin le Grand, tenant sur ses bras un enfant, fort et méchant. Constance prit l'enfant, l'assit sur sa main droite, s'efforcant de tenir dans la main gauche une énorme boule de cristal. Le méchant enfant poussa la boule qui tomba, se brisa et les éclats, piquant comme des aiguilles, avec une douleur intolérable, s'enfoncèrent dans le corps de Constance, dans son cerveau, dans ses yeux, dans son cœur, brillaient, sonnaient, se brisaient, brûlaient.

L'empereur s'éveilla, terrifié, inondé de sueur froide.

Il consulta les sorciers, les célèbres magiciens, les devins. On réunissait des troupes à Antioche, en vue de la campagne contre Julien. Parfois, après une longue immobilité, l'empereur était pris d'un irrésistible besoin d'action. La plupart des dignitaires trouvaient cette hâte déraisonnable et se confiaient leurs craintes sur l'état mental du souverain auguste.

L'automne touchait à sa fin, quand il quitta Antioche. A midi, sur la route, à trois mille pas de la ville, près du village d'Hypocéphale, l'empereur vit le corps mutilé d'un inconnu. Tourné vers le sud, le cadavre était étendu sur la droite de Constance à cheval ; la tête était séparée du tronc.

L'empereur pâlit et se détourna ; personne dans son entourage ne souffla mot, — tous savaient que c'était un très mauvais présage. Dans la ville de Tarse, en Cilicie, Constance sentit des frissons et de la faiblesse, mais il n'y prêta pas attention, ne consulta pas les médecins, espérant que la course à cheval, en plein soleil, sur les montagnes escarpées, produirait une réaction.

Il se dirigea vers la petite ville de Mopsucrenam, au pied du mont Taurus, dernière étape avant la sortie de Cilicie.

Plusieurs fois, en route, il eut de forts étourdissements, qui le forcèrent à descendre de cheval et à s'étendre dans une litière. Par la suite, l'ennuque Eusèvius raconta comme quoi, couché dans son palanquin, l'empereur prenait sous ses vêtements une pierre précieuse sur laquelle était gravé le profil de la défunte

impératrice Eusève-Aurèle et l'embrassait tendrement.

A un des carrefours, il demanda où menait la route opposée, et quand on lui répondit : « Au palais abandonné des rois de Cappadoce, à Macellum, » son visage se rembrunit.

On n'atteignit Mopsucrène qu'à la tombée de la nuit. Constance était fatigué et sombre. A peine était-il entré dans la maison qui lui était préparée, qu'un des courtisans, par irréflexion, malgré la défense d'Eusèvius, annonça à l'empereur que deux courriers des provinces du sud l'attendaient.

Constance ordonna de les faire venir, en dépit des supplications d'Eusèvius, son chambellan favori qui lui conseillait de remettre les affaires au lendemain. Mais l'empereur assurait qu'il se sentait mieux, qu'il n'éprouvait qu'une légère douleur à la nuque.

On fit venir le premier courrier, tremblant et livide.

— Dis tout !... tout de suite ! s'écria Constance, effrayé de l'expression de ce visage.

Le courrier raconta l'audace de Julien. Le césar, devant l'armée assemblée, avait déchiré la lettre de l'empereur. La Gaule, la Panonie, l'Aquitaine, s'étaient rendues à Julien. Les traîtres s'avançaient à la rencontre de Constance, avec toutes les légions disponibles dans leurs régions.

L'empereur se leva, le visage défiguré par la fureur, et, saisissant le messager à la gorge :

— Tu mens, misérable ! Tu mens, tu mens !... Il y a encore un Dieu dans les cieux, protecteur des

rois de la terre... Il ne permettra pas, entendez-vous!... imbéciles!... Il ne permettra pas...

Il eut une faiblesse et de la main se voila les yeux.

Le courrier, plus mort que vif, se glissa vers la sortie.

— Demain! balbutiait Constance éperdu; demain, il faut partir! Absolument... directement, à travers les montagnes... par marches forcées... à Constantinople!

Eusèvius s'approcha de lui, courbé servilement:

— Divin Auguste! Le Seigneur Dieu t'a fait don, à toi son élu, de la victoire sur tes ennemis. Tu as anéanti Maxence, Constant, Vitrion, Gallus... Tu anéantiras l'impie...

Mais Constance, sans écouter, murmura en dodelinant la tête :

— Alors, « Il » n'existe pas, si tout cela est vrai, et, — je suis seul!... Que quelqu'un ose dire qu'« Il » existe, quand s'accomplissent de semblables forfaits!... J'y ai songé depuis longtemps...

Il promena sur les assistants son regard terne et dit :

— Appelez l'autre...

Le médecin s'approcha de lui, courtisan élégant au visage rasé et rose, un Arménien jouant à l'aristocrate romain. Il observa respectueusement à l'empereur qu'une émotion trop vive pourrait lui être nuisible, qu'il devait prendre du repos... Constance l'éloigna comme une mouche tracassière.

On fit entrer le second courrier, le tribun des écu-

ries impériales, Cintula, échappé de Lutèce. Il apprit une nouvelle terrible : les habitants de Sirmium avaient ouvert leurs portes à Julien et l'avaient accueilli comme le sauveur de la patrie ; dans deux jours, il devait sortir sur la grande route romaine menant à Constantinople.

L'empereur n'entendit ou ne comprit pas les derniers mots du messager ; mais son visage devint étrangement immobile. Il fit un geste pour congédier tout le monde. Eusèvius, seul, resta pour causer des affaires.

Au bout d'un quart d'heure, Constance ordonna de le conduire à sa chambre et fit quelques pas. Puis, un cri s'échappa de sa poitrine, il porta les mains à sa tête, comme s'il avait senti subitement une atroce douleur et vacilla. Les courtisans le soutinrent.

L'empereur n'avait pas perdu connaissance. A son visage, à ses mouvements, à ses veines gonflées sur le front, il était visible qu'il tentait des efforts inouïs pour parler. Enfin, il balbutia lentement, mot par mot, comme si un carcan étreignait sa gorge.

— Je... veux... parler... et je... je ne... puis...

Ce furent ses dernières paroles. La paralysie avait frappé tout le côté droit et le bras et la jambe pendaient inertes.

On le porta sur son lit.

Mais ses yeux brillaient de pensée, il s'efforçait de dire quelque chose, un ordre important peut-être, et ses lèvres ne rendaient que des sons confus pareils à de faibles mugissements. Personne ne comprenait ce

qu'il désirait et le malade fixait, à tour de rôle, sur tous les assistants, son regard clair. Les eunuques, les courtisans, les chefs d'armée, les esclaves se pressaient autour du moribond, voulaient et ne savaient en quoi le servir pour la dernière fois.

Par moments, la colère se lisait dans le regard limpide et le mugissement devenait rauque.

Enfin Eusèvius comprit et apporta des tablettes de cire. A leur vue, l'empereur eut un éclair de joie et saisit maladroitement, comme un enfant, le style d'acier. Après de longs efforts, il réussit à tracer quelques lettres sur la cire molle, et les courtisans, avec peine, déchiffrèrent le mot *baptême*. Constance fixa sur Eusèvius un regard suppliant et tous s'étonnèrent de ne pas avoir compris plus tôt. L'empereur désirait être baptisé avant sa mort, ayant toujours, à l'exemple de son père Constantin, remis ce sacrement à la dernière minute, convaincu qu'il pouvait miraculeusement débarrasser son âme de tous les péchés, la rendre *blanche comme la neige*.

On courut chercher l'évêque : il n'en existait pas à Mopsucrène, et on dut recourir au prêtre arien de la basilique. C'était un homme timide, au visage d'oiseau, au nez rouge, à la barbe de bouc, avec des manières provinciales.

Quand on vint le chercher, le P. Nymphodion dégustait sa dixième coupe de vin et semblait trop gai. On ne put jamais parvenir à lui expliquer de quoi il s'agissait et il se fâchait croyant qu'on se moquait de lui. Mais quand on eut réussi à le convaincre que le

sort le désignait pour baptiser l'empereur, il faillit perdre la raison.

Lorsqu'il entra dans la chambre du malade, l'empereur regarda si humblement le tremblant P. Nymphodion, que l'on comprit qu'il avait peur de mourir et désirait hâter la cérémonie.

Dans toute la ville on chercha un bassin d'or ou d'argent, en vain. Il est vrai qu'il y en avait un tout orné de pierres précieuses ; mais il servait aux mystères bachiques du dieu Dionys et on lui préféra le vulgaire bassin de cuivre servant aux paroissiens de la basilique. On l'approcha du lit et on y versa de l'eau chaude. Le médecin voulut se rendre compte de la température, mais l'empereur fit un brusque mouvement et mugit comme s'il eût craint qu'on ne souillât l'eau.

On enleva la tunique du moribond et de forts légionnaires le soulevèrent sur leurs bras comme un enfant et le plongèrent dans l'eau.

Le visage amaigri, Constance, les yeux grands ouverts, fixes, regardait la croix brillante qui surmontait le labarum, l'étendard de drap d'or de Constantin. C'était un regard obstiné, sans pensée, comme celui des enfants, lorsqu'ils fixent un objet étincelant et ne peuvent s'en détourner.

La cérémonie ne calma pas le malade qui semblait avoir tout oublié. Pour la dernière fois la volonté parut dans ses yeux quand Eusèvius lui tendit à nouveau les tablettes de cire. Mais Constance ne pouvait plus écrire, il traça seulement le nom de « Julien »

sans que personne pût savoir s'il voulait pardonner à son ennemi ou s'il léguait sa vengeance?

Il agonisa pendant trois jours. Les courtisans murmuraient entre eux qu'il voulait mourir et ne pouvait pas, — ce qui était une punition spéciale de Dieu. Cependant, par habitude, ils nommaient toujours le moribond « divin Auguste », « Sainteté » et « Éternel! »

Il devait souffrir; le mugissement se transforma en un râle continu qui ne cessait ni jour, ni nuit. Ces sons étaient si égaux, si ininterrompus qu'on n'aurait pu croire qu'ils s'échappaient d'une poitrine humaine.

Les courtisans venaient et sortaient, attendant toujours la fin. Seul, l'eunuque Eusèvius ne quittait pas d'une seconde son maître.

Le grand chambellan avait bien des crimes sur la conscience; tous les fils embrouillés des rapports, des espionnages, des dissensions ecclésiastiques, étaient réunis entre ses mains. Mais il était l'unique qui, dans tout le palais, aimât son maître en fidèle esclave.

La nuit, quand tout le monde s'endormait ou se retirait, fatigué par les trop longues souffrances, Eusèvius restait auprès du lit. Il arrangeait les oreillers, rafraîchissait les lèvres séchées avec de la glace ou bien il s'agenouillait aux pieds de l'empereur et priait. Quand personne ne pouvait le voir, Eusèvius soulevait doucement la couverture de pourpre et embrassait en pleurant les pieds pâles et engourdis du moribond. Une fois même, il lui sembla que Constance avait remarqué cette caresse et le remerciait du regard. Quel-

que chose de fraternel et de tendre avait alors flotté entre ces hommes cruels, malheureux et solitaires.

Eusèvius ferma les yeux de l'empereur et vit sur son visage, pendant tant d'années marqué de la grandeur éphémère, régner la véritable grandeur de la mort.

Et sur Constance, résonnèrent ces paroles que, selon l'habitude, l'Église récitait, avant la descente dans la tombe, sur les mortelles dépouilles des empereurs romains :

« Relève-toi, ô roi de la terre, rends-toi à l'appel du Roi des rois, afin qu'il te juge! »

XXIII

Non loin du défilé montagneux du Succos, à la frontière mitoyenne de l'Illyrie et de la Thrace, dans une forêt de hêtres, deux hommes longeaient, la nuit, un étroit sentier. C'étaient l'empereur Julien et l'enchanteur Maxime.

La pleine lune brillait dans un ciel pur et éclairait d'une lumière étrange l'or et la pourpre des feuilles d'automne. De temps à autre, avec un léger bruissement, tombait une feuille jaune. L'atmosphère était imprégnée d'humidité, d'un relent d'automne tardif, doux et frais, et en même temps triste, évoquant la mort. Les molles feuilles gémissaient sous les pas des marcheurs. Autour d'eux, dans le bois silencieux, régnait une magnificence de somptueuses funérailles.

— Maître, demanda Julien, pourquoi n'ai-je pas

cette légèreté divine, cette gaieté, qui rendaient superbes les hommes de la Hellade?

— Tu n'es pas hélléniste.

Julien soupira :

— Hélas ! nos ancêtres sont de sauvages barbares, les Mèdes. Dans mes veines coule le sang lourd du Nord. Je ne suis pas un fils d'Hellènes !

— Mon ami, la Hellade n'a jamais existé, murmura Maxime avec son éternel sourire séducteur.

— Que veux-tu dire? demanda Julien.

— La Hellade que tu aimes n'a pas existé.

— Ma croyance est inutile?

— On ne peut croire, répondit Maxime, qu'en ce qui n'est pas, mais sera. Ta Hellade existera, sera le règne des hommes divins, audacieux, ne craignant rien !

— Ne craignant rien !... Maître, tu possèdes de puissants sortilèges... délivre mon âme de la peur !

— La peur de quoi?

— Je ne saurais te dire ; mais j'ai peur depuis mon enfance... de la vie, de la mort, de moi-même, du mystère qui est en tout, des ténèbres... J'avais une vieille nourrice, Labda, pareille à une vieille parque, qui me racontait les terribles traditions de la famille des Flavius. Ces contes bêtes de vieille femme résonnent à mes oreilles, la nuit, quand je suis seul; ces contes terribles me perdront... Je veux être joyeux comme les antiques Hellènes... et je ne puis !... Il me semble, parfois, que je suis lâche. Maître !... maître ! sauve-moi ! délivre-moi de cette peur éternelle, de ces ténèbres !...

— Allons! je sais ce qu'il te faut! dit Maxime solennel. Je t'épurerai de la corruption galiléenne, de l'ombre du Golgotha par le rayonnement de Mithra ; je réchaufferai ton corps, glacé par l'eau du baptême, avec le sang chaud du dieu Soleil!... Oh! mon fils! réjouis-toi, je te donnerai une liberté et une joie telles qu'aucun homme ne les a encore jamais possédées sur cette terre!

Ils sortirent du bois et suivirent un étroit sentier creusé dans la roche au-dessus d'un abîme où bouillonnait un torrent. Les pierres, qui se détachaient sous leurs pieds, roulaient en éveillant un écho terrible. La neige couvrait la cime du mont Rhodope. Julien et Maxime pénétrèrent dans une caverne : le temple du Soleil-Mithra où s'accomplissaient des mystères défendus par les lois romaines.

Il n'y avait là aucun luxe; dans les murs nus étaient taillés des signes cabalistiques de la science de Zoroastre, tels que triangles, cercles enlacés, constellations, monstres ailés. Des torches lançaient des flammes ternes et les sacrificateurs hiérophantes, vêtus de longues et étranges robes, se mouvaient comme des ombres.

On habilla Julien de la robe olympienne brodée de dragons indiens, d'étoiles, de soleils et de griffons hyperboréens. On lui donna une torche dans la main droite.

Maxime, à l'avance, l'avait prévenu des réponses qu'il devait faire au hiérophante et Julien les avait apprises par cœur, bien que leur signification ne dût lui être accessible qu'au moment des mystères.

Avec Maxime il descendit les marches creusées dans

15

la terre et conduisant à une profonde et longue fosse, étouffante et humide, sur laquelle on abaissait une trappe criblée de trous comme une passoire.

Sur le bois retentirent des piétinements de sabots : les sacrificateurs plaçaient sur la trappe trois taureaux noirs, trois blancs et un taureau roux dont les cornes et les sabots étaient dorés. Les hiérophantes entonnèrent un hymne auquel répondaient les beuglements des bêtes que l'on tuait à coups de cognée. Elles tombaient sur les genoux. luttaient, et la trappe tremblait sous leur poids, tandis que les voûtes de la caverne résonnaient aux cris du taureau roux que les sacrificateurs appelaient le dieu Mithra, Le sang filtrait à travers les trous de la trappe, tombait comme une chaude rosée sur la tête de Julien.

C'était le plus grand mystère païen que cette *taurobolie,* sacrifice des taureaux consacrés au soleil.

Julien jeta ses vêtements supérieurs et, vêtu seulement de la tunique blanche, offrit sa tête, son visage, sa poitrine, tous ses membres, au ruissellement du sang, à la terrible pluie vivante.

Alors Maxime, secouant la torche, dit :

— Ton âme se baigne dans le sang expiatoire du dieu Soleil ; dans le plus pur sang du cœur, toujours radieux du dieu Soleil ; dans sa lumière matinale et crépusculaire. Crains-tu encore quelque chose, mortel ?

— Oui ! répondit Julien.

— Ton âme devient une parcelle du dieu Soleil. Mithra intarissable et insaisissable t'adopte. Crains-tu encore quelque chose, mortel ?

— Je ne crains plus rien sur la terre! répliqua Julien couvert de sang de la tête aux pieds. Je suis comme Lui!

— Prends donc cette couronne! dit Maxime en posant avec la pointe de son glaive une couronne d'acanthe sur la tête de Julien.

Mais Julien jeta à terre la couronne en s'écriant :

— Le soleil seul est ma couronne! Le soleil seul est ma couronne!

Puis il piétina les acanthes et, levant les bras au ciel, il dit pour la troisième fois :

— Maintenant et jusqu'à la mort, le soleil est ma couronne!

Le mystère était achevé. Maxime embrassa l'initié et sur les lèvres du vieillard flotta un énigmatique sourire.

Lorsqu'ils retraversèrent le bois de hêtres, l'empereur s'adressa à l'enchanteur :

— Maxime, il me semble parfois que tu me caches le principal...

Et il tourna vers le vieillard son visage pâle, duquel, selon l'habitude, il n'avait pas essuyé les traces du sang sacré.

— Que veux-tu savoir, Julien!

— Qu'adviendra-t-il de moi?

— Tu vaincras.

— Et Constance?

— Constance n'est plus.

— Que dis-tu?

— Attends!... Le soleil éclairera ta gloire!

Julien n'osa pas questionner. Tous deux, silencieux, regagnèrent le camp. Dans la tente de Julien un courrier d'Asie Mineure, le tribun Cintula, attendait. Il s'agenouilla et baisa le bord du paludamentum impérial.

— Gloire au divin Auguste Julien !

— Tu viens de la part de Constance, Cintula?

— Constance n'est plus.

— Comment?

Julien frémit, et regarda Maxime qui restait impassible.

— Par la volonté de Dieu, continua Cintula, ton ennemi s'est éteint dans la ville de Mopsucrène, non loin de Macellum.

Le soir, l'armée fut assemblée sur la colline; la mort de Constance était déjà connue.

Auguste-Claude-Flavius Julien se plaça sur un monticule, de façon que tous les guerriers pussent le voir, sans couronne, sans glaive, sans cuirasse, enveloppé de la tête aux pieds dans la pourpre. Pour cacher les traces du sang qu'on ne devait pas laver, il avait étendu l'étoffe de pourpre sur sa tête et l'avait fait retomber sur son front. Dans cet habillement, il ressemblait bien plus à un sacrificateur qu'à un empereur.

Derrière lui rougissait le bois servant d'assise au mont Hémus ; au-dessus de sa tête un érable étendait comme une bannière dorée ses branches jaunies. On découvrait à perte de vue la plaine de Thrace, traversée par la route romaine pavée de marbre blanc et

qui courait triomphale jusqu'aux vagues de la Propontide.

Julien observait l'armée. Quand les légions bougeaient, les éclairs rouges du soleil couchant se reflétaient sur les casques, les cuirasses et les aigles ; les lances, au-dessus des cohortes, semblaient des cierges allumés.

A côté de Julien se tenait Maxime qui murmurait à son oreille :

— Regarde!... quelle gloire ! Ton heure est venue, n'hésite pas !

L'enchanteur désigna la bannière chrétienne, le labarum, surmontée du monogramme du Christ et faite pour l'armée romaine d'après l'étendard de feu portant l'inscription : « Par cela tu vaincras ! » que Constantin le Grand avait vue dans le ciel.

Les troupes se turent. Julien, d'une voix forte et solennelle, dit :

— Mes enfants, nos travaux sont achevés ! Nous allons à Constantinople. Rendez grâce aux Olympiens qui nous ont donné la victoire !

Ces mots ne furent entendus que par les premiers rangs de l'armée qui comptaient de nombreux chrétiens. L'agitation s'empara d'eux.

— Seigneur, aie pitié de nous ! Qu'est-ce ? dit l'un.

— Tu vois ce vieillard à barbe blanche? dit un autre à son camarade.

— Oui.

— C'est le diable qui, sous les traits de Maxime l'Enchanteur, tente l'empereur !

Mais des rangs éloignés qui n'avaient pas entendu les paroles de Julien, s'éleva cet enthousiaste cri :

— Gloire au divin Auguste ! Gloire ! Gloire !

Et, toujours plus fort, des quatre extrémités de la colline couverte par les légions montait ce cri répété par des milliers de voix :

— Gloire !... Gloire !...

Les montagnes, l'air, la terre, le bois frémirent à la voix de la foule.

— Regardez ! regardez ! murmuraient les chrétiens terrifiés. On incline le labarum !

— Qu'est-ce ? Qu'est-ce ?

En effet, on inclinait devant l'empereur, la bannière sacrée, une de celles bénies par Constantin l'Apostolique.

Un soldat-forgeron sortit du bois, avec un réchaud et des pinces rougies à blanc.

L'empereur, livide malgré les reflets de la pourpre et du soleil, arracha de la hampe du labarum la croix d'or et le monogramme de pierres précieuses. Les perles, les émeraudes et les rubis se dispersèrent et la fine croix s'enfonçant dans la terre, plia sous la sandale du césar romain.

Maxime retira d'un écrin une statuette en argent du dieu Soleil, Mythra-Hélios, et le forgeron, en quelques instants, la souda à la hampe du labarum.

Avant que l'armée fût revenue de son effroi, la bannière sacrée de Constantin s'éleva au-dessus de la tête de l'empereur, couronnée de l'idole d'Apollon.

Un vieux guerrier, dévot chrétien, se détourna et se voila les yeux pour ne pas voir pareille horreur.

— Sacrilège ! balbutia-t-il en pâlissant.

— Malheur ! Malheur sur nous ! gémit un autre. Le diable a séduit l'empereur !

Julien s'agenouilla devant l'étendard, et tendant les bras vers la statuette d'argent, s'écria :

— Gloire au Soleil invincible, roi de tous les dieux !.,. Auguste adore l'éternel Hélios, dieu de lumière, dieu de la raison, dieu de la gaieté et de la beauté olympiennes !

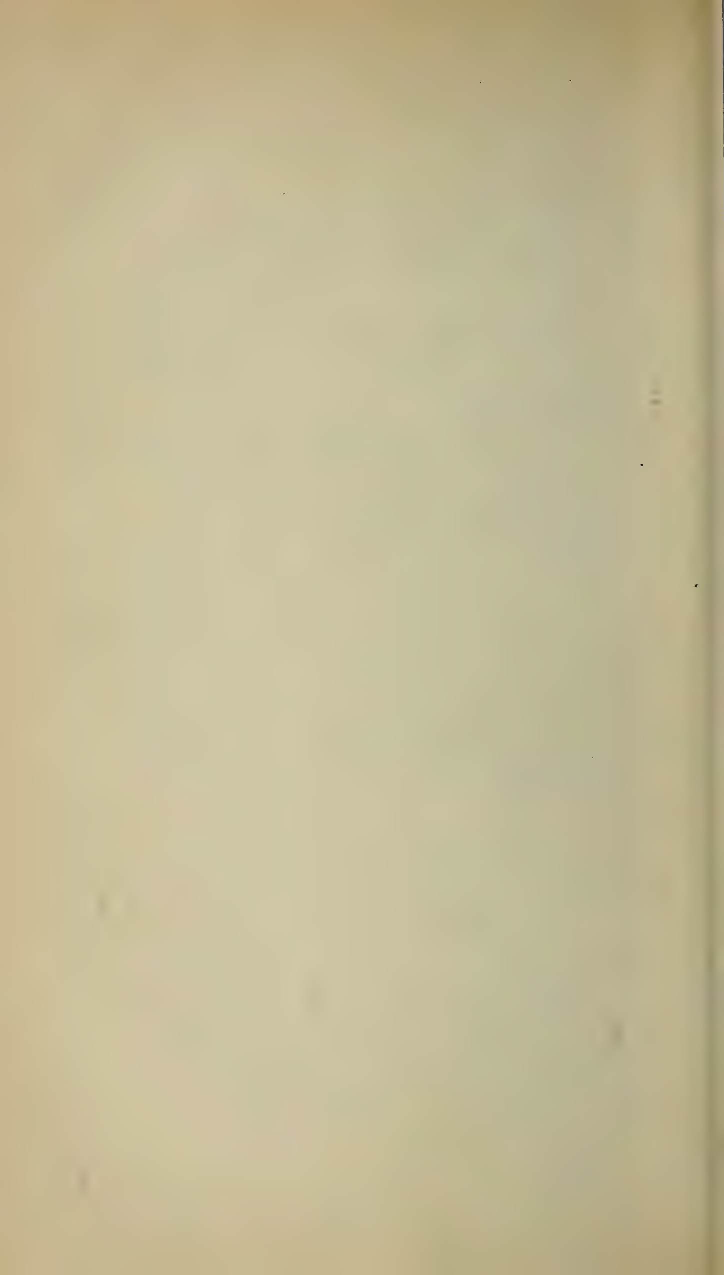
Les derniers rayons du soleil se reflétèrent sur le visage impudemment beau du dieu de Delphes, dont la tête était entourée de rayons d'argent.

Les légions se taisaient ; un tel silence régna, qu'on entendait dans le bois tomber les feuilles mortes.

Et de l'incendie du couchant, de la pourpre du sacrificateur, et du bois flétri, de tout émanait une magnificence de somptueuses funérailles.

Un des soldats placés au premier rang murmura si distinctement que Julien l'entendit et frissonna :

— Antéchrist !



SECONDE PARTIE

I

A côté des écuries, dans l'hippodrome de Constantinople, se trouvait une pièce, espèce de loge pour les écuyers, les écuyères, les mimes et les conducteurs de chars. Même dans la journée, des lampes brûlaient dans ce recoin étouffant, imprégné d'odeur de fumier. Lorsque la portière se soulevait, un aveuglant jet de lumière envahissait la loge ; on apercevait dans le lointain ensoleillé les gradins vides, le grandiose escalier réunissant la loge impériale aux appartements du palais de Constantin, les flèches de pierre des obélisques égyptiens et, au centre, sur le sable jaune, un gigantesque autel à sacrifices, fait de trois serpents de bronze, enlacés, dont les têtes plates supportaient un trépied de Delphes, d'un merveilleux travail.

Parfois, de l'arène parvenaient des claquements de fouet, les cris des écuyers, les ébrouements des chevaux

15.

et, sur le sable mou, les frôlements des roues, pareils à un frôlement d'ailes.

Ce n'était pas une course, mais simplement les exercices préparatoires pour les vrais jeux qui devaient avoir lieu à quelques jours de là.

Dans un coin de l'écurie, un athlète nu, frotté d'huile, couvert de poussière, une ceinture de cuir autour des reins, soulevait et abaissait des haltères. Rejetant en arrière sa tête chevelue, il arquait tellement son dos que les os craquaient aux articulations, le visage bleuissait et les veines de son cou se gonflaient à chaque mouvement.

Précédée par des esclaves, une jeune patricienne byzantine, vêtue d'une élégante robe matinale, un voile jeté sur la tête, couvrant des traits aristocratiques et fanés déjà, s'approcha de l'athlète.

C'était une zélée chrétienne, aimée de tous les moines pour ses généreuses donations aux monastères et ses abondantes charités, la veuve d'un sénateur romain. D'abord, elle cacha ses aventures ; mais bientôt elle s'aperçut qu'unir l'amour de l'Église à l'amour du cirque était la mode nouvelle.

Tout le monde savait que Stratonice détestait les « petits maîtres » de Constantinople, frisés et fardés, nerveux et capricieux comme elle-même. Tel était son tempérament, de mêler les plus précieux parfums d'Arabie, à l'énervante chaleur de l'écurie et du cirque.

Après les chaudes larmes de repentir, après d'émouvantes confessions à d'habiles confesseurs, cette petite

femme, frêle et délicate comme un bibelot taillé dans l'ivoire, éprouvait le besoin des caresses grossières d'un célèbre écuyer.

Stratonice regardait les exercices de l'athlète, en fine connaisseuse, tandis que le gymnaste, gardant une gravité hébétée sur son visage de bœuf, ne lui accordait aucune attention. Elle murmurait quelque chose à l'oreille de son esclave et, avec un naïf étonnement, admirait le dos puissant, les terribles muscles d'hercule qui roulaient sous la peau rouge des épaules quand, se dépliant et aspirant lentement l'air dans ses poumons, comme un soufflet de forge, l'athlète soulevait, au-dessus de sa belle tête de fauve, les haltères de fer.

Le rideau se releva, la foule des spectateurs se recula, et deux juments cappadociennes, blanche et noire, pénétrèrent dans l'écurie, montées par une jeune écuyère qui, adroitement, avec un cri guttural, sauta d'une bête sur l'autre, et, enfin, à terre.

Elle était solide, saine et gaie comme ses juments.

Sur son corps sans vêtements, brillaient de fines gouttes de sueur.

Aimablement accourut vers elle l'élégant sous-diacre de la basilique des Saints-Apôtres, Zéphirin, grand amateur de cirque, connaisseur de chevaux et habitué de toutes les courses, pariant de fortes sommes pour les « bleus » *(vinetà)* contre les « verts » *(prasina)*.

Avec ses bottes de maroquin sur talons rouges, ses yeux fardés, ses cheveux frisés, Zéphirin ressemblait beaucoup plus à une jeune fille qu'à un serviteur

d'église. Derrière lui se tenait un esclave chargé de paquets d'étoffes, de boîtes, d'achats de toutes sortes provenant de magasins renommés.

— Krokala, voilà les parfums que tu demandais avant-hier.

Le sous-diacre tendit à l'écuyère un flacon cacheté de cire bleue.

— J'ai couru les magasins toute la matinée. Je n'en ai trouvé que dans un seul. C'est du pur nard ! On l'a apporté hier d'Appameïos !

— Et qu'est-ce que ces achats ! demanda Krokala.

— De la soie à la mode, des parures.

— Toujours pour ta...?

— Oui, toujours pour ma très noble sœur, la dévote matrone Bézilla. Il faut aider ses proches. Elle n'a confiance que dans mon goût pour le choix des étoffes. Depuis le lever de l'aurore, je suis à ses ordres ! J'en perds la tête, mais je ne me plains pas ; non !... non !... Bézilla est si bonne... Une si sainte femme...

— Malheureusement, vieille ! rit Krokala... Eh ! gamin ! essuie la sueur de la jument noire avec de fraîches feuilles de figuier !

— La vieillesse a aussi ses qualités ! répliqua le sous-diacre, en frottant ses mains blanches chargées de bagues.

Puis il murmura à l'oreille de Krokala :

— Ce soir ?

— Je ne sais vraiment... peut-être... Veux-tu m'apporter quelque chose ?

— Ne crains rien, Krokala, je ne viendrai pas les mains vides. Il y a un morceau d'étoffe... un dessin merveilleux !

Il approcha deux doigts de sa bouche, les embrassa en ajoutant :

— Un éblouissement !

— Où l'as-tu trouvé ?

— Naturellement chez Pyrmix, près des bains. Pour qui me prends-tu ? Tu pourras faire de cela un long *tarantinidion*. Tu ne peux te figurer quelle broderie !... Que crois-tu ?

— Je ne sais !... Des fleurs, des bêtes.

— Avec de l'or et des soies, toute l'histoire du cynique Diogène.

— Ah ! ce doit être joli ! s'écria l'écuyère. Viens, viens absolument, je t'attendrai !

Zéphirin regarda la pendule de sable, la *klepsydre*, posée dans un renfoncement du mur.

— Je suis en retard, tout à fait ! Il me faut passer chez un usurier, chez un joaillier, chez le patriarche, puis à l'église... Au revoir !

— N'oublie pas ! lui cria Krokala avec un geste gamin.

Le sous-diacre disparut, suivi de son esclave.

Une foule d'écuyers, de danseuses, de gymnastes, de dompteurs envahit les écuries. Le visage abrité sous un masque, le gladiateur Mermillion chauffait à blanc une barre de fer. Il domptait un lion nouvellement reçu d'Afrique et qui rugissait derrière le mur.

— Tu me mèneras au tombeau, ma petite fille, et

tu gagneras toi-même ta perdition! Oh! là là! que mes reins me font mal! Je n'en puis plus.

— C'est toi, grand-père Gnyphon? Que veux-tu? demanda Krokala ennuyée.

Gnyphon était un petit vieillard aux yeux larmoyants et rusés, brillants sous des sourcils qui bougeaient comme deux souris blanches, et un nez violet d'ivrognerie. Il portait le pantalon lydien, raccommodé en tous sens, et sur la tête un bonnet phrygien.

— Tu viens encore chercher de l'argent, se fâchait Krokala. Tu es encore ivre.

— C'est un péché de parler ainsi. Tu répondras de mon âme devant Dieu. Songe à quoi tu m'as amené! J'habite maintenant le quartier des Smokates, je loue une petite cave à un sculpteur d'idoles que, chaque jour, je vois créer dans le marbre ses horribles images! Crois-tu que ce soit agréable pour un chrétien? Je n'ai pas plutôt ouvert les yeux : toc, toc, toc, le patron frappe le marbre, met au jour des diables blancs, des dieux maudits qui se moquent de moi!... Comment ne pas courir au cabaret? Oh!... Seigneur, aie pitié de nous! Je traîne dans l'horreur païenne, comme un porc dans des ordures! Et tout nous sera compté... Et qui sera responsable?... Toi! Les foules ne mangent pas ton argent et tu laisses un pauvre vieillard...

— Tu mens, Gnyphon, tu n'es pas pauvre, tu es avare! Tu as une cassette sous ton lit.

Gnyphon fit des gestes désespérés :

— Tais-toi!... Tais-toi!

Pour changer de conversation, il dit :

— Sais-tu où je vais ?

— Au cabaret, certainement.

— Pis que cela ! au temple de Dionys ? Ce temple, epuis le saint Constantin, était enterré sous les écombres, et demain, par ordre auguste de l'empereur ulien, il resplendira à nouveau. Je me suis loué pour nettoyage... bien que je sache que j'y perdrai mon me et serai voué à l'enfer !.... Mais je me suis laissé nter... parce que je suis pauvre et affamé... Je n'ai as de soutien auprès de ma petite-fille !... Voilà à quoi suis arrivé !

— Laisse-moi tranquille, Gnyphon ! Tiens !... a-t'en ! et ne viens plus quand tu seras ivre !

Krokala jeta à son grand-père quelques pièces 'argent, puis sautant sur un étalon d'Illyrie, et, debout ır sa croupe, le frappant de la cravache, galopa dans hippodrome. Gnyphon, claquant de la langue, dit rgueilleusement :

— Dire que c'est moi qui l'ai élevée !

Et le vieillard désigna fièrement Krokala.

Le corps ferme et nu de l'écuyère brillait sous les ayons du soleil matinal et les cheveux roux, défaits, ottants, étaient assortis à la robe de l'étalon.

— Eh ! Zotick ! cria Gnyphon au vieil esclave qui amassait le crottin dans une corbeille. Viens avec moi ettoyer le temple de Dionys. Tu es maître, en cette natière. Je te donnerai trois oboles.

— Pourquoi pas ? répondit Zotick. Le temps d'arran-er la lampe devant la déesse, et je suis à toi...

C'était Atalante, la déesse des écuyers, des écurie
et du fumier.

Grossièrement taillée dans le bois, enfumée, pareill
à un billot, Atalante était placée dans une humid
encoignure ; mais Zotick, élevé parmi les chevaux
l'adorait, priait devant elle en pleurant, ornait se
pieds grossiers d'odorantes violettes, et croyait qu'ell
guérissait tous ses maux, le préserverait dans la vie e
dans la mort.

Gnyphon et Zotick sortirent sur la place, le forur
de Constantin, tout rond, avec des colonnades et de
arcs de triomphe. Au milieu s'élevait sur u
socle une gigantesque colonne de porphyre, portar
à son faîte, haut de plus de cent vingt coudées, l
statue en bronze d'Apollon, par Phidias, enlevée d'un
ville de Phrygie. La tête du dieu Soleil avait été brisé
et, avec un manque de goût barbare, on avait accol
au corps de l'idole la tête de l'empereur chrétier
Constantin l'Apostolique.

Son front était entouré de rayons d'or ; dans s
main droite, Apollon-Constantin tenait le sceptre e
dans la gauche le globe. Aux pieds du colosse s
dressait une petite chapelle chrétienne, un genre c
Palladium. On y officiait encore du temps de Cons
tance. Les chrétiens se défendaient, par cet argumen
que dans le corps de bronze d'Apollon, dans la poitrir
même du dieu Soleil, était enfermé un talisman, u
morceau de la Très Sainte Croix, apporté de Jéru
salem. L'empereur Julien fit fermer cette chapell
Gnyphon et Zotick longèrent une rue longue et étroit

qui menait directement aux escaliers de Chalcédoine, non loin du fort. Beaucoup de bâtiments se construisaient encore, d'autres se reconstruisaient, ils avaient été élevés si hâtivement pour plaire à Constance, qu'ils s'écroulaient déjà. En bas, piétinaient des curieux, s'arrêtant aux boutiques des marchands, des porteurs, des esclaves. En haut, les marteaux frappaient le bois, les grues gémissaient, les scies grinçaient sur la pierre blanche; des ouvriers montaient, avec des cordes, de grosses charpentes, des quartiers de marbre luisant dans l'azur. Les maisons neuves soufflaient l'humidité des plâtres frais; une fine poussière blanche tombait sur les têtes. De-ci, de-là, entre les murs aveuglants de blancheur, inondés de soleil, dans la profondeur des impasses, bleuissaient les riantes vagues de la Propontide, avec les voiles des trirèmes, pareilles à des ailes de mouettes.

Gnyphon entendit, en passant, une conversation entre deux ouvriers qui pesaient le mortier d'albâtre dans un grand sac.

— Pourquoi t'es-tu fait galiléen? demandait l'un.

— Réfléchis, les chrétiens ont six fois plus de fêtes que les hellénistes. Personne n'est ennemi... Je te conseille de suivre mon exemple. On est bien plus libre chez des chrétiens.

A un carrefour, la foule accula Gnyphon et Zotick contre le mur. Au milieu de la rue, il y avait un encombrement de chars, qui ne pouvaient ni avancer ni reculer; des cris, des jurons, des coups de fouet s'entrecroisaient: quarante bœufs traînaient, sur un

énorme chariot à roues de pierre, une colonne de jaspe. La terre tremblait sous le poids.

— Où traînez-vous cela? demanda Gnyphon.

— De la basilique de Saint-Paul, au temple de Géra. Les chrétiens l'avaient enlevée pour leur église. Maintenant, elle retourne à sa première place.

Gnyphon regarda le mur sale contre lequel il était appuyé et sur lequel des gamins païens avaient dessiné au charbon l'habituelle caricature impie des chrétiens.

Gnyphon se détourna en crachant d'indignation.

A côté d'un marché populeux, ils remarquèrent le portrait de Julien avec tous les attributs de la puissance impériale. Des nuages, l'ailé dieu Hermès descendait vers lui. Le portrait était frais, les couleurs n'étaient pas encore sèches.

D'après la loi romaine, chaque passant devait saluer la reproduction d'Auguste.

L'inspecteur du marché, l'agoranum, arrêta une petite vieille portant un panier de choux.

— Je ne salue pas les dieux! pleurait la vieille. Mon père et ma mère étaient chrétiens.

— Tu devais saluer non pas le dieu, mais l'empereur!

— Mais l'empereur est avec le dieu! Alors comment le saluerais-je?

— Peu m'importe! Il est dit de saluer, il n'y a pas à discuter!

Gnyphon entraîna vite Zotick au loin.

— Ruse diabolique! grognait-il. Ou saluer le maudit Hermès, ou être accusé d'outrage à la majesté! Pas

l'issues!... Oh! oh! oh! temps d'antéchrist! d'une
açon ou d'une autre, on pèche toujours. Je te regarde
Zotick et l'envie me ronge. Tu vis avec ta déesse de
umier et ne te soucies de rien...

Ils atteignirent le temple de Dionys, voisin d'un
nonastère chrétien dont les fenêtres et les portes
étaient hermétiquement fermées, comme à l'approche
l'un ennemi. Les païens accusaient les religieux d'avoir
pillé le temple.

Quand Gnyphon et Zotick y pénétrèrent, les char-
pentiers et les menuisiers étaient déjà à leur travail.
Les planches qui fermaient le quadrilatère ouvert
lans le plafond furent arrachées et le soleil s'engouffra
lans le bâtiment sombre.

— Que de toiles d'arachnées, regardez! regardez!...

Entre les chapiteaux des colonnes pendaient des
ilets de matière grise que l'on s'empressa d'enlever
à l'aide de longues gaules empanachées de chiffons.
Une chauve-souris, dérangée dans son antre, s'envola
l'une fente obscure, se précipita de tous côtés ne
sachant où se cacher de la lumière, se cognant à tous
es coins et bruissant de ses ailes molles.

Zotick triait les décombres et allait les jeter dans un
panier.

— Ah! les maudits! que de saletés ils ont amas-
sées! marmonnait le vieux.

On apporta un trousseau de clefs rouillées et on
ouvrit le trésor: les moines avaient emporté tout ce
qui était précieux. Les pierres de valeur, incrustées
dans les coupes sacrificatoires, avait été enlevées; les

ornements d'or et de pourpre des habits arrachés. Quand on développa une superbe robe de sacrificateur, une nuée de mites s'échappa des plis en un nuage doré. Au fond d'un trépied, Gnyphon vit une poignée de cendre, un restant de myrrhe brûlée avant la victoire des chrétiens, par le dernier sacrificateur, pendant le dernier sacrifice.

De tout ce fatras de choses sacrées, de ces pauvres chiffons, de ces coupes brisées, émanaient une odeur de mort, de moisissure et un tendre et triste parfum d'encens des dieux profanés.

Une douce mélancolie glissa dans le cœur de Gnyphon; il sourit, se souvenant de quelque chose, peut-être de son enfance, des bonnes galettes d'orge et de thym, des grandes marguerites des champs et des jasmins, qu'avec sa mère il apportait sur l'autel de la déesse villageoise; ses prières d'enfant, non au Dieu lointain, mais aux petits dieux reluisants des attouchements des mains, sculptés dans du bois de hêtre, les dieux pénates! Il eut pitié des dieux morts, soupira tristement; mais tout de suite il revint à lui et murmura :

— Suggestion diabolique !

Les ouvriers apportèrent une lourde plaque de marbre, un antique bas-relief, volé depuis de longues années et retrouvé dans la masure d'un cordonnier auquel il avait servi à réparer le four de cuisine. Philomène, la vieille femme du drapier voisin, chrétienne dévote, détestait la femme du cordonnier qui lâchait toujours son âne dans le champ de choux de Philo-

mène. La guerre entre elles durait depuis des années ; mais la chrétienne eut le dessus. D'après ses indications, les ouvriers pénétrèrent dans la maison du cordonnier et pour enlever le bas-relief de la plaque du foyer, avaient été forcés de démolir le four.

Ce fut un coup terrible pour la cordonnière qui, brandissant sa pelle, appelait la vengeance de tous les dieux sur les impies, arrachait ses cheveux et gémissait devant ses terrines renversées, tandis que ses petits piaillaient comme des oisillons dans un nid dévasté. Mais le bas-relief fut emporté malgré tout et Philomène s'apprêtait à le laver. La drapière, avec zèle frottait le marbre noirci par l'âcre fumée et encrassé par les soupes graisseuses, et peu à peu, apparurent les lignes sévères de la divine sculpture. Dionys, jeune, nu, superbe, comme fatigué par la bacchanale, à demi étendu, laissait tomber sa main tenant une coupe : une panthère léchait les dernières gouttes de vin. Et le dieu, accordant la joie à tout ce qui était vivant, avec un bienveillant sourire, contemplait la force du fauve vaincue par la force de la vigne. On monta le bas-relief, et grimpé devant l'idole de Dionys, un orfèvre incrusta, dans les orbites du dieu, deux superbes saphirs qui devaient simuler les yeux.

— Qu'est-ce? demanda Gnyphon.

— Tu ne vois donc pas? — des yeux.

— Oui, certes!... Mais d'où viennent ces pierres?

— Du monastère.

— Mais comment les moines ont-ils permis?

— Comment défendre? Le divin Auguste Julien

lui-même a ordonné. Les yeux purs du dieu servaient d'ornement à l'habit du Crucifié. Voilà!... On parle de charité, de justice et ils sont les premiers brigands Regarde, les pierres s'assujettissent admirablement à leur première place!...

Le dieu fixa sur Gnyphon ses yeux de saphir. Le vieillard recula et se signa, envahi par une peur superstitieuse.

— Seigneur! aie pitié de nous! Quelle abomination!

Le remords le tourmentait. Balayant la poussière, selon son habitude, il se parlait à lui-même.

— Gnyphon! Gnyphon! quel misérable tu fais!... Un vrai chien galeux, on peut dire... Qu'as-tu fait de toi au déclin de ta vie? Pourquoi t'es-tu damné? Le malin t'a trop séduit!... Et maintenant, tu iras dans le feu éternel, et il n'y aura plus de salut pour toi... Tu as souillé ton âme et ton corps, Gnyphon en servant l'abomination païenne!... Mieux vaudrait pour toi ne pas voir la lumière du jour!

— Pourquoi gémis-tu, vieux? lui demanda la drapière Philomène.

— Mon cœur a de la peine!... Ah! combien de peine!

— Tu es chrétien?

— Chrétien! Je suis un traître du Christ! répondit Gnyphon en balayant consciencieusement.

— Veux-tu que je t'enlève ton péché, qu'il ne reste plus sur toi aucune souillure païenne? Je suis chrétienne et, tu vois, je ne crains rien. Est-ce que je me

serais chargée de cette triste besogne si je ne savais comment me purifier?

Gnyphon la regarda, incrédule.

La drapière, s'étant assurée que personne ne pouvait les entendre, murmura mystérieusement.

— Il y a un moyen, oui!... Il faut que je te dise, Un pèlerin m'a fait cadeau d'un petit morceau de bois d'Égypte, appelé persis, et qui pousse à Germopolis, en Thébaïde. Quand Jésus et sa mère, sur leur âne, franchirent les portes de la ville, le persis s'inclina devant eux jusqu'à terre et, depuis, est devenu miraculeux et guérisseur. J'en ai un petit copeau et j'en distrairai pour toi une parcelle. Il y a une telle puissance dans ce bois, qu'en en mettant une pincée dans une cuve d'eau et en l'y laissant pendant une nuit, l'eau se trouve sanctifiée. Tu t'en laveras de la tête aux pieds et toute l'abomination païenne te quittera comme par enchantement; tu te sentiras léger et pur. Ne dit-on pas dans l'Écriture : « Tu te plongeras dans l'eau et tu deviendras aussi blanc que neige? »

— Oh! ma bienfaitrice! gémit Gnyphon. Sauve-moi, donne-moi une parcelle du bois merveilleux.

— C'est qu'il est précieux!... Enfin, pour faire une bonne action, je te céderai pour une drachme..

— Que dis-tu, ma mère! Je n'ai eu de toute ma vie une drachme... Veux-tu cinq oboles?

— Avare! s'indigna la drapière. Tu regrettes une drachme... Ton âme ne la vaut donc pas?

— Après tout! me purifierais-je vraiment? douta

Gnyphon. Peut-être le mal s'est-il tellement attaché à moi, que rien ne prévaudra...

— Je te le garantis! insista la drapière. Essaye, et tu constateras tout de suite le miracle!... Ton âme resplendira, pure comme une colombe...

II

Julien organisa à Constantinople des processions bachiques. Assis dans un char attelé de mules blanches, il tenait dans une main un thyrse d'or surmonté d'une pomme de cèdre, et, dans l'autre, une coupe enguirlandée de lierre, et les rayons du soleil tombant au fond de cette coupe de cristal semblaient l'emplir de vermeil. A côté du char marchaient des panthères apprivoisées, envoyées de l'île de Sérendibe. Les bacchantes chantaient en frappant des tympanons, en secouant des torches allumées, et, à travers le nuage de fumée, on voyait des adolescents, au front orné de cornes de faunes, verser du vin dans des coupes. Ils se poussaient en riant et souvent le liquide pourpre tombait à côté de la coupe sur l'épaule nue d'une bacchante et rejaillissait en multiples gouttelettes. Sur un âne se faisait traîner un obèse vieillard, le directeur

du trésor, grand fripon et usurier, figurant admirablement Sylène.

Les bacchantes chantaient en désignant l'empereur :

Bacchus, entouré toujours d'un scintillant nuage.

Des milliers de voix entonnaient le chant d'Antigone, de Sophocle :

A nous, enfants de Zeus!
A nous, dieu commandeur
Des chœurs passionnés,
Des fêtes nocturnes!
Avec des chants et des cris,
Et avec une foule affolée
De filles, enthousiastes,
De danseuses bacchantes!
A nous, dieu joyeux!

Tout à coup Julien entendit des rires, des glapissements de femme et une tremblante voix de vieillard.

— Ah! ma jolie poulette!

C'était le sacrificateur, plaisant septuagénaire, qui avait pincé le coude nu d'une gentille bacchante. Julien se rembrunit, et appela le vieux fou qui accourut en dansant.

— Mon ami, lui glissa Julien à l'oreille, observe la dignité qui convient à ton âge et à ton rang.

— Je suis un homme simple et illettré; je me permettrai de dire à Ta Majesté que je ne comprends pas la philosophie; mais je vénère les dieux. Demande-le à qui tu voudras. Je leur suis toujours resté fidèle. Seulement... quand je vois une jolie fille... tout mon sang se retourne!... Je suis un vieux bouc...

Voyant le visage mécontent de l'empereur, il s'arrêta, prit un air plus grave et en devint plus bête encore.

— Qui est cette jeune fille ? demanda Julien.

— Celle qui porte les vases sacrés sur sa tête ?

— Oui.

— Une courtisane de Chalcédoine...

— Comment !... Tu as autorisé qu'une courtisane touche de ses mains impures les vases sacrés du Dieu !

— Mais, divin Auguste, tu as toi-même ordonné cette procession. Qui prendre ? Toutes les femmes nobles sont galiléennes. Et puis... aucune d'elles n'aurait consenti à se montrer demi-nue...

— Alors, toutes, elles sont...

— Non, non ! Il y a aussi des danseuses, des tragédiennes, des écuyères de l'hippodrome. Regarde comme elles sont gaies et sans fausse honte ! Le peuple aime cela, crois-moi ! C'est ce qu'il demande. Et voici une patricienne.

C'était une chrétienne, une vieille fille cherchant des maris. Sur sa tête s'élevait une perruque en forme de casque, un « galerion » fait de cheveux germains, poudrés d'or. Tout ornée de pierres précieuses comme une idole orientale, elle tendait la peau de tigre sur sa poitrine fanée, desséchée, impudemment fardée et souriait avec affectation.

Julien commença à dévisager les gens avec dégoût.

Des danseurs de corde, des légionnaires ivres, des femmes vendues, des écuyers du cirque, des gymnastes, des mimes, folâtraient autour de lui.

La procession arriva à un carrefour. Une des bacchantes courut à une taverne exhalant une insipide odeur de poisson et de friture rance et en rapporta pour trois oboles de galettes graisseuses qu'elle mangea avidement en se pourléchant. Puis, ayant achevé, elle essuya ses mains à la soie pourpre de ses vêtements donnés pour cette procession par le Trésor impérial.

Le chœur de Sophocle ennuya vite ; les voix enrouées s'acharnèrent à une chanson des rues. Tout cela paraissait infect à Julien. On ramassa un homme ivre ; on arrêta des voleurs jouant le rôle de faunes. Ils se défendirent ; une lutte s'engagea. Seules, de toute la troupe, les panthères étaient belles et dignes.

Enfin, on approcha du temple, Julien descendit de son char.

« Puis-je vraiment me présenter devant l'autel de Dionys, entouré de tout ce rebut ? » songea-t-il.

Le froid du dégoût courut sur tout son corps ; il regarda les figures bestiales, épuisées de débauche, paraissant cadavériques en dépit des fards, la pénible nudité des corps déformés par l'anémie et les jeûnes. Il lui sembla respirer l'atmosphère des mauvais lieux et des cabarets. L'haleine du peuple, imprégnée de poisson pourri et de vin aigre, le frappait au visage à travers la fumée des aromates. On lui tendait de tous côtés des rouleaux de papyrus.

— On m'a promis une place dans tes écuries... J'ai renoncé au Christ et je n'ai rien reçu...

— Ne nous abandonne pas, divin Auguste ; protège-nous ! Nous avons renié, pour te plaire, la foi

de nos pères !... Si tu nous repousses, où irons-nous?

Ces voix furent couvertes par le chœur.

Julien pénétra dans le temple et contempla la statue de marbre de Dionys. Ses yeux se reposèrent de la difformité humaine devant les lignes pures du corps divin. Il ne voyait plus la foule, il lui semblait qu'il était seul, comme un homme au milieu d'un troupeau de bêtes.

L'empereur procéda au sacrifice. Le peuple regardait avec étonnement le césar romain, le *Pontifex maximus*, dans son zèle religieux faire l'ouvrage des esclaves, fendre le bois, porter des ramilles, puiser de l'eau, nettoyer l'autel.

Un danseur de corde dit à son voisin :

— Regarde comme il s'agite ! Il les aime, ses dieux !

— Parbleu ! remarqua l'autre. Bien des gens n'aiment pas leur père et leur mère, comme il aime ses dieux !

— Vous voyez, riait un troisième, comme il enfle ses joues pour ranimer le feu !... Souffle ! souffle !... il ne prendra pas !... Ton oncle Constantin l'a éteint...

La flamme jaillit, éclairant le visage de l'empereur.

Trempant l'aspergeoir dans une coupe plate, une « patène » en argent, il dispersa en pluie, sur la foule, l'eau du sacrifice.

Beaucoup grimacèrent, d'autres tressaillirent en sentant sur leur visage les gouttes froides.

Quand toutes les cérémonies furent achevées, Julien se souvint qu'il avait préparé un discours philosophique pour le peuple.

— Hommes ! dit-il, le dieu Dionys est le commencement de la grande liberté de vos cœurs. Dionys rompt toutes les chaînes, il se rit des forts, affranchit les esclaves...

Il aperçut un tel hébètement sur les visages, une telle expression d'ennui, que les mots expirèrent sur ses lèvres, un mortel dégoût de l'humanité lui souleva le cœur. Il fit un signe aux porteurs de lances de l'entourer.

La foule s'écoula mécontente et déçue.

— Je vais directement à l'église me repentir ! Peut-être me pardonnera-t-on ? disait un des faunes, en arrachant avec un geste de colère sa fausse barbe et ses cornes.

— Il n'y avait pas de quoi perdre son âme ! observa une courtisane indignée.

— Personne n'a besoin de ton âme ; on n'en donnera pas trois oboles !

— Les maudits diables ! hurlait un ivrogne. Ils n'ont donné du vin que pour le goûter !

Dans la trésorerie du temple, l'empereur lava son visage et ses mains, enleva le superbe costume de Dionys et revêtit la simple tunique blanche des pythagoriciens. Le soleil se cachait, et il attendait la tombée du crépuscule pour regagner, inaperçu, son palais.

Julien entra dans le bois sacré de Dionys ; le bourdonnement des abeilles et le murmure d'une source troublaient, seuls, le silence. Des pas retentirent qui firent se retourner Julien ; c'était son ami, un des

élèves favoris de Maxime; le jeune docteur d'Alexandrie, Oribazy.

Ils marchèrent côte à côte dans le sentier étroit; le soleil glissait à travers les larges feuilles dorées de la vigne.

— Regarde, dit Julien en souriant, le grand Pan vit encore ici !

Puis, plus bas, il ajouta en baissant la tête :

— Oribazy!... tu as vu?...

— Oui, répondit le docteur. Mais peut-être es-tu toi-même fautif, Julien?... Qu'espérais-tu?

L'empereur se taisait.

Ils approchèrent d'un petit temple en ruines, envahi par le lierre. Des fragments traînaient dans l'herbe grasse; une colonne seulement restait debout, surmontée d'un élégant chapiteau, pareil à un lys blanc sur lequel se mouraient les derniers rayons du soleil.

Ils s'assirent sur des dalles et aspirèrent l'atmosphère embaumée par la menthe, le thym et l'absinthe. Julien écarta les herbes et, désignant un antique bas-relief brisé :

— Oribazy ! voilà ce que j'espérais !

Le bas-relief représentait une procession sacrée des anciens Athéniens.

— Voilà ce que je voulais... cette beauté ! Pourquoi, de jour en jour, les hommes deviennent-ils de plus en plus difformes? Où sont les vieillards immortels, les hommes austères, les fiers adolescents, les femmes pures, vêtues de blanches robes flottantes? Où est cette force, cette gaieté? Galiléens ! Galiléens ! qu'en avez-vous fait?

Avec des yeux pleins d'infinie tristesse et d'infini amour, il contemplait le bas-relief.

— Julien ? demanda doucement Oribazy. Tu crois Maxime ?

— Oui.

— En tout ?

— Que veux-tu dire ?

— J'ai toujours pensé, Julien, que tu souffrais de la même maladie que tes ennemis les chrétiens ?

— Laquelle ?

— La foi dans les miracles.

Julien secoua la tête.

— S'il n'y a ni miracles, ni dieux, toute ma vie n'est que folie... Non, ne parlons pas de cela. Et ne ne me juge pas trop sévèrement pour mon amour des cérémonies antiques ! Je ne sais comment te l'expliquer. Les vieilles choses naïves m'émeuvent jusqu'aux larmes et j'aime le soir plus que le matin, l'automne plus que le printemps. J'aime tout ce qui s'enfuit !... Même le parfum des fleurs fanées... Que faire, mon ami ? Les dieux m'ont créé ainsi !... Cette tristesse douce, ce crépuscule doré, féerique, me sont nécessaires ! Dans la lointaine antiquité, il y a quelque chose d'indiciblement beau et gracieux, que je ne trouve plus nulle part ailleurs : le rayonnement du soleil couchant sur le marbre jauni par le temps. Ne m'enlève pas l'amour fou de ce qui n'est plus. Tout ce qui a été est plus beau que ce qui est !

Le souvenir a plus de puissance sur mon âme, que l'espoir...

Julien se tut, et pensif, avec un tendre sourire, regarda dans le lointain, la tête appuyée contre la colonne dont le chapiteau ressemblait à un triste lys blanc.

— Tu parles en poète, répondit Oribazy. Les rêves d'un poète sont dangereux, quand la destinée d'un monde repose entre ses mains ! Celui qui règne sur les hommes, ne doit-il pas être plus qu'un poète ?

— Qu'y a-t-il au-dessus ?

— Le créateur d'une vie nouvelle ?...

— Nouveau ! nouveau ! s'écria Julien. Vraiment, votre *nouveauté* m'effraye parfois ! Elle me semble froide et dure comme la mort. Je te dis : mon cœur est dans l'antiquité. Les galiléens aussi cherchent toujours la nouveauté en piétinant les antiques idoles !... Crois-moi, la nouveauté n'est que dans ce qui est vieux, immortel, outragé et superbe !

Il se redressa de toute sa taille, le visage blême et fier, les yeux brillants.

— Ils pensent que la Hellade est morte !... Et de tous les points du monde, les moines noirs s'abattent comme des corbeaux sur son corps de marbre et le déchiquettent, joyeux, en criant : « La Hellade est morte ! » Mais ils oublient que la Hellade ne peut mourir ! Que la Hellade est dans nos cœurs ! La Hellade, c'est la beauté divine de l'homme, sur la terre. Elle n'est qu'endormie, et, quand elle s'éveillera... malheur aux corbeaux noirs de Galilée !

— Julien, murmura Oribazy, j'ai peur pour toi... Tu veux accomplir l'impossible... Les corbeaux ne

mangent pas les vivants et les morts ne ressuscitent pas... César! si le miracle ne s'accomplissait pas?

— Je ne crains rien : ma perte sera mon triomphe! s'écria l'empereur avec un si radieux bonheur sur son jeune visage qu'Oribazy frémit, comme si le miracle allait s'accomplir. Gloire aux réprouvés! Gloire aux vaincus!

...Mais avant de périr, ajouta-t-il avec un sourire altier, nous lutterons encore!... Je voudrais que mes ennemis fussent dignes de ma haine et non de mon mépris!... En vérité, j'aime mes ennemis, parce que je puis les vaincre et sentir ma force. Je porte dans mon cœur la gaieté de Dionys! L'ancien titan se relève et brise ses chaînes et encore une fois s'allume sur la terre le feu de Prométhée! Le Titan contre le Galiléen!... Je viens donner aux hommes une liberté, une gaieté telles, qu'ils n'ont jamais osé y songer! Galiléen, ton empire disparaît comme une ombre! Réjouissez-vous, tribus et peuples de la terre! Je suis le messager de la vie, je suis le libérateur, je suis... l'Antéchrist!

III

Dans le monastère voisin, aux fenêtres et aux portes hermétiquement fermées, retentissaient les solennelles prières des religieux, dominant le bruit lointain des chants bachiques. Pour les couvrir, les moines unissaient leurs voix en un plaintif gémissement :

— Pourquoi Seigneur nous as-Tu abandonnés ? Pourquoi Ta colère s'est-elle abattue sur le troupeau de Tes brebis ?

» Pourquoi nous as-Tu offerts en déshonneur à notre voisin, incorporé aux païens ? Pourquoi nous laisses-Tu outrager par l'humanité ? »

Les anciennes paroles du prophète Daniel prenaient un sens inattendu :

— « Le Seigneur nous a livrés au roi Réprouvé, le plus astucieux de toute la terre ! »

Tard dans la nuit, lorsque le silence s'étendit sur

les rues, les religieux regagnèrent leurs cellules.

Le frère Parphène ne pouvait même pas songer au sommeil. Il avait un visage pâle et doux ; dans ses grands yeux purs comme ceux d'une vierge, se lisait une triste perplexité quand il parlait des gens. Il parlait rarement, indistinctement et d'une façon inopinée, toujours de choses si enfantines, qu'on ne pouvait l'écouter sans sourire. Parfois, il riait sans cause et les moines austères lui demandaient :

— Pourquoi grinces-tu des dents ? Est-ce pour plaire au diable ?

Alors, il expliquait timidement qu'il « *riait à ses propres pensées* » et cela convainquait tout le monde de l'aliénation de Parphène.

Il possédait un grand art : celui d'enluminer les manuscrits et cet art de frère Parphène rapportait au monastère, non seulement de l'argent, mais aussi la considération dans les plus lointaines provinces. Il ne soupçonnait pas cela et s'il avait pu comprendre ce que c'est que la gloire, il s'en serait plutôt effrayé que réjoui.

Il ne considérait pas ses occupations artistiques qui lui donnaient beaucoup de peine — frère Parphène poussant au suprême point la perfection des détails — comme un travail, mais comme un amusement. Il ne disait pas :

— Je vais travailler.

Mais demandait toujours au vieux supérieur Pamphile, qui l'aimait tendrement :

— Père, bénis-moi, je vais jouer.

Ayant achevé quelque difficultueuse combinaison d'ornement, il battait des mains et se complimentait lui-même.

Frère Parphène aimait tellement la solitude et le calme de la nuit, qu'il avait appris à travailler à la lueur d'une lampe. Les couleurs prenaient des teintes inattendues et ne nuisaient pas aux dessins fantastiques.

Dans sa petite cellule, Parphène alluma la petite lampe de terre et la posa sur une planche, à côté de petits flacons, de fins pinceaux, de boîtes de couleurs à vermillon, à argent et or liquides. Il se signa, trempa précautionneusement son pinceau et se prit à peindre les queues en éventail de deux paons au-dessus du frontispice d'une page. Les paons d'or sur champ vert buvaient à une source turquoise, levaient les becs et tendaient les cous. D'autres rouleaux de parchemin attendaient, inachevés. C'était tout un monde surnaturel et charmant. Autour du texte s'enchevêtraient des créations de fabuleuse architecture — arbres, fantastiques animaux. Parphène ne pensait à rien, quand il les créait, mais une sérénité joyeuse transformait son visage. La Hellade, l'Assyrie, la Perse, les Indes, Byzance raffinée et la vision trouble des mondes futurs, tous les peuples et tous les siècles, se fondaient dans le paradis du moine, qui brillait avec des reflets de pierres précieuses autour des Lettres Initiales de l'Ecriture Sainte.

Là était représenté le Baptême : Saint Jean versait l'eau sur la tête du Christ et, à côté, le dieu païen

des fleuves inclinait une amphore, aimablement, comme l'ancien propriétaire de la rive tenait tout prêt un essuie-mains, pour l'offrir au Sauveur après le baptême.

Frère Parphène, dans sa candeur, ne craignait pas les anciens dieux ; ils l'amusaient et lui semblaient depuis longtemps convertis au christianisme. Immanquablement, il plaçait au sommet des collines, le dieu des montagnes, personnifié par un adolescent nu. Quand il dessinait le passage de la mer Rouge, une femme, tenant un aviron, représentait la mer, et un homme nu, avec l'inscription « *Bodos* » devait figurer l'abîme engloutissant Pharaon ; sur la rive était assise une femme triste, vêtue d'une tunique couleur de sable — le Désert.

De-ci, de-là, dans la courbe d'un cou de cheval, dans le pli d'une robe, dans la pose naïve d'un dieu étendu, appuyé sur le coude, filtrait l'élégance antique, la grâce de la nudité.

Cette nuit, le « *jeu* » n'intéressait pas l'artiste. Ses doigts infatigables tremblaient, le sourire ne paraissait pas sur ses lèvres.

Prêtant l'oreille, il ouvrit un coffret de cèdre, en retira une alène servant aux reliures, se signa et, garantissant de la main la flamme rose de la lampe, sortit doucement de sa cellule.

Il faisait chaud dans le couloir silencieux ; on n'entendait que le bourdonnement d'une mouche, prise dans une toile d'araignée.

Parphène descendit à l'église, éclairée par une lampe

unique posée devant le vieux diptyque en ivoire sculpté. Deux gros saphirs allongés, dans l'auréole de Jésus assis sur les bras de la Vierge, avaient été enlevés par les païens et transportés à leur place d'origine dans le temple de Dionys.

Ces creux noirs dans l'ivoire jauni semblaient à Parphène des plaies dans un corps vivant.

— Non, je ne peux pas ! murmura-t-il en baisant la main de l'enfant Jésus. Je ne peux pas ; mieux vaut mourir !

Ces traces sacrilèges dans l'ivoire le tourmentaient, l'indignaient plus que des violences exercées sur un être humain.

Dans un coin de l'église, il découvrit une échelle de corde servant à l'allumage des lampes de la chapelle. Portant cette échelle, il sortit dans un étroit couloir menant à la sortie, devant laquelle, sur la paille, ronflait le gros frère cellérier Chorys.

Parphène glissa comme une ombre ; la serrure de la porte grinça avec un son métallique. Chorys se releva, battit des paupières et de nouveau roula sur la paille.

Parphène franchit une clôture basse et se trouva dans la rue, déserte à cette heure. La pleine lune brillait au ciel. La mer grondait. Il contourna le temple de Dionys jusqu'à l'endroit plongé dans l'ombre et jeta l'échelle de corde, de façon qu'elle s'accrochât à l'acrotère de métal qui ornait ce coin ; l'échelle resta suspendue à la patte du sphinx. Le moine grimpa sur le toit.

Au loin, des coqs chantèrent ; un chien aboya ;

puis, de nouveau, régna le calme, dominé par les gémissements de la mer.

Parphène jeta l'échelle dans l'intérieur du temple et descendit.

Les yeux du dieu, deux saphirs allongés, brillaient d'une vie intense sous la lumière lunaire et fixaient le moine, impressionné par le silence imposant. Parphène tressaillit et se signa.

Il grimpa sur l'autel où Julien avait offert le sacrifice et ses talons sentirent la tiédeur des cendres à peine éteintes.

Le moine retira l'alène de sa poche; les yeux du dieu scintillaient tout près de son visage et l'artiste vit l'insouciant sourire de Dionys et tout son corps de marbre. Et il admira le dieu antique tandis qu'il enlevait les saphirs et sa main, involontairement, ménageait le marbre séducteur.

Enfin, l'ouvrage fut achevé et Dionys, aveugle, regarda terriblement le moine, avec ses orbites assombries.

Alors, la terreur s'empara de Parphène; il lui sembla que quelqu'un le surveillait. Il sauta à bas de l'autel, courut à l'échelle de corde, grimpa, la jeta de l'autre côté sans prendre le temps de la consolider, ce qui causa sa chute aux derniers échelons.

Livide, les habits en désordre, salis, maintenant dans ses mains les précieux saphirs, il traversa la rue comme un voleur et se précipita vers le monastère.

Le portier ne s'éveilla pas et Parphène, se faufilant, entra dans la chapelle. En revoyant le diptyque, il

se tranquillisa ; essaya de remettre les yeux de saphir de Dionys dans les cerclures : ils s'y encadraient admirablement et de nouveau resplendirent dans l'auréole de l'enfant Jésus.

Revenu dans sa cellule, Parphène éteignit sa lampe et se coucha.

Tout à coup, dans l'obscurité, se ramassant sur lui-même, et cachant sa figure dans ses mains, il eut un accès de rire étouffé, comme rient les enfants heureux d'une farce et qui craignent qu'on ne la découvre. Il s'endormit avec ce rire.

Lorsque Parphène s'éveilla, les vagues matinales de la Propontide brillaient à travers la grille de la petite fenêtre; les pigeons secouaient leurs ailes en roucoulant.

Le rire de la nuit était encore dans le cœur de Parphène, qui courut à sa table de travail et, avec joie, contempla les arabesques inachevées : c'était le Paradis terrestre. Adam et Ève étaient assis dans un pré. Un rayon de soleil tomba sur les arabesques, qui s'illuminèrent d'or, de pourpre et d'azur.

Parphène, en travaillant, ne remarquait pas qu'il donnait au corps d'Adam l'antique et superbe beauté olympienne du joyeux dieu Dionys.

IV

Le célèbre sophiste, le professeur impérial d'éloquence, Hékébolis, avait commencé par la dernière marche l'ascension de l'échelle des grades impériaux. Il avait été servant attaché au temple d'Astarté, à Hiéropolis. A seize ans, ayant volé plusieurs objets précieux, il se sauva à Constantinople, traversa toute la lie de la capitale, trempa dans toutes les escroqueries, traîna sur les grandes routes avec de respectables pèlerins et avec la bande de brigands des sacrificateurs de Dindimène, déesse bien-aimée de la populace, promenée de village en village sur un âne. Enfin, il arriva à l'école du rhéteur Proérès et bientôt devint, lui-même, professeur d'éloquence.

Pendant les dernières années du règne de Constantin le Grand, quand la religion chrétienne devint de mode à la cour, Hékébolis se fit chrétien. Le clergé nour-

rissait des sympathies à son égard et il le payait de retour.

Hékébolis, souvent et toujours au moment opportun, changeait le symbole de sa foi, selon le vent qui soufflait : d'arien il devenait orthodoxe ; d'orthodoxe, arien, et chaque changement lui faisait monter un degré de l'échelle des dignités ; le clergé le poussait et il poussait le clergé à son tour.

Sa tête grisonnait, son obésité devenait de plus en plus agréable, ses sages discours de plus en plus insinuants et doucereux et ses joues fleurissaient. Les yeux étaient caressants, luisants, mais, par instants, y brillaient aussi une ironie mauvaise, un esprit arrogant et froid. Alors il baissait promptement les paupières et l'étincelle s'éteignait.

Toutes ses allures avaient pris un cachet clérical.

Il était un sévère observateur des jeûnes et un fin gastronome. Ses plats maigres étaient plus recherchés que les plus somptueux mets gras ; comme ses plaisanteries monastiques étaient plus aiguës que les plaisanteries païennes les plus franches. On servait chez lui une boisson rafraîchissante, faite avec du jus de betterave agrémenté d'épices spéciales, et beaucoup la trouvaient meilleure que du vin. Au lieu du pain de froment ordinaire, il avait inventé des galettes de graines du désert, avec lesquelles, selon la tradition, saint Pachôme se nourrissait en Égypte.

Les mauvaises gens insinuaient que Hékébolis était un libertin et on racontait, à Constantinople, l'anecdocte suivante :

Une jeune femme avouait à son confesseur avoir commis le crime d'adultère. « — C'est un grand péché ! Et avec qui ma fille ? — Avec Hékébolis, mon père ! » Le visage du prêtre s'éclaira. « — Avec Hékébolis ! ah ! vraiment !... C'est un saint homme, dévoué à l'Église... Repens-toi, ma fille, le Seigneur te pardonnera ! »

Certainement, ces récits n'étaient que des ragots, mais dans le visage respectable, rasé, du dignitaire, les lèvres trop rouges, trop épaisses, ressortaient étrangement, bien qu'il les serrât avec une expression d'humilité monastique. Les femmes l'aimaient beaucoup.

Parfois, Hékébolis disparaissait pendant plusieurs jours et personne ne connaissait ces mystères de son existence. Il savait jeter à l'eau ses secrets. Jamais ni un domestique, ni un esclave ne l'accompagnaient dans ces voyages énigmatiques, à la suite desquels il revenait rajeuni et tranquillisé.

Sous l'empereur Constance, il reçut l'emploi de rhéteur de la cour, avec de superbes appointements, le laticlave des sénateurs et le ruban bleu sur l'épaule — distinction des grands dignitaires.

Il visait plus haut.

Mais au moment où Hékébolis se disposait à franchir le dernier degré, Constance mourut inopinément. Julien, ennemi de l'Église, monta sur le trône. Hékébolis ne perdit pas sa présence d'esprit : il fit ce que faisaient beaucoup d'autres, mais ni trop tôt, ni trop tard.

Julien, aux premiers jours de sa puissance, orga-

nisa une controverse théologique dans son palais. Un jeune docteur philosophe, estimé de tous pour sa droiture et sa noblesse, César de Cappadoce, le frère du célèbre théologien Basile le Grand, se fit le défenseur de la foi chrétienne contre l'empereur.

Julien autorisait, dans ces joutes savantes, une entière indépendance et aimait même qu'on lui répliquât passionnément en oubliant l'étiquette de la cour.

La controverse était des plus vives, la réunion des sophistes, des savants, des prêtres, considérable. Ordinairement, peu à peu, le discutant se soumettait, non à la logique du philosophe grec, mais à la majesté de l'empereur romain — et cédait.

Cette fois-ci, il n'en fut pas de même : César de Cappadoce ne céda pas. C'était un jeune homme, portant dans ses mouvements une grâce féminine, une inaltérable clarté dans ses yeux purs. Il appelait la philosophie de Platon *la sagesse tortueuse du serpent*, et lui opposait la céleste sagesse de l'Évangile. Julien fronçait les sourcils, se détournait, mordait ses lèvres, se contenant avec peine. La discussion, comme toutes les discussions sincères, se termina sans résultat.

L'empereur, ayant repris possession de lui-même, quitta la salle sur une plaisanterie philosophique, prit un visage aimable, empreint d'une magnanime tristesse — en réalité, le dard dans le cœur.

A ce moment précis, s'approcha de lui le rhéteur Hékébolis, que Julien considérait comme un ennemi. Il lui demanda :

— Que veux-tu ?

Hékébolis tomba à genoux et commença une repentante confession. Depuis longtemps déjà, il hésitait ; mais les déductions de l'empereur l'avaient définitivement vaincu. Il maudissait la noire superstition galiléenne ; son cœur retournait aux souvenirs de son enfance, aux clairs dieux olympiens.

L'empereur releva le vieillard et, ne pouvant parler d'émotion, le serra de toutes ses forces contre sa poitrine et l'embrassa sur ses joues rasées, sur ses succulentes lèvres rouges. Il cherchait des yeux César de Cappadoce pour se repaître de son humiliation.

Durant plusieurs jours, Julien retint auprès de lui Hékébolis, racontant à tout instant sa conversion, fier de son disciple, comme un sacrificateur d'une belle victime ; comme l'enfant d'un nouveau jouet, comme un adolescent de sa première maîtresse.

L'empereur voulut donner à son nouvel ami une place d'honneur à la cour, mais Hékébolis refusa net, ne se considérant pas digne d'une pareille distinction. Il était décidé à préparer son âme à la vertu olympienne par un long noviciat ; épurer son cœur de l'impiété galiléenne en servant un des anciens dieux olympiens.

Julien le nomma grand sacrificateur de Bythinie et de Paphlagonie.

Les individus portant ce titre s'appelaient, chez les païens, *archiépiscopts*.

L'archevêque Hékébolis gouvernait les deux grandes provinces asiatiques et, ayant pris cette nouvelle voie, la suivait avec autant de succès que l'ancienne.

Il contribua à la conversion de nombreux Galiléens dans la foi hellénique.

Hékébolis devint le grand sacrificateur du célèbre temple de la déesse phénicienne Astarté–Atagaris, celle qu'il avait servie dans son enfance. Ce temple était bâti à mi–chemin de la Calcédoine et de la Nicomédie, sur un promontoire élevé, s'avançant dans la Profontide. On nommait cet endroit Gargaris et les pèlerins y venaient de tous les coins du monde adorer Aphrodite Astarté, déesse de la mort et de la volupté.

V

Dans l'une des grandes salles de son palais, à Constantinople, Julien s'occupait des affaires de l'État.

Entre les colonnes de porphyre de la terrasse qui donnait sur le Bosphore, scintillait la mer bleu pâle. Le jeune empereur était assis devant une table ronde en marbre, encombrée de papyrus et de rouleaux de parchemin. Les silentiaires, la tête baissée, faisaient grincer leurs calamus égyptiens. Quelques-uns avaient une expression endormie, n'étant pas habitués à se lever à une heure aussi matinale. Un peu en recul, derrière la colonnade, se communiquant leurs observations à voix basse, se tenaient Hékébolis et Julius Mavricus, dignitaire au visage intelligent et bilieux.

Parmi la superstition générale, ce sceptique élégant de cour était un des derniers admirateurs de Lucien, le railleur de Samos, l'auteur des venimeux dialogues

dans lesquels il persifle si impitoyablement toutes les idoles de l'Olympe et du Golgotha, toutes les traditions de la Hellade et de Rome. Julien dictait une missive au grand sacrificateur de la Galilée, Arsace :

« N'autorise pas les sacrificateurs à fréquenter le théâtre, à boire dans les tavernes, à s'occuper de bas métiers. Respecte les obéissants, punis les infidèles. Dans chaque ville, fais ériger des maisons hospitalières pour les pèlerins qui devront y trouver la charité plénière et non seulement les pèlerins hellénistes, mais tous, à quelque profession de foi qu'ils appartiennent. Nous fixons, pour être distribuées en Galicie, trente mille mesures de froment, soixante mille setiers de vin. Distribue la cinquième partie entre les pauvres vivant près des temples, le reste entre les pèlerins et les misérables. Il est honteux de priver les hellénistes de subsides quand les juifs n'ont pas un mendiant et que les galiléens nourrissent les leurs et les nôtres. Ils agissent comme des gens qui séduisent les enfants avec des friandises, commençant par l'hospitalité, invitant aux repas d'amour fraternel qu'ils nomment « agapes », et peu à peu, finissent par des jeûnes, des flagellations, l'horreur de la géhenne, la folie et la mort des martyrs. Telle est la voie habituelle des ennemis du genre humain qui se nomment chrétiens et fraternels. Combats-les par la charité faite au nom des éternels dieux olympiens. Fais annoncer dans toutes les villes et tous les villages que telle est ma cordiale préoccupation. Si j'apprends que tu as agi selon mon désir je t'accorderai ma bienveillance.

Explique aux citoyens que je suis prêt à leur venir en aide en toute circonstance et à tout instant. Mais, s'ils veulent obtenir mes faveurs qu'ils s'inclinent devant la mère des dieux, Dindimène, et qu'ils lui rendent gloire dans toutes les tribus à travers les siècles. »

Il écrivit lui-même les derniers mots.

On servit le déjeuner : du pain, du froment, des olives fraîches et un léger vin blanc. Julien mangeait et buvait sans s'arracher de l'ouvrage. Mais, tout à coup, il se retourna, et désignant le plat d'or contenant les olives, il demanda à son esclave favori, amené des Gaules et qui le servait toujours :

— Pourquoi ce plat d'or? Où est l'autre, en glaise?

— Pardonne, seigneur !... Il est brisé.

— Tout à fait?...

— Non; le bord seulement...

— Apporte-le.

L'esclave courut chercher le plat demandé.

— Il peut servir encore longtemps ! dit Julien.

Il sourit :

— Mes amis, je me suis apercu que les objets brisés servaient plus longtemps que les nouveaux! J'avoue, j'ai pour eux une faiblesse! J'y trouve un certain charme comme dans de vieux amis !... Je crains la nouveauté, je déteste le changement. On regrette toujours ce qui est vieux... ce à quoi on est habitué.

Julien rit joyeusement à ses propres paroles :

— Voyez : quelles pensées philosophiques arrivent parfois à propos d'un plat cassé!...

Julien Mavricus tira Hékébolis par la manche :

— As-tu entendu? Voilà toute sa nature! Il garde aussi religieusement ses plats cassés et ses dieux à demi morts. Voilà ce qui décide des destins du monde!

Julien se laissa entraîner des édits et des lois aux projets d'avenir.

Dans toutes les villes de l'empire, il voulait fonder des écoles, des chaires de lecture, de discussions hellénistes; des formes spéciales de prières, de sermons philosophiques; des refuges pour les gens vertueux et pour ceux qui se consacraient aux réflexions philanthropiques.

— Hein? murmura Mavricus à Hékébolis, des monastères en l'honneur d'Aphrodite et d'Apollon!... A chaque heure sa peine!

— Oui, mes amis, nous accomplirons tout cela, avec l'aide des dieux, conclut l'empereur. Les galiléens veulent convaincre le monde que la charité est leur monopole, bien qu'elle appartienne à tous les philosophes, quels que soient les dieux qu'ils révèrent. Je suis venu pour prêcher au monde un nouvel amour, libre et joyeux, comme le ciel même des Olympiens!

Julien promena sur les assistants un regard scrutateur et ne trouva pas ce qu'il cherchait sur les visages des dignitaires, Dans la salle, entrèrent des envoyés des professeurs chrétiens de rhétorique et de philosophie. Depuis peu avait paru un édit défendant aux instituteurs galiléens l'enseignement de l'éloquence antique. Les rhéteurs chrétiens devaient ou renoncer à leur foi ou quitter les écoles.

Un rouleau à la main, un des employés, petit homme maigre, confus, ressemblant à un vieux

perroquet, s'approcha de l'empereur, accompagné de deux élèves difformes et rougeauds.

— Aie pitié de nous, bien-aimé des dieux !

— Comment t'appelle-t-on? interrompit Julien.

— Papirien, citoyen romain.

— Eh bien ! vois-tu, mon cher Papirien, je ne vous veux aucun mal... Au contraire... restez galiléens...

Le vieillard tomba aux pieds de l'empereur et les embrassa.

— Voilà quarante ans que j'apprends la grammaire... Je connais mieux que quiconque Homère et Hésiode...

— Que demandes-tu ?... interrogea Auguste sévère.

— J'ai six enfants, seigneur !... Ne m'enlève pas mon dernier morceau de pain !... Les élèves m'aiment bien. Demande si je leur apprends quoi que ce soit de mal?

L'émotion empêchait Papirien de continuer et il désignait ses élèves qui ne savaient où cacher leurs mains et se tenaient les yeux écarquillés, rougissants.

— Non, mes amis! dit l'empereur doucement et fermement en même temps. La loi est juste. Je trouve absurde que des professeurs chrétiens expliquant Homère réfutent les dieux qu'Homère a chantés. Si vous croyez que nos savants ont simplement composé des fables au sujet de nos dieux, allez plutôt à l'église expliquer Mathieu et Luc !... Remarquez, galiléens, je fais cela dans votre intérêt...

Quelqu'un parmi les rhéteurs murmura :

— Dans notre intérêt ! Nous crèverons de faim !

— Vous craignez de vous profaner par ce qui est

bien pis, la menteuse sagesse? Vous dites : « Heureux les pauvres d'esprit! » Soyez-le donc!... Peut-être croyez-vous que j'ignore votre enseignement? Je le connais mieux que vous! Je vois dans les commandements galiléens des profondeurs que vous n'avez jamais rêvées!... Mais, à chacun sa part; laissez-nous notre sagesse frivole, notre pauvre science littéraire. Que ferez-vous de ces sources empoisonnées? Vous possédez une sagesse plus haute! Nous avons le royaume terrestre et vous — celui des cieux. Ce n'est pas peu pour des gens humbles comme vous!... La dialectique pousse aux libérales hérésies... Vraiment, soyez simples comme des enfants. L'ignorance des pêcheurs de Capharnaüm n'est-elle pas au-dessus de tous les dialogues platoniciens? Toute la sagesse des galiléens est enfermée dans ce mot : « Crois!... » Si vous étiez de vrais chrétiens, rhéteurs, vous béniriez notre loi. En ce moment, ce n'est pas votre âme, mais votre corps qui se révolte; votre corps, qui trouve la douceur dans le péché. Voilà tout ce que j'avais à vous dire et j'espère que vous m'approuverez et que vous trouverez que l'empereur romain se préoccupe plus que vous-mêmes du salut de vos âmes!

Julien traversa la foule des malheureux rhéteurs, calme et satisfait de son discours. Papirien, toujours agenouillé, s'arrachait les cheveux.

— Pourquoi, Reine céleste, pourquoi permets-tu de telles choses?

Les deux élèves, voyant la douleur de leur maître, essuyaient leurs yeux avec leurs poings difformes.

VI

Julien se souvenait des interminables conflits entre orthodoxes et ariens qui avaient eu lieu au Concile de Médiolan, sous Constance. Il songea à profiter de cette animosité et décida de convoquer à l'exemple de ses prédécesseurs chrétiens, un Concile œcuménique.

Une fois, dans une conversation intime, il avait déclaré à ses amis étonnés que, au lieu de persécuter les galiléens, il voulait leur donner pleine liberté de foi, et faire revenir de l'exil les donatistes, les céciliens, les marchionistes, les montainistes et autres hérétiques chassés par les conciles de Constantin et de Constance, Il était sûr qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de faire périr le christianisme.

— Vous verrez, mes amis, disait l'empereur, quand tous serons revenus à leur place première, une telle lutte s'allumera entre ces fraternels, qu'ils commen-

ceront par se torturer comme des oiseaux de proie lâchés de leur cage dans l'arène d'un cirque et qu'ils livreront à l'opprobre le nom de leur maître plus tôt que je ne l'obtiendrais par des persécutions et des martyres !

Julien envoya dans toutes les parties de l'empire romain des édits et des lettres autorisant le retour des exilés. En même temps, les plus sages professeurs galiléens étaient invités à se rendre au palais de Constantinople pour une discussion d'intérêt religieux. Le plus grand nombre des invités ignorait le but, le sujet du concile, les lettres étant écrites avec une maligne incompréhension. Devinant une ruse, beaucoup, sous prétexte de maladie, ne se rendirent pas à l'appel.

L'azur matinal semblait sombre auprès de l'éclatante blancheur de la double colonnade entourant la cour désignée sous le nom d'Atrium de Constantin. Des pigeons blancs, avec d'heureux et joyeux battements d'ailes, disparaissaient dans le ciel, comme des flocons de neige. Au centre de l'atrium, se dressait la statue de Vénus Callipyge et le marbre s'argentait au soleil comme un corps vivant. Les moines, en passant, se détournaient, cherchaient à ne pas la voir ; mais elle restait quand même près d'eux, séductrice et tendre.

Ce n'était pas sans une secrète intention que Julien avait choisi cet emplacement pour le concile galiléen.

Les habits sombres des religieux paraissaient ici plus noirs encore, les visages amaigris par les privations plus mornes, Ils glissaient, jetant sur le marbre ensoleillé des ombres difformes. Tous étaient gênés.

Chacun s'efforçait de prendre un aspect indifférent, présomptueux même, feignant de ne pas voir son voisin ennemi et, à la dérobée, se jetait des regards faits de curieux mépris.

— Sainte Mère de Dieu! Qu'est-ce donc? Où sommes-nous tombés? dit avec une profonde émotion le vieil évêque Eustache. Laissez-moi passer, guerriers!

— Doucement, doucement, mon ami! lui répondait le centurion des porteurs de lances, le barbare Delagaïf, en l'écartant poliment de la porte.

— J'étouffe dans cette puanteur hérétique! Laissez-moi passer!

— Par la volonté d'Auguste, tous ceux venus au concile... répliquait Delagaïf, en le retenant inflexiblement.

— Mais ce n'est pas un concile!... C'est un repaire de brigands!

Parmi les galiléens, se trouvaient des hommes gais qui se moquaient de l'allure provinciale et du fort accent arménien d'Eustache qui, perdant courage, se calma et se glissa dans un coin en murmurant :

— Seigneur! Seigneur, que t'ai-je fait?

Evandre de Nicomédie se repentait aussi d'être venu et d'avoir amené le disciple de Didime, à peine arrivé à Constantinople, le Frère Juventin.

Evandre était un des plus grands dogmatistes de son époque, un homme d'esprit profond et perspicace. Il avait perdu la santé et avait vieilli prématurément sur ses livres; il avait presque perdu la vue, et dans ses yeux de myope se lisait toujours la fatigue. D'innom-

brables hérésies assiégeaient son cerveau, ne lui laissaient pas de repos, le tourmentaient dans ses rêves, et en même temps l'attiraient par leurs finesses et leurs subtilités. Évandre les collectionnait dans un énorme manuscrit, intitulé : *Contre les hérétiques*, avec la même passion que celle des amateurs de choses rares. Il les recherchait avidement, imaginait celles qui pourraient exister et, plus il les réprouvait, plus elles l'accaparaient. Parfois, il priait Dieu de lui accorder une foi simple et Dieu lui refusait la simplicité.

Dans la vie ordinaire, il était timide, naïf et sans défense comme un enfant, Il n'en coûtait rien aux mauvaises gens de tromper Évandre et les railleurs racontaient mille anecdotes à son sujet.

Plongé dans ses rêves théologiques, l'évêque, continuellement, se trouvait dans de fâcheuses situations.

Par distraction aussi, il était venu à ce singulier concile, sans songer où et pourquoi il s'y rendait, attiré par l'espoir de découvrir une hérésie nouvelle.

Maintenant, il grimaçait dépité et cachait de sa main ses yeux affaiblis contre les trop vifs rayons du soleil. Il eût préféré retourner à ses livres, dans sa chambre obscure.

Evandre ne lâchait pas Juventin et le prévenait contre les tentations, en critiquant les différentes hérésies.

Au centre de la salle se promenait un vigoureux vieillard aux pommettes saillantes, la tête auréolée de luxuriants cheveux gris. C'était l'évêque septuagénaire Purpuris, un Africain donatiste, rappelé de l'exil par Julien.

Ni Constantin, ni Constance, n'étaient parvenus à étouffer l'hérésie des donatistes. Des flots de sang coulaient depuis cinquante ans, en Afrique, à cause de l'injuste déposition d'un donatiste au lieu d'un cécilien ou d'un cécilien au lieu d'un donatiste, point toujours resté obscur. Mais les deux sectes s'entre-tuaient et l'on ne pouvait présager la fin de ces fratricides, non pour deux opinions, mais pour deux noms.

Juventin remarqua qu'un évêque cécilien, qui passait devant Purpuris, frôla du coin de sa chasuble les vêtements du donatiste. Celui-ci se détourna avec un grognement dégoûté, prit entre deux doigts l'étoffe et la secoua plusieurs fois de façon que tout le monde le vît.

Évandre communiqua à Juventin que, lorsque, par hasard un cécilien entrait dans une église de donatistes, il en était chassé et les dalles, sur lesquelles avaient posé ses pieds, étaient lavées avec de l'eau salée.

Derrière Purpuris, le suivant pas à pas, comme un chien, marchait son fidèle garde du corps, un énorme Africain à demi sauvage, brun, terrible, le nez aplati, les lèvres épaisses : le diacre Léona, armé d'un gourdin que serraient ses mains nerveuses. C'était un paysan éthiopien appartenant à la secte des mutilateurs, appelés les « circumcellions ». Les armes à la main, ils couraient les grandes routes et proposaient de l'argent aux passants, pour les tuer, ajoutant :

— Tuez-nous ou nous vous tuerons !

Au nom du Christ, les circumcellions se mutilaient,

se brûlaient, se noyaient, mais ne se pendaient pas, parce que Judas s'était pendu. Ils assuraient que le suicide pour la gloire de Dieu purifiait l'âme de tous les péchés et le peuple les considérait comme des martyrs. Avant la mort, ils s'adonnaient à toutes les jouissances, mangeaient, buvaient, violaient les femmes. Un grand nombre n'employaient pas le glaive, le Christ l'ayant défendu ; mais, par contre, avec d'énormes gourdins, la conscience tranquille, « d'après l'Écriture », ils assommaient les hérétiques et les païens. En versant le sang, ils criaient :

— Gloire à Dieu !

Et les paisibles habitants des villes africaines craignaient plus ce cri sacré que le son des trompes guerrières ou les rugissements du lion. Les donatistes considéraient les circumcellions comme leurs gardiens. Les paysans éthiopiens comprenant mal les disputes ecclésiastiques, les donatistes leur désignaient préalablement ceux qu'ils devaient assommer, « d'après l'Écriture ».

Évandre fixa l'attention de Juventin sur un bel adolescent au visage tendre et naïf comme celui d'une jeune fille. C'était un caïnite.

— Bénis soient nos frères insoumis, Caïn, Cham, les habitants de Sodome et de Gomorrhe ! prêchaient les caïnites. Ils sont les graines de la haute sophie, de la sagesse sacrée !... Venez à nous, vous tous, chassés, révoltés, réprouvés ! Béni soit Judas ! Lui seul parmi les apôtres était initié à la haute science ! Il a livré le Christ pour que le Christ meure et ressuscite,

parce que Judas savait que la mort du Christ sauverait le monde ! L'initié à notre sagesse doit transgresser toutes les limites, tout oser, mépriser la matière, fouler toute peur et s'étant adonné à tous les péchés, à toutes les jouissances de la chair, atteindre le dégoût de la matière, la dernière pureté de l'âme !

— Regarde, Juventin, voilà un homme qui se croit au-dessus des archanges et des séraphins, dit Évandre en désignant un jeune et élancé Égyptien, qui se tenait à part de tout le monde, un spirituel sourire sur ses lèvres peintes comme celles d'une courtisane.

Il était vêtu selon la dernière mode byzantine et ses mains blanches étaient couvertes de bagues.

Il s'appelait Cassiodor et était valentinien.

— Chez les chrétiens, assuraient les arrogants valentiniens, il y a l'âme comme chez les animaux ; mais il n'y a pas l'esprit, comme chez nous. Seuls, nous sommes initiés aux mystères du Gnosis et du divin Plerum ; par conséquent, seuls, nous sommes dignes de nous nommer des hommes. Tous les autres sont des porcs ou des chiens.

Cassiodor disait à ses disciples :

— Vous devez connaître tout le monde, mais personne ne doit vous connaître. Devant les profanes reniez le Gnosis. Taisez-vous et méprisez les preuves. Méprisez la profession de foi et le martyre. Aimez le silence et le mystère. Soyez, pour vos ennemis, invisibles et insaisissables comme les forces immatérielles. Les chrétiens ordinaires ont besoin de bonnes actions pour leur salut. Ceux qui possèdent la plus haute

science de Dieu, — le Gnosis, — n'ont nul besoin de ces actions. Nous sommes les fils de la lumière et eux les fils des ténèbres. Nous ne craignons pas le péché, car nous savons qu'il faut au corps, la matière, et, à l'âme, l'immatériel. Nous sommes placés si haut, que nous ne pouvons faillir, quelles que soient nos fautes. Notre cœur reste chaste dans les jouissances de la matière et, comme l'or pur, ne perd pas son éclat, même dans la boue !

Là aussi, Juventin vit un suspect vieillard, aux yeux loucheurs, à l'expression voluptueuse des fauves, l'adamite Prodick, prônant son enseignement, qui redonnait l'innocence première d'Adam. Les adamites, nus, accomplissaient leurs mystères dans une église chauffée comme un bain, et nommé « l'Éden ». Comme nos premiers ancêtres, ils n'avaient pas honte de leur nudité, et affirmaient que, chez eux, tous les hommes et toutes les femmes se distinguaient par une haute pudeur d'âme, bien que l'innocence de ces réunions paradisiaques ait toujours été douteuse.

A côté de l'adamite Prodick, était assise à terre, vêtue de l'habit épiscopal, une femme pâle, le visage austère superbe, les cheveux grisonnants, les paupières mi-closes de fatigue : la prophétesse des montagnistes. Des cophtes au visage jaune la soignaient dévotieusement, la regardaient avec amour et l'appelaient « Colombe céleste ». Se consommant pendant de longues années dans les extases de l'amour irréalisable, ils prêchaient que la race humaine devait être anéantie par la continence.

Assis en nombreuses bandes, sur les collines brûlées de la Phrygie, près des ruines de Pépuse, ces rêveurs anémiés restaient immobiles les yeux fixés sur une ligne de l'horizon où devait apparaître le Sauveur. Les soirs brumeux, au-dessus de la plaine grise, dans les nuages, parmi les rayons d'or fondu, ils voyaient la gloire de Dieu, la nouvelle Sion descendant sur la terre. Les années suivaient les années et ils mouraient avec l'espoir que l'empire céleste de Dieu descendrait enfin sur les ruines de Pépuse. Relevant parfois ses paupières lasses, fixant ses regards troubles dans le lointain, la prophétesse murmurait en syriaque :

— *Maran Ata !* Le Seigneur vient !

Et les pâles cophtes s'inclinaient vers elle pour mieux entendre. Juventin écoutait les explications d'Évandre et songeait que tout cela ressemblait à un rêve étrange et suppliciant. Son cœur se crispait sous la poussée de pitié amère et stérile.

Le silence régna enfin. Tous les regards se dirigèrent vers le même endroit : à l'extrémité opposée de l'atrium se tenait l'empereur Julien. Son visage avait une expression assurée. Il voulait feindre l'indifférence ; mais, par instants, dans ses yeux brillait une étincelle de méchanceté triomphante. Il portait la simple chlamyde blanche des philosophes.

— Vieillards et maîtres, dit Auguste en s'adressant à l'assistance, nous avons considéré comme un bien de témoigner à nos sujets qui professent l'enseignement galiléen, toute notre indulgence et notre miséricorde. Il faut nourrir plus de compassion que de haine pour

les égarés, amener par les exhortations les obstinés à la vérité, et nullement par les coups, les vexations ou les tortures corporelles. Désirant rétablir la paix dans le monde, si longtemps troublé par les discordes religieuses, je vous ai convoqués, savants galiléens. Nous espérons que, sous notre protection, vous donnerez l'exemple des hautes vertus qui conviennent à votre dignité spirituelle et à votre sagesse.

Avec de jolis gestes, tel un orateur expérimenté, il prononçait un discours préparé à l'avance. Mais dans ces mots, pleins de bienveillance, glissaient parfois d'ironiques allusions.

Il fit sentir, entre autres, qu'il n'avait pas oublié les stupides et basses altercations qui avaient eu lieu au Concile de Médiolan, sous Constance. Il mentionna, avec un mauvais sourire, les quelques audacieux qui, regrettant qu'il ne soit plus permis de persécuter, ni de martyriser ni de tuer les frères en croyance, poussaient le peuple à la révolte, excitaient la populace, versaient de l'huile dans le feu et emplissaient le monde d'une fureur fratricide. C'étaient, là, les véritables ennemis de l'humanité, les vrais coupables du plus grand mal : l'anarchie.

Et il termina son discours, par ces paroles inattendues, dans lesquelles perçait l'ironie :

— Nous avons rappelé de l'exil vos frères, chassés par les Conciles de Constantin et de Constance, désirant accorder la liberté à des citoyens de l'empire romain. Pour la complète suppression des discordes, nous vous confions, sages précepteurs, oubliant toute

animosité et vous unissant dans un amour fraternel, le devoir de fixer, pour les galiléens, une seule et unique profession de foi ! C'est à cet effet que nous vous avons convoqués dans notre demeure, à l'exemple de nos prédécesseurs. Jugez et décidez avec l'autorité qui vous est donnée par l'Église. Nous nous retirons, vous accordant toute liberté et attendant votre sage décision.

Avant que quiconque ait eu le temps de se reconnaître ou de répondre à cet étrange discours, Julien, entouré de ses amis philosophes, sortit de l'atrium et disparut.

Tout le monde se taisait. Quelqu'un soupira longuement et, dans ce silence, on n'entendait que le joyeux battement des ailes de pigeons et le clapotis de la fontaine.

Tout à coup, sur les hautes dalles de marbre qui servait de tribune à Julien, parut le débonnaire vieillard à allure provinciale, à l'accent arménien, dont tout le monde s'était moqué.

Son visage était rouge, ses yeux brûlaient d'audace : le discours de l'empereur avait offensé le vieil évêque. Animé par le zèle de son âme, oubliant sa timidité, Eustache s'avança vers les membres du concile :

— Pères et frères ! s'écria-t-il ; — et sa voix était tellement décidée que personne ne songea à en rire ; — Pères et frères ! séparons-nous en paix ! Celui qui nous a appelés ici pour nous injurier et nous séduire ne connaît ni les canons de l'Église, ni les règlements des conciles ; il hait même le nom de Jésus ! N'amusons donc pas nos

ennemis, retenons les paroles de colère! Je vous en supplie, au nom de Dieu éternel!... Séparons-nous dans le silence!

Il prononça ces paroles à voix haute et sonore, les yeux fixés vers la galerie supérieure protégée par des tentures de pourpre : l'empereur entouré de ses amis philosophes venait d'y paraître. Un murmure d'étonnement et d'effroi courut dans l'assistance. Julien regardait Eustache bien en face et le vieillard soutenait ce regard. L'empereur pâlit.

A ce moment le donatiste Purpuris repoussa brutalement l'évêque et prit sa place à la tribune.

— Ne l'écoutez pas! cria Purpuris. Ne vous séparez pas, ne bravez pas la volonté d'Auguste! Les céciliens lui gardent rancune parce qu'il nous a délivrés...

— Non, en vérité, non, mes frères! protestait Eustache.

— Laissez-nous, maudits! Nous ne sommes pas vos frères! Nous sommes les épis purs de Dieu, et vous, la paille sèche destinée à être brûlée...

Et, désignant l'empereur renégat, Purpuris continua, solennel, comme s'il lui chantait un épithalame:

— Voilà notre sauveur! Regardez!... Gloire! gloire au très miséricordieux et très savant Auguste!... Tu piétineras l'aspic et le lézard, tu vaincras le lion, car les anges veillent sur toi dans tous tes projets!... Gloire!

Alors l'assistance devint houleuse. Les uns assuraient qu'il fallait suivre le conseil d'Eustache, les

autres demandaient la parole, ne voulant pas perdre l'occasion d'exposer leurs idées devant un concile religieux. Les visages s'animaient, les voix s'enflaient.

— Qu'un évêque cécilien entre maintenant dans une de nos églises ! triomphait Purpuris. Nous poserons les mains sur sa tête, non pour le choisir pour pasteur mais pour lui écraser le crâne !

Beaucoup oublièrent le but de la réunion et s'engagèrent dans de subtiles discussions, en cherchant à s'enlever leurs auditeurs.

Le basilidien Triphon, venu d'Égypte, entouré de curieux, montrait une amulette de chrysolithe transparente, portant le mystérieux mot : « Abraxa ».

— Celui qui comprendra le sens du mot « Abraxa », disait Triphon, recevra la plus grande liberté, deviendra immortel et, goûtant à tous les péchés, ne sera terni par aucun. Abraxa représente par des lettres le nombre des montagnes célestes : trois cent soixante-cinq. Au-dessus des trois cent soixante-cinq sphères célestes, au-dessus des hiérarchies des anges et des archanges, il y a un certain néant sans nom, plus beau que toutes les lumières, immobile et stérile...

— Le néant sans nom, immobile et stérile, est dans ta stupide tête ! s'indignait un évêque arien, en marchant sur Triphon.

Le gnostique, selon son habitude, se tut aussitôt ; serrant ses lèvres en un méprisant sourire et levant l'index :

— Sagesse ! sagesse ! murmura-t-il en s'esquivant.

La prophétesse de Pépuse soutenue par les cophtes

amoureux, debout, terrible, pâle, défaite, les yeux troubles, gémissait sans rien voir, sans rien entendre :

— *Maran Ata !* Le Seigneur vient !

Les disciples de l'adolescent Épiphaine, demi-dieu païen ou martyr chrétien, adoré dans les oratoires de Céphalonie, déclamaient :

— Fraternité et égalité ! Il n'y a pas d'autres lois ! Détruisez tout ! Que tout soit en commun, les femmes, les terres, comme l'eau, l'air et le soleil !

Les ophytes, adorateurs des serpents, élevaient au-dessus de leurs têtes, une croix autour de laquelle s'enroulait une couleuvre apprivoisée :

— La sagesse du serpent, disaient-ils, donne aux hommes la connaissance du bien et du mal. Voilà le sauveur, Omiomorphos, le serpentiforme. Ne craignez rien, écoutez-le, goûtez au fruit défendu et vous serez pareils aux dieux !

Avec une adresse d'escamoteur, élevant très haut une coupe de cristal pleine d'eau, un marcosianin, parfumé et frisé, séducteur de femmes, invitait les curieux :

— Regardez le miracle ! L'eau va bouillir et se transformer en sang !

Les colabasiens comptaient avec célérité sur leurs doigts et démontraient que tous les chiffres de Pythagore, tous les mystères du ciel et de la terre, étaient contenus dans les lettres de l'alphabet grec :

— Alpha, Oméga — le commencement et la fin. Et, entre eux, la Trinité, Béta, Gamma, Delta, — le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Vous voyez, combien c'est simple !

Les fabionites, les goulus carpocratiens, les barbelonites débauchés, prêchaient de telles inepties, que les gens pourvus d'un peu de morale se bouchaient les oreilles. Beaucoup agissaient sur les auditeurs par la force attractive que possèdent sur l'imagination le monstrueux et la folie.

Chacun était sûr de son droit et tous étaient ennemis.

Même la minuscule secte perdue dans les provinces éloignées de l'Afrique, les rogatiens, assurait que le Christ, revenant sur la terre, ne trouverait la véritable compréhension de l'Évangile que chez eux, dans quelques villages de la Mauritanie, et nulle part ailleurs.

Évandre de Nicomédie, oubliant Juventin, parvenait à peine à inscrire sur ses tablettes les nouvelles hérésies, heureux comme un amateur qui découvre un bibelot rare.

Et, cependant, de la galerie supérieure, le jeune empereur, entouré de philosophes vêtus de robes blanches, regardait avec des yeux pleins de malveillance satisfaite ces hommes affolés. Le pythagoricien Proclus, Nymphidian, Priscus, Edésius, le vieux Jamblique, le pieux évêque Hékébolis, étaient près de lui; ils ne riaient, ni ne plaisantaient; leur visage restait impassible et leur attitude décente. Seulement, parfois, sur leurs lèvres serrées, errait un sourire de pitié. C'était bien là le banquet de la sagesse hellénique. Ils regardaient au-dessous d'eux, comme les dieux regardent des hommes ennemis, comme les amateurs de cirque regardent des animaux s'entre dévorer.

A l'ombre des tentures de pourpre, ils se sentaient

enveloppés de bien-être, tandis qu'en bas les galiléens, suant, anathématisaient et prêchaient.

Au milieu du désarroi général, le jeune caïnite efféminé sauta sur la tribune et s'écria, avec une voix tellement inspirée que tout le monde se retourna, ahuri de son impiété :

— Bénis soient les insoumis à Dieu ! Bénis soient Caïn, Cham, Judas, les habitants de Sodome, et de Gomorrhe ! Béni soit leur frère, l'ange de l'Infini et des Ténèbres !

L'évêque Purpuris auquel, depuis une heure, on ne laissait pas placer un mot, désirant soulager son cœur, se précipita sur le caïnite et leva sur lui sa main nerveuse « pour clore les lèvres de l'impie » !

On le retint :

— Père, c'est indécent !

— Laissez-moi ! Laissez-moi ! Je ne tolérerai pas une pareille horreur ! rugissait Purpuris. Tiens pour toi, graine de Caïn.

Et le donatiste cracha à la figure du caïnite.

Une mêlée s'ensuivit, qui eût dégénéré en bataille, si les guerriers romains ne s'y étaient opposés. Séparant les galiléens ils leur disaient :

— Vous ne devez pas agir ainsi dans cette cour. N'avez-vous pas assez de vos églises, pour vous battre?

On enleva Purpuris et on voulut le faire sortir.

Il cria :

— Léona ! Diacre Léona !

Le diacre repoussa les guerriers, en jeta deux à

terre, dégagea Purpuris et la terrible massue du circumcellion siffla au-dessus des têtes des hérésiarques.

— Gloire à Dieu ! hurlait l'Africain, en cherchant sa victime.

Tout à coup sa massue s'abaissa dans ses mains affaiblies. Tout le monde était pétrifié. Un cri aigu, poussé par un des cophtes de la prophétesse de Pépuse, déchira le silence. Agenouillé, le visage altéré par la terreur, il désignait la tribune :

— Le diable ! le diable ! Regardez le démon !

Sur l'élévation de marbre, au-dessus de la foule des galiléens, les bras croisés sur sa poitrine, calme et majestueux dans sa chlamyde blanche, se tenait l'empereur Julien. Dans ses yeux brûlait une terrible joie, et, à beaucoup, à cet instant, le renégat parut effrayant, malin et fort à l'égal du diable.

— Voilà comment vous accomplissez la loi d'amour, galiléens ! dit-il à l'assistance interdite. Je vois, maintenant, ce que valent votre miséricorde et votre pardon !... En vérité, les bêtes féroces ont plus de commisération que vous, frères ! Pour parler d'après votre Maître : « Malheur à vous, législateurs, parce que vous avez pris la clef de la maison, que vous n'y êtes pas entrés et que vous en avez empêché les autres ! Malheur à vous, pharisiens ! »

Et, jouissant de leur silence, il ajouta sans se hâter :

— Si vous ne savez pas vous diriger, je vous le dis, pour prévenir de plus grands malheurs, obéissez-moi, galiléens, et soumettez-vous !

VII

Au moment où Julien, sortant de l'atrium de Constantin, descendait le large escalier et se dirigeait pour le sacrifice, vers le petit temple, proche du palais, le temple de Tuhoc, déesse du bonheur, le vieil évêque Marys, tout voûté, blanc de cheveux, s'approcha de lui. Un enfant menait l'aveugle. Au bas de l'escalier, la foule s'était massée. L'évêque, d'un geste solennel, arrêta l'empereur, et dit :

— Écoutez, peuples, tribus, gens de tout âge, tous autant que vous êtes sur la terre ! Écoutez-moi, forces supérieures, anges qui exterminerez bientôt le martyriseur !... Ce n'est pas le roi amorrhéen qui succombera, ni Ogygié, roi de Thèbes, mais le serpent, le grand esprit, l'Assyrien révolté, l'ennemi commun qui créa sur la terre une multitude de menaces et de violences !... Entends, Ciel,

et inspire la terre! Et, toi aussi, écoute ma prophétie, césar, car aujourd'hui Dieu parle par ma bouche!... Tes jours sont comptés. Tu périras bientôt, comme la poussière soulevée par l'ouragan, comme le sifflement d'une flèche, comme le bruit du tonnerre, comme l'éclair rapide. La source de Castalie se tarira pour l'éternité et on rira en passant devant elle. Apollon redeviendra une idole sans valeur; Daphné, un arbre pleuré dans les fables, et l'herbe envahira les temples renversés. O abominations de Sennachérib!... Ainsi le prédisons-nous, galiléens, gens méprisés, adorant le Crucifié, disciples des pêcheurs de Capharnaüm et nous-mêmes ignorants; nous, affaiblis par de longs jeûnes, à demi morts, qui luttons en vain et, pourtant, vous abattrons!... Présente-moi tes discours de sophiste impérial, tes syllogismes et tes antithèses! Nous verrons comment parlent chez nous les pêcheurs ignorants...

« David chantera de nouveau, David qui, avec de mystérieuses pierres, a abattu Goliath, a vaincu les autres par la modestie et a guéri Saül par ses harmonies, Saül tourmenté par le méchant esprit!... Grâces te soient rendues, Seigneur!... L'Église, en ce jour, se purifie par la persécution... Vierges pures, allumez vos torches! Habillez l'évêque d'une belle tunique, — la tunique du Christ, notre ornement!

L'aveugle chanta presque les derniers mots, comme des paroles liturgiques. La foule, émue, l'approuva en un murmure. Quelqu'un dit, tout haut :

— *Amen !*

— Tu as fini, vieillard ? demanda Julien très calme.

L'empereur avait écouté le long discours avec un sang-froid imperturbable, comme s'il ne s'agissait pas de lui. Seules, ses lèvres se plissaient, ironiques.

— Voilà mes mains, bourreaux !... Liez-les !... Conduisez-moi à la mort !... Seigneur, j'accepte ta couronne !

L'évêque leva au ciel ses yeux ternes.

— Tu crois, brave homme, que je t'enverrai au supplice ? dit Julien. Tu te trompes ! Je te congédierai en paix. Il n'y a pas dans mon cœur de colère contre toi...

— Que dit-il ? se demandait-on dans la foule.

— Ne me séduis pas ! Je ne renierai pas le Christ ! Retire-toi, ennemi de l'humanité ! Bourreaux, conduisez-moi à la mort !... Me voilà !

— Il n'y a pas de bourreaux ici, mon ami ; il n'y a que des gens simples et bons comme toi. Tranquillise-toi. L'existence est plus ennuyeuse et plus ordinaire que tu ne crois. Je t'ai écouté avec curiosité, en admirateur de l'éloquence, même galiléenne !... Et que n'y avait-il pas ?... L'abomination de Sennachérib, et le roi des Amorrhéens, et les pierres de David, et Goliath ! Vous n'avez pas de simplicité dans vos discours. Lisez notre Démosthène, Platon et particulièrement Homère ! Ils sont, en effet, simples comme des enfants ou comme des dieux. Oui, apprenez chez eux le calme grandiose, galiléens !... Dieu n'est pas dans les tempêtes, mais dans le silence. Voilà toute ma

leçon, voilà toute ma vengeance, puisque toi-même la réclamais !

— Que Dieu te consterne, renégat ! commença Marys.

— Le Seigneur dans son courroux, en me rendant aveugle, ne te rendra pas la vue ! répliqua Julien.

— Je remercie Dieu pour ma cécité ! s'écria le vieillard, elle ne me permet pas de voir ton damné visage, réprouvé !

— Que de méchanceté dans un corps si débile ! Vous parlez toujours d'humilité, d'amour, galiléens !... Et, pourtant, que de haine dans chacun de vos mots ! Je viens de quitter l'assemblée où les Pères, au nom de Dieu, étaient prêts à s'entre-déchirer comme des fauves... et, toi, maintenant, avec ton discours effréné !... Pourquoi cette haine ? Ne suis-je pas votre frère ? Oh ! si tu savais combien, en ce moment, mon cœur est insoucieux et bienveillant ! Je te souhaite mille bonnes choses et je prie les olympiens d'adoucir ton âme cruelle et souffrante, aveugle ! Va en paix et souviens-toi que les galiléens ne sont pas seuls à savoir pardonner !

— Ne le croyez pas, frères ! C'est une ruse, une séduction du serpent. Dieu d'Israël, sois sans pitié !

Alors, n'accordant plus d'attention aux anathèmes du vieillard, Julien traversa la foule, sa tunique lumineuse sous les rayons du soleil, calme et fier, comme un antique philosophe.

VIII

Nuit de tempête. A de rares intervalles un faible rayon de lune glissait entre les nuages noirs emportés et se mêlait étrangement aux scintillements rapides des éclairs. Un vent chaud, imprégné de senteurs salines, soufflait avec violence. Sur la rive gauche du Bosphore, un cavalier s'approcha d'une ruine solitaire. Au temps immémorial des Troyens, cette fortification servait de tour de garde. Il n'en restait maintenant que des amas de pierres et des murs à demi démolis, couverts de hautes herbes. En bas se trouvait une petite chambre, abri des bergers et des vagabonds.

Attachant son cheval sous le porche démantelé et ayant écarté des buissons de bardane, le cavalier frappa à une porte basse :

— C'est moi, Méroché!... ouvre !

L'Égyptienne ouvrit la porte et le laissa entrer à l'intérieur de la tour. Le capitaine s'approcha d'une torche qui éclaira son visage : c'était l'empereur Julien.

Ils sortirent. La vieille, qui connaissait bien l'endroit, menait Julien par la main. Écartant les broussailles de chardons, elle découvrit une entrée basse dans une crevasse de roche et descendit des marches. La mer était proche, le bruit des vagues faisait trembler la terre; mais les murs de pierre protégeaient contre le vent. L'Égyptienne s'arrêta.

— Voilà, seigneur, une lampe et la clef. Tu la tourneras deux fois. La porte du monastère est ouverte. Si tu rencontres le Frère gardien, ne crains rien, je l'ai acheté. Seulement, ne te trompe pas ; dans le couloir du haut, la treizième cellule à gauche.

Julien ouvrit la porte et longtemps descendit une pente rapide avec de larges marches en antiques pierres de taille. Bientôt, le souterrain se resserra en un couloir si étroit que deux hommes n'auraient pu passer de front. Ce chemin secret réunissait la tour de garde de la rive opposée au nouveau monastère chrétien.

Julien sortit très haut au-dessus de la mer, entre des rochers escarpés, rongés par le flux, et commença à gravir les petites marches taillées dans le roc. Arrivé au faîte, il trouva un mur de briques; mais, en s'accrochant aux aspérités, on pouvait l'enjamber et entrer dans le petit jardin du monastère.

Il pénétra dans une cour, aux murs tapissés de

roses-thé dont le parfum, dans cette atmosphère lourde, devenait entêtant. Les volets d'une fenêtre du rez-de-chaussée n'étaient pas fermés à l'intérieur : Julien les ouvrit doucement et enjamba la croisée. Une bouffée d'air renfermé lui fouetta le visage. Cela sentait l'humidité, l'encens, les souris, les plantes médicinales et les pommes fraîches que les précautionneuses religieuses gardaient dans leur entrepôt.

L'empereur longea un long corridor sur lequel donnait une double rangée de portes. Il compta la treizième à gauche et l'ouvrit doucement. Une lampe d'albâtre éclairait faiblement la cellule. Il retint sa respiration.

Une femme, vêtue de la sombre tunique monacale, était étendue sur un lit bas. Elle avait dû s'endormir pendant la prière, sans avoir eu le temps de se déshabiller. Ses cils faisaient ombre sur ses joues livides, et ses sourcils étaient froncés sévèrement et majestueusement, comme ceux des morts.

Julien reconnut Arsinoé.

Elle avait beaucoup changé ; seuls, les cheveux étaient restés les mêmes, or bruni à la racine et, à la pointe, jaune pâle comme du miel sous les rayons du soleil.

Les paupières tressaillirent, elle soupira,

Devant les yeux de Julien se profila le fier corps de l'amazone, inondé de lumière, aveuglant comme le marbre doré du Parthénon et, avec un amour irrésistible, tendant les bras vers la religieuse qui dormait à l'ombre de la croix noire, Julien murmura :

— Arsinoé !

La jeune fille ouvrit les yeux, le regarda sans

étonnement et sans peur, comme si elle avait su qu'il viendrait. Mais, revenant à elle, elle frissonna, passa la main sur son front.

Il s'approcha d'elle :

— Ne crains rien. Dis un mot, je partirai.

— Pourquoi es-tu venu ?

— Je voulais savoir si vraiment...

— Qu'importe, Julien, nous ne nous comprendrons pas.

— Crois-tu vraiment en « Lui », Arsinoé?

Elle ne répondit pas et baissa les yeux.

— Te souviens-tu de notre nuit à Athènes ? continua l'empereur... Te souviens-tu comme tu m'as tenté, moi, moine galiléen, comme je te tente maintenant moi-même !... L'ancienne fierté, l'ancienne force sont toujours sur ton visage, Arsinoé, et non l'humilité, esclave des galiléens ! Dis-moi la vérité !

— Je veux la puissance, dit-elle tout bas.

— La puissance ! Alors tu te souviens encore de notre alliance? s'écria Julien joyeux.

Elle secoua la tête avec un triste sourire :

— Oh ! non !... La puissance sur les gens ne vaut pas la peine. Tu le sais toi-même !

— Et c'est pour cela que tu pars dans le désert ?

— Oui... et pour la liberté.

— Arsinoé ! comme jadis, tu n'aimes que toi !

— Je voudrais aussi aimer les autres, comme « Il » le commande ; mais je ne puis. Je les déteste et je me déteste !

— Alors, mieux vaut ne pas vivre !

Il faut se vaincre, dit-elle lentement. Il faut se vaincre non seulement dans le dégoût de la mort, mais aussi dans celui de la vie, ce qui est bien difficile, parce qu'une vie comme la mienne est bien plus terrible que la mort. Mais si on parvient à se vaincre jusqu'à la fin, la vie et la mort deviennent indifférentes, et on gagne la grande liberté !

Ses fins sourcils se fronçaient en un pli d'indomptable volonté.

Julien la regardait avec désespoir.

— Qu'ont-ils fait de toi ! murmura-t-il. Tous, vous êtes bourreaux et martyrs. Pourquoi vous tourmentez-vous ? Ne vois-tu pas que dans ton âme il n'y a rien, en dehors de la haine et du désespoir !

Elle fixa sur lui un regard chargé de colère.

— Pourquoi es-tu venu ? Je ne t'ai pas appelé. Va-t'en !... Que m'importe ce que tu penses ! J'ai assez de mes pensées et de mes souffrances. Il y a entre nous un abîme que les vivants ne doivent pas franchir. Tu dis que je ne crois pas... Mais c'est bien à cause de cela que je me déteste ! Je ne crois pas ; mais je veux croire, entends-tu ? Je veux et je croirai. Je me forcerai. Je tourmenterai ma chair, je la dessécherai par la faim et la soif, je la rendrai plus insensible que les pierres. Je dompterai mon intelligence, je la tuerai, parce qu'elle est le diable, et qu'il est plus séduisant que tous les désirs. Ce sera ma dernière victoire, la plus belle, parce qu'elle me libérera. Alors, je verrai si quelque chose se révoltera en moi et dira : « Je ne crois pas ! »

Elle tendit ses mains jointes vers le ciel, en un geste suppliant :

— Seigneur, aie pitié de moi ! Seigneur, où es-tu ? Entends-moi et pardonne-moi !

Julien se jeta à genoux devant elle, l'enlaça, l'attira à lui et ses yeux brillèrent, triomphants :

— Oh ! jeune fille ! je vois maintenant, tu n'as pu nous quitter ! Tu as voulu, et tu n'as pu ! Viens ! viens tout de suite avec moi ! Demain, tu seras l'épouse de l'empereur romain, la maîtresse du monde ! Je suis entré ici comme un voleur, j'en sortirai comme un lion, avec ma proie ! Quelle victoire sur les galiléens ! Qui pourra nous arrêter ? Nous oserons tout, nous serons pareils aux dieux !

Le visage d'Arsinoé devint triste et calme ; elle regarda Julien avec pitié, sans le repousser :

— Malheureux !... tu es malheureux comme moi ! Tu ne sais toi-même où tu veux me conduire. Sur qui comptes-tu ? Tes dieux sont morts. Je fuis dans le désert, loin de cette contamination, loin de cette effrayante odeur de pourriture ! Laisse-moi... Je ne puis t'aider en rien... Pars...

La colère et la passion brillèrent dans les yeux de Julien. Mais plus calme encore, avec une telle pitié, que son cœur, à lui, frémit et se glaça, comme sous le coup d'une mortelle offense, elle dit :

— Pourquoi t'illusionnes-tu ? N'es-tu pas indécis, périssable, comme nous tous ? Songe : que veulent dire ta charité, tes maisons hospitalières, tes discours de sacrificateur ? Tout cela est nouveau, inconnu aux

antiques héros de la Hellade!... Julien, Julien! tes dieux sont-ils les anciens olympiens, lumineux et incléments, terribles enfants de l'azur, se réjouissant du sang des victimes et des souffrances des mortels? Le sang et les souffrances des humains étaient le nectar des anciens dieux! Les tiens, séduits par la foi des pêcheurs de Capharnaüm, sont faibles, humbles, malades, ils meurent de pitié pour les hommes... mais cette pitié est mortelle pour les dieux !

»... Oui, continua-t-elle implacable. Vous êtes malades, vous êtes trop faibles pour votre sagesse! Voilà votre châtiment, hellénistes retardataires. Vous n'avez de force ni dans le bien ni dans le mal. Vous n'êtes ni le jour ni la nuit, ni la vie ni la mort. Votre cœur est ici et là; vous avez quitté une rive et vous ne pouvez atteindre l'autre. Vous croyez, et vous ne croyez pas; vous trahissez toujours, vous hésitez toujours, vous voulez et vous ne voulez pas, parce que vous ne savez pas vouloir. Sont seuls forts ceux qui, en voyant une vérité, sont aveugles pour l'autre. Ils nous vaincront, nous, sages et faibles!

Julien releva la tête avec un effort, comme au sortir d'un mauvais rêve, et dit :

— Tu es injuste, Arsinoé! Mon âme ne connaît pas la peur et ma volonté est inflexible. Les forces du destin me conduisent. S'il est dans ma destinée de mourir trop tôt, — et je le sais, — au regard des dieux ma mort sera superbe! Adieu. Je pars sans courroux, triste et calme, parce que, maintenant... tu es morte pour moi!

IX

Au-dessus du portique de l'hospice d'Apollon, destiné aux misérables, aux pèlerins et aux estropiés, sur le fronton de marbre se détachait, en grec, ce verset d'Homère :

> **Tous, nous venons de Zeus,**
> **Pèlerins, pauvres. Je donne peu, mais avec amour !**

L'empereur pénétra sous les portiques intérieurs. Une élégante colonnade ionique entourait la cour. Cet hospice avait jadis été une palestre. Le soir était doux et radieux. Le soleil ne se couchait pas encore.

Mais des portiques, des appartements intérieurs soufflait une lourde atmosphère.

Là, dans le même tas, traînaient les enfants et les vieillards, les chrétiens et les païens, malades et sains ; des estropiés, des monstres, des affaiblis, des hydro-

piques, des dépéris de consomption, portant tous sur leur visage le cachet de tous les vices et de toutes les souffrances.

Une vieille, à demi nue, la peau basanée, pareille aux feuilles mortes, frottait son dos plein de pustules contre le marbre tendre des colonnes.

Au milieu de la cour se dressait la statue d'Apollon Pythique, l'arc dans les mains et le carquois sur l'épaule.

Au pied de la statue était assis un monstre ridé, ni enfant, ni vieillard ; les bras entouraient les genoux, la tête reposait sur les bras, il se balançait de droite à gauche, et, l'air stupide, chantait toujours la même mélopée :

— Jésus-Christ ! fils de Dieu, aie pitié de nous, damnés !

Enfin parut l'inspecteur principal, Marc Ausonis, pâle et tremblant.

— Très savant et très miséricordieux César, ne daigneras-tu pas venir dans ma maison ? L'atmosphère est nuisible ici... et il y a des maladies contagieuses...

— Non, je ne crains rien. Tu es l'inspecteur ?

Ausonis, retenant son souffle, pour ne pas respirer l'air vicié, s'inclina très bas.

— Distribue-t-on, tous les jours, le pain et le vin ?

— Oui, comme tu l'as ordonné, divin Auguste...

— Quelle saleté !

— Ce sont les galiléens. Se laver, pour eux, est un péché ! Impossible de leur faire prendre des bains...

— Fais apporter les livres de comptes ! ordonna Julien.

L'inspecteur tomba à genoux, et longtemps ne put proférer une parole ; enfin, balbutiant :

— Seigneur !... tout est en ordre... Mais, un malheur..., les livres ont brûlé...

L'empereur se rembrunit.

A ce moment, des cris partirent de la foule des malades :

— Un miracle !..., un miracle !... Regardez ! Le paralytique se lève...

Julien se retourna et vit un homme de haute taille, affolé de joie, lui tendre les mains, avec une foi naïve dans le regard :

— Je crois ! je crois ! disait le paralytique. Je crois que tu n'es pas un homme, mais un dieu descendu sur la terre ! Touche-moi, guéris-moi, César !

— Quel superbe miracle ! triomphaient les infirmes. Gloire à l'empereur ! Gloire à Apollon le Guérisseur !

— Viens à moi ! viens à moi ! appelaient les malheureux. Dis un mot, je guérirai !

Le soleil couchant glissa par la porte ouverte et se posa, tendre reflet, sur le visage de marbre d'Apollon. Julien regarda le dieu et, pour la première fois, tout ce qui se faisait dans l'hospice lui parut sacrilège. Les yeux clairs du dieu olympien ne devaient plus voir toutes ces monstruosités. Julien sentit naître en lui le désir de purifier l'antique palestre, de la débarrasser de toute cette vermine galiléenne et païenne, de tout ce fumier humain et puant. Oh ! si l'antique dieu

était ressuscité, comme ses yeux auraient foudroyé, comme ses flèches auraient sifflé et auraient supprimé ces infirmes et ces paralytiques, purifiant cet air vicié !

Julien quitta en hâte l'hospice d'Apollon, oubliant même les livres de comptes d'Ausonis. L'empereur avait deviné que le rapport était juste, que le principal inspecteur était un concussionnaire ; mais une telle fatigue, un tel dégoût s'étaient emparés de son cœur, qu'il n'eut pas le courage de s'enfoncer plus avant dans ces vilenies et de les vérifier.

Il était trop tard quand il revint au palais. Il donna ordre de ne recevoir personne et se retira sur la terrasse qui dominait le Bosphore.

Toute la journée s'écoula en d'ennuyeuses petites affaires, des discussions de chancellerie et de vérifications de comptabilité.

Grand nombre de concussions furent découvertes et permirent à l'empereur de s'apercevoir que même ses meilleurs amis le trompaient. Tous ces philosophes, ces rhéteurs, ces poètes et ces panégyristes, volaient le trésor, aussi bien que les eunuques et les évêques chrétiens sous le règne de Constance.

Les maisons hospitalières, les refuges de philosophes, les hospices d'Apollon et d'Aphrodite étaient autant de prétextes à gain pour les gens adroits, d'autant plus que, non seulement aux galiléens, mais aussi aux païens, ils semblaient une fantaisie drôle et sacrilège de César.

Julien sentait son corps gémir sous la lourde et stérile fatigue. Éteignant la lampe, il s'étendit sur son lit de camp.

« Il faut réfléchir dans le silence et la tranquillité », se dit-il en contemplant le ciel nocturne.

Mais l'envie de la réflexion ne lui venait pas. Une énorme étoile brillait dans l'éther assombri et Julien, à travers ses paupières mi-closes, voyait sa lumière qui pénétrait jusqu'à son cœur comme une froide caresse.

X

A Antioche la Grande, capitale de la Syrie, dans un carrefour, non loin de Syngon, la rue principale, se trouvaient de superbes bains chauds, appelés Thermes.

Ces bains étaient à la mode et fort chers ; bien des clients y venaient pour apprendre les dernières nouvelles de la ville.

Entre l'*apodyterium* (pièce où l'on se déshabillait) et le *frigidarium* (salon de repos) se trouvait une très belle salle, à parquet de mosaïque et murs de marbre, destinée à la sudation, le *sudatorium* ou *laconicum*.

Des salles voisines parvenaient les bruits des forts jets d'eau tombant dans d'énormes bassins et les rires des baigneurs. Des esclaves nus couraient, se bousculaient et ouvraient des amphores d'aromates.

A Antioche, on considérait les bains, non comme un amusement ou une chose indispensable, mais comme

le principal charme de la vie, un art varié. La capitale de la Syrie était, du reste, réputée dans le monde entier pour l'abondance, le goût exquis et la pureté de ses eaux. Un bain ou un seau pleins paraissaient vides, à tel point les eaux des aqueducs d'Antioche étaient transparentes.

A travers les chauds et laiteux nuages de vapeur du sudatorium, se voyaient les corps rouges et nus des notables citoyens d'Antioche. Les uns étaient à demi étendus, les autres assis ; quelques-uns se faisaient frotter d'huile ; tous causaient gravement et transpiraient, s'adonnant très sérieusement à cet art à la mode. La beauté des statues antiques, placées dans les niches, Antinoüs et Adonis, accusait encore davantage la hideur des corps vivants.

Des bains chauds, sortit un gros vieillard, majestueux, bien que difforme, le marchand Bouziris, qui détenait entre ses mains toutes les ventes de blé d'Antioche. Un jeune homme élancé le soutenait respectueusement sous les bras. Quoiqu'ils fussent nus tous deux, on pouvait tout de suite distinguer lequel des deux était le patron ou le client.

— Donne de la vapeur ! commanda Bouziris, de sa voix enrouée.

A la profondeur de ce son, on pouvait calculer le nombre prodigieux de millions qu'agiotait le marchand.

On ouvrit deux robinets de métal et la vapeur chaude s'échappa en sifflant, du soupirail, enveloppa le marchand d'un épais brouillard. Comme un mons-

trueux dieu en apothéose il se tenait au milieu du nuage blanc et tapait de ses mains grasses son ventre rouge et charnu, résonnant comme un tambour.

Là aussi, présidait, assis sur ses talons, l'ancien inspecteur de l'hospice d'Apollon, Marc Ausonis. Petit, maigre, à côté de la masse graisseuse du marchand, il semblait un poussin plumé et gelé.

Le railleur Julius Mavricus ne parvenait pas à amener la transpiration sur son corps nerveux, sec comme un bâton, saturé de bile.

Garguillius, lui, était étendu sur le parquet de mosaïque, replet, flétri et mou comme de la gélatine ; énorme comme un cadavre de verrat. Un esclave paphlagonien, étouffant sous la tension, lui frottait le dos bouffi avec un morceau de drap humide.

Le poète, enrichi maintenant, Publius Porphirius, contemplait mélancoliquement ses jambes déformées par la goutte.

— Connaissez-vous, mes amis, demanda-t-il, la missive des taureaux blancs à l'empereur romain ?

— Non. Raconte.

— Une ligne seulement : « Si tu vaincs les Perses, nous sommes perdus. »

— C'est tout ?

— Que faut-il de plus ?

Le corps de Garguillius ondula de rire.

— Par Pallas ! c'est court et juste ! Si l'empereur revient triomphant de la Perse, il offrira en sacrifice aux olympiens une telle quantité de taureaux blancs que ces animaux deviendront plus rares que le bœuf

Apis !... Esclave ! les reins ! Frotte les reins !... plus fort !

Et, en se retournant, son corps contre la mosaïque produisit le son d'un énorme paquet de linge mouillé jeté brutalement à terre.

— Ha ! ha ! ha ! rit Junius. On dit que de l'île de Taprobane, dans les Indes, on expédie une quantité considérable d'oiseaux blancs, très rares. Et, de Scythie, de gros cygnes sauvages. Tout cela pour les dieux !... L'empereur romain engraisse les olympiens ! Il est vrai qu'ils ont eu le temps d'être affamés, depuis Constantin !

— Les dieux bâfrent ! s'écria Garguillius, et nous jeûnons ! Voilà trois jours déjà qu'on ne trouve pas au marché un faisan de Colchide convenable ; pas un seul poisson mangeable !

— C'est un blanc-bec ! remarqua le marchand de blé.

Tous se retournèrent respectueusement.

— Un blanc-bec ! reprit Bouziris. Je dis que, si l'on pinçait le nez à votre César romain, il en sortirait du lait comme chez un nourrisson de deux semaines !... Il a voulu abaisser le prix du pain, a défendu de le vendre au prix que nous avions marqué ! Il a fait venir d'Égypte 400.000 mesures de froment...

— Et alors, vous avez baissé les prix ?

— Écoutez ! J'ai excité les marchands. Ils ont fermé les magasins. Mieux vaut laisser pourrir le blé que de nous soumettre. On a mangé le blé d'Égypte.

— Nous ne donnons pas le nôtre ! Il a pétri la pâte, qu'il la mange !

Bouziris, triomphalement, claqua des mains sur son ventre.

— Assez de vapeur! Verse! ordonna le marchand.

Et le bel esclave à longs cheveux qui ressemblait à Antinoüs, déboucha au-dessus de sa tête une mince amphore contenant de la précieuse cassie d'Arabie. Les aromates coulèrent sur le corps rouge, encore en sueur; Bouziris étalait avec satisfaction les épaisses gouttes odorantes. Puis, il essuya ses gros doigts à la chevelure dorée de l'esclave qui courbait devant lui sa tête.

— Ta Grâce a parfaitement bien observé que l'empereur n'était autre chose qu'un blanc-bec! dit, avec un profond salut, le client parasite. Dernièrement, il a publié un libelle, visant les habitants d'Antioche, et intitulé : « Le Haïsseur de barbe », dans lequel, en réponse aux injures de la populace, il déclare : « Vous riez de ma grossièreté, de ma barbe? Riez tant qu'il vous plaira! Je rirai aussi de moi-même. Je n'ai besoin ni de jugements, ni de rapports, ni de prisons, ni de supplices. » Est-ce digne d'un empereur romain?

— Le césar Constance, de pieuse mémoire, déclama Bouziris, ne peut faire la paire avec Julien. Dans ses vêtements, dans son allure, on voyait tout de suite le César. Et celui-ci, Dieu me pardonne! n'est qu'un avorton des dieux, un singe boiteux, un ours bancal, qui traîne les rues sans être rasé, sans être coiffé ni lavé, avec des taches d'encre aux doigts. Le cœur vous tourne à le voir!... Les livres, l'érudition, la

philosophie... Attends, nous te ferons payer cela cher! Il ne faut pas rire avec le peuple! il faut le tenir ferme. Si on le lâche, on ne le reprend plus...

Alors, Marc Ausonis, muet jusqu'alors, murmura pensif :

— On peut tout pardonner ; mais pourquoi nous enlève-t-il le dernier plaisir de la vie, le cirque, les combats de gladiateurs? Mes amis, la vue du sang procure et procurera toujours aux hommes une inexplicable jouissance. C'est une joie sacrée et mystérieuse. Il n'y a pas de gaieté sans le sang, pas de grandeur sur la terre. L'odeur du sang, c'est l'odeur de Rome!

Le dernier rejeton des Ausonis jeta sur les auditeurs un regard naïf, et ses yeux semblaient tantôt vieux, tantôt enfantins.

Le corps bouffi de Garguillius bougea sur le parquet; dressant la tête, il fixa Ausonis.

— Bien dit : odeur de sang, odeur de Rome!... Continue, Marc, tu es inspiré aujourd'hui...

— Je dis ce que je sens, mes amis. Le sang est si doux aux hommes, que même les chrétiens n'ont pu s'en passer. Ils veulent purifier le monde par le sang! Julien commet une grande faute. En enlevant le cirque au peuple, il lui retire le plaisir sanguinaire. La populace aurait tout pardonné ; mais elle ne pardonnera pas cela!

Marc prononça solennellement les derniers mots; puis, tout à coup, il glissa la main sur son dos, et son visage rayonna :

— Tu transpires? lui demanda Garguillius.

— Oui! répondit Ausonis avec un sourire ravi. Frotte, frotte, esclave ; frotte !

Il se coucha. Le baigneur se mit en devoir de masser les pauvres membres anémiés, teintés de bleu comme ceux d'un mort.

Des niches de porphyre à travers le nuage laiteux de vapeur, les fières sculptures helléniques des anciens temps regardaient avec mépris les corps difformes des vivants.

Cependant, dans le carrefour, à l'entrée des Thermes, la foule s'amassait.

La nuit, Antioche brillait de mille lumières, surtout le Syngon, la rue principale, toute droite, qui traversait la ville sur un parcours de trente-six stades, avec des portiques et une double colonnade, occupée dans toute sa longueur par d'élégants magasins.

Dans la foule, couraient des plaisanteries sur l'empereur; des gamins traînaient parmi les groupes en criant des anapestes satiriques; une vieille femme saisit l'un des petits vauriens et lui relevant la chemise, avec le revers de sa sandale lui administra une correction en règle.

— Tiens, pour toi! tiens pour toi! Pour t'apprendre à chanter des choses honteuses!

Le gamin criait sur un ton suraigu.

Un autre, grimpé sur le dos d'un camarade, dessinait sur le mur blanc, avec un éclat de charbon, un bouc à longue barbe, coiffé du diadème impérial, tandis qu'un troisième écrivait au-dessus, en grosses

lettres : « Ceci est l'impie Julien », et cherchant à rendre grossière sa voix, hurlait :

Le boucher vient
Avec un grand couteau !

Un passant, un vieillard, vêtu du noir habit ecclésiastique, s'arrêta, écouta le gamin et, secouant la tête, murmura les yeux au ciel :

— De la bouche des enfants, sort la vérité! Ne vivait-on pas mieux sous Kappa et Khi?

— Que veux-tu dire par Kappa et Khi?

— Tu ne comprends pas? La lettre grecque kappa (k) commence le nom de Constance et khi (x) est l'initiale du Christ. Je veux dire par cela que Constance et le Christ n'ont fait aucun mal aux habitants d'Antioche, tandis que les philosophes...

— C'est vrai! On vivait mieux sous Kappa et Khi!

Un ivrogne ayant surpris ce colloque courut le colporter dans toutes les rues.

Cette plaisanterie devait faire le tour d'Antioche et plaire à la populace par son incontestable absurdité.

Une animation encore plus grande régnait dans la taverne située en face des Thermes qui appartenait à l'Arménien Syrax. Celui-ci, depuis longtemps déjà, avait transporté son commerce de Césarée à Antioche.

Des outres enflées, des énormes amphores, le vin coulait à flots dans les coupes d'étain. On parlait ici comme partout, de l'empereur.

Le petit soldat syrien Strombix, le même qui

avait pris part à la campagne de Julien contre les barbares des Gaules, se distinguait par une éloquence spéciale. A côté de lui se tenait son fidèle compagnon et ami, le géant sarmate Aragaris.

Strombix se sentait heureux comme le poisson dans l'eau, car il aimait surtout les émeutes et les rébellions.

Il s'apprêtait à prononcer un discours.

Une vieille chiffonnière venait d'apprendre une nouvelle sensationnelle.

— Nous sommes perdus jusqu'au dernier... Le Seigneur nous châtie... Hier, la voisine m'a dit une chose, qu'au premier moment, je me suis refusée à croire...

— Raconte-nous, bonne vieille...

— A Gaza, mes amis, cela s'est passé à Gaza. Les païens se sont emparés d'un monastère de femmes. Ils en ont fait sortir les religieuses, les ont attachées à des poteaux sur la place publique, les ont fustigées à mort et, après avoir roulé leurs intestins encore chauds dans de l'orge, les ont jetés aux pourceaux.

— J'ai vu, moi-même, ajouta un jeune tisserand, à Hiéropolis, un païen qui mangait le foie d'un diacre mort!

— Quelle abomination! murmurèrent les auditeurs en se signant.

Aidé par Aragaris, Strombix grimpa sur la table gluante de vin répandu, et prenant la pose d'un orateur, il s'adressa à la foule, tandis qu'Aragaris le contemplait fièrement.

— Citoyens! commença Strombix, jusqu'à quand attendrons-nous pour nous révolter? Savez-vous que Julien a juré, s'il revenait vainqueur des Perses, de rassembler les saints défenseurs de l'Église et de les jeter en pâture aux bêtes féroces, dans les amphithéâtres! De transformer les portiques des basiliques en greniers à foin et l'intérieur des églises en écuries...

Un vieillard bossu, livide de peur, roula dans la taverne : c'était le mari de la chiffonnière, un verrier. Relevé, il se frappa les cuisses avec désespoir, regarda les assistants, et balbutia :

— Quelle affaire!... Il y a deux cents cadavres dans les puits et conduites d'eau!

— Où? quels cadavres?

— Plus bas!... plus bas! murmura le verrier. On dit que le Renégat cherche depuis longtemps déjà ses devinations dans l'intérieur des gens vivants, — toujours pour sa guerre contre les Perses et sa victoire sur les chrétiens.

Et, étouffant de satisfaction, il dit tout bas :

— Dans les caves du palais d'Antioche, on a découvert des caisses d'ossements humains... et dans la ville de Karra, près d'Édesse, les chrétiens ont trouvé dans un temple souterrain, le cadavre d'une femme enceinte, pendue par les cheveux, le ventre ouvert!... Julien avait voulu consulter le foie de l'enfant pour sa maudite guerre.

— Eh! Glaturius! Est-ce vrai qu'on trouve des ossements humains dans les cloaques? Tu dois le savoir! demanda un cordonnier, grand sceptique.

Glaturius, le nettoyeur de cloaques, se tenait près de la porte, n'osant pas entrer, parce qu'il sentait mauvais. Lorsqu'on lui adressa cette question, il commença, selon son habitude, à sourire timidement et à cligner ses paupières enflammées :

— Non, respectables amis, répondit-il humblement. On trouve parfois des enfants nouveau-nés, des squelettes d'âne ou de chameau; mais je n'ai pas encore vu des cadavres d'homme ou de femme.

Quand Strombix reprit son discours, le nettoyeur de cloaques le regarda avec admiration et l'écouta religieusement, en frottant sa jambe nue contre le portant de la porte.

— Hommes-frères, s'écriait l'orateur avec feu, vengeons-nous! Mourons comme les antiques Romains!

— Inutile de déchirer ton gueuloir! se fâcha le cordonnier. Quand on en viendra là, tu fileras le premier et tu envoies les autres à la mort

— Vous n'êtes que des lâches! dit, en se mêlant à la conversation, une femme fardée, vêtue d'un pauvre costume bariolé, courtisane de carrefour, dénommée par ses adorateurs, la Louve. Savez-vous, continua-t-elle indignée, ce que répondirent à leurs bourreaux, les saints martyrs Macédonius, Théodule et Tertien.

— Non, parle, la Louve.

— Je l'ai entendu moi-même. A Myrrha, en Phrygie, trois jeunes hommes, Macédonius, Théodule et Tertien, avaient pénétré de nuit dans un temple hellénique et avaient détruit les idoles pour la gloire de Dieu.

Le proconsul Amachius les fit saisir, étendre sur des lèchefrites et commanda d'allumer du feu dessous. Les trois martyrs disaient : « Si tu veux, Amachius, goûter de la chair cuite, tourne-nous de l'autre côté, pour que nous ne soyons pas cuits à demi, pour ton goût! Et tous trois rirent et crachèrent au visage du proconsul. Et on a vu un ange descendre avec trois couronnes! Vous n'auriez pas parlé ainsi... Vous tremblez trop pour votre peau... On est écœuré, rien qu'à vous regarder!

La Louve se détourna, méprisante.

Des cris s'élevèrent dans la rue.

— On brise peut-être les idoles? se réjouit le cordonnier.

— En avant, citoyens!... Suivez-moi! s'exclama Strombix avec de grands gestes.

Mais il glissa de la table et serait tombé si Aragaris ne l'avait soutenu.

Tout le monde se précipita vers la porte. Une foule énorme avançait de la rue principale et, encombrant l'étroit carrefour, s'arrêta devant les Thermes.

— Le vieux Pamva! le vieux Pamva! disaient les badauds. Il vient du désert soulager le peuple, renverser les grands, sauver les humbles!

XI

Le vieillard avait un visage grossier à larges pommettes et était entièrement velu. Un sac de toile tout rapiécé remplaçait sa tunique, et une peau de mouton avec un capuchon lui servait de chlamyde. Depuis vingt ans, Pamva ne s'était pas lavé, considérant la propreté comme un péché et croyant qu'il existait un diable spécial qui présidait aux soins corporels. Il vivait dans un affreux désert, — Béreïs de Chalibonne, — à l'est d'Antioche, où les serpents et les scorpions pullulaient au fond des puits désséchés. Il habitait un bassin tari, appelé en syrien « koubba », se nourrissait de cinq tiges de roseaux farineux et sucrés et faillit mourir d'inanition. Ses disciples, à l'aide de cordes, lui descendirent la pâture. Pendant sept ans, il vécut d'une demi-mesure de lentilles bouillies à l'eau. Sa vue s'affaiblit, sa peau se couvrit de gale et de teigne.

Il ajouta un peu d'huile à ses lentilles, mais s'accusa de sa gastrolâtrie.

Pamva, apprenant par ses disciples que l'empereur Julien, le féroce Antéchrist, persécutait les chrétiens, quitta sa retraite et vint à Antioche, soutenir les croyants affaiblis.

— Écoutez!... écoutez!... il va parler!

Pamva gravit l'escalier des thermes et s'arrêta sur le large palier. Ses yeux brillaient d'un feu sombre. Il étendit les bras, désignant à la populace les palais, les temples païens, les thermes, les magasins, la Cour de justice, les monuments d'Antioche.

— Il ne restera pas une pierre ici. Tout s'effondrera, tout disparaîtra. Le feu sacré dévorera l'univers. Les cieux s'écrouleront comme un palais brûlé. Ce sera le terrible jugement du Christ, l'inimaginable spectacle Où tournerais-je mes regards? Qu'admirerais-je, sinon, les gémissements des rois précipités dans les ténèbres? Sinon la terreur de la déesse de l'amour, Aphrodite, tremblante dans sa nudité, devant le Crucifié? Sinon la fuite de Jupiter et de tous les dieux olympiens, devant les foudres du Très-Haut!... Triomphez, martyrs! Réjouissez-vous, persécutés. Où sont vos juges, proconsuls romains? Les voilà. saisis par des flammes plus terribles que celles dans lesquelles on brûlait les chrétiens! Les philosophes, si fiers de leur frivole sagesse, rougiront de honte devant leurs disciples précipités dans la géhenne et ni les syllogismes d'Aristote, ni les démonstrations de Platon, ne les sauveront! Et les acteurs hurleront, comme n'ont jamais hurlé, dans

aucune tragédie, les héros de Sophocle et d'Eschyle!.. Ces danseurs de corde, dans le feu de l'enfer, sauteront encore plus rapidement! Alors nous, hommes grossiers et ignorants, nous nous réjouirons et nous dirons aux forts, aux sages, aux fiers : « Regardez, voilà le Crucifié, le fils du charpentier et de la journalière, voilà le roi de Judée, vêtu de pourpre et couronné d'épines. Voilà le violateur du Sabbat, le Samaritain possédé du démon! Voilà Celui que vous avez ligotté dans votre prétoire, celui à qui vous avez craché au visage, que vous avez abreuvé de bile et de vinaigre! Et nous entendrons des pleurs et des grincements de dents nous répondre ; et nous rirons, nous emplirons notre cœur de joie! Viens! viens, seigneur Jésus!

Gluturius, le nettoyeur de cloaques, tomba à genoux et clignant ses paupières enflammées, comme s'il voyait descendre le Christ, tendit en avant ses bras, Le fondeur de métaux serrait ses poings, ramassé sur lui-même, comme un taureau prêt à bondir. Le livide tisserand tremblait de tous ses membres, souriait stupidement et murmurait : « Seigneur! daigne me faire souffrir! »

Les figures bestiales des rôdeurs et des manouvriers exprimaient le triomphe méchant des faibles sur les forts, des esclaves sur leurs maîtres. La Louve montrant ses dents, riait silencieusement et une invincible soif de vengeance pétillait dans ses yeux ivres et féroces.

Tout à coup retentit le cliquetis des armes et le pas lourd des chevaux; les légionnaires romains, la garde de nuit, tournèrent l'angle du carrefour. A leur tête

marchait le préfet, Salluste Second, au nez aquilin, au large front nu, au regard intelligent, calme et bon. Il portait le laticlave des sénateurs et sa personne respirait la confiance en soi et la noblesse des anciens patriciens.

Au-dessus de la lointaine toiture du Panthéon érigé par Antiochus Séleucus, montait lentement la lune énorme, rougeâtre, dont les rayons se reflétaient sur les boucliers et les cuirasses.

— Dispersez-vous, citoyens! s'adressa Salluste, à la foule. Par ordre du divin Auguste, les rassemblements nocturnes sont défendus dans les rues d'Antioche.

La populace murmura, houleuse. Les gamins sifflèrent et une voix effrontée chanta :

Malheur aux coqs blancs,
Malheur aux taureaux blancs!
L'empereur les tuera tous, — adieu!
Pour les offrir à ses abominables dieux!

Un menaçant bruit d'armes gronda : les légionnaires romains tiraient leurs glaives du fourreau, prêts à s'élancer sur la foule, Le vieux Pamva frappa de sa canne les dalles de marbre et cria :

— Salut, brave armée de Satan! Salut très sage dignitaire romain! Vous vous êtes probablement souvenus des temps où vous nous brûliez, où vous nous enseigniez votre philosophie et que nous priions Dieu pour le salut de vos âmes damnées! Eh bien, soyez les bienvenus!

Les légionnaires levèrent le glaive; mais le préfet, d'un geste, les arrêta. Il voyait que la foule était en son pouvoir.

— De quoi, nous menacez-vous, stupide? continua Pamva en s'adressant à Salluste. Que pouvez-vous? Il nous suffit d'une nuit noire et de deux ou trois torches pour nous venger. Vous craignez les Alamans et les Perses. Nous sommes plus terribles qu'eux. Nous sommes partout, parmi vous, innombrables, insaisissables! Nous n'avons pas de limites, nous n'avons pas de patrie, nous ne reconnaissons qu'une République, la République universelle! Nous sommes d'hier et nous remplissons déjà le monde, — vos villes, vos forteresses, vos îles, vos municipes, vos conseils, vos camps, vos palais, votre sénat, votre forum : nous vous laissons vos temples... Oh! comme nous vous aurions détruits, sans notre humilité, notre fraternité, si nous ne préférions plutôt mourir que tuer!...

» Il ne faut ni glaive, ni feu! nous sommes si nombreux, qu'il nous suffit de nous éloigner tous, pour que vous périssiez. Vos villes se dépeupleraient, vous seriez effrayés de votre solitude, du silence de l'univers! Toute vie s'arrêterait vaincue par la mort! Souvenez-vous : l'empire romain n'est soutenu que par notre miséricorde chrétienne!

Tous les regards étaient fixés sur Pamva; personne n'aperçut un homme, vêtu d'une vieille chlamyde de philosophe errant, le visage maigre et jaune, les cheveux bouclés, la longue barbe noire, suivi de quelques compagnons, traverser vivement les lignes des légion-

naires qui s'écartaient respectueusement devant lui. Il se pencha vers le préfet Salluste, et murmura :

— Qu'attends-tu ?

— Ils se disperseront peut-être d'eux-mêmes, répondit Salluste. Les galiléens ont déjà beaucoup trop de martyrs pour que nous leur en créions de nouveaux. Ils volent à la mort comme des abeilles sur le miel !

L'homme à l'habit de philosophe s'avança et cria d'une voix claire, comme un capitaine habitué au commandement :

— Dispersez la foule ! Emparez-vous des meneurs !

Tout le monde se retourna et un cri d'effroi retentit :

— Auguste ! Auguste Julien !

Les guerriers s'élancèrent, le glaive nu. On renversa la vieille chiffonnière, qui se débattit sous les pieds des légionnaires en glapissant. Beaucoup s'enfuirent et Strombix, le premier, profita du désarroi général, Des pierres sifflèrent. Le fondeur, défendant le vieux Pamva, lança un gros moellon vers un légionnaire et atteignit la Louve qui tomba avec un léger cri, inondée de sang et convaincue qu'elle mourait martyre.

Un légionnaire saisit Gluturius. Mais le nettoyeur de cloaques se rendit si facilement (la perspective de devenir un martyr admiré de tous lui paraissait si enviable en comparaison de son existence) et ses haillons dégageaient une telle puanteur, que le légionnaire, dégoûté, lâcha tout de suite son prisonnier.

Au milieu de la foule, avec son âne chargé de

choux, se trouva par hasard un conducteur maraîcher. Tout le temps, bouche bée, il avait écouté le vieux Pamva. Remarquant le danger, il voulut fuir mais son âne s'obstina. En vain le conducteur le frappait-il de son bâton : arc-bouté sur ses pattes de devant, les oreilles rabattues et la queue levée, l'animal brayait d'une façon assourdissante.

Et longtemps, ce cri domina, triomphant et stupide, étouffant le râle des mourants, les jurons des soldats et les prières des galiléens.

Oribazy, se trouvant parmi les compagnons de Julien, s'approcha de l'empereur.

— Julien, que fais-tu? Est-ce digne de ta sagesse?...

L'empereur le regarda, sévère, et Oribazy se tut, sans oser achever sa phrase.

Julien, non seulement avait changé, mais vieilli aussi, dans ces derniers temps; son visage amaigri avait l'expression triset et terrible qu'ont les gens atteints d'une longue et incurable maladie, ou bien ceux absorbés par une pensée proche de la folie. Il déchirait avec ses mains puissantes, sans le remarquer un rouleau de papyrus.

Enfin l'empereur dit, d'une voix sourde, en fixant Oribazy :

— Va-t'en ! Je sais ce que je fais... Avec ces gredins qui ne croient pas aux dieux, on ne peut parler comme à des hommes ; il faut les détruire comme des bêtes fauves. Et, enfin, quel mal y aurait-il qu'une dizaine de galiléens soient tués par la main d'un helléniste !

Oribazy songea :

— Comme il ressemble maintenant à son cousin Constance, dans ses mouvements de fureur !

Julien cria à la foule, — et sa voix lui parut, à lui-même, étrange et terrible :

— Jusqu'à présent, par la grâce des dieux, je suis encore empereur ! Obéissez-moi, galiléens ! Vous pouvez vous moquer de ma barbe et de mes habits, mais non de la loi romaine !... Souvenez-vous, je vous punis pour la révolte et non pour la religion ! Enchaînez ce gredin !

D'une main tremblante, il désigna Pamva que saisirent deux blonds Bataves.

— Tu mens, athée ! hurlait Pamva triomphant. Tu nous punis pour notre foi ! Pourquoi ne me gracies-tu pas, comme jadis Marys, l'aveugle de Chalcédoine ? Où est ta philosophie ? Les temps sont-ils changés ? Tu as dépassé la mesure ? Frères ! ne craignons pas le césar romain, mais le Dieu tout-puissant !

Personne ne songeait plus à fuir ; tous se sentaient contaminés par la fièvre du martyr. Les Bataves et les Celtes s'effaraient devant cet empressement à mourir de tous ces gens, souriants et humbles. Les enfants, même, se jetaient sous les glaives et les lances. Julien voulut arrêter le massacre ; il était trop tard : les abeilles volaient vers le miel. Il ne put que s'écrier avec désespoir et mépris :

— Malheureux ! Si la vie vous pèse, il n'est pas difficile, pourtant, de l'abréger vous-mêmes !

Et Pamva, lié, soulevé par des bras puissants, répondit joyeusement :

— Exterminez-nous, Romains ! Nous nous multiplierons !... Les chaînes sont notre liberté ; la faiblesse, notre force ; la mort, notre victoire !

XII

En suivant le courant de l'Oronte, vers sa source, à quarante stades d'Antioche, se trouvait le célèbre bois de Daphné, consacré à Apollon. Un temple y avait été élevé, et chaque année s'y célébraient les panégyries en l'honneur du dieu Soleil.

Julien, sans prévenir personne, quitta Antioche au lever du jour. Il voulait se rendre compte par lui-même si les habitants se souvenaient de la fête sacrée d'Apollon. Tout le long de la route, il rêvait à cette solennité, espérant voir des adolescents et des vierges gravissant les marches du temple, tous vêtus de blanc, symbole de pure jeunesse, ou la foule des fidèles, les chœurs et la fumée de l'encens.

La route était pénible ; des collines rocailleuses de Béreï caliLonnienne soufflait par rafales un vent brûlant. L'atmosphère était imprégnée d'une âpre senteur

de bois brûlé, voilée d'un brouillard bleuâtre qui s'étendait de la gorge profonde du mont Kazie. La poussière énervait les yeux et la gorge, craquait sous les dents. A travers la vapeur fumeuse, la lumière solaire semblait maladive et rouge.

Mais à peine l'empereur pénétra-t-il dans le bois de Daphné qu'une fraîcheur parfumée l'enveloppa. Il était difficile de croire qu'un tel coin de paradis pût se trouver à quelques pas de la route brûlante. Le bois avait quatre-vingts stades de circonférence et sous les impénétrables voûtes des lauriers gigantesques, vieux de plusieurs siècles, régnait un continuel crépuscule.

L'empereur fut surpris de la solitude du bois : ni fidèles, ni victimes, ni encens, aucun préparatif pour la célébration des panégyries. Il crut le peuple assemblé près du temple et marcha plus loin.

A chaque pas, le bois devenait plus désert. Le calme étrange n'était troublé par aucun bruit, comme un cimetière abandonné. Les oiseaux mêmes ne chantaient pas, étaient rares, l'ombre des lauriers étant trop sombre. Une cigale commença à grincer dans l'herbe et se tut aussitôt, comme effrayée par son propre cri. Seulement, dans un mince rais de soleil, des insectes bourdonnaient faiblement, sans oser quitter le rayon pour le crépuscule voisin.

Parfois Julien pénétrait sous des allées plus larges, bordées de titanesques murs de cyprès séculaires, qui projetaient une ombre noire comme une nuit sans lune.

De-ci, de-là, des eaux souterraines humectaient la mousse ; partout serpentaient des sources froides

comme de la neige fondue, mais sourdes, ne bruissant pas, muettes de tristesse comme tout ce qui se trouvait dans ce bois enchanté. A un endroit, d'une fente de rocher, lentement scintillaient, une à une, des gouttes claires, mais la mousse étouffait le bruit de leur chute et les gouttes coulaient silencieuses, comme les larmes d'un muet amour.

Il y avait des prairies entières de narcisses sauvages, des marguerites, des lys et beaucoup de papillons, noirs et non multicolores. Les rayons du soleil de midi traversaient avec peine les voûtes épaisses des lauriers et des cyprès. Ils devenaient pâles, presque lunaires, endeuillés et tendres, comme s'ils filtraient à travers une étoffe noire ou la fumée d'une torche funéraire.

Il semblait que Phébus eût à jamais pâli à la suite de l'inconsolable perte de Daphné qui, sous les plus ardents baisers du dieu restant toujours aussi sombre et impénétrable, gardait sous ses branches une fraîcheur et une ombre nuitales.

Et partout, dans ce bois, régnaient l'abandon, le calme, la tristesse tendre du dieu amoureux.

Déjà les marches de marbre, les frontons, les colonnes du temple de Daphné, élevé au temps des Diados, brillaient aveuglants de blancheur à travers les cyprès et Julien n'avait pas encore rencontré un fidèle.

Enfin, il vit un enfant d'une dizaine d'années, qui suivait un sentier envahi par des jacinthes. Ses yeux noirs ressortaient étrangement, rayonnant dans son visage pâle, de la beauté hellénique. Ses cheveux dorés

tombaient en molles boucles sur son cou fin; et sur ses tempes, comme sur de transparentes pétales de fleur poussées à l'ombre, zigzaguaient des veines bleutées.

— Ne sais-tu pas, enfant, où sont les sacrificateurs et le peuple? lui demanda Julien.

L'enfant ne répondit pas, comme s'il n'avait pas entendu la question.

— Écoute, mon petit, ne peux-tu me conduire chez le sacrificateur d'Apollon?

Il secoua la tête en souriant.

— Pourquoi ne veux-tu pas me répondre?

Alors, le bel enfant posa un doigt sur ses lèvres, puis sur ses deux oreilles et, sans sourire cette fois, secoua sérieusement la tête.

Julien songea.

— Ce doit être un sourd-muet de naissance.

L'enfant regardait l'empereur à la dérobée.

— Mauvais présage! murmura Julien.

Et il eut presque peur dans le silence et le crépuscule du bois abandonné, en compagnie de cet enfant sourd-muet, superbe comme un petit dieu, qui le fixait obstinément. Enfin, il montra à l'empereur un vieillard vêtu d'une tunique sale et rapiécée, d'après laquelle Julien reconnut tout de suite un sacrificateur. Le vieillard, cassé, débile, buttant comme un homme pris de boisson, riait et marmonnait quelque chose en marchant. Il avait un nez rouge et une calvitie qui s'étendait sur tout le dessus de la tête entourée de petites frisettes grises pareilles à celles d'une peau de mouton, et si légères, si duvetées, qu'elles se redressaient

autour du crâne chauve. Ses yeux myopes et pleureurs avaient une expression de bienveillance enfantine. Il portait un assez grand panier d'osier.

— Le sacrificateur d'Apollon? demanda Julien.

— C'est moi. Je m'appelle Gorgius. Que désires-tu, brave homme?

— Ne peux-tu m'indiquer où est le grand sacrificateur de ce temple et où sont les fidèles?

Gorgius ne répondit pas tout d'abord et posa son panier à terre. Puis il frotta son crâne chauve et mettant les poings sur les hanches, il pencha la tête, et cligna non sans malignité son œil gauche :

— Pourquoi ne serais-je pas le grand sacrificateur d'Apollon? demanda-t-il. Et de quels fidèles parles-tu, mon fils?... Que les olympiens te protègent!

Il se dégageait de lui une forte odeur de vin. Julien, à qui ce sacrificateur paraissait indécent, s'apprêtait à lui adresser une sévère admonestation.

— Tu es probablement ivre, vieillard...

Gorgius se troubla pas et continua à frotter sa nuque.

— Ivre? Peut-être pas! Mais j'ai bien absorbé cinq coupes pour les panégyries. Et encore, je bois plus par chagrin que par gaieté. Oui, mon fils. Que les olympiens te protègent!... Qui es-tu? D'après tes vêtements, un philosophe errant ou un professeur d'école à Antioche?

L'empereur sourit et inclina approbativement la tête, Il voulait faire causer le sacrificateur.

— Tu as deviné. Je suis professeur.

— Chrétien?

— Non; helléniste.

— Ah ! bien !... Sans cela il y en a beaucoup des autres, qui traînent de ce côté... des païens...

— Tu ne m'as toujours pas répondu où est le peuple? Si l'on a envoyé beaucoup de victimes d'Antioche? Si les chœurs sont prêts?

— Des victimes? merci du peu ! dit le vieillard en riant en buttant si fort, qu'il faillit tomber. Il y a longtemps, mon frère, que nous n'avons vu cela !... depuis Constantin...

Gorgius eut un geste désespéré et siffla.

— Fini !... Pffft! Les hommes ont oublié les dieux ! Non seulement nous manquons de victimes, mais nous n'avons même pas parfois une poignée de froment pour cuire une galette au dieu ; pas un grain d'encens, pas une goutte d'huile pour les lampes !... Il ne reste qu'à se coucher et à mourir !... Oui, mon fils ! que les olympiens te protègent !... Les moines ont tout pris !... Et ils se battent... la graisse les étouffe... Notre chanson est finie!... Vilains temps !... [Et tu dis : Ne bois pas? On ne peut pas ne pas boire quand on a de la peine. Si je ne buvais pas, il y a longtemps que je me serais pendu...

— Personne n'est venu d'Antioche pour ce grand jour de fête? demanda Julien.

— Personne, sauf toi, mon fils. Je suis le sacrificateur ; tu es le peuple, nous offrirons ensemble la victime au dieu.

— Tu viens de me dire que tu n'en avais pas reçu une seule?

Gorgius caressa sa nuque en riant.

— Nous n'en avons pas reçu des autres, mais il y a la mienne. Nous nous sommes privés pendant trois jours, — Héphérion et moi, — (il désigna le sourd-muet) pour économiser l'argent nécessaire. Regarde !

Il souleva le couvercle de son panier : une oie liée glissa la tête en caquetant et cherchant à s'échapper.

— Hé ! hé ! hé ! n'est-ce pas une victime? demandait fièrement le vieillard. Bien que ce ne soit pas une oie jeune et grasse, ce n'en est pas moins un oiseau sacré !... Apollon, en ce moment, devra s'en contenter. Les dieux sont friands d'oies!

— Il y a longtemps que tu habites ce temple? questionna Julien.

— Une quarantaine d'années, peut-être plus...

— C'est ton fils? demanda l'empereur en désignant Héphérion, qui regardait attentivement comme s'il eût voulu deviner l'entretien.

— Non ; je n'ai ni parents, ni amis. Héphérion m'aide aux heures de sacrifice.

— Quels sont ses parents ?

— Je ne connais pas le père et je doute fort que quiconque le connaisse ; mais sa mère est la grande sibylle Diotyme, qui a vécu longtemps dans ce temple. Elle ne parlait pas et ne soulevait pas son voile devant les hommes. Elle était chaste comme une vestale. Quand elle mit au monde cet enfant, nous fûmes tous étonnés et ne savions que penser... Mais un sage hiérophante centenaire nous dit...

Gorgius, avec un air mystérieux, mit sa main devant sa bouche et murmura à l'oreille de Julien, comme s'il eût craint que l'enfant ne l'entendît :

— Le hiérophante nous a dit que ce n'était pas un fils d'homme, mais d'un dieu descendu la nuit près de la sibylle, tandis qu'elle dormait à l'intérieur du temple. Vois comme il est beau !

— Un sourd-muet, fils d'un dieu ! murmura l'empereur surpris.

— Dans les temps comme les nôtres, si le fils du dieu et de la sibylle n'était pas sourd-muet, répliqua Gorgius, il mourrait de chagrin. Regarde combien déjà, il est maigre et pâle !

— Qui sait ? dit Julien avec un triste sourire. Tu as peut-être raison, vieillard. De nos jours il est préférable pour un prophète d'être sourd-muet.

Tout à coup l'enfant s'approcha de Julien et, le regardant fixement, saisit sa main et la baisa.

Julien frissonna.

— Mon fils, dit le vieillard solennel, que les olympiens te protègent ! Tu dois être un homme bon. L'enfant ne caresse jamais les méchants ni les impies, et il fuit les moines comme la peste ! Il me semble qu'il voit et comprend plus que nous deux ensemble, mais il ne peut l'exprimer. Je l'ai surpris, bien souvent, seul, dans le temple, restant assis devant la statue d'Apollon pendant de longues heures, et la regardant joyeux comme s'il conversait avec le dieu.

Le visage d'Héphérion s'assombrit et il s'éloigna. Gorgius se frappa la tête de la main, et dit :

— Je bavarde avec toi ! Le soleil est déjà haut. Il faut accomplir le sacrifice. Viens.

— Attends, dit l'empereur. Je voulais te demander encore quelque chose. As-tu entendu dire que l'empereur Julien voulait remettre en honneur le culte des anciens dieux?

— Oui, mais... qu'y pourra-t-il, le pauvre? Il ne réussira pas. Je te dis, — c'est fini !

— Tu as foi dans les dieux? répliqua Julien... Les olympiens peuvent-ils nous quitter ainsi à jamais!.

Le vieillard soupira et, baissant la tête :

— Mon fils, tu es jeune, bien que des mèches blanches brillent dans tes cheveux sombres, et que ton front soit déjà ridé. Mais au temps où mes cheveux étaient noirs et que les jeunes filles me regardaient complaisamment, je me souviens d'avoir passé sur un navire, non loin de Thessalonique et d'avoir vu le mont Olympe. Sa base et son centre se fondaient dans l'azur, et sa cime neigeuse semblait suspendue dans l'air, dominant le ciel et la mer, inaccessible et dorée, Je songeais : « Voilà la demeure des dieux ! » Et j'étais ému. Mais, sur ce même navire il y avait un vieillard railleur, qui se disait épicurien. Il désigna le mont Olympe et dit : « Mes amis, beaucoup d'années se sont écoulées depuis que des voyageurs ont escaladé l'Olympe. Ils ont vu que c'était une montagne ordinaire, pareille aux autres montagnes, sur laquelle il n'y a rien, sinon de la neige, de la glace et des pierres !... » Et ces paroles tombèrent si profondément dans mon cœur que je me les rappellerai toute mon existence.

L'empereur sourit.

— Vieillard, ta foi est enfantine. S'il n'y a pas d'Olympe, pourquoi les dieux ne seraient-ils pas plus haut, dans le royaume des Idées éternelles, dans le royaume de la lumière de l'âme?

Gorgius baissa plus bas encore la tête.

— Oui, certes!... Mais... c'est fini tout de même. L'Olympe est désert.

Julien le considéra, surpris.

— Vois-tu, continua Gorgius, la terre ne produit plus que des hommes faibles et durs. Les dieux ne peuvent que rire d'eux ou se fâcher. Ils ne valent pas la peine d'être détruits. Ils périront d'eux-mêmes, par la maladie, la débauche ou le marasme. Les dieux s'ennuyaient, et ils sont partis.

— Et tu crois, Gorgius, que le genre humain doit disparaître?

Le sacrificateur secoua sa tête chauve.

— Oh!... oh!... oh!... La terre souffre. Les rivières coulent plus lentement; les fleurs, au printemps, n'ont plus le même parfum. Un vieux pêcheur me disait dernièrement qu'on ne voit plus l'Etna, comme auparavant. L'atmosphère est devenue plus dense et plus sombre. Le soleil s'éteint. La fin du monde approche...

— Dis-moi, Gorgius, te souviens-tu de temps meilleurs?

Le vieillard s'anima, ses yeux brillèrent.

— Quand je suis arrivé ici, dans les premières années du règne de Constantin, dit-il joyeusement, les

grandes panégyries s'accomplissaient tous les ans en l'honneur d'Apollon. Combien d'adolescents et de vierges venaient dans ce bois sacré ! Et comme la lune brillait, quelles senteurs répandaient les cyprès, comme les rossignols chantaient ! Quand leur chant cessait, l'air frémissait sous les baisers nocturnes et les soupirs d'amour comme sous le battement d'invisibles ailes !

Gorgius se tut, tristement pensif.

A ce moment, de derrière les arbres parvinrent les sons d'un chant d'église.

— Qu'est-ce ? demanda Julien.

— Les moines, répondit le sacrificateur. Les moines qui prient sur un galiléen mort.

— Comment, un galiléen dans le bois sacré d'Apollon ?

— Oui, ils le nomment « le martyr Valérien ». Il y a dix ans, le frère de l'empereur Julien, le césar Gallus, transporta d'Antioche les os de ce Valérien dans ce bois et lui construisit un superbe sarcophage. Depuis ce temps, les prophéties ne se manifestent plus. Le temple est souillé et le dieu s'est éloigné.

— Oh ! sacrilège ! s'écria l'empereur indigné.

— Cette année-là, la vierge sibylle Diotyme mit au monde un fils sourd-muet, ce qui était de mauvais augure. Une seule source sacrée ne tarit pas ; elle s'appelle « Larmes du soleil »... là, où est assis maintenant l'enfant...

Julien se retourna. Devant le rocher moussu l'enfant était assis, immobile et, la paume de la main

ouverte, recueillait les gouttes qui tombaient une à une. Des ombres se mouvaient, Julien crut voir, un instant, deux ailes transparentes frémir derrière le dos de l'enfant divinement beau. Il était si pâle, si triste, si charmant que l'empereur songea :

« Ce doit être Éros, le petit dieu antique de l'amour, souffrant, agonisant dans notre siècle de galiléenne morosité. Il recueille les dernières larmes d'amour, les larmes du dieu sur Daphné,— la beauté disparue ! »

Le sourd-muet restait immobile et un grand papillon noir, velouté, endeuillé, vint se poser sur sa tête. Il ne l'aperçut pas et ne bougea pas. Comme une ombre malfaisante, le papillon s'agitait, tandis que les *larmes du soleil* tombaient une à une dans la main d'Héphérion et que s'élevaient les chants d'église, funèbres, désespérants, toujours plus forts et plus forts.

Tout à coup, derrière les cyprès, des voix retentirent, se disputant :

— Auguste est là...

— Pourquoi irait-il seul à Daphné ?

— Comment donc ! C'est aujourd'hui les grandes panégyries d'Apollon ! Tenez, le voilà !... Julien, nous te cherchons depuis ce matin !

C'étaient les sophistes grecs, les savants et les rhéteurs, compagnons habituels de l'empereur, auxquels s'étaient joints le néo-platonicien Priscus d'Épire, le bilieux sceptique Junius Mavricus, le sage Salluste Second et le célèbre orateur Libanius. Julien ne leur accorda pas la moindre attention.

— Qu'a-t-il ? murmura Junius à Priscus.

— Il doit être mécontent de ce qu'il n'y ait eu aucun préparatif pour la fête ! Nous n'avons pas envoyé une seule offrande...

Julien s'adressa à l'ancien rhéteur chrétien, maintenant grand sacrificateur d'Astarté, Hékébolis.

— Va dans la chapelle voisine et transmets ma volonté aux galiléens qui prient : qu'ils viennent ici !

Hékébolis s'éloigna.

Gorgius tenant son panier, restait pétrifié, la bouche ouverte et les yeux écarquillés. Parfois, avec un geste de résolution désespérée, il caressait son crâne chauve. Il lui semblait qu'il avait trop bu et qu'il voyait tout cela en rêve. Mais lorsqu'il se souvint de tout ce qu'il avait dit de l'Auguste Julien et des dieux, au prétendu professeur, une sueur froide inonda son front, ses jambes fléchirent d'effroi. Il tomba à genoux.

— Pardonne, césar !... Oublie mes paroles... je ne savais pas...

Un des philosophes voulut repousser le vieillard.

— Va-t'en, imbécile ! Que viens-tu faire ici ?

Julien l'arrêta :

— N'offense pas le sacrificateur. Lève-toi, Gorgius ! Voilà ma main. Ne crains rien. Tant que je vivrai, personne ne te fera de mal, à toi et à ton petit garçon. Nous sommes venus tous deux pour les panégyries, tous les deux nous aimons les anciens dieux... Soyons donc amis et réjouissons-nous de la fête du soleil, le cœur heureux !

Les chants religieux avaient cessé. Dans l'allée de

cyprès parurent les moines pâles et effarés, les diacres et le supérieur qui n'avait pas eu le temps d'enlever ses habits sacerdotaux. Hékébolis les conduisait. L'archiprêtre, gros homme au visage rouge, luisant, marchait en se balançant, soufflait, s'épongeait le front. Arrivé devant Auguste, il le salua profondément en touchant d'un doigt la terre et dit d'une agréable voix de basse :

— Que l'humanitaire Auguste pardonne à ses indignes esclaves...

Il salua plus bas encore et deux novices l'aidèrent adroitement à se relever. L'un d'eux avait oublié de déposer l'encensoir et l'encens s'échappait en de minces filets de fumée.

Héphérion, ayant aperçu les moines, s'enfuit.

Julien dit :

— Galiléens ! je vous ordonne de débarrasser pour demain soir le bois sacré d'Apollon des os de votre mort. Nous ne désirons pas employer la force contre vous ; mais si notre volonté n'est pas exécutée, nous saurons veiller nous-même à ce que Hélios soit délivré du voisinage sacrilège des cendres galiléennes ! J'enverrai ici mes guerriers, ils déterreront les os, les brûleront et en disperseront les cendres au vent. Telle est notre volonté, citoyens !

L'archiprêtre toussa et, enfin, d'une voix humble :

— Bien miséricordieux césar, c'est sûrement très pénible pour nous, car les reliques reposent depuis fort longtemps dans un endroit béni par la volonté du césar Gallus. Mais c'est une affaire indépendante de

notre volonté, nous sommes forcés d'en référer à l'évêque.

Un murmure parcourut la foule. Un gamin, caché dans un buisson de laurier, chanta :

Le boucher vient,
Il porte un grand couteau !

Mais il reçut un tel soufflet qu'il s'enfuit en hurlant.

L'archiprêtre songea que la bienséance lui ordonnait de défendre les reliques, toussa et commença :

— S'il plaît à Ta Haute Sagesse de signifier cet ordre pour la raison de l'idole...

Vivement, il rectifia :

— Du dieu hellénique Hélios...

Les yeux de l'empereur brillèrent, furieux :

— L'idole ! interrompit-il; l'idole, voilà votre mot ! Pour quels imbéciles nous prenez-vous, en assurant que nous adorons la matière même qui représente nos dieux : métal, pierre ou bois? Tous vos prédicateurs veulent en convaincre les autres, nous et vous-mêmes. Mais c'est un mensonge. Nous n'adorons pas la pierre morte, le métal ou le bois, mais l'âme, l'âme vivante de la beauté dans les modèles de la plus pure beauté humaine. Ce n'est pas nous, les idolâtres ! mais vous, vous qui vous dévorez continuellement comme des fauves pour un iota; vous qui baisez les os pourris de criminels suppliciés pour infraction aux lois romaines ; vous qui dénommez le fratricide Constance « éternel et sainteté » !... Déifier les sculptures superbes de Phidias, qui respirent la beauté et la sagesse olympiennes, n'est-ce

pas plus raisonnable que de s'incliner devant deux solives de bois entrecroisées, honteux instrument de torture ? Faut-il rougir pour vous, vous plaindre ou vous haïr ? C'est le comble de la folie et de l'opprobre, pour notre patrie, de voir les descendants hellènes qui lisent Platon et Homère, se précipiter, — ô abomination ! — vers une tribu réprouvée, presque exterminée par Vespasien et Titus, pour déifier un homme mort !... Et vous osez encore nous accuser d'idolâtrie !

L'archiprêtre, imperturbable, caressait avec sa main sa longue barbe, et regardait Julien de côté, en essuyant les gouttes qui perlaient sur son fron luisant.

Alors, l'empereur dit au philosophe Priscus :

— Mon ami, tu connais les antiques cérémonies des hellénistes. Accomplis les mystères de Délos, indispensables pour la purification du temple d'Apollon. Le dieu reviendra dans sa demeure, les anciennes prophéties recommenceront, dès qu'on aura enlevé la pierre qui ferme la source.

L'archiprêtre termina l'entretien par un profond salut et avec la même humilité, dans laquelle on sentait une invincible ténacité.

— Que ta volonté soit faite, puissant césar ! Nous sommes les enfants, tu es le père. Il est dit dans l'Écriture : « Chaque âme doit se soumettre aux forces dirigeantes. Mais il n'y a pas de puissance au-dessus de celle de Dieu ! »

— Oh ! hypocrites ! s'écria l'empereur, je connais votre obéissance et votre humililé. Révoltez-vous donc

contre moi, et luttez, au moins, comme des hommes ! Votre humilité est le dard du serpent, esclaves ! Vous en blessez ceux devant lesquels vous vous inclinez. Votre Maître vous avait bien jugés, le Nazaréen, en disant de vous : « Malheur à vous, pharisiens hypocrites qui ressemblez à ces cercueils peints, qui à l'extérieur paraissent superbes, et à l'intérieur sont pleins des os des morts et de saletés !... » En vérité, vous avez empli le monde de ces cercueils ! Vous vous agenouillez devant les os et vous en attendez le salut !... Comme les vers, vous vous nourrissez de pourriture. Est-ce cela que vous a enseigné le Christ? Vous a-t-il ordonné de haïr vos pères, ceux que vous appelez des hérétiques, parce qu'ils ne croient pas comme vous? Qué mes lèvres vous répètent les mots du Galiléen : « Malheur à vous, pharisiens hypocrites ! » Serpents, comment vous sauverez-vous de la condamnation de la géhenne?

Julien se retourna pour s'en aller, lorsque, de la foule, sortirent un petit vieux et une petite vieille, qui se prosternèrent aux pieds de l'empereur. Tous deux, pauvrement, mais proprement vêtus, se ressemblaient étonnamment : ils rappelaient Philémon et Baucis.

— Défends-nous, juste césar ! murmura le vieux. Nous avons une petite maison près d'Antioche, au pied du Stavrinus. Nous y avons vécu vingt ans. Et, dernièrement, des décurions sont venus...

Le vieillard joignit les mains en un geste désespéré; la vieille, imitant son mari, fit de même.

— Les décurions viennent et nous disent : Cette

maison ne vous appartient pas. — Comment? Le Seigneur soit avec vous! Voilà vingt ans qu'elle nous appartient. — Soit! Mais vous n'en aviez pas le droit. La terre appartient au temple du dieu Esculape et votre maison est construite avec les pierres du temple. Elle doit retourner à Esculape. — Qu'est-ce que cela veut dire?... Aie pitié, tout-puissant Auguste!

Les vieillards se tenaient agenouillés devant lui, propres et gentils comme des enfants, et baisaient ses pieds en pleurant.

Julien aperçut une croix d'ambre au cou de la femme.

— Vous êtes chrétiens? demanda-t-il assombri.

— Oui.

— Je voudrais exaucer votre prière... Mais, que faire? La terre appartient au dieu!... Cependant, je vous ferai payer votre bien.

— Non, non! se récrièrent les vieux. Nous avons toutes nos habitudes ici. Nous ne demandons pas d'argent. Tout est à nous, là-bas; nous connaissons chaque herbe...

— Tout est à nous, là-bas, répéta la vieille, comme un écho. La vigne, les poules, la vache, les olives, les porcs, tout est à nous. Il y aussi la marche sur laquelle, le soir, depuis vingt ans, côte à côte, nous chauffons nos vieux os au soleil.

L'empereur, sans écouter, se tourna vers la foule effrayée :

— Les galiléens, ces temps derniers, m'accablaient de demandes pour le retour de terres appartenant aux

églises. Les valentiniens, par exemple, accusaient les ariens de leur avoir enlevé des propriétés. Pour trancher la discorde, j'ai donné une partie de ces terres à mes guerriers gaulois et l'autre au Trésor. Je suis décidé à agir de même à l'avenir. Vous vous demandez de quel droit? Mais, ne dites-vous pas vous-mêmes « qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu »? Je suis résolu à vous aider à accomplir ce difficile commandement. Vous glorifiez la pauvreté, galiléens; alors, pourquoi murmurez-vous contre moi? En vous enlevant un bien que vous avez pris à vos frères hérétiques ou aux temples olympiens, je ne fais que vous remettre dans le droit chemin de la pauvreté salutaire, qui vous conduira directement à l'empire céleste!

Un méchant sourire tordit sa bouche.

— On nous offense iniquement! geignaient les vieux.

— Eh bien, souffrez l'offense! répondit Julien. Vous devez vous réjouir des persécutions, comme vous l'a enseigné le Nazaréen. Que sont ces souffrances en comparaison de l'éternelle félicité?

Le vieillard n'était pas préparé à cette déduction; il se déconcerta et balbutia en dernier espoir :

— Nous sommes tes fidèles esclaves, Auguste! Mon fils sert comme aide du stratège dans une forteresse lointaine sur la frontière romaine et ses supérieurs sont contents de lui...

— Galiléen aussi? interrompit Julien.

— Oui... soupira le vieillard aussitôt effrayé de son aveu.

— Tu as bien fait de me prévenir. Les galiléens, ennemis avérés de l'Auguste romain, ne devront pas, dorénavant, occuper les hauts emplois de l'empire, surtout dans l'armée. De nouveau, sur ce point, je suis plus d'accord avec votre Maître que vous-mêmes. Est-il juste que les disciples de Jésus rendent la justice d'après les lois romaines, quand « Il » a dit : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés », et que les chrétiens acceptent de nous le glaive pour la défense de l'empire, quand leur Maître les prévient : « Celui qui prendra le glaive périra par le glaive », et encore : « Ne combats pas le mal par la force?... » Voilà pourquoi, nous préoccupant du salut des âmes des galiléens, nous leur retirons la justice romaine et le glaive romain, afin qu'ils puissent plus facilement, sans défense, désarmés, étrangers à tout ce qui est terrestre et frivole, pénétrer dans le royaume des cieux !

Avec un rire intérieur, muet, qui seul désarmait sa haine, l'empereur s'éloigna rapidement vers le temple d'Apollon. Les vieillards sanglotaient, tendaient vers lui leurs bras :

— César !... Nous ne savions pas. Prends notre maison, notre terre, tout ce que nous avons ; mais aie pitié de notre fils !

Les philosophes voulurent pénétrer dans le temple ; mais d'un geste de la main, l'empereur les arrêta :

— Je suis venu seul pour la fête, j'offrirai seul le sacrifice !

— Entrons, ajouta-t-il en s'adressant à Gorgius. Ferme les portes, qu'aucun non-consacré ne pénètre...

Les portes se fermèrent devant les amis philosophes.

— Non consacrés? Comment cela vous plaît-il? demanda Garguillius préoccupé.

Libanius boudait en silence.

Mavricus, avec un air mystérieux, entraîna les amis dans un coin du portique et murmura quelque chose en touchant son front du doigt.

— Comprenez-vous?

Tous restèrent interdits.

— Est-ce possible?

Mavricus commença à compter :

— Premièrement, visage pâle, regard fiévreux, cheveux en désordre, pas inégaux, discours incohérents. Deuxièmement, dureté et nervosité excessives. Troisièmement, cette stupide guerre contre les Perses!... Par Pallas! C'est de la folie manifeste!

Les amis se rapprochèrent encore davantage et commencèrent à faire toutes sortes de racontars. Salluste, qui se tenait à l'écart, contemplait ce conciliabule avec un sourire amer. A l'intérieur du temple, Julien trouva Héphérion. L'enfant se réjouit à sa vue et, plusieurs fois pendant l'office, plongea son regard dans les yeux de l'empereur, comme s'ils avaient entre eux un commun secret.

Éclairée par le soleil, l'énorme statue d'Apollon se dressait au milieu du temple; le corps en ivoire, les

draperies d'or, comme celles du Zeus de Phidias à Olympe. Le dieu, légèrement courbé, versait le nectar de sa coupe à la Terre-Mère, en la priant de lui rendre Daphné.

Un léger nuage passa au-dessus du temple, des ombres frémirent sur l'ivoire doré par le temps et il sembla à Julien que le dieu se baissait davantage avec un bienveillant sourire, pour recevoir l'offrande des derniers adorateurs : le débile sacrificateur, l'empereur renégat et le fils sourd-muet de la sibylle.

— Voilà ma récompense, pensait Julien. Je ne veux pas d'autre gloire, Apollon ! Je te remercie de la malédiction de la foule et de la grâce que tu me fais de vivre et de mourir seul, comme toi ! Là où prie la populace, il n'y a pas de dieu ! Tu es ici, dans ce sanctuaire profané ! O dieu bafoué par les hommes, maintenant tu es plus beau que jadis lorsqu'on t'adorait ! Au jour marqué pour moi par les Parques, laisse-moi me réunir à toi, ô Radieux ! laisse-moi mourir en toi, Soleil, comme sur l'autel le feu de la dernière offrande meurt dans ton rayonnement !

Ainsi priait l'empereur, tandis que des pleurs coulaient sur ses joues et que, pareilles à des larmes, tombaient, une à une, les gouttes de sang de la victime, sur les charbons à demi consumés.

XIII

Une profonde obscurité enveloppait de toutes parts le bois de Daphné. Un vent brûlant chassait les nuages. Pas une goutte de pluie ne tombait sur la terre desséchée, fendillée. Les lauriers secouaient leurs branches noires, dressées vers le ciel. Dans les allées titanesques les cyprès bruissaient et ce bruit ressemblait au murmure d'une assemblée de vieillards en colère.

Deux hommes se glissaient dans l'ombre, avec circonspection, vers le temple d'Apollon. Le petit, qui avait des yeux verts, des yeux de chat, y voyait très bien la nuit, et menait le grand par la main.

— Oh! oh! mon neveu! Nous nous casserons le cou dans un fossé!

— Il n'y a pas de fossé, ici! De quoi as-tu peur? Depuis que tu as adopté la nouvelle religion, tu es devenu pareil à une vieille femme!

— Une vieille femme!... Mon cœur n'avait pas un battement de plus quand j'allais chasser l'ours. Mais ici... ce n'est pas la même chose!... Nous pendrons, côte à côte, sur le même gibet, mon neveu!

— Allons! tais-toi, imbécile!

Le petit, de nouveau, entraîna le grand qui portait sur son dos une énorme botte de paille et un pic.

Ils parvinrent jusqu'à la porte de derrière du temple.

— Ici; travaille du pic! murmura le petit en cherchant avec ses mains les fentes de la pierre. Et puis, tu couperas les traverses de bois avec la hache...

Les coups du pic étaient couverts par le bruit du vent; tout à coup retentit un cri pareil à la plainte d'un enfant malade. Le grand trembla de tous ses membres.

— Qu'est-ce?

— Le mauvais esprit! s'écria le petit, écarquillant d'effroi ses yeux verts et s'agrippant aux vêtements de son compagnon. Ne m'abandonne pas, mon oncle!

— C'est un hibou!... Il peut se vanter de nous avoir fait peur!

L'énorme oiseau nocturne, dérangé de son nid, s'envola en poussant un gros sanglot.

— Laissons cela, dit le grand. Cela ne s'allumera pas.

— Pourquoi donc? Le bois est pourri, desséché par le soleil, tout vermoulu... Une seule étincelle suffira. Allons, travaille!

Et le petit poussait le grand avec impatience.

— Maintenant, fourre la paille dans le trou... Encore, encore! Pour la gloire du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

— Pourquoi frétilles-tu comme une anguille? se dit le grand en se fâchant. Qu'as-tu à rire?

— Hé! hé! hé! Comment donc! Les anges se réjouissent au ciel en ce moment!... Seulement souviens-toi, mon oncle, si nous sommes pris, ne renie pas! Nous allons allumer un joli petit feu!... Tiens, voici le briquet!

— Va-t'en au diable, répondit l'autre. Tu ne me séduiras pas, serpentin damné! Pfou! Allume toi-même!

— Ah! tu recules...

Et, frémissant de rage, le petit s'accrocha à la barbe rousse du grand.

— Je te dénoncerai le premier! On me croira...

— Allons, diablotin, laisse-moi tranquille. Donne le briquet... Il faut en finir.

Les étincelles jaillirent. Le plus petit, pour plus de commodité, se coucha à plat ventre et devint encore plus semblable à un serpenteau.

Des languettes de feu coururent dans la paille trempée dans du goudron; la fumée floconna. Une grosse flamme jaillit éclairant d'un reflet pourpre le visage effrayé du géant Aragaris et le museau de singe malin du petit Syrien Strombix, qui ressemblait à cet instant à un démon, battait des mains, sautait, riait, comme un homme ivre ou fou.

— Nous détruirons tout, au nom du Père, du Fils

et du Saint-Esprit! Hé! hé! hé!... un gentil petit feu, mon oncle!

Dans son rire voluptueux, il y avait l'éternelle férocité de la foule, la joie de destruction.

Aragaris, désignant l'obscurité, murmura :

— Entends-tu?

Le bois était désert; mais, dans les hurlements du vent et les bruissements des cyprès, les incendiaires croyaient entendre des voix. Aragaris se prit à courir.

— Mon oncle, prends-moi sur tes épaules! Tu as les jambes longues. Si je suis pris, je mettrai tout sur ton compte!

Aragaris s'arrêta. Comme un écureuil, Strombix sauta sur les épaules du Sarmate et ils s'enfuirent. Le petit Syrien enfonça les genoux dans les côtes de son compagnon et s'accrocha de ses deux bras à son cou, pour ne pas tomber. En dépit de la peur, il riait et poussait des cris de joie.

Les incendiaires atteignirent les champs. Entre les nuages luisait le dernier quartier de la lune. Le vent sifflait, strident. Ramassé sur les épaules du géant, le petit Strombix ressemblait à un mauvais esprit monté sur sa victime. Une peur superstitieuse s'était emparée d'Aragaris, il lui semblait que le diable, sous la forme d'un gros chat, était assis sur son dos et lui griffait le visage en riant et en le poussant dans un abîme. Le géant faisait des bonds désespérés pour se débarrasser de sa charge. Les cheveux se hérissèrent sur sa tête; il hurla d'effroi.

Noircissant l'horizon pâle de leur double silhouette,

ils fuyaient sur le champ mort, parmi les gerbes poussiéreuses, inclinées vers la terre brûlée, durcie.

. . . .

Cependant, dans la chambre du palais d'Antioche, Julien avait un entretien secret avec le préfet de l'Est, Salluste Second.

— Où prendrons-nous, bien-aimé césar, le pain nécessaire à une telle armée ?

— J'ai envoyé en Sicile, en Égypte, en Apulie, partout où il y a une abondante récolte ! répondit l'empereur. Je te dis, il y aura du pain...

— Et l'argent ? demanda Salluste. Ne vaudrait-il pas mieux remettre cette campagne à l'année prochaine ? attendre un peu ?

Julien marchait à grands pas dans la pièce ; subitement, il s'arrêta devant le vieillard :

— Attendre ! s'écria-t-il avec colère. On dirait que vous vous êtes tous donné le mot pour me répéter la même chose !... Attendre ! Comme si je le pouvais, maintenant ! Peser, hésiter ! Les galiléens attendent-ils ? Comprends-moi, vieillard, je dois accomplir l'impossible ; je dois revenir de Perse grand et terrible... ou bien ne pas revenir du tout. Il n'y a plus de conciliation possible, plus de milieu !... Que me parlez-vous de raison ? Crois-tu qu'Alexandre de Macédoine a vaincu le monde par la raison ? Ce jeune homme imberbe allant combattre avec une poignée d'hommes le monarque de l'Asie ne paraît-il pas fou à des hommes raisonnables comme toi ? Qu'est-ce qui lui a donné la victoire ?

— Je ne sais, répondit évasivement le préfet avec un sourire. Je crois que la valeur du héros…

— Non ! s'écria Julien. Ce sont les dieux. Entends-tu, Salluste, les dieux olympiens peuvent m'accorder la même grâce !… et une plus grande encore, s'ils le veulent !… J'ai commencé par les Gaules, je finirai par l'Inde. Je traverserai l'univers, du levant au couchant, comme le grand Macédonien, comme le dieu Dionys. Nous verrons, alors, ce que diront les galiléens ; nous verrons si l'on se moquera du glaive de l'empereur romain, comme on se moque de ses simples vêtements de philosophe, lorsqu'il reviendra triomphant d'Asie.

Ses yeux avaient des lueurs de folie, et Salluste, qui voulait objecter quelque chose, se tut. Quand Julien, de nouveau, recommença à marcher, le préfet secoua la tête, et une profonde pitié brilla dans le sage regard du vieillard.

— L'armée doit être prête pour le départ, continuait Julien. Je le veux ainsi, entends-tu ? Je n'admets ni échappatoires, ni lenteurs ! Nous avons trente mille hommes. Le roi arménien Arzace a promis son concours. Il y a du pain. Que faut-il de plus ? Je dois savoir que je puis, à n'importe quel moment, partir contre les Perses. De cela dépendent, non seulement ma gloire, mais le salut de l'empire romain et la victoire des dieux sur les galiléens !…

La large croisée était ouverte. Le vent chaud, qui pénétrait dans la chambre, agitait les trois langues de feu du lampadaire. Coupant l'azur sombre, une étoile filante brilla et s'éteignit. Julien frissonna ; c'était un

mauvais présage. Derrière la porte, des voix s'entendaient. On frappa.

— Qui est là? Entrez! dit l'empereur.

C'étaient les amis philosophes. Libanius était à leur tête et semblait plus emphatique, plus boudeur que de coutume.

— Que désirez-vous? demanda froidement Julien.

Libanius se mit à genoux, en conservant son air arrogant.

— Laisse-moi partir, Auguste! Je ne puis vivre plus longtemps à ta cour. Ma patience est à bout. Chaque jour je supporte des offenses inouïes...

Longtemps il parla de cadeaux, de récompenses, d'argent qu'on lui avait usurpés ; d'ingratitude, de ses services, de ses superbes panégyriques par lesquels il avait glorifié le César romain.

Mais Julien, sans écouter, regardait avec un ennui dégoûté le célèbre orateur, et songeait :

« Est-ce vraiment ce même Libanius dont j'admirais tant les discours dans ma jeunesse? Quelle bassesse! Quelle vanité! »

Puis, tous les philosophes parlèrent à la fois. Ils se disputaient, criaient, s'accusaient mutuellement d'impiété, de débauche, de concussion, répétant les plus stupides commérages. C'était une honteuse guerre intestine, non de savants, mais de parasites enragés de graisse, prêts à s'entre-déchirer par orgueil, colère ou ennui.

Enfin, l'empereur prononça doucement un mot qui les rendit à la raison.

— Maîtres !

Tous se turent comme une bande effrayée de pies bavardes.

— Maîtres ! répéta Julien avec une amère ironie, je vous ai assez entendus ! Permettez-moi de vous conter une fable. Un roi égyptien avait des singes apprivoisés, habitués à exécuter la danse guerrière des Epiriens. On les costumait avec un casque et un masque, on cachait leurs queues sous la pourpre impériale et, quand ils dansaient, il était difficile de croire que ce n'étaient pas des hommes. Ce spectacle plut longtemps. Mais, une fois, un des spectateurs eut l'idée de jeter sur la scène une poignée de noisettes ! Et qu'advint-il ?... Les acteurs déchirèrent la pourpre et les masques, délivrèrent leur queue, se mirent à quatre pattes et commencèrent à se mordre. Ainsi, des gens, avec dignité, exécutent la danse épirienne de la sagesse, — jusqu'au premier don. Mais il suffit de jeter une poignée de faveurs et les sages se transforment en singes, glapissent et se mordent ! Comment vous plaît ma fable, maîtres ?

Tous se taisaient.

Soudain, Salluste prit l'empereur par la main et lui désigna la croisée ouverte.

Sur les plis sombres des nuages, s'étendait lentement, agitée par un vent violent, une lueur pourpre.

— Le feu ! le feu ! s'écrièrent tous les assistants.

— Derrière la rivière ! supposaient les uns.

— Non, à Garandâma ? assuraient les autres.

— Non, non ! à Gésireh, chez les juifs...

— Ni à Gésireh, ni à Garandâma ! s'écria quelqu'un avec l'invincible joie qui s'empare de la foule à la vue d'un incendie. C'est dans le bois de Daphné !

— Le temple d'Apollon ! murmura l'empereur, et tout son sang lui afflua au cœur.

— Les galiléens ! hurla-t-il d'une voix folle, en se précipitant vers la porte, puis vers l'escalier.

— Esclaves !... vite !... mon coursier et cinquante légionnaires !

En quelques instants tout était prêt. On amena dans la cour un poulain noir, tremblant de tout son corps, dangereux, louchant de ses yeux injectés de sang.

Julien traversa au galop les rues d'Antioche, suivi des cinquante légionnaires. La foule terrifiée se dispersait devant eux. On piétina quelqu'un ; on étouffa un autre : les cris étaient assourdis par le tonnerre des sabots et le cliquetis des armes. On sortit dans la campagne. Pendant plus de deux heures, la course dura aussi affolante ; trois légionnaires tombèrent avec leurs chevaux fourbus.

La lueur devenait de plus en plus vive ; on sentait la fumée ; les champs et leurs gerbes poussiéreuses avaient un reflet sanglant. Les curieux se précipitaient de toutes parts, ainsi que des phalènes sur le feu. Julien remarqua la joie des visages, comme si tous ces gens couraient à une fête.

Les langues de feu brillèrent enfin dans les flocons épais de fumée, au-dessus des noires dentelures du bois de Daphné.

L'empereur pénétra dans l'enceinte sacrée où la foule mugissait. Beaucoup échangeaient des plaisanteries et riaient.

Les allées calmes, abandonnées de tous depuis tant d'années, regorgeaient de monde. La populace profanait le bois, brisait les branches des antiques lauriers, troublait les sources, piétinait les tendres fleurs endormies. Les narcisses et les lys, en mourant, luttaient avec leur fraîcheur parfumée contre la chaleur étouffante du feu et l'haleine de la populace.

— Un miracle de Dieu ! murmurait joyeusement la foule.

— J'ai vu moi-même tomber la foudre du ciel et allumer le toit !

— Mais non ! tu mens !... la terre s'est fendue à l'intérieur du temple et a vomi des flammes, juste au-dessous de l'idole !

— Parbleu !... après l'abominable ordre de déranger les reliques !... On croyait que cela se passerait sans encombre !... Tiens !... voilà ton temple d'Apollon et tes prophéties de la source sacrée ! C'est bien fait !

Julien vit, dans la foule, une femme à demi vêtue, comme sortant du lit ; elle admirait le feu avec un sourire stupide, en berçant sur ses bras un enfant à la mamelle. Des pleurs tremblaient encore sur les cils de l'innocent, mais il se calmait en suçant avidement le sein sur lequel il s'appuyait d'une main, tendant l'autre vers le feu, comme s'il eût voulu atteindre un jouet.

L'empereur arrêta son cheval : on ne pouvait avancer plus loin à cause de la chaleur. Les légionnaires attendaient les ordres. Julien comprit que le temple était perdu. L'édifice flambait de haut en bas, il ne formait plus qu'un immense brasier ; les murs, les solives, les boiseries sculptées s'effondraient avec fracas et des tourbillons d'étincelles montaient vers le ciel qui s'abaissait toujours, menaçant et sanglant. Les flammes léchaient les nuages, se débattaient contre les étreintes du vent et bruissaient comme une lourde voile. Les feuilles de laurier se tordaient sous la chaleur, comme si elles souffraient, et se repliaient. Les cimes des cyprès s'allumaient comme des torches géantes et leur fumée blanche semblait la fumée des sacrifices. Les gouttes de résine tombaient serrées, comme si les arbres centenaires, contemporains du temple, pleuraient le dieu avec des larmes d'or. Julien, le regard hagard, contemplait l'incendie. Il voulut ordonner quelque chose aux légionnaires ; mais, tirant son glaive du fourreau et cabrant son cheval, il ne put que prononcer, les dents serrées, dans son impuissante fureur :

— Oh ! les misérables !... les misérables !

Au loin retentirent les hurlements de la foule. Julien se souvint que derrière le temple se trouvait l'entrée du trésor et l'idée lui vint que les galiléens pillaient les richesses du dieu.

Il fit un signe et se précipita de ce côté, suivi des légionnaires. Un triste cortège les arrêta.

Plusieurs gardes romains, accourus en hâte du village de Daphné, portaient une civière.

— Qu'est-ce? demanda Julien.

— Les galiléens ont tué à coups de pierres le sacrificateur Gorgius.

— Et le trésor?

— Il est intact. Sur le seuil de la porte, le sacrificateur en a défendu l'entrée. Il n'a pas quitté sa place jusqu'à ce qu'une pierre ne l'étendît à terre. Puis ils ont tué l'enfant. La populace galiléenne, après les avoir piétinés, aurait pénétré dans le trésor, si nous n'étions arrivés à temps.

- Il est encore vivant?

— Il respire à peine.

L'empereur sauta à bas de son cheval. On abaissa doucement la civière. Julien s'approcha, s'inclina et releva avec précaution le coin de la vieille chlamyde du sacrificateur, qui couvrait les deux corps.

Sur un lit de fraîches branches de laurier, le vieillard était étendu, les yeux clos, sa poitrine se soulevait péniblement.

Le cœur de Julien frémit de pitié lorsqu'il vit le nez rouge du buveur qui lui avait paru si indécent quelques jours auparavant; lorsqu'il se souvint de la maigre oie dans le panier d'osier, dernière offrande à Apollon. Sur les cheveux blancs comme la neige, les gouttes de sang ressortaient pareilles à des fruits rouges, et les feuilles de laurier s'étaient enlacées en couronne sur la tête du sacrificateur.

A côté de lui reposait le petit corps d'Héphérion, dont le visage livide paraissait plus beau encore, avec ses cheveux blonds soupoudrés de sang. La joue appuyée

sur sa main, il semblait dormir, Julien songea :

— Tel doit être Eros, le fils de la déesse de l'amour, tué par les pierres des galiléens...

Et l'empereur romain, avec vénération, s'agenouilla devant les martyrs des dieux olympiens. En dépit de la perte du temple, en dépit du triomphe stupide de la populace, Julien sentait la présence du dieu dans cette mort. Son cœur s'adoucit, sa haine même disparut et, avec des larmes humbles, il baisa la main du vieillard.

Le moribond ouvrit les yeux :

— Où est l'enfant ? demanda-t-il tout bas.

— Ici... près de toi...

Julien doucement posa la main de Gorgius sur les cheveux d'Héphérion.

— Vivant ? demanda Gorgius, caressant pour la dernière fois les boucles de l'enfant.

Il était si faible qu'il ne pouvait tourner la tête et Julien n'eut pas le courage de lui dévoiler la vérité. Le sacrificateur fixa sur l'empereur un regard suppliant :

— César ?... je te le confie... ne l'abandonne pas...

— Sois tranquille ; je ferai tout ce que je pourrai pour le petit.

Ainsi Julien prit sous sa protection celui auquel même le César romain ne pouvait plus faire ni du mal, ni du bien.

Gorgius laissait toujours sa main posée sur la tête d'Héphérion. Tout à coup, son visage s'éclaira ; il voulut dire quelque chose et balbutia des paroles incohérentes :

— Les voilà !... les voilà !... Réjouissez-vous,

Il regarda devant lui, les yeux grands ouverts, soupira, s'arrêta à moitié du soupir et son regard s'éteignit. Julien ferma les yeux du mort.

Subitement des chants d'allégresse retentirent. L'empereur se retourna et vit dans l'allée de cyprès se dérouler une longue procession, une foule innombrable, de vieux prêtres vêtus de dalmatiques en drap d'or couvertes de pierreries, des diacres secouant des encensoirs, des moines noirs portant des cierges allumés, des vierges et des adolescents habillés de blanc, des enfants agitant des branches de palmier et au-dessus de la foule, sur un char superbe, les reliques de saint Valérien, dans une châsse d'argent où se reflétaient les flammes. C'étaient les reliques, chassées, par l'ordre de César, de Daphné à Antioche. L'expulsion se transformait en une marche victorieuse. Le peuple chantait l'antique psaume du roi David, glorifiant le Dieu d'Israël : *Les nuages et les ténèbres l'environnent!* Dominant les sifflements du vent, le bruit de l'incendie, le chant triomphal des galiléens volait vers le ciel éclairé par les flammes :

Les nuages et les ténèbres l'environnent,
Devant lui marche le feu exterminant ses ennemis.
Les montagnes, comme de la cire, fondent
Devant le visage du Seigneur !
Du Seigneur universel !

Julien blémit en entendant quelle audace et quelle joie sonnaient dans le dernier verset :

Que ceux qui servent et se vantent de leurs idoles tremblent !
Et que tous les dieux s'inclinent devant lui !

Alors, l'empereur sauta sur son cheval, tira le glaive du fourreau et cria :

— Soldats !... suivez-moi !

Il voulut se jeter au milieu de la foule, disperser cette populace triomphante, renverser la châsse et disperser les os du saint.

Mais une main ferme saisit la bride du cheval de l'empereur.

— Hors d'ici ! cria Julien furieux, levant le glaive, prêt à frapper.

Son bras s'abaissa au même moment. Devant lui se tenait le sage vieillard, au visage triste et calme, Salluste Second, arrivé à temps d'Antioche.

— César, ne frappe pas des désarmés ! Reviens à toi !

Julien remit le glaive au fourreau.

Le casque lui brûlait la tête, comme s'il eût été rougi au feu. Il l'arracha et le jeta à terre, essuya les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front. Puis, seul, sans soldats, la tête nue, il s'avança vers la foule, qu'il arrêta d'un geste de la main.

— Habitants d'Antioche ! dit-il presque calme, se contenant par un suprême effort de volonté, sachez-le : les émeutiers et les incendiaires du temple d'Apollon seront punis sans merci ! Vous vous moquez de ma miséricorde ? Nous verrons comment vous vous moquerez de mon courroux !... L'Auguste romain pourrait faire disparaître de la terre votre ville et de telle façon que les hommes oublieraient qu'Antioche la Grande existait. Mais je pars en campagne contre les

Perses. Si les dieux m'accordent de revenir victorieux, — malheur à vous, émeutiers!... Malheur à toi, Nazaréen, fils de charpentier !

Il étendit son glaive au-dessus de la foule.

Tout à coup, il lui sembla qu'une voix étrange lui disait :

— Le Nazaréen, fils de charpentier, te prépare ton cercueil !

Julien, frissonnant, se retourna ; mais il ne vit personne. Il passa la main sur ses yeux :

— Qu'est-ce ?... Quelle hallucination... balbutia-t-il.

A ce moment, à l'intérieur du temple retentit un bruit assourdissant : une partie de la toiture venait de s'effondrer sur la statue d'Apollon. L'idole roula à bas de son piédestal et la coupe d'or qu'elle tenait à la main résonna plaintivement. Les étincelles jaillirent en un épais tourbillon vers le ciel. La colonne du portique vacilla et le chapiteau corinthien, avec une grâce tendre, même dans sa destruction, comme un lys brisé sur sa tige, s'inclina et tomba à terre. Julien crut que le temple enflammé allait crouler et l'écraser. Et l'antique psaume du roi David, glorifiant le Dieu d'Israël, s'élevait vers le ciel, dominant le bruit de la chute de l'idole :

Que ceux qui servent et se vantent de leurs idoles tremblent !
Et que tous les dieux s'inclinent devant lui !

XIV

Julien passa l'hiver dans les préparatifs de la campagne contre les Perses. Au commencement du printemps, le 5 mars, il quitta Antioche avec une armée de soixante-cinq mille hommes. La neige fondait sur les montagnes. Dans les jardins fruitiers les jeunes abricotiers, privés de feuilles, se couvraient de fleurs roses. Les soldats allaient gaiement à la guerre comme à une fête.

Les chantiers de Samos avaient construit avec d'énormes cèdres, des chênes et des sapins provenant des gorges du Taurus, une flotte de douze cents navires qui avait descendu l'Euphrate jusqu'à la ville de Kaliniké.

Julien, à marches forcées, se dirigea par Hiéropolis à Carrhes et longea l'Euphrate jusqu'à la frontière persane au Sud. Au Nord, une autre armée de

trente mille hommes était envoyée sous la direction des comices Procope et Sébastien.

Réunis au roi arménien Arzace, ils devaient dévaster Anadiabène, Hiliocom et, traversant la Cordouane, rejoindre l'armée principale sur les bords du Tigre, à Ktésiphonte.

Tout avait été prévu par l'empereur ; tout avait été combiné et réfléchi avec amour. Ceux qui comprenaient ce plan de campagne s'étonnaient, non sans raison, de sa sagesse, de sa grandeur et de sa simplicité.

Au commencement d'avril, on atteignit Circesium, la dernière ville romaine, remarquablement fortifiée par Dioclétien, sur la frontière de la Mésopotamie, à la jonction de l'Abor et de l'Euphrate. Un pont de bateaux fut construit, Julien ayant donné l'ordre de franchir la frontière dès le matin suivant.

Le soir, tard, lorsque tout fut prêt, il revint dans sa tente, fatigué mais content ; alluma sa lampe et voulut s'adonner à son travail favori, auquel il réservait une partie de ses nuits. C'était un ouvrage de haute philosophie : *Contre les chrétiens*. Il l'écrivait par bribes, au son des trompes de guerre, des chansons des camps et des appels des gardes. Il se réjouissait à l'idée qu'il luttait avec le Galiléen, avec tout ce qui peut servir la lutte : sur le champ de bataille et dans le livre, avec le glaive romain et la sagesse hellénique. Jamais l'empereur ne se séparait des œuvres des saints Pères, des canons ecclésiastiques et des symboles des conciles. Sur les marges du Nouveau Testament, qu'il étudiait

avec non moins de zèle que Platon et Homère, il avait annoté de sa propre main des remarques caustiques.

Julien enleva son armure poussiéreuse, s'assit devant sa table et trempa le roseau dans l'encrier, s'apprêtant à écrire. Mais sa solitude fut troublée. Deux courriers venaient d'arriver au camp, l'un d'Italie, l'autre de Jérusalem. Les nouvelles n'étaient guère réjouissantes. Un tremblement de terre avait détruit la ville de Nicodémie, en Asie Mineure. Des roulements souterrains avaient mis le comble à la terreur des habitants de Constantinople. Les livres des sibylles défendaient de franchir les frontières avant un an.

Le courrier de Jérusalem apporta une lettre du dignitaire Alipe d'Antioche, auquel Julien avait confié la reconstruction du temple de Salomon. Par une étrange contradiction, l'adorateur du multiple Olympe avait décidé de rebâtir le temple du Dieu unique d'Israël, détruit par les Romains, pour controuver, à la face du monde et des siècles, cette vérité de la prophétie évangélique : « Il ne restera pas ici une seule pierre ; tout sera anéanti. » (Math., XXIV, 2.)

Les Juifs répondirent avec enthousiasme à l'appel de Julien et les dons affluèrent de toutes parts. Le plan de la construction était grandiose. On commença les travaux promptement et Julien en confia la surveillance générale à son ami, l'instruit et noble comice Alipe d'Antioche, ancien lieutenant de Bretagne.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Julien inquiet, en

observant, avant de décacheter la lettre, le visage sombre du courrier.

— Un grand malheur, bien-aimé César !

— Parle, ne crains rien.

— Tant que les ouvriers travaillaient aux décombres et démolissaient les anciens murs, tout a bien marché. Mais à peine a-t-on procédé à la pose de la première pierre du nouvel édifice, que des flammes, sous forme de boule de feu, se sont échappées des sous-sols, ont renversé les pierres et brûlé les ouvriers. Le lendemain, sur l'ordre du très noble Alipe, on a recommencé les travaux. Le miracle s'est renouvelé. Et une troisième fois de même. Les chrétiens triomphent, maintenant ; les Hellènes sont attérés et pas un seul ouvrier ne consent à descendre dans les sous-sols. Il ne reste rien de l'édifice, pas une pierre ! Tout est anéanti !

— Tais-toi, gredin ! Tu dois être toi-même un galiléen ! s'écria l'empereur en levant la main sur le courrier agenouillé. Ce ne sont que mensonges !... Des commérages !... Comment Alipe n'a-t-il pas choisi un courrier plus intelligent !

Il brisa le cachet, déplia et lut la lettre. Le courrier disait la vérité ; Alipe confirmait ses paroles. Julien n'en pouvait croire ses yeux ; il relut attentivement la missive en l'approchant de la lampe : le rouge de la colère et de la honte empourpra son visage. Mordant ses lèvres au sang, il froissa et jeta le papyrus au docteur Oribazy qui se tenait à ses côtés.

— Lis !... toi qui ne crois pas aux miracles !... Ou

le comice Alipe est devenu fou... ou bien... Non! cela ne se peut!

Le jeune savant d'Alexandrie ramassa et lut la lettre avec le calme qu'il apportait à toute chose. Puis, fixant sur Julien son regard clair et intelligent :

— Je ne vois là aucun miracle, dit-il. Les savants ont depuis longtemps décrit ce phénomène. Dans les sous-sols des anciens monuments fermés et privés d'air pendant des siècles, il existe d'épais gaz inflammables. Il suffit de descendre dans ces sous-sols avec une torche allumée pour provoquer une explosion et les flammes tuent les imprudents. Cela paraît un miracle pour les ignorants; mais, là encore, comme partout, la lumière de la science éclaire les ténèbres de la superstition et donne la liberté à l'esprit humain. Tout est superbe, parce que tout est naturel et d'accord avec la volonté de la Nature.

Il posa tranquillement la lettre sur la table et sur ses minces lèvres glissa un sourire satisfait de pédant.

— Oui, oui! sûrement! dit Julien, non sans un amer sourire. Il faut bien se consoler avec quelque chose! On peut tout expliquer, tout est naturel : le tremblement de terre de Nicodémie, celui de Constantinople, les prophéties des livres sibyllins, la sécheresse d'Antioche, les incendies de Rome, les inondations en Egypte. Tout est naturel!... Seulement... c'est bien étrange que tout se ligue contre moi, la terre, le ciel, l'eau et le feu, et même les dieux, je crois!

Salluste Second entra dans la tente.

— Sublime Auguste! Les devins étrusques, chargés

par toi de connaître la volonté des dieux, te supplient d'attendre, de ne pas franchir la frontière demain. Les poules prophétiques, en dépit de toutes les prières, se détournent de la nourriture, restent mornes et ne picorent pas les graines d'orge, — mauvais augure !

Tout d'abord, Julien fronça les sourcils avec colère, mais aussitôt ses yeux s'égayèrent, il rit si inopinément que tous se retournèrent vers lui, surpris.

— Vraiment, Salluste? Elles ne picorent pas? Hein? Alors que devons-nous faire avec ces bêtes obstinées? Ne vaut-il pas mieux les écouter, revenir sur nos pas à Antioche, servir de risée aux galiléens?... Sais-tu, mon cher ami? Rends-toi tout de suite, auprès des devins étrusques et communique-leur ma volonté impériale. Que les sacrificateurs jettent leurs stupides poules dans le fleuve. Entends-tu? S'il ne plaît pas à ces capricieuses engraissées de manger, nous verrons si elles auront envie de boire... Porte mes ordres.

— Tu plaisantes, César ! Ai-je bien compris ; tu veux, malgré tout, franchir la frontière demain?

— Oui, oui ! Et j'en jure par mes prochaines victoires, par la grandeur de Rome, aucun oiseau prophétique ne m'effrayera ; ni l'eau, ni le feu, ni le ciel, ni la terre, ni même les dieux ! Il est trop tard ! Le sort en est jeté. Mes amis, dans toute la nature, y a-t-il quelque chose de supérieur à la volonté humaine? Dans tous les livres sibyllins, y a-t-il quelque chose de plus fort que ces mots : « Je le veux ainsi ! » Plus que jamais, je sens le mystère de ma vie. Jadis les

augures me ligottaient comme les mailles d'un filet, et me faisaient prisonnier. Aujourd'hui, je crois en eux et je me moque d'eux ! Peut-être est-ce sacrilège? Tant pis ! Je n'ai rien à perdre ! Si les dieux m'abandonnent, je les renierai !

Quand tout le monde se fut éloigné, Julien s'approcha d'une petite statuette de Mercure, avec l'intention, suivant son habitude, de prier et de jeter quelques grains d'encens sur le trépied ; mais, tout à coup, il s'en détourna avec un sourire, se coucha sur la peau de lion qui lui servait de lit et, éteignant la lampe, s'endormit d'un sommeil insouciant et calme, comme il arrive souvent aux gens, à la veille de grands malheurs.

L'aurore se levait à peine, lorsqu'il s'éveilla, plus joyeux encore que la veille. Les trompes sonnèrent. Julien sauta sur son cheval et courut aux rives de l'Abor. La matinée d'avril était fraîche. Un petit vent apportait la tiédeur nocturne des bords du grand fleuve asiatique. Tout le long de l'Euphrate, depuis Circésium jusqu'au camp romain, s'étendait la flotte, sur un espace de dix stades. Depuis le règne de Xerxès, pareil déploiement de forces ne s'était jamais vu.

Le soleil jeta ses premiers rayons de derrière le mausolée élevé à Gordien, le vainqueur des Perses tué en cet endroit par Philippe l'Arabe. Le bord du disque pourpre s'alluma au-dessus du calme horizon du désert, comme un charbon ardent et, instantanément, toutes les cimes des mâts et les voiles rosirent à travers le brouillard matinal.

L'empereur fit un signe et la masse de soixante-cinq mille hommes, d'un pas égal qui fit trembler la terre, s'ébranla.

L'armée romaine commença à traverser le pont qui la séparait de la frontière persane.

Le cheval de Julien le transporta sur la berge opposée, sur une haute colline sablonneuse de la terre ennemie.

En tête de la cohorte palatine, marchait le centurion des gardes impériaux, Anatole, l'admirateur d'Arsinoé.

Anatole regarda l'empereur. Un grand changement s'était opéré en Julien pendant ce mois passé en plein air, au milieu des travaux de camp qui lui étaient salutaires. Il était difficile de reconnaître dans le mâle guerrier, au visage hâlé, au regard jeune et brillant de gaieté, le philosophe au visage amaigri et jaune, aux yeux mornes, les cheveux et la barbe en désordre, aux mouvements précipités et aux doigts tachés d'encre, ainsi que la toge, le rhéteur Julien qui servait de risée aux gamins d'Antioche.

— Écoutez ! Écoutez ! César va parler !

Tout se tut. On n'entendit plus que le cliquetis des armes, le bruit des flots battant les navires et les frôlements soyeux des drapeaux.

— Guerriers braves parmi les braves ! dit Julien d'une voix forte. Je lis sur vos visages une telle gaieté et une telle hardiesse que je ne puis me retenir de vous adresser quelques mots de joyeuse bienvenue ! Souvenez-vous, camarades : la destinée du monde est

entre nos mains ; nous allons rétablir l'antique grandeur de l'empire romain ! Retrempez donc vos cœurs ; soyez prêts à tout ! Le retour n'est plus possible.

» Je serai à votre tête ou dans vos rangs, à cheval ou à pied, dans tous les dangers ou dans tous les travaux, égal au dernier soldat, parce que, de ce jour, vous n'êtes plus mes esclaves, mais mes amis, mes enfants ! Si la fatalité me fait tomber au milieu du combat, je serai heureux de mourir pour la grande Rome, comme les anciens grands hommes, — les Scévola et les Curiaces, et les plus nobles descendants de Décius. Courage, donc, camarades ! et souvenez-vous que les forts sont toujours les vainqueurs !

Il étendit son glaive, désignant, avec un sourire, à l'armée, le lointain horizon. Les soldats à l'unisson élevèrent leurs boucliers en criant, enthousiasmés :

— Gloire ! gloire à César vainqueur !

Les galères fendirent les eaux de l'Euphrate, les aigles romaines volèrent au-dessus des cohortes et le cheval blanc emporta l'empereur au-devant du soleil levant.

Mais la froide ombre bleue de la pyramide de Gordien tombait sur le sable et, bientôt, Julien dut quitter les rayons lumineux pour cette longue ombre du tombeau solitaire.

XV

L'armée longeait la rive gauche de l'Euphrate. La plaine large, unie comme une mer, était couverte d'absinthe argentée. Il n'y avait pas un arbre. Les buissons et les herbes avaient des parfums pénétrants. De temps à autre, des troupeaux d'ânes sauvages, soulevant des nuages de poussière, paraissaient à l'horizon. Des autruches couraient. La chair grasse et délicate de l'outarde fumait au souper des soldats. Les plaisanteries et les chants duraient jusqu'à la nuit. La campagne semblait une promenade. Le désert recevait les guerriers avides de gloire, de butin et de sang, avec des caresses muettes, des nuits étoilées, des levers et des couchers de soleil très doux, des fraîcheurs nocturnes imprégnées de l'amère senteur de l'absinthe.

Ils allaient toujours plus loin et plus loin, sans rencontrer l'ennemi.

Mais à peine étaient-ils passés que le calme redescendait sur la plaine, comme la mer sur un navire englouti, et les tiges des herbes piétinées par les légionnaires se relevaient doucement.

Tout à coup, le désert devint menaçant. Des nuages cachèrent le ciel. La pluie tomba. Un soldat, qui conduisait des chevaux à l'abreuvoir, fut tué par la foudre.

A la fin d'avril, les chaleurs commencèrent. Les guerriers enviaient les camarades qui marchaient à l'ombre d'un dromadaire ou d'une voiture. Les hommes du Nord, Gaulois et Sicambres, mouraient d'insolation. La plaine devenait triste, nue, avec de-ci, de-là, quelques touffes d'herbe brûlée. Les pieds enfonçaient dans le sable.

Des coups de vent subits assaillirent l'armée, arrachant les étendards de leur hampe et enlevant même les tentes. Puis, de nouveau, le calme renaissait, étrange, profond et qui paraissait, aux soldats effrayés, plus terrible que les tempêtes.

Les plaisanteries et les chants cessaient. Mais les guerriers allaient toujours plus loin, — toujours sans rencontrer l'ennemi.

Au commencement de mai, on pénétra dans les bois de palmiers de l'Assyrie.

A Mazéprakt, où s'élevaient les ruines de l'énorme muraille construite par les anciens rois assyriens, on vit l'ennemi pour la première fois. Les Perses reculèrent précipitamment et, sous une pluie de flèches empoisonnées, les Romains traversèrent le large canal

réunissant l'Euphrate au Tigre. Cette grandiose construction, faite avec des briques de Babylone et coupant par moitié toute la Mésopotamie, s'appelait Nazar-Malka, rivière des Rois. Subitement, les Perses disparurent ; le niveau du Nazar-Malka haussa et, sortant de ses berges, l'eau s'étendit sur les champs environnants. Les Perses avaient organisé l'inondation, en ouvrant les écluses qui enveloppaient, comme d'un filet, la terre friable d'Assyrie. Les fantassins marchaient dans l'eau jusqu'aux genoux ; les pieds s'embourbaient dans la vase. Des manipules entiers disparurent dans d'invisibles fossés ; dans des trous imprévus tombèrent même des cavaliers et des dromadaires avec leur charge. Il fallut sonder le chemin avec des perches. Les champs étaient transformés en lacs et les bois de palmiers en îlots.

— Où allons-nous ? murmuraient les lâches. Pour quoi ne pas retourner tout de suite vers le fleuve et monter sur les navires ? Nous sommes des guerriers et non des grenouilles faites pour barboter dans la boue !

Julien marchait à pied avec l'infanterie, même dans les endroits les plus difficiles. Il aidait à tirer par les roues les voitures chargées, embourbées dans la vase et riait en montrant aux soldats sa pourpre mouillée, tachée de limon. Avec des troncs de palmier, on forma des fascines, on organisa des ponts volants.

A la tombée de la nuit, l'armée réussit à atteindre un endroit sec. Les soldats exténués, s'endormirent, agités.

Le matin, ils virent la forteresse de Périzaborh. Les Perses raillaient leurs ennemis du haut des murs et des tours inaccessibles, tendues de gros tapis en poil de chèvre, pour les défendre contre le choc des machines de siège.

Toute la journée s'écoula, en échange de jurons et de projectiles. Profitant de l'obscurité d'une nuit sans lune, les Romains, observant le silence le plus complet, enlevèrent des navires les catapultes et le bélier et les adossèrent contre les murs de Périzaborh. Les fossés furent remplis de terre. A l'aide d'une « malléole », c'est-à-dire d'une flèche énorme en forme de fuseau, pleine d'une matière inflammable composée de goudron, de soufre, d'huile et de bitume, les Romains réussirent à mettre le feu aux tapis de poil de chèvre.

Les Perses se précipitèrent pour éteindre l'incendie et, profitant de cet instant de désarroi, l'empereur ordonna de rouler le bélier.

C'était un tronc de pin, attaché par des chaînes à une tour pyramidale en poutres ; le tronc se terminait par une tête de mouton, en métal. Une centaine de forts légionnaires, avec ensemble, bombant les muscles sur leurs épaules nues, tiraient sur de grosses cordes, faites de veines de bœuf, et balançaient lentement l'énorme pin.

Le premier coup retentit, pareil au grondement du tonnerre.

La terre résonna, les murs tremblèrent. Puis les coups se succédèrent, de plus en plus rapprochés, et le bélier furieux, avec un entêtement coléreux, frappa

son front de métal contre les murs. Un craquement, et tout un coin de mur s'écroula avec fracas. Les Perses s'enfuirent en poussant des cris désespérés.

Julien, dont le casque étincelait dans un nuage de poussière, gai et terrible comme le dieu de la guerre, se jeta dans la ville conquise.

L'armée alla plus loin. Deux jours elle se reposa sous les frais ombrages des bois, se régalant d'une sorte de vin de jus de palmier et des dattes de Babylone, transparentes comme l'ambre.

Puis, on sortit dans une plaine rocailleuse.

La chaleur était pénible. Les hommes et les bêtes mouraient. L'atmosphère, à midi, tourbillonnait au-dessus des rochers, en rayons brûlants, et, sur le désert gris cendre, le Tigre se tordait, brillant de ses ondes argentées, comme un paresseux serpent qui chauffe ses anneaux au soleil.

Les Romains virent un énorme roc, au-dessus du Tigre, un roc rose, nu, hérissé d'aspérités. C'était la seconde forteresse défendant Ktésiphonte, la capitale méridionale de la Perse, encore plus imprenable que Périzaborh ; véritable nid d'aigle sous les nuages.

Les seize tours et la double enceinte de Maogamalki étaient bâties avec les célèbres briques de Babylone, séchées au soleil, et jointes entre elles par du bitume, à l'exemple de tous les antiques monuments d'Assyrie, qui ne craignent pas les siècles. L'attaque commença. De nouveau grincèrent péniblement les difformes balistes, les leviers et les poulies des Scorpions ; les malléoles enflammées sifflèrent.

A l'heure où les lézards dorment dans les fentes des rochers, les rayons du soleil tombèrent sur les dos et les têtes des soldats, comme un poids étouffant. Les légionnaires, désespérés, sans écouter leurs chefs, en dépit du danger, arrachaient leurs casques et leurs armures rougies, préférant les blessures à la chaleur. Au-dessus des tours brunes et des embrasures de Maogamalki vomissant des flèches empoisonnées, des lances, des pierres, des boulets de plomb, des falariques persanes, empoisonnant l'air par le soufre qu'elles contenaient, le ciel se suspendit poussiéreux, bleu gris, aveuglant, implacable comme la mort.

Le ciel vainquit la haine des hommes.

Assiégés et assiégeants, exténués de fatigue, cessèrent la lutte.

Le silence succéda, plus morne que pendant la nuit la plus noire.

Les Romains ne perdaient pas courage.

Après la prise de Périzaborh, ils crurent à l'invincibilité de l'empereur, le comparèrent à Alexandre le Grand et en attendaient des miracles.

Durant plusieurs jours, du côté Est de Moagamalki, où les roches descendaient moins abruptes, les soldats creusèrent une tranchée. Passant sous les murs de la forteresse, cette tranchée aboutissait au centre de la ville. La largeur du souterrain, trois coudées, permettait à deux guerriers de marcher de front. De gros soliveaux placés à intervalle soutenaient le plafond. Les terrassiers travaillaient gaiement; après l'excès de soleil, l'humidité et l'obscurité leur semblaient délicieuses.

— Il n'y a pas longtemps, nous étions grenouilles! Maintenant, nous voici taupes! disaient les soldats en riant.

Trois cohortes, — Mattiariens, Lactinariens et Victoriens, — quinze cents des plus braves guerriers, observant le plus sévère silence, pénétrèrent dans la galerie souterraine, attendant impatiemment les ordres des chefs pour envahir la ville.

Au lever du jour, l'attaque fut exprès dirigée de deux côtés opposés, pour détourner l'attention des Perses. Julien menait les soldats par un étroit sentier, sous une pluie de flèches et de pierres.

— Nous verrons, songeait-il en se délectant au danger, nous verrons si les dieux me préservent, s'il y aura un miracle, si j'échappe, même maintenant, à la mort.

Et une irrésistible curiosité, une soif de surnaturel le poussaient à s'exposer, à narguer le sort, avec un sourire de défi. Il ne craignait pas la mort, mais seulement la perte de ce jeu, sans but et enivrant, avec les forces supérieures.

Les soldats le suivaient, fascinés, contaminés par sa folie.

Les Perses, riant des efforts des assiégeants, chantaient très haut la gloire du fils du Soleil, le roi Sapor, et criaient aux Romains, du haut de leurs terrasses de Maogamalki :

— Julien pénétrera plutôt dans le palais d'Ormuz que dans notre forteresse!

Dans le feu de l'action, l'empereur, à voix basse, fit transmettre l'ordre aux chefs.

Les légionnaires, cachés dans la tranchée, sortirent à l'intérieur de la ville, dans la cave d'une maison où une vieille Persane pétrissait du pain. Elle poussa un cri terrible en voyant les légionnaires romains. On la tua.

Puis, se glissant inaperçus, ils se jetèrent par derrière sur les assiégés. Les Perses abandonnèrent leurs armes et se dispersèrent dans les rues de Maogamalki. Alors, les Romains ouvrirent les portes de la ville qui fut prise des deux côtés.

Dès ce moment, pas un légionnaire ne douta que l'empereur, à l'exemple d'Alexandre de Macédoine, ne conquît tout l'empire des Perses jusqu'aux Indes.

L'armée s'approchait de Ktésiphonte; les navires restaient sur l'Euphrate.

Julien, avec son imagination fiévreuse, presque surnaturelle, qui ne laissait pas aux ennemis le temps de se remettre, restaura l'antique construction romaine : le canal de jonction creusé par Trajan et Septime Sévère et comblé par les Perses.

Par ce canal, la flotte gagna le Tigre, un peu au-dessus de Ktésiphonte. Le vainqueur se trouvait au centre de l'empire asiatique.

Le lendemain, Julien, réunissant un conseil de guerre, déclara que les troupes devaient être transportées la nuit sur l'autre rive, aux pieds de la capitale. Dagalaïf, Hormizda, Lecundin, Victor, Salluste, tous hommes éprouvés dans les guerres, furent terrifiés par cette idée et longtemps supplièrent l'empereur de renoncer à un aussi téméraire projet. Ils lui oppo-

saient la fatigue des soldats, la largeur du fleuve, la rapidité du courant, l'escarpement des berges, la proximité de Ktésiphonte et l'innombrable armée du roi Sapor, l'inéluctable sortie des Perses au moment du débarquement. Julien ne voulut rien entendre.

— Aussi longtemps que nous attendrons, s'écria-t-il enfin impatienté, le fleuve ne deviendra pas moins large, les berges moins escarpées et l'armée des Perses augmentera de jour en jour. Si j'avais écouté vos conseils, nous serions encore à Antioche!

Les chefs sortirent de la tente, consternés.

— Il n'y résistera pas! murmura en soupirant l'expérimenté et malin Dagalaïf, barbare blanchi au service de Rome. Souvenez-vous de ce que je vous dis! Il semble gai, il rit même; mais son visage ne reflète rien de bon. J'ai vu cette expression chez des gens bien près du désespoir ou de la mort. Cette gaieté est de mauvais augure.

Le chaud crépuscule embrumé descendait rapidement sur les flots unis du grandiose fleuve. Le signal fut donné. Cinq galères portant quatre cents guerriers démarrèrent. Longtemps on entendit les réguliers coups de rames. Puis, rien. L'obscurité devint impénétrable. Julien regardait fixement et cachait son émotion sous un sourire. Les chefs chuchotaient entre eux. Tout à coup, un feu brilla dans la nuit. Tout le monde retint sa respiration; les regards se tournèrent vers l'empereur. Il avait compris ce que signifiait ce feu : les Perses avait réussi à mettre le feu aux navires romains à l'aide de leurs engins incendiaires adroite-

ment lancés de l'autre côté de la berge. Julien pâlit; mais, se remettant aussitôt et ne laissant pas aux soldats le temps de se rendre compte, il se précipita sur le premier navire venu et cria, s'adressant à l'armée :

— Victoire! victoire! Voyez-vous ce feu! Ils ont atterri et se sont rendus maîtres de la rive. J'ai moi-même donné ordre à la cohorte d'allumer ce feu en signe de réussite. Suivez-moi, camarades!

— Que fais-tu? lui murmura à l'oreille le prudent Salluste. Nous sommes perdus... Le feu est aux galères...

— César est devenu fou! balbutia Hormizda terrifié à Dagalaïf.

Le malin barbare haussa les épaules, perplexe.

L'armée, d'une poussée irrésistible. s'élança vers le fleuve, se bousculant, au cri enthousiasme de : « Victoire! victoire! » Se bousculant, tombant à l'eau, mais s'en tirant et riant, tous se précipitèrent sur les navires. Quelques petites barques faillirent couler. Il n'y avait pas assez de place sur les galères.

Plusieurs cavaliers se jetèrent bravement à la nage, coupant le courant avec le poitrail de leurs chevaux. Les Celtes et les Bataves, sur leurs énormes boucliers de cuir, en forme de nacelle, s'élancèrent dans le fleuve; intrépides, ils nageaient dans le brouillard, et leurs boucliers tournoyaient vertigineusement aux endroits rapides ; sans remarquer le danger, les soldats criaient joyeusement :

— Victoire!... victoire!

La force du courant était pour le moment atténuée

par les navires qui encombraient le fleuve. L'incendie des cinq premières galères fut éteint sans peine.

Alors, seulement, tout le monde comprit l'audacieuse ruse de l'empereur. Mais les soldats s'en égayèrent encore davantage. Maintenant, tout semblait possible, après ce danger évité.

Peu avant l'aurore, il se rendirent maîtres des hauteurs. Mais, à peine les Romains eurent-ils le temps de se reposer, sans quitter leurs armes, qu'ils virent au levant l'énorme armée sortir des murs de Ktésiphonte dans la plaine qui s'étendait devant la ville.

Le combat dura douze heures, Les Perses se battaient avec l'ardeur du désespoir. L'armée de Julien vit ici, pour la première fois, les grands éléphants de guerre qui pouvaient écraser toute une cohorte comme une gerbe d'épis. Jamais les Romains n'avaient remporté pareille victoire depuis les grands empereurs Trajan, Vespasien et Titus.

Julien apportait, au soleil levant, l'offrande reconnaissante au dieu de la guerre Arès, offrande composée de dix taureaux blancs, d'une beauté rappelant les sculptures antiques des bas-reliefs grecs.

Toute l'armée était en fête. Seuls, les augures étrusques, comme toujours, conservaient une entêtée et malveillante morosité. A chaque nouvelle victoire de Julien, ils devenaient de plus en plus sombres, muets et énigmatiques.

On amena le premier taureau orné de lauriers, auprès de l'autel fumant. Il marchait lentement, passif, et tout à coup il butta, s'agenouilla avec un étrange

beuglement plaintif, pareil à un gémissement humain, qui fit frissonner tout le monde, enfonça son mufle dans la poussière et avant même que la cognée du victimaire eût touché son large front, il frémit et mourut.

On amena un second taureau qui tomba mort, de même. Puis un troisième, un quatrième. Tous approchaient de l'autel, faibles, veules, se tenant à peine, comme s'ils étaient atteints d'une maladie mortelle.

Un murmure d'effroi courut dans l'armée. C'était un terrible présage.

Certains assuraient que les sacrificateurs étrusques avaient empoisonné les taureaux pour se venger du mépris de l'empereur pour leur science.

Neuf taureaux tombèrent ainsi. Le dixième, déchirant ses entraves, s'échappa et, rugissant, traversa le camp sans qu'on pût l'attraper.

Le sacrifice était désorganisé. Les augures souriaient méchamment.

Lorsqu'on essaya de disséquer les taureaux morts, Julien, d'un regard expérimenté de devin, vit, d'après les organes, des présages terrifiants. Il se détourna; son visage devint livide, il voulut sourire et ne put. Tout à coup, il s'approcha de l'autel et de toute sa force le poussa avec son pied. L'autel chancela, mais ne tomba pas. La foule poussa un profond soupir. Le préfet Salluste se précipita vers l'empereur et murmura :

— Les soldats regardent... Il vaut mieux interrompre le sacrifice...

Julien l'écarta et frappa plus fort encore du pied l'autel qui se renversa. Les charbons se dispersèrent, le feu s'éteignit; mais la fumée odorante monta plus épaisse.

— Malheur!... Malheur sur nous! On souille l'autel! gémit une voix.

— Je te dis qu'il est fou! balbutia Hormizda en serrant la main de Dagalaïf. Regarde-le!... Comment les autres ne le voient-ils pas?

Les augures étrusques se tenaient immobiles, imperturbables, sévères et indifférents.

Julien leva les bras au ciel. Ses yeux brillaient. Il cria :

— Je le jure par la joie éternelle, concentrée là, dans mon cœur, je vous renie comme vous m'avez renié! Je vous abandonne comme vous m'avez abandonné, divins impuissants! Je suis seul contre vous, fantômes olympiens! Je suis pareil à vous; mais je ne suis pas votre égal, parce que je suis un homme, et vous seulement des dieux!... Depuis longtemps déjà, mon cœur aspire à cette délivrance, et voilà, maintenant, je romps notre alliance. Je ris de ma terreur superstitieuse, de vos prophéties enfantines. Je vivais comme un esclave, et j'aurais pu mourir de même!... Mais je me suis réveillé; j'ai compris que j'étais plus fort que les dieux, parce que, voué à la mort, j'ai vaincu la mort! Il ne faut ni tristesse, ni peur, ni victimes, ni prières! C'est fini! Désormais, dans ma vie, il n'y aura pas une seule ombre, pas un seul frémissement, rien! sinon, l'éternel rire olympien que je vous prends,

ô morts! Rien, sinon le feu sacré que je vous prends, ô immortels ! Ma vie sera comme l'azur sans nuages dans lequel vous avez vécu jadis et dans lequel vous mourez maintenant, pour céder la place aux hommes-dieux!... Maxime! Maxime, tu as raison : ton esprit plane au-dessus de moi!

Un augure de quatre-vingt-dix ans s'approcha de l'empereur, et, posant la main sur son épaule :

— Plus bas, mon enfant, plus bas! Si tu as compris le mystère, réjouis-toi en silence. Ne tente pas la foule. Ceux qui t'écoutent ne peuvent comprendre.

Le murmure d'indignation augmentait.

— Il délire! dit Hormizda à Dagalaïf. Il faut l'emmener dans sa tente, ou bien cela finira mal!

Oribazy, avec l'air d'un médecin dévoué, prit la main de Julien et commença à le persuader doucement :

— Il faut te reposer, bien-aimé Auguste! Voilà deux nuits que tu ne dors pas. Il existe de dangereuses fièvres dans ce pays. Viens dans la tente. Le soleil est nuisible... La maladie peut s'aggraver!

L'empereur le regarda distraitement.

— Attends, Oribazy : j'ai oublié quelque chose... Oui, oui!... C'est le principal! Écoute, ne dis jamais : « Les dieux ne sont plus », mais plutôt : « Les dieux ne sont pas encore! » Ils n'existent pas, mais ils existeront, non dans des fables, mais sur la terre. Nous serons tous des dieux; seulement il faut pour cela une grande audace, comme personne ne l'a eue encore, même le héros de Macédoine!

Le trouble de l'armée devenait dangereux. Les murmures et les exclamations se fondaient en un grondement d'indignation. Personne ne comprenait clairement; mais tous flairaient qu'il se passait quelque chose d'anormal. Les uns criaient en un effroi superstitieux :

— Sacrilège!... Relevez l'autel!... Qu'attendent donc les sacrificateurs?

D'autres répondaient :

— Les sacrificateurs ont empoisonné César, parce qu'il n'écoutait pas leurs conseils! Tuez les sacrificateurs, ils nous perdront!...

Les galiléens, profitant de l'occasion, se faufilaient parmi les groupes avec des airs humbles, riaient et chuchotaient entre eux, inventant des commérages et, comme des serpents éveillés dans leur nid, sifflaient :

— Ne le voyez-vous pas? c'est Dieu qui le punit. Les diables se sont emparés de lui et ont troublé sa raison. Voilà pourquoi il se révolte contre ses dieux, parce qu'il a renié l'Unique!

L'empereur, comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil, promena lentement son regard sur la foule, et enfin demanda, indifférent, à Oribazy :

— Qu'y a-t-il? Pourquoi crient-ils? Qu'est-il arrivé? Ah! oui!... l'autel renversé!

Et, contemplant avec un triste sourire les charbons éteints :

— Sais-tu, mon savant ami, on ne peut offenser davantage les gens qu'avec la vérité!... Pauvres en-

fants simples!... Eh bien! qu'ils crient et qu'ils pleurent, ils se consoleront! Allons, Oribazy, allons à l'ombre. Tu as raison : le soleil doit être nuisible... J'ai mal aux yeux, je suis fatigué...

Julien partit lentement, appuyé sur le bras du docteur. En entrant dans sa tente, d'un geste veule de la main, il fit signe à tous de s'éloigner. On baissa la portière et la tente resta plongée dans l'obscurité.

L'empereur s'approcha de son pauvre lit dur, son lit de campagne, — une peau de lion, sur laquelle il s'affaissa, exténué. Longtemps, il resta étendu ainsi, serrant sa tête dans ses mains, comme dans son enfance, après une grande offense ou après un chagrin.

— Doucement! doucement! César est malade! disaient les chefs pour calmer les soldats.

Et les guerriers se turent aussitôt.

Dans le camp romain, comme dans une chambre d'agonisant, régna un silence plein de pénible attente.

Seuls, les galiléens n'attendaient pas, glissaient furtivement, pénétraient partout, colportant les bruits sinistres, et comme des reptiles éveillés après le sommeil hivernal, réchauffés par le soleil, sifflaient sans relâche :

— Ne le voyez-vous pas? C'est Dieu qui le punit!

XVI

Plusieurs fois Oribazy avait soulevé prudemment la portière de la tente, en offrant au malade de prendre une boisson rafraîchissante. Julien refusait et priait de le laisser tranquille. Il craignait les visages humains, le bruit et la lumière. Enserrant toujours sa tête dans ses mains, fermant les yeux, il cherchait à ne penser à rien, à oublier où il se trouvait et ce qu'il ressentait.

Le surnaturel effort de volonté qu'il avait dépensé en ces trois mois l'avait changé, laissé faible et brisé comme à la suite d'une longue maladie. Il ne savait plus s'il dormait ou s'il était éveillé. Les tableaux, se répétant, se raccrochant les uns aux autres, glissaient devant ses yeux avec une rapidité inouïe et une martyrisante précision. Tantôt il lui semblait qu'il était couché dans la grande salle de Marcellum. La vieille Lebda l'a béni pour la nuit et les ébrouements des che-

vaux attachés près de la tente deviennent le risible ronflement de Mardonius.

Il se sentait avec joie redevenu petit garçon, inconnu à tous, éloigné du monde, perdu dans les montagnes de Cappadoce.

Ou bien, il sentait le fin et frais parfum des jacinthes, tendrement chauffées par le soleil de mars dans la cour du sacrificateur Olympiador ; il entendait le rire argentin d'Amaryllis et le murmure de la fontaine, le bruit métallique du jeu de kottavos et le cri de Dyophane : « Mes enfants, les gâteaux de gingembre sont cuits ! »

Puis tout disparaissait.....

Et il entendait seulement les premières mouches bourdonner dans un coin protégé du vent, sur le mur blanc ensoleillé, au bord de la mer. Il regardait, avec un sourire, les voiles qui se baignaient dans l'infinie tendresse de la Propontide et il croyait qu'il était seul dans un délicieux désert où personne ne viendrait et, comme les gais moucherons sur le mur blanc, il sentait le naïf bonheur de la vie, du soleil et du calme.

Subitement éveillé, Julien se souvient qu'il est au cœur de la Perse, qu'il est empereur romain et qu'il est responsable de soixante mille légionnaires ; qu'il n'y a plus de dieux, qu'il a renversé l'autel des sacrifices ! Il frissonne. Un froid glacial secoue son corps. Il lui semble qu'il tombe dans le vide et qu'il n'a rien à quoi il peut se retenir.

Il ne pouvait dire s'il avait passé une heure ou vingt-quatre heures dans ce demi-sommeil.

Non plus en rêve, mais réellement, il entend son fidèle esclave lui dire, en passant la tête sous la portière :

— César! j'ai peur de te déranger et je n'ose désobéir! Tu as ordonné de te prévenir sans retard... Le chef Ariphé vient d'arriver au camp...

— Ariphé! s'écria Julien en se levant. Ariphé!... Amène-le! amène-le vite!

C'était un des plus braves chefs, envoyé avec un détachement pour se rendre compte si l'armée de secours, composée de trente mille hommes placés sous le commandement des comices Procope et Sébastien, n'arrivait pas, ainsi qu'il leur avait été ordonné, avec les troupes de l'allié Arzace, joindre l'empereur sous les murs de Ktésiphonte. Julien attendait depuis longtemps ce secours dont dépendait le sort de l'armée principale.

— Amène-le! s'écria l'empereur. Plus vite... Ou bien non... Moi-même...

Mais sa faiblesse ne s'était pas encore dissipée, en dépit de sa surexcitation. La tête lui tourna, il ferma les yeux et dut se retenir contre le mur de toile de la tente.

— Donne-moi du vin..., du fort..., avec de l'eau froide.

Le vieil esclave exécuta rapidement l'ordre et tendit la coupe à l'empereur, qui but lentement et sortit de la tente. La soirée était avancée. Loin derrière l'Euphrate, avait passé un orage et le vent apportait encore la fraîcheur et l'odeur de la pluie. Au milieu des nuages,

de rares étoiles tremblaient comme des veilleuses vacillant sous la brise. Du désert parvenaient les aboiements des chacals.

Julien découvrit sa poitrine, tendit son front au vent et s'adonna à la caresse de la tempête calmée.

Il sourit en songeant à sa lâcheté. La faiblesse avait disparu ; les forces lui revenaient, les nerfs étaient tendus ainsi que de sensibles cordes. Il aurait voulu commander, agir, ne pas dormir de la nuit, combattre, jouer avec la vie et avec la mort, vaincre le danger. De temps en temps seulement, il sentait un frisson secouer son corps.

Ariphé vint.

Les nouvelles étaient pitoyables. Tout espoir dans l'aide de Procope et de Sébastien était perdu. L'empereur était abandonné par ses alliés, au centre de l'Asie. On parlait même de la trahison du rusé Arzace.

A ce moment, on annonça à l'empereur qu'un transfuge du camp de Sapor désirait lui parler.

Le Perse se prosterna devant Julien et baisa la terre.

C'était un monstre. Sa tête rasée, défigurée par les tortures asiatiques, les oreilles coupées, les narines arrachées, rappelait les crânes des cadavres. Mais ses yeux brillaient, intelligents et résolus.

Il était vêtu d'une riche robe de soie couleur feu et parlait mal le grec. Il était accompagné de deux esclaves.

Le Perse dit se nommer Arthaban, être un satrape calomnié devant Sapor, défiguré par les tortures et qu'il venait chez les Romains pour se venger du roi.

— O Seigneur universel ! disait Arthaban, emphatique et mensonger, je te livrerai Sapor, les mains et les pieds liés comme un agneau de sacrifice. Je t'amènerai la nuit au camp et doucement tu prendras le roi dans ta main, comme les enfants prennent, dans les leurs, les oiselets ! Seulement, écoute Arthaban !... Arthaban peut tout !... Arthaban connaît les secrets du roi !

— Qu'attends-tu de moi ? demanda Julien.

— La vengeance ! Viens avec moi.

— Où ?

— Au Nord ; à travers le désert, — trois cent vingt-cinq parasanges, — puis à travers les montagnes, à l'Est, directement sur Suse et Hecbatane...

Le Perse désigna l'horizon.

— Là-bas ! là-bas ! répéta-t-il sans quitter Julien des yeux.

— César ! murmura Hormizda à l'oreille de l'empereur. Prends garde !... Cet homme a un mauvais regard !... C'est un sorcier... un brigand ou bien... pis, peut-être ?... Parfois la nuit, dans ces parages, il se commet de mauvaises choses. Chasse-le !... Ne l'écoute pas...

L'empereur ne prêta pas attention aux paroles d'Hormizda.

Il éprouvait l'étrange fascination des yeux suppliants du Perse.

— Tu connais exactement la route qui conduit à Hecbatane ?

— Oh ! oui, oui ! s'écria le Perse avec un rire sa-

tisfait. Comment ne la connaîtrais-je pas?... Chaque grain de sable dans le désert... chaque puits... Arthaban sait ce que chantent les oiseaux, entend pousser la stipe, couler les sources souterraines. Il courra devant ton armée, flairant la trace, montrant le chemin... Crois-moi ; dans vingt jours, toute la Perse t'appartiendra jusqu'à l'Inde, jusqu'à l'Océan !

Le cœur de l'empereur battait à se rompre.

« Serait-ce le miracle que j'attendais? songeait-il. Dans vingt jours la Perse m'appartiendrait ! »

Il en perdait haleine.

— Ne me chasse pas ! murmurait le monstre. Je resterai comme un chien, couché à tes pieds ! Dès que je t'ai vu, je t'ai aimé, Seigneur universel, plus que mon âme, parce que tu es superbe ! — Je veux que tu marches sur mon corps, que tu me piétines et je lécherai la poussière de tes pieds en chantant : « Gloire ! gloire au fils du Soleil, au roi de l'Orient et de l'Occident, — Julien ! »

Il baisait les pieds de l'empereur et les deux esclaves, prosternés aussi, répétaient après lui :

« Gloire ! gloire ! gloire ! »

— Que faire alors des navires? pensa Julien tout haut. Les laisser désarmés aux mains de l'ennemi ou bien les garder ?

— Les brûler ! souffla Arthaban.

Julien frémit et fixa étrangement le Perse.

— Les brûler? Que dis-tu ?

Arthaban releva la tête et plongea ses yeux dans les yeux de l'empereur.

— Tu as peur? toi!... Non, non; les hommes seuls ont peur, mais non les dieux! Brûle les navires et tu seras libre comme le vent; tes navires ne tomberont pas au pouvoir des ennemis, et ton armée s'augmentera des soldats pris par la flotte. Sois grand et hardi jusqu'à la fin! Brûle-les, et dans dix jours tu seras sous les murs d'Hecbatane! Dans vingt jours toute la Perse t'appartiendra! Tu seras plus grand que le fils de Philippe, le vainqueur de Darius. Seulement... brûle tes navires et suis-moi!... Tu n'oses pas?

— Et si ce ne sont que des mensonges? Si je lis dans ton cœur que tu me mens! s'écria l'empereur en saisissant d'une main le Perse à la gorge et, de l'autre, le menaçant du poignard.

Hormizda soupira de soulagement.

Pendant quelques instants, ils se regardèrent sans parler. Arthaban soutint le regard de l'empereur, et Julien éprouva de nouveau la fascination de ces yeux intelligents, audacieux et serviles.

— Laisse-moi mourir de ta main, si tu ne me crois pas! répétait le Perse.

Julien le lâcha et remit le poignard dans sa gaine.

— Il est terrible et doux de regarder dans tes yeux, continua Arthaban, en fixant toujours étrangement l'empereur. Ton visage est celui d'un dieu! Personne ne le sait encore; moi seul, je sais qui tu es... Ne repousse pas ton esclave, Seigneur!

— Nous verrons! murmura Julien pensif. Je voulais depuis longtemps me battre avec ton roi, dans le désert... Mais les navires...

— Oh ! oui ! les navires ! murmura Arthaban. Il faut partir le plus vite possible… cette nuit… pour que les habitants de Ktésiphonte ne puissent nous voir !… Tu les brûleras !

Julien ne répondit pas.

— Emmenez-les ! ordonna-t-il en désignant les transfuges aux légionnaires. Surveillez-les de près !

En revenant à sa tente, Julien s'arrêta et leva les yeux :

— Vraiment ? Si simplement et si vite. Je sens que ma volonté est comme la volonté des dieux. J'ai à peine pensé, et cela s'accomplit.

La joie de son âme augmentait ; souriant, il appuya la main sur son cœur pour en comprimer les tumultueux battements. Il sentait encore des frissons et sa tête lui paraissait lourde comme s'il avait passé la journée sous un soleil trop chaud.

Faisant venir près de lui, dans sa tente, le chef Victor, vieillard qui lui était aveuglément dévoué, il lui confia l'anneau d'or portant le sceau impérial.

— Aux commandants de la flotte, les comices Constantin et Lucillien ! ordonna laconiquement Julien. Avant le lever du jour, ils doivent brûler les navires, excepté les cinq grands chargés de pain et les douze petits qui nous serviront de ponts volants. Brûler tous les autres. Celui qui s'opposera à cet ordre répondra de sa tête. Garder le plus absolu secret… Va !

Il lui donna un morceau de papyrus sur lequel il écrivit l'ordre laconique aux commandants de la flotte

Victor, selon son habitude, ne s'étonnant de rien, baisa le bas de la pourpre impériale et sortit.

Julien, malgré l'heure tardive, convoqua un conseil de guerre. Les chefs se réunirent dans la tente, sombres, secrètement irrités et soupçonneux.

En quelques mots, Julien leur exposa son plan d'aller au Nord, au centre de la Perse, vers Suse et Hecbatane, pour se saisir du roi à l'improviste.

Tous se révoltèrent, parlèrent à la fois, ne dissimulant pas que le projet de Julien leur semblait une véritable folie. Sur les visages austères des vieux et sages guerriers, se lisaient la fatigue, le manque de confiance et le dépit.

Plusieurs répliquèrent sèchement.

— Où allons-nous ? Que faut-il encore ? disait Salluste Second. Songe un peu, césar : nous avons conquis la moitié de la Perse. Sapor t'offre des conditions de paix, comme jamais monarque d'Asie n'en a offert à aucun conquérant romain, ni au grand Pompée, ni à Septime Sévère, ni à Trajan. Concluons donc la paix, tant qu'il n'est pas trop tard et regagnons notre patrie !

— Les soldats murmurent ! observa Dagalaïf. Ne les pousse pas au désespoir ! Ils sont fatigués. Beaucoup sont blessés ou malades. Si tu les mènes plus loin, dans un désert inconnu, on ne peut répondre de rien. Aie pitié d'eux !... Et toi-même, n'aspires-tn pas au repos ? Plus que nous tous tu dois être fatigué...

— Retournons ! s'écrièrent tous les chefs. Aller plus loin serait une folie !

A ce moment, un bruit sourd et menaçant, retentit derrière la tente, un bruit pareil au grondement de la mer en furie.

Julien prêta l'oreille et tout de suite comprit : c'était l'émeute.

— Vous connaissez ma volonté, dit-il froidement aux chefs en leur montrant la sortie. Elle est inébranlable ! Dans deux heures, nous nous mettrons en marche. Veillez à ce que tout soit prêt.

— Bien-aimé Auguste, répondit Salluste avec un calme plein de respect, je ne sortirai pas sans te dire ce que je dois. Tu as parlé avec nous, tes égaux non en puissance mais en bravoure, d'une façon indigne d'un Romain élève de Socrate et de Platon ; nous ne pouvons pardonner tes paroles qu'en les mettant sur le compte de l'énervement momentané qui obscurcit ton cerveau impérial.

— Eh bien ! s'écria Julien sarcastique et blémissant de colère contenue, tant pis pour vous, mes amis ! Vous êtes entre les mains d'un fou, en ce cas ! Je viens de donner l'ordre de brûler les navires et mes ordres s'exécutent en cet instant ! Je prévoyais votre sagesse et je vous ai coupé la route de la retraite. Maintenant, votre vie est entre mes mains et je vous forcerai à croire au miracle !

Tous restèrent saisis ; seul, Salluste se jeta vers Julien et, lui prenant les mains :

— C'est impossible, césar !... tu n'as pas pu... vraiment...

Il n'acheva pas et lâcha les mains de l'empereur.

Tous, debout, ils écoutaient.

Les cris des légionnaires devenaient de plus en plus forts, le bruit de l'émeute se rapprochait comme une tempête volant sur la cime des arbres d'une énorme forêt.

— Qu'ils crient ! dit Julien très calme. Les pauvres enfants ! Où veulent-ils aller sans moi ? Vous entendez ? Voilà pourquoi j'ai brûlé les navires, dernier espoir des lâches et des paresseux. Il n'y a plus de retour possible, à moins de miracle. Maintenant, vous êtes liés à moi pour la vie et pour la mort. Dans vingt jours l'Asie sera à nous... Je vous ai entourés de terreur pour que vous vainquiez tout et deveniez pareils à moi... Réjouissez-vous ! Je vous mènerai, comme Dionys, à travers le monde, et vous serez les maîtres des hommes et des dieux !... Vous serez dieux vous-mêmes !

A peine avait-il prononcé ces mots que dans toute l'armée retentit un cri d'infini désespoir :

— Ils brûlent !... ils brûlent !

Les chefs se précipitèrent hors de la tente, suivis de Julien.

Ils virent les lueurs de l'incendie. Victor avait textuellement transmis les ordres de l'empereur. La flotte était environnée de flammes et l'empereur contemplait ce spectacle avec un muet et étrange sourire.

— César !... que les dieux nous protègent !... Il s'est enfui !...

En disant ces mots, un centurion tomba aux pieds de Julien, pâle et tremblant.

— Enfin? Qui? Que dis-tu?

— Arthaban!... Arthaban! Malheur sur nous! Il t'a trompé, césar!

— C'est impossible!... les esclaves? balbutia l'empereur atterré.

— Ils viennent d'avouer dans les tortures qu'Arthaban n'était pas un satrape, mais un receveur de contributions à Ktésiphonte. Il a inventé cette ruse pour sauver la ville et t'entraîner dans le désert pour te livrer aux Perses. Il savait que tu brûlerais tes navires. Ils ont dit aussi que Sapor s'avançait à la tête d'une armée formidable...

L'empereur se précipita sur la berge, à la rencontre de Victor :

— Éteignez!... Éteignez au plus vite!

Mais sa voix s'étrangla. En regardant la flotte en feu, Julien comprit qu'aucune force humaine ne pouvait vaincre les flammes, développées par un vent violent.

Il se prit la tête dans les mains et, quoiqu'il n'eût plus de foi, ni de prières dans son cœur, il leva les yeux au ciel, comme s'il y cherchait un secours.

Les étoiles là-haut brillaient faiblement.

L'armée se soulevait, de plus en plus menaçante :

— Les Perses ont incendié les navires! gémissaient les uns, en tendant leurs bras vers leur dernier espoir.

— Mais non! ce sont les chefs, pour nous attirer dans le désert et nous abandonner! divaguaient les autres.

— Tuez les sacrificateurs ! hurlaient les troisièmes. Les sacrificateurs ont empoisonné césar et lui ont enlevé la raison !

— Gloire à Auguste Julien vainqueur ! s'écriaient les fidèles Gaulois et Celtes. Taisez-vous, traîtres ! Tant que césar est vivant, nous n'avons rien à craindre.

Les lâches pleuraient :

— La patrie ! La patrie ! Nous n'irons pas plus loin ! Nous ne ferons pas un pas de plus. Tuez-nous plutôt !

— Nous ne reverrons pas plus le pays natal que nous ne voyons nos oreilles ! Nous sommes perdus, frères ! Les Perses nous ont pris au piège !

— Mais ne voyez-vous pas ? triomphaient les galiléens. Les démons se sont emparés de lui ! L'impie Julien a vendu son âme. et ils l'entraînent à l'abîme ! Où peut nous conduire un fou, possédé des démons ?

Et cependant, Julien, ne voyant et n'entendant rien, comme en un rêve, murmurait avec un sourire impuissant et distrait :

— Qu'importe !... Le miracle s'accomplira !... Si ce n'est maintenant, ce sera plus tard !... Je crois au miracle !

XVII

C'était le premier bivouac de nuit de la retraite, la seizième calende du mois de juin. L'armée s'était refusée à aller plus loin. Ni les prières, ni les injonctions, ni les menaces de l'empereur n'avaient pu en avoir raison. Les Celtes, les Romains, les païens, les chrétiens, braves et lâches, tous lui avaient répondu par un seul cri :

— Retournons !... la patrie !

Les chefs se réjouissaient en secret ; les augures étrusques triomphaient ouvertement.

Après l'incendie des navires, tous s'étaient soulevés.

Maintenant, non seulement les galiléens, mais les olympiens aussi, étaient persuadés qu'une malédiction pesait sur la tête de l'empereur, que les Euménides le poursuivaient.

Quand il traversait le camp, les conversations cessaient, tous s'écartaient de lui craintivement.

Les livres sibyllins et l'Apocalypse, les augures étrusques, les perspicacités chrétiennes, les dieux et les anges, tous s'unissaient pour perdre l'ennemi commun.

Alors, l'empereur déclara qu'il les conduirait vers la patrie, à travers la province de Cordouane et le fertile Héliocom.

D'après ce plan de retraite, on conservait l'espoir de joindre les troupes de Procope et de Sébastien. Julien se consolait en pensant qu'il ne quittait pas encore la Perse, qu'il pouvait encore rencontrer l'armée de Sapor, lui livrer bataille et obtenir une victoire qui arrangerait toutes choses.

Les Perses ne se montraient plus. Voulant, avant l'attaque décisive, affaiblir l'armée romaine, ils avaient incendié les riches champs couverts d'orge dorée et de froment, les entrepôts et les greniers des campagnes.

Les soldats de Julien marchaient dans un désert mort, fumant encore des suites de l'incendie. La disette commença.

Pour augmenter le désastre, les Perses avaient détruit les digues des canaux et avaient noyé les champs brûlés. Ils avaient été aidés, dans cette besogne, par les ruisseaux et les torrents qui débordaient de leur lit par suite de la fonte des neiges sur les monts d'Arménie.

L'eau séchait vite sous les rayons ardents du soleil de juin. Sur la terre, tiède encore, restaient des fla-

ques de boue grasse. Le soir, de ces charbons mouillés, se dégageaient d'asphyxiantes vapeurs; l'odeur âpre des décombres pourris s'imprégnait dans tout, l'air, l'eau et même les vêtements et la nourriture des soldats.

Des marais corrompus, s'élevaient des myriades d'insectes : moustiques, œstres venimeux, taons et autres mouches. Ils formaient de véritables nuées au-dessus des bêtes de somme; se collaient à la peau moite des légionnaires. Nuit et jour, s'entendait leur bourdonnement berceur. Les chevaux s'emportaient, les bœufs brisaient leurs attaches, renversaient les chariots.

Après les passages difficiles, les soldats ne pouvaient espérer de repos. Même sous les tentes, on ne trouvait pas de refuge contre les insectes qui s'y introduisaient à travers les fentes. Il fallait s'envelopper la tête dans une étouffante couverture, pour parvenir à s'endormir.

Les morsures de certaines petites mouches transparentes, couleur de fumier, produisaient des enflures, des cloques qui démangeaient d'abord, puis s'envenimaient et, enfin, se transformaient en horribles plaies purulentes.

Les derniers jours, le soleil ne se montra pas. Le ciel, bas, dense, étouffant, semblait couvert d'une nappe uniformément blanche de nuages lourds, dont l'immobilité était encore plus pénible pour les yeux, que le soleil.

Ils marchaient ainsi, amaigris, faibles, d'un pas

veule, tête baissée, entre le ciel implacable et la terre noire, brûlée.

Il leur semblait que l'Antéchrist, l'homme réprouvé de Dieu, les avait exprès emmenés dans cet endroit maudit, pour les perdre. Les uns murmuraient, dénigraient les chefs, mais indistinctement, comme dans un rêve. Les autres priaient et pleuraient comme des enfants malades, quémandant auprès des camarades un morceau de pain ou une gorgée de vin. Plusieurs tombèrent de faiblesse sur la route.

L'empereur ordonna de distribuer aux soldats affamés les dernières provisions que l'on gardait pour lui et ses proches. Lui-même se contentait d'une claire bouillie de farine avec un petit morceau de suif, — nourriture dont se serait détourné le légionnaire le moins dégoûté. Grâce à une extrême continence, il sentait continuellement une excitation inquiète et, en même temps, une légèreté de corps, comme s'il eût eu des ailes. Cette légèreté le soutenait et décuplait ses forces. Il s'efforçait à ne pas songer à l'avenir. Revenir à Antioche ou à Tarse, vaincu, se livrer à la risée des galiléens, il savait pertinemment qu'il ne le supporterait pas.

Cette nuit, les soldats reposaient, le vent du nord ayant chassé les insectes. L'huile, la farine, le vin, dernières provisions de l'empereur, avaient calmé la faim. L'espoir du retour renaissait. Le camp devint silencieux. Julien s'éloigna sous sa tente.

Maintenant, il ne dormait plus ou fort peu et seulement vers le lever du jour. Si par hasard, il s'endor-

mait profondément, il s'éveillait terrifié, des gouttes de sueur froide perlant sur son front. Il avait besoin de se sentir en possession de toute sa connaissance, pour étouffer l'ennui qui rongeait son âme.

Entré dans sa tente, il enleva avec des pinces la mouchure de sa lampe. Autour de lui gisaient en désordre des rouleaux de parchemin et l'Évangile. Il s'apprêta à écrire son ouvrage favori : *Contre les chrétiens*, commencé deux mois auparavant, au début de la campagne. Julien, couché, le dos tourné à la porte de la tente, relisait le manuscrit, lorsque, soudain, il entendit un léger bruit.

Il se retourna, eut un cri et se dressa sur ses jambes. Il lui semblait voir un fantôme : sur le seuil se tenait un adolescent, vêtu d'une pauvre tunique brune en poil de chameau ; une poussiéreuse peau de mouton, la « méloté » des anachorètes égyptiens était jetée sur ses épaules; il avait les pieds nus dans des sandales de palmier.

L'empereur regardait et attendait, sans force, pour prononcer un mot.

— Te souviens-tu, lui dit une voix connue, te souviens-tu, Julien, comme tu es venu chez moi, au monastère? Alors, je t'ai repoussé; mais je n'ai pu t'oublier, parce que nous sommes tous deux singulièrement proches...

L'adolescent rejeta sa capuche noire; Julien vit des cheveux dorés et reconnut Arsinoé.

— D'où? Pourquoi es-tu venue? Pourquoi es-tu vêtue ainsi? Il craignait toujours que ce ne fût un

fantôme qui disparaîtrait aussi inopinément qu'il était apparu. Arsinoé, en quelques mots, lui narra ce qu'elle était devenue depuis leur séparation.

Ayant quitté son tuteur Hortensius et donné la plus grande partie de sa fortune aux pauvres, elle avait vécu longtemps avec les anachorètes, au sud du lac Maréotide, parmi les montagnes stériles du Liban, dans les terribles déserts de Nétris et de Skétis. Elle était accompagnée par le jeune Juventin, disciple du vieux Didime. Ils avaient fréquenté les ascètes.

— Et alors? demanda Julien, non sans une certaine appréhension. Et alors, jeune fille, as-tu trouvé chez eux, ce que tu cherchais?

Elle secoua la tête et dit tristement :

— Non. Des traits de lumière, des allusions, des présages, comme partout ailleurs.

— Dis!... dis tout! suppliait l'empereur, dont les yeux brillaient d'espoir et de reconnaissance.

— Le saurai-je? répondit-elle lentement. Vois-tu, mon ami, je cherchais la liberté de l'âme, mais elle n'existe pas là-bas!

— Oui, oui! n'est-ce pas? triomphait Julien. Je te l'avais bien dit, Arsinoé.

Elle s'assit sur un siège couvert de peau de léopard et continua calmement avec le même sourire triste. Julien écoutait avec joie et avidité.

. . . .

— Dis-moi, comment as-tu quitté ces malheureux? demanda Julien.

— J'ai eu aussi une tentation, répliqua Arsinoé.

Une fois, dans le désert, parmi les pierres, j'ai trouvé un éclat de marbre blanc. Je l'ai ramassé et longtemps j'admirais comme il étincelait au soleil; et tout à coup je me suis rappelé Athènes, ma jeunesse, mon art, toi! Je me suis éveillée et je décidai de revenir dans le monde, de vivre et de mourir ce que Dieu m'avait créée : artiste. A ce moment, le vieux Didime eut un rêve, dans lequel je te réconciliais avec le galiléen...

— Avec le galiléen! s'écria l'empereur.

Et son visage s'assombrit, ses yeux s'éteignirent, le rire triomphant expira sur ses lèvres.

— La curiosité m'entraînait vers toi, continua Arsinoé. Je voulais savoir si tu avais atteint la vérité dans ta voie et à quoi tu avais abouti. J'ai revêtu l'habit d'un moine. Nous avons descendu le Nil, frère Juventin et moi, jusqu'à Alexandrie; puis un bateau nous mena à Antioche et nous nous sommes rendus, avec une grande caravane syrienne, à travers Aparnée, Épiphanie et Édesse, jusqu'à la frontière. Après mille dangers, nous avons traversé les déserts de la Mésopotamie, abandonnés par les Perses. Non loin du village d'Abuzat, après la victoire de Ktésiphonte, nous avons vu ton camp. Et maintenant, me voici!... Et toi, Julien?

Il soupira et baissa la tête sans répondre.

Puis, la regardant il demanda :

— Maintenant, tu le détestes aussi, Arsinoé?

— Non, pourquoi? répondit-elle simplement. Pourquoi Le détester? Les sages de la Hellade ne se

rapprochaient-ils pas de ce que prêchait le galiléen? Ceux qui, dans le désert, martyrisent leur corps et leur âme sont loin de l'humble fils de Marie. Il aimait les enfants, la liberté, la gaieté et les superbes lys blancs. Il aimait la beauté, Julien!... Nous nous sommes éloignés de lui et nous nous sommes embrouillés et assombris. Tous t'appellent le Renégat... Mais eux-mêmes sont des renégats...

L'empereur se tenait agenouillé devant Arsinoé, levant sur elle des yeux pleins de prière et de larmes qui coulaient lentement sur ses joues amaigries.

— Il ne faut pas! murmurait-il. Ne parle pas!... Pourquoi? Laisse ce qui a été!... Ne sois pas de nouveau mon ennemie!

— Non, non! je dois tout te dire! s'écria Arsinoé. Écoute!... Je sais que tu L'aimes!... Tais-toi; c'est ainsi, et là est ta malédiction! Contre qui t'es-tu révolté? Quel ennemi es-tu pour Lui? Quand tes lèvres maudissent le Crucifié, ton cœur aspire après Lui! Quand tu luttes contre son nom, tu es plus près de Lui, plus près de son esprit que ceux qui répètent avec des lèvres mortes : Seigneur! Seigneur!.. Voilà ce sont ceux-là qui sont tes ennemis et non pas Lui, Pourquoi te tortures-tu plus que les moines galiléens?

L'empereur s'arracha à l'étreinte d'Arsinoé et se leva pâle comme un mort. Son visage se décomposa et dans ses yeux brilla l'ancienne haine. Il murmurait avec une ironie douloureuse :

— Va-t'en!... loin de moi!... Je connais les ruses galiléennes!

Arsinoé le regardait avec effroi et désespoir, comme un fou.

— Julien!... Julien, qu'as-tu? Est-ce possible qu'un nom...

Mais il s'était déjà dominé.

Les yeux s'éteignirent, le visage devint indifférent, presque méprisant. L'empereur romain parlait à une galiléenne.

— Pars, Arsinoé. Oublie tout ce que je t'ai dit. C'était une minute de faiblesse qui est passée. Je suis tranquille. Tu vois, nous sommes toujours étrangers. L'ombre du Crucifié est toujours entre nous. Tu ne l'as pas renié. Qui n'est pas son ennemi ne peut être mon ami...

Elle tomba à genoux devant lui.

— Pourquoi? pourquoi? Que fais-tu? Aie pitié de toi, tant qu'il n'est pas trop tard! C'est de la folie. Reviens, ou bien tu...

Elle n'acheva pas et il termina la phrase pour elle, avec un sourire altier :

— Ou bien je périrai, veux-tu dire, Arsinoé? Soit! Je suivrai mon chemin jusqu'à la fin, où qu'il me conduise! Si, comme tu dis, j'ai été injuste envers la sagesse des galiléens, souviens-toi de ce que j'ai supporté à cause d'eux; combien innombrables et méprisables étaient mes ennemis!... Écoute, une fois des guerriers romains ont trouvé devant moi, dans un marais de la Mésopotamie, un lion que poursuivaient des mouches venimeuses. Elles se fourraient dans sa gueule, dans ses oreilles, dans ses narines, l'empê-

chaient de respirer, collaient ses yeux, et par leurs piqûres, vinrent à bout de la puissance léonine! Tel sera ma mort, telle sera la victoire des galiléens sur le César romain!

La jeune fille tendait toujours vers lui ses mains pâles, sans un mot, sans espoir, comme un ami vers un ami mort. Mais entre eux était un abîme que les vivants ne franchissent pas.

. . . .

Vers le 20 juillet, l'armée romaine, après un long trajet à travers les plaines brûlées, trouva dans la vallée profonde de la rivière Durous, un peu d'herbe échappée à l'incendie.

A côté se trouvait un champ de froment mûr. Les guerriers ramassèrent le pain. Le repos dans cette vallée dura trois jours.

Les légionnaires, indiciblement heureux, se couchaient, respiraient l'humidité parfumée de la terre et serraient les froides tiges des hautes herbes contre leurs visages poussiéreux.

Au matin du quatrième, au haut des collines environnantes, les gardes romaines aperçurent un nuage de fumée ou de poussière. Les uns supposaient que ce devait être des ânes sauvages, habitués à se réunir en troupeaux pour se garantir contre l'attaque des lions; d'autres affirmèrent que c'étaient des Sarrazins attirés par les nouvelles du siège de Ktésiphonte; certains exprimaient leurs craintes que ce ne fût l'armée principale du roi Sapor.

L'empereur ordonna de sonner le ralliement. Les

cohortes, dans l'ordre sévère de défensive, sous forme de cercle, à l'abri des boucliers réunis, pareils à des murailles métalliques, disposèrent leur camp sur la berge de la rivière. Le nuage de fumée ou de poussière resta à l'horizon jusqu'au soir, sans que personne eût pu deviner ce qui se cachait derrière lui.

La nuit était sombre et calme; pas une étoile ne brillait au ciel.

Les Romains ne dormaient pas. Ils se tenaient debout autour de grands feux, et attendaient, avec une muette inquiétude, le lever de l'aurore.

XVIII

Au lever du soleil, ils virent les Perses. L'ennemi avançait lentement. Les guerriers expérimentés évaluaient leur nombre à bien près de deux cent mille. Les collines, sans cesse, démasquaient de nouveaux détachements Le scintillement des armures était si vif qu'on ne pouvait en soutenir l'éclat, voilé pourtant par la poussière. Les Romains, silencieux, quittaient la vallée de la veille et se disposaient en bataille. Les visages étaient sévères, mais non pas tristes.

Le danger étouffait la haine : tous les regards étaient fixés sur l'empereur. Galiléens et païens cherchant à deviner l'expression de son visage s'ils pouvaient espérer.

En cet instant, Julien rayonnait de joie. Il attendait la rencontre avec les Perses comme un miracle, sachant que la victoire lui donnerait une telle renommée

et une telle force que les Galiléens ne pourraient plus lui résister.

Il était superbe comme un antique héros de la Hellade. Le danger l'immatérialisait; dans ses yeux s'allumait un feu terrible et gai.

Le matin lourd et poussiéreux du 22 juillet annonçait une journée torride.

L'empereur ne voulut pas endosser la cuirasse et resta vêtu d'une légère tunique de soie. Le chef Victor s'approcha de lui, tenant une cotte de mailles, et dit :

— César, j'ai eu un mauvais rêve. Ne tente pas le sort. Mets l'armure!

Julien, silencieux, le repoussa de la main.

Le vieillard tomba à genoux :

— Mets-la!... Aie pitié de ton esclave!... La bataille sera dangereuse...

Julien prit un bouclier, jeta la pourpre flottante de sa chlamyde sur son épaule et sautant sur son cheval :

— Laisse-moi, vieillard! dit-il. Je n'ai besoin de rien.

Il partit; son casque béotien surmonté d'un cimier d'or étincelait au soleil, tandis que Victor, inquiet, le suivait tristement des yeux.

Les Perses approchaient. Il fallait se hâter.

Julien disposa l'armée dans l'ordre spécial, en forme de croissant. L'énorme demi-cercle devait enfoncer les deux pointes dans la masse persane et l'enserrer des deux côtés. L'aile droite était commandée par Dagalaïf, la gauche par Hormizda, Julien et Victor occu-

paient le centre. Les trompes sonnèrent. La terre frémit sous les pas mous et lourds des éléphants persans, aux fronts ornés de plumes d'autruche. A l'aide de fortes lanières, des tourelles de cuir étaient tenues à leur dos; dans chacune d'elles se trouvaient quatre archers, lançant des falariques d'étoupe et de bitume enflammés.

La cavalerie romaine ne supporta pas le premier choc. Avec des cris assourdissants, leurs trompes levées, les éléphants ouvraient leurs gueules humides, et les légionnaires sentaient sur leur visage l'haleine des monstres rendus furieux par une boisson spéciale, faite de vin, de poivre et d'encens, dont les barbares se servaient pour les enivrer avant les batailles.

Avec leurs défenses peintes en vermillon, allongées par des bouterolles d'acier, les éléphants fendaient les ventres des chevaux et leurs trompes, enlaçant les cavaliers, les soulevaient de dessus la selle, pour les frapper contre le sol. La chaleur torride de l'après-midi développait chez les quadrupèdes une âpre odeur de sueur qui faisait frémir et se cabrer les chevaux.

Une cohorte déjà avait pris la fuite : c'étaient des chrétiens. Julien se jeta à leur poursuite ; frappant de la main en plein visage le principal décurion, il cria, furieux :

— Lâches ! vous ne savez donc que prier ?

Les légers archers de Thrace et les frondeurs paphlagoniens avancèrent contre les éléphants. Derrière eux marchaient les adroits Illyriens lanceurs de javelots emplis de plomb, les « Martiobarbules ». Julien

donna l'ordre de diriger dans les jambes des monstres les flèches, les pierres et les javelots. Une flèche atteignit dans l'œil un énorme éléphant indien qui hurla et se cabra. Les sangles craquèrent, la selle portant la tourelle de cuir, glissa, se renversa et les archers persans tombèrent comme des oiseaux d'un nid.

Un désarroi se produisit parmi les pachydermes. Blessés aux jambes, ils tombaient et bientôt ce ne fut qu'une montagne de masses grises. Les pieds levés en l'air, les trompes ensanglantées, les défenses brisées, les tourelles renversées, les chevaux à demi écrasés, les Romains et les Perses, blessés et morts, tout se confondit.

Enfin, les éléphants prirent la fuite, se jetèrent sur les Perses et commencèrent à les écraser. Ce danger avait été prévu dans la tactique des barbares. L'exemple de la bataille sous Niziba avait prouvé que l'armée pouvait être détruite par ses propres alliés.

Alors, les cornacs, avec des coutelas recourbés attachés à leur main droite, commencèrent à frapper les monstres entre les deux vertèbres de l'épine dorsale les plus rapprochées du crâne. Il suffisait d'un seul coup pour tuer net le plus grand et le plus fort des pachydermes. Les cohortes des Martiobarbules se précipitèrent en avant, escaladant les blessés, poursuivant les fuyards.

A ce moment, Julien courait au secours de l'aile gauche. De ce côté avançaient les Klibanaires persans, détachement de cavaliers renommés, liés, soudés les uns aux autres par une forte chaîne, couverts de la

tête aux pieds d'écailles métalliques, invulnérables, presque immortels dans le combat, pareils à des statues coulées dans du bronze. On ne pouvait les blesser qu'à travers les étroites ouvertures laissées pour la bouche et les yeux.

Contre les Klibanaires, Julien dirigea les cohortes de ses vieux et fidèles amis les Bataves et les Celtes. Ils mouraient pour un sourire de César, en le regardant de leurs yeux enfantins et enthousiastes.

L'aile droite des Romains était éprouvée par les chars persans attelés de zèbres rapides. Aux essieux étaient fixées des faux affilées qui, mues avec une vitesse effrayante, d'un seul coup, coupaient les jambes des chevaux, les têtes des soldats, taillaient les corps avec la même facilité que la serpe du faucheur abat les fines tiges des épis.

A la fin de la journée, les Klibanaires faiblirent, les armures surchauffées les brûlaient. Julien dirigea contre eux toutes ses forces. Ils s'ébranlèrent, le trouble se mit dans leurs rangs. Des lèvres de l'empereur s'échappa un cri de triomphe. Il se jeta en avant, poursuivant les fuyards, ne s'apercevant pas que l'armée était en retard. Quelques gardes accompagnaient César, et dans leur nombre le vieux chef Victor. Le vieillard, blessé à la main, ne sentait pas son mal ; ne quittant pas l'empereur d'un instant et le préservant des coups mortels en le cachant sous son bouclier. Il savait qu'il est aussi dangereux de s'approcher d'une armée en fuite que d'un édifice menaçant ruine.

— Que fais-tu, César ? criait-il. Prends garde ! Mets ma cotte de mailles !

Julien, sans l'écouter, allait toujours de l'avant, les bras élevés, la poitrine découverte, comme si, seul, sans armée, par son visage et son geste terribles, il chassait ses innombrables ennemis. Un gai sourire se jouait sur ses lèvres ; à travers un nuage de poussière soulevé par le galop furieux du cheval, brillait le casque béotien, et les plis de la chlamyde, flottant au gré du vent, semblaient deux géantes ailes de pourpre, qui entraînaient l'empereur plus loin, et plus loin.

Devant lui fuyait un détachement de Sarrazins. Un des cavaliers se retourna, reconnut Julien à ses vêtements et le désigna à ses camarades en poussant un cri guttural pareil à celui d'un aigle :

— Malek !.. Malek !... Le roi !... Le roi !

Tous se retournèrent et, sans arrêter leurs coursiers, sautèrent debout sur leur selle, tout blancs dans leurs longs vêtements, les lances levées au-dessus de leurs têtes.

L'empereur vit un visage bronzé de brigand. C'était presque un enfant. Il accourait vers lui sur un dromadaire de Bactriane dont les poils ballottaient des morceaux de boue sèche. Victor, avec son bouclier, para deux lances sarrazines dirigées contre l'empereur.

Alors l'adolescent, sur son chameau, visa et son regard rapace brilla, tandis que, montrant ses dents blanches, il criait joyeusement :

— Malek !... Malek !

— Comme il est heureux ! songea Julien. Et moi encore...

Il n'eut pas le temps d'achever sa pensée, la lance siffla, atteignit sa main droite dont elle écorcha l'épiderme, glissa le long des côtes et vint se planter au-dessous du foie. Julien crut la blessure légère, saisit la pointe à double tranchant pour l'arracher et se coupa les doigts. Le sang jaillit. Julien poussa un cri, rejeta la tête en arrière, fixa ses yeux grands ouverts sur le ciel pâle et tomba de son cheval dans les bras de ses gardes.

Victor le soutenait avec une tendre vénération ; ses lèvres tremblaient ; il contemplait avec un regard trouble de douleur les yeux clos du souverain.

Les cohortes en retard les rejoignirent.

XIX

L'empereur fut porté dans sa tente et étendu sur son lit de camp. Il ne reprenait pas connaissance et gémissait de temps en temps. Le docteur Oribazy retira le fer de la lance de la profonde blessure qu'il lava et pansa. Victor, par un regard, lui demanda s'il restait quelque espoir; Oribazy secoua tristement la tête. Après le pansement, Julien soupira et ouvrit les yeux.

— Où suis-je? demanda-t-il surpris en jetant les yeux autour de lui.

Puis, il entendit le bruit lointain de la bataille, se souvint de tout et en un effort se dressa sur son lit.

— Pourquoi m'a-t-on emmené? Où est mon cheval? Vite, Victor!

Subitement son visage se décomposa de douleur Tous se précipitèrent pour le soutenir. Il repoussa Victor et Oribazy.

— Laissez-moi !... Je dois être avec eux jusqu'à la fin.

Son âme luttait contre la mort. Lentement, il se leva, un pâle sourire errait sur ses lèvres et ses yeux brûlaient.

— Vous voyez ! Je puis encore... Vite ! mon glaive, mon bouclier, mon cheval !

Victor lui tendit le bouclier et l'épée. Julien les prit et, vacillant, comme un enfant, qui ne sait encore marcher, fit quelques pas.

La plaie se rouvrit ; il laissa choir les armes, tomba dans les bras d'Oribazy et de Victor et, levant les yeux, s'écria, avec un calme mépris :

— C'est fini !... Tu as vaincu, Galiléen !

Et, sans plus opposer de résistance, il s'abandonna à son entourage. On l'étendit sur son lit.

— Oui, mes amis ! répéta-t-il doucement. Je me meurs.

Oribazy se pencha vers lui, le consolant, l'assurant que sa blessure guérirait.

— Ne me trompe pas, répliqua Julien. Pourquoi ? Je n'ai pas peur...

Puis il ajouta, solennel :

— Je mourrai de la mort des sages.

Le soir, il perdit connaissance.

Les heures succédaient aux heures.

Le soleil se coucha. Le combat s'arrêta. On alluma une lampe dans la tente. La nuit descendit lentement.

Julien ne revenait pas à lui ; la respiration s'affaiblit : on crut qu'il expirait. Enfin, ses yeux

s'ouvrirent peu à peu, et son regard immobile se fixa sur un coin de la tente. De ses lèvres s'échappait un rapide murmure. Il délirait.

— Toi? ici! Pourquoi?... Qu'importe! tout est fini. Ne le vois-tu pas?... Va-t'en! Tu détestais le rire. Voilà ce que nous ne te pardonnons pas...

Puis, il reprit ses sens et demanda à Oribazy :

— Quelle heure est-il? Verrai-je le soleil?

Et songeur, il ajouta :

— Oribazy, est-il possible que la raison soit aussi impuissante? Je sais que c'est une faiblesse du corps... Le sang emplissant le cerveau crée des visions... Il faut vaincre... Il faut que la raison...

Les idées, de nouveau, s'embrouillaient, le regard reprenait sa fixité :

— Je ne veux pas! Entends-tu?... Va-t'en, tentateur! Je ne crois pas... Socrate est mort comme un dieu... Il faut que la raison... Victor! Oh! Victor!... Qu'attends-tu de moi, implacable? Ton amour est plus terrible que la mort!... Ton fardeau est le plus lourd fardeau... Pourquoi regardes-tu ainsi? Combien je t'ai aimé. Bon Pasteur!... Toi seul! Non, non! Les pieds transpercés... Le sang?... La mort de la Hellade?... L'obscurité?... Je veux le soleil, le soleil doré... sur le marbre du Parthénon!... Pourquoi voilerais-tu le soleil?...

Il était une heure du matin.

Les légions étaient revenues au camp; la victoire ne les réjouissait pas. En dépit de la fatigue, presque personne ne dormait. On attendait des nouvelles de

la tente impériale. Beaucoup, debout auprès des feux à demi éteints, sommeillaient, appuyés sur leur lance. On entendait les chevaux, entravés, soupirer et mâcher l'avoine.

Entre les sombres tentes se montrèrent de blanches lignes à l'horizon. Les étoiles devinrent plus pâles et plus froides. L'humidité s'étendit ; l'acier des lances et des boucliers se ternit sous la rosée. Les coqs des devins étrusques chantèrent. Une calme tristesse planait dans le ciel et sur la terre ; tout semblait mirage : ce qui était proche paraissait lointain et proche ce qui était loin.

A l'entrée de la tente de Julien se pressaient les amis, les chefs, les familiers. Ils avaient l'aspect de pâles fantômes dans la demi-teinte du crépuscule.

Un plus grand silence régnait encore dans la tente. Le docteur Oribazy broyait dans un mortier des plantes médicinales pour un breuvage rafraîchissant. Le malade était calme, le délire avait disparu. A l'aurore, il reprit ses sens et demanda impatienté :

— Quand donc, enfin, le soleil ?

— Dans une heure, répondit Oribazy en consultant la clepsydre.

— Appelez les chefs, ordonna Julien. Je dois parler…

— Bien-aimé César, remarqua le savant, peut-être cela te sera-t-il nuisible…

— Qu'importe ! Je ne mourrai pas avant le lever du soleil. Victor, soulève ma tête.

On lui conta la victoire remportée sur les Perses,

la fuite du chef de la cavalerie ennemie et des deux fils du roi Sapor, la mort de cinquante satrapes.

Julien ne s'étonna pas et ne se réjouit pas. Il resta indifférent.

Dagalaïf, Hormizda, Ariphé, Lucillien et Salluste entrèrent, ayant à leur tête le comice Jovien. Beaucoup, faisant des suppositions pour l'avenir, exprimaient le désir de voir sur le trône cet homme faible et craintif, dangereux pour personne. On espérait se reposer sous son règne des angoisses du tumultueux règne de Julien. Jovien possédait l'art de plaire à tout le monde. Il était grand et beau, mais ne tranchait pas sur la foule. Il était bienfaisant et quelconque.

Parmi les familiers se trouvait aussi le jeune centurion des écuyers impériaux, le futur célèbre historien, Ammien Marcellin. Tout le monde savait qu'il écrivait les mémoires de la campagne et amassait des documents pour un grand ouvrage historique. En pénétrant sous la tente, Ammien retira de sa poche ses tablettes et son style. Il s'apprêtait à inscrire le discours de l'empereur moribond et, sur son mâle visage, se lisait une profonde et impartiale curiosité comme celle d'un artiste ou d'un savant.

— Levez le rideau ! ordonna Julien.

On enleva la portière. Tout le monde s'écarta. L'air frais du matin souffla sur le visage de l'agonisant. La porte donnait sur le levant, rien ne masquait l'horizon.

— Bien. Éteignez la lampe.

On exécuta l'ordre, et le crépuscule envahit la tente. Tout le monde attendait silencieux.

— Écoutez, mes amis, commença Julien

Il parlait bas, mais distinctement. Tout son être respirait le triomphe de la raison ; dans ses yeux brillait une invincible volonté.

Ammien écrivait, et sa main tremblait. Il avait conscience qu'il gravait sur les tables de l'Histoire, en transmettant les dernières paroles du grand empereur aux générations futures :

— Écoutez, mes amis, mon heure est venue, peut-être trop tôt ; mais, voyez, je me réjouis, comme un fidèle débiteur, en rendant ma vie à la nature, et il n'y a, dans mon âme, ni peine, ni effroi ; il n'y a en elle que la calme gaieté des sages, le pressentiment de l'éternel repos !... J'ai rempli mon devoir, et, en me souvenant du passé, je ne me repens de rien. Aux jours où, chassé par tous, j'attendais la mort en Cappadoce dans le palais de Macellum, et plus tard au faîte de la grandeur, sous la pourpre du césar romain, j'ai conservé mon âme sans tache, aspirant aux buts élevés. Si je n'ai tout accompli ce que je désirais, n'oubliez pas que les affaires terrestres sont sous la dépendance du destin. Maintenant, je remercie l'Eternel de m'avoir permis de mourir, non d'une longue maladie, ni de la main du bourreau, mais sur le champ de bataille, en pleine jeunesse, au milieu d'exploits inachevés... Racontez, bien-aimés, à mes amis et à mes ennemis, comment meurent les Hellènes, soutenus par la divine sagesse...

Il se tut. Tout le monde s'agenouilla. Beaucoup pleuraient.

— Qu'avez-vous, mes pauvres amis? demanda Julien en souriant. Il est indécent de pleurer ceux qui retournent dans leur patrie. Console-toi, Victor!

Le vieillard voulut répondre et ne put ; se cachant le visage dans les mains, il sanglota plus fort encore.

— Doucement! doucement! dit Julien en tournant son regard vers le ciel. Le voilà!

Les nuages s'enflammèrent. Le crépuscule, dans la tente, devint jaune et tiède. Le premier rayon de soleil brilla. Le moribond tourna vers lui son visage.

Alors, Salluste Second s'approcha de Julien, et lui baisant la main :

— Bien-aimé Auguste! qui désignes-tu pour te succéder?

— Qu'importe! Le sort décidera. Il ne faut pas lui résister. Que les galiléens triomphent. Nous vaincrons, plus tard. Il y aura sur la terre le règne des égaux des dieux, riant éternellement comme le soleil!... Regardez!... Le voilà!

Un faible frisson secoua son corps et, en un dernier effort, Julien leva les bras, comme s'il eût voulu s'élancer à la rencontre de l'astre levant. Un sang noir jaillit de sa blessure. Les veines se gonflèrent sur les tempes et sur le cou.

— Boire!... boire!... murmura-t-il, étouffant.

Victor approcha de ses lèvres une coupe d'or, emplie jusqu'au bord d'eau de source. Julien regardait

le soleil et buvait avidement l'eau transparente et froide comme de la glace.

Puis sa tête se renversa ; des lèvres entr'ouvertes sortit le dernier soupir, le dernier murmure :

— Réjouissez-vous !... La mort... c'est le soleil ! O Hélios ! prends-moi !... Je suis comme toi !...

Le regard s'éteignit. Victor ferma les yeux de Julien. Le visage de l'empereur, dans le rayonnement du soleil, semblait celui d'un dieu olympien endormi.

XX

Trois mois s'étaient écoulés depuis le traité de paix honteux, signé par Jovien avec les Perses.

Au commencement d'octobre, l'armée romaine, épuisée par la faim et les marches forcées à travers la torride Mésopotamie, était revenue, enfin, à Antioche.

Pendant ce triste retour, le centurion des écuyers impériaux, Anatole, s'était lié d'amitié avec le jeune historien Ammien Marcellin. Les deux amis avaient décidé de se rendre en Italie dans une villa solitaire de Baii, où les invitait Arsinoé, pour se reposer des fatigues de la campagne et soigner leurs blessures, aux sources sulfureuses.

En passant, ils s'étaient arrêtés quelques jours à Antioche, où se préparaient de superbes fêtes en l'honneur de l'avènement au trône de Jovien et du retour de l'armée. La paix conclue avec le roi Sapor

était déshonorante pour l'empire : cinq riches provinces romaines, sur les rives du Tigre, entre autres la Cordouane et la Régimène, quinze forteresses de frontière, la ville de Singar, Castra-Maourorum et l'invincible Nazib, — tout cela passait entre les mains de Sapor.

Mais les galiléens songeaient peu à la défaite de Rome. Quand la nouvelle de la mort de Julien parvint à Antioche, les citoyens, rendus craintifs, crurent tout d'abord que c'était une nouvelle ruse satanique, un nouveau filet jeté pour capturer les justes. Mais, lorsque la nouvelle fut confirmée, leur joie devint du délire.

Le matin, de bonne heure, le bruit de la fête, les cris du peuple, pénétrèrent dans la chambre d'Anatole. Il avait décidé de passer toute la journée à la maison. L'allégresse de la populace lui répugnait. Il essaya de se rendormir et n'y parvint pas, en proie à une étrange curiosité. Sans rien dire à Ammien, il s'habilla vivement et sortit dans la rue. Il faisait une fraîche matinée de printemps.

De grands nuages ronds, se détachant sur le fond sombre du ciel bleu foncé, se fondaient avec les innombrables colonnades et portiques de marbre d'Antioche. Sur le forum et les marchés bruissaient des fontaines. Dans la perspective ensoleillée et poussiéreuse des rues, on voyait les larges courants d'eau des canalisations de la ville s'entrecroiser comme des fils de cristal.

Des pigeons picoraient, en roucoulant, des grains d'orge.

Des portes grandes ouvertes des églises sortaient des senteurs de fleurs et d'encens. Des jeunes filles aspergeaient d'eau, auprès des bassins, leurs corbeilles de roses pâles d'octobre et en chantant des psaumes joyeux, entouraient de guirlandes les colonnes des basiliques chrétiennes.

La foule bruyante emplissait les rues ; des chars et des litières avançaient lentement au milieu de la chaussée. A tout instant retentissaient les cris de :

— Gloire à Jovien Auguste ! Le grand et bienheureux !

Quelques-uns ajoutaient : « Le vainqueur » ; mais sans grande assurance, le mot *vainqueur* frisant de trop près l'ironie.

Le même gamin qui, jadis, dessinait sur les murs la caricature de Julien, maintenant battait des mains, sifflait, se roulait dans la poussière et criait :

— Il a péri ! Il a péri, le sauvage sanglier, le dévastateur du jardin céleste !

Il répétait ces mots entendus et ils lui semblaient d'autant plus offensants, qu'il n'en comprenait pas la signification.

Une vieille, toute courbée, en haillons, qui se tenait dans un coin sale et humide, comme un cloporte, sortit aussi au soleil, se réjouissant de la fête. Elle brandissait un bâton, et vociférait d'une voix brisée :

— Il a péri, Julien !... Il a péri, le misérable !

Une infinie tristesse emplissait le cœur d'Anatole, mais il allait toujours plus loin, entraîné par la curiosité. En suivant le Singon, il s'approcha de la cathé-

drale. Là, il vit le dignitaire de questure, Marc Avinius, sortant de la basilique, accompagné de deux esclaves, qui, à coups de coude, lui frayaient un passage à travers la foule.

— Qu'est-ce ? s'étonna Anatole. Comment cet ennemi des galiléens se trouve-t-il ici ?

Des croix brodées d'or ornaient la chlamyde violette d'Avinius et même ses pantoufles de cuir ponceau.

Junius Mavricus, un autre ami d'Anatole, s'approcha d'Avinius :

— Comment te portes-tu, vénéré ? lui demanda-t-il, examinant avec une surprise moqueuse, le nouveau costume chrétien du dignitaire.

Junius était un homme libre, possédant une fortune indépendante et pour lequel le changement de religion ne présentait aucun intérêt. Il ne s'étonnait nullement de la transformation de ses confrères-amis ; mais il lui plaisait, à chaque rencontre, de les taquiner par des questions et de jouer le rôle de l'homme offensé qui cache son indignation sous le masque de l'ironie.

La foule se hâtait d'entrer à l'église et, sur le parvis désert, les amis pouvaient causer librement. Anatole se cacha derrière une colonne et écouta le dialogue.

— Pourquoi ne restes-tu pas jusqu'à la fin du service ? demanda Mavricus.

— Des palpitations. J'étouffe. Je ne suis pas habitué...

Et Avinius ajouta, pensif :

— Le nouveau prédicateur a un style extraordinaire. Ses hyperboles agissent trop sur mes nerfs.

Un style... Comme si l'on grattait du verre avec du fer.

— Vraiment! c'est touchant! se réjouit Mavricus. Voilà un homme qui a tout trahi!... Mais le style...

— Non, non, je ne l'ai peut-être pas bien compris! l'interrompit Avinus. Ne crois pas, Mavricus; je suis sincère!

D'une moelleuse litière, sortit en geignant le gros questeur lui-même, Garguillius :

— Je crois que je suis en retard... Mais cela ne fait rien, je resterai sur le parvis... Dieu et son Esprit...

— Miracle! riait Mavricus. Les textes de la Bible sur les lèvres de Garguillius!

— Que le Christ te pardonne, mon fils! lui dit le questeur imperturbable. Pourquoi t'agites-tu toujours?

— Mais je ne peux en revenir jusqu'à présent! Il y a tant de conversions, tant de transformations!... J'avais toujours supposé que tes opinions...

— Quelle sottise, mon ami! Je n'ai qu'une opinion, celle que les cuisiniers galiléens ne sont pas plus mauvais que les hellénistes. Ils vous préparent des mets maigres... c'est à s'en rendre malade!... Viens souper, philosophe. Je te convertirai vite à ma croyance. Tu t'en lécheras les doigts! Et, enfin, n'est-ce pas la même chose que de manger un bon dîner en l'honneur du dieu Mercure ou du saint Mercure! ce sont des préjugés! En quoi cette petite chose est-elle gênante?

Et il montra la petite croix d'ambre qui se balançait,

entre les plis parfumés de la pourpre améthyste, sur son énorme ventre.

— Regardez, Hékébolis, le grand sacrificateur de la déesse Astarté Dindimène ! Le hiérophante repenti, dans les sombres vêtements galiléens !... Oh ! que n'es-tu là, chanteur des *Métamorphoses !* triomphait Mavricus, en désignant le vieillard à visage rose, assis dans une litière couverte.

— Que lit-il ?

— Ce n'est sûrement pas les lois de la déesse de Pessinum !

— Quelle sainte humilité !... Les jeûnes l'ont amaigri !... Regardez comme il soupire en levant les yeux au ciel !

— Savez-vous l'histoire de sa conversion ? demanda Garguillius avec un rire joyeux.

— Il est allé trouver l'empereur Jovien et, comme jadis avec Julien, il est tombé à ses pieds.

— Oh ! non ! Il a trouvé une nouveauté. Subitement, un repentir public. Il s'est prosterné à la porte d'une basilique au moment de la sortie de Jovien, au milieu de la foule, et il a crié : « Piétinez-moi ! Piétinez-moi ! Je suis le mauvais sel ! » Et il embrassait les pieds des passants en pleurant.

— Oui !... c'est nouveau ! Et ça a plu ?

— Parbleu, il a eu une entrevue privée avec l'empereur. Oh ! des gens comme lui ne brûlent ni ne se noient ! Tout leur est profit. Quand ils jettent la vieille peau, ils rajeunissent. Apprenez, mes enfants...

— Et qu'a-t-il pu dire à l'empereur ?

— Le sait-on ! soupira Garguillius, non sans une secrète jalousie. Il a pu lui dire, par exemple : « Tiens-toi fort au christianisme, qu'il ne reste pas un païen sur la terre ! La religion des justes est le soutien de ton trône. » Maintenant, son chemin est fait. Bien mieux qu'au temps de Julien. Impossible de le suivre !... Sainte sagesse !

— Oh ! mes bienfaiteurs ! Défendez-moi ! Arrachez votre très humble esclave Cicumbrix des griffes des lions !

— Que t'arrive-t-il? demanda Garguillius au cordonnier poitrinaire qu'entraînaient deux gardes de la prison romaine.

— On m'emmène au cachot !

— Pourquoi ?

— Pour pillage d'église...

— Comment ! tu as...

— Non ; j'étais dans la foule et j'ai crié une ou deux fois : « Battez-les ! » C'était encore sous Auguste Julien. Alors, on disait : « César désire qu'on détruise les églises galiléennes ! » Nous les avons détruites. Et, maintenant, de méchantes gens ont dit que j'avais volé une coupe d'argent. Je n'ai même pas pénétré dans l'église, je suis resté sur le parvis. Je suis un homme tranquille. Ma boutique est misérable, mais sur une place très populeuse et, s'il y a la moindre des choses, on me prend à témoin !... Ce n'était pas pour moi ! On m'avait dit : « C'est ordonné ! » Oh ! défendez-moi ; ayez pitié de moi !

— Es-tu chrétien ou païen? demanda Junius.

— Je ne sais moi-même. Avant l'empereur Constantin, j'offrais des sacrifices aux dieux. Après, on m'a baptisé. Puis, sous Constance, il y a eu l'arianisme et je suis devenu arien. Puis les olympiens ont régné. J'ai été helléniste. Maintenant, de nouveau, on retourne à la première manière. Je voudrais me repentir, revenir à l'Église arienne. Mais je crains d'agir à côté. J'ai détruit les temples des dieux, puis je les ai reconstruits, puis détruits de nouveau ! Si bien que tout s'est embrouillé dans ma cervelle ! Je ne sais plus moi-même ce que je suis. J'obéis bien aux supérieurs, et jamais je ne puis arriver à professer la vraie religion. Toujours, c'est trop tôt ou trop tard ! Je n'ai jamais de repos ; je suis battu pour le Christ et pour les dieux... J'ai des enfants... Défendez-moi, mes bienfaiteurs !

— Ne crains rien, mon ami, dit Garguillius, nous te délivrerons. Tu m'as cousu de jolis souliers, je m'en souviendrai.

Cicumbrix tomba à genoux et, un peu rassuré :

— Et au sujet de la religion ? Faut-il se repentir et alors tenir bon jusqu'à la fin ? Il n'y aura plus de changement. Je crains toujours.

— Ne crains rien ! dit Garguillius.

Anatole, inaperçu de ses amis, entra dans l'église. Il voulait entendre le jeune et célèbre prédicateur Théodorite.

Le soleil tremblait sur les nuages d'encens ; un des rayons tombait sur la barbe rousse du prédicateur qui se tenait sur le jubé. Ses mains maigres étaient trans-

parentes comme de la cire; ses yeux brillaient, triomphants ; la voix tonnait, secouant la foule, emplissant l'église et s'élevait au ciel en un cri vengeur :

— Je veux, comme sur un poteau infâme, tracer pour les générations futures l'histoire du misérable renégat Julien. Que tous les siècles et tous les peuples lisent mon inscription et tremblent devant la justice du Seigneur!... Viens! viens ici, bourreau, serpent de sagesse! Aujourd'hui, nous t'injurierons ; tous unis, frères, réjouissons-nous, frappons les tympanons et chantons le chant de Myriem sur la destruction des Égyptiens dans la mer Rouge. Que le désert se réjouisse, ainsi que l'Église! Voyez! je m'enivre de joie!... Où sont tes victimes, où sont tes cérémonies, tes mystères, empereur? Où sont tes invocations et tes divinations? Où est la gloire de Babylone? Les Perses et les Mèdes? Où sont les dieux qui t'accompagnaient, es défenseurs, Julien? Tout a disparu, tout t'a trompé, tout s'est évanoui !

— Ah ! ma chérie ! quelle barbe ! fit remarquer à sa voisine une patricienne âgée et fardée, qui se tenait auprès d'Anatole. C'est de l'or, de l'or bruni !

— Oui, mais les dents? répliqua l'amie.

— Quoi, les dents? Elles importent peu avec cette beauté !

— Ah ! non ! Véronique !... Ne dis pas cela ! Et puis, peut-on comparer le frère Tiphaine...

Théodorite continuait :

— Julien a développé en lui le malheur, comme les plus mauvais et les bêtes fauves amassent le poison.

Dieu attendait que toute la cruauté de Julien sortît pour le frapper...

— Il ne faudrait pas manquer le cirque ! murmurait un autre voisin d'Anatole, un ouvrier, à l'oreille de son camarade. Il y aura des ourses de Bretagne.

— Allons donc ! de vraies?

— Oui. L'une s'appelle *Mica Aurea*, et l'autre *Innocentia*. On les nourrit de chair humaine. Et puis, il y aura aussi des gladiateurs !

— Seigneur Jésus !... Il ne faut pas manquer cela ! N'attendons pas la fin ! Courons vite ou nous ne trouverons plus de place !

Maintenant, Théodorite louait le prédécesseur de Julien, Constance, pour sa bienfaisance chrétienne, sa vie pure, son amour pour tous les siens !

Anatole étouffa dans la foule. Il sortit de l'église et respira avec joie l'air frais, ne sentant ni l'encens, ni l'huile brûlée des lampes, et regarda le ciel bleu que ne cachait pas une coupole.

Sur le parvis, on parlait très haut, sans se gêner. Une nouvelle grave circulait dans la foule : on devait à l'instant traîner par les rues les deux ourses destinées à l'amphithéâtre. Ceux qui entendaient cette nouvelle quittaient l'église, sans attendre la fin du sermon et questionnaient, préoccupés :

— Nous ne sommes pas en retard? Mica Aurea est malade?

— C'est Innocentia qui a eu cette nuit une indigestion. Maintenant tout va bien.

— Dieu merci... Dieu merci !

Le sermon de Théodorite ne parvenait pas à vaincre la séduction des gladiateurs et des ourses. L'église se vidait.

Anatole vit courir dans la direction du cirque, de toutes les rues, de tous les carrefours, de toutes les basiliques, des gens essoufflés. Ils se bousculaient, s'injuriaient, écrasaient les enfants et les femmes, perdaient leurs sandales et malgré tout ne s'arrêtaient pas dans leur course. Sur tous les visages se lisait une telle hâte d'arriver qu'on eût cru qu'il s'agissait du salut de l'existence. Et deux noms, pleins de promesses sanguinaires, volaient sur toutes les lèvres :

— Mica Aurea!... Innocentia !

Anatole suivit la foule dans l'amphithéâtre.

Selon la coutume romaine, le velarium aspergé de parfums protégeait le peuple contre les rayons du soleil et répandait une douce fraîcheur. La foule à mille têtes s'agitait déjà.

Avant l'ouverture des jeux, les plus hauts dignitaires d'Antioche apportèrent dans la loge impériale la statue de bronze de Jovien, afin que le peuple pût se délecter à la vue du nouveau souverain. Dans sa main droite, Auguste tenait un globe surmonté d'une croix. Un aveuglant rayon de soleil vint tomber sur le front de l'empereur et la foule vit sur le visage de bronze un sourire satisfait. Les dignitaires baisaient les pieds de la statue. La populace criait de joie :

— Gloire au sauveur de la patrie, Auguste Jovien ! Gloire au successeur du sauvage Julien, détruit par la main de Dieu !

Une multitude de mains agitaient des mouchoirs et des ceintures de couleurs. La populace acclamait en Jovien son représentant, son âme, son image, régnant sur le monde.

En raillant l'empereur mort, la foule s'adressait à lui comme s'il se trouvait dans l'amphithéâtre et pouvait entendre :

— Eh bien, philosophe? la sagesse de Platon et de Chrysippe ne t'a pas servi à grand'chose ! Jupiter et Phébus ne t'ont pas protégé ! Te voilà dans les griffes des diables qui te déchirent ! Impie !... Le Christ a vaincu, nous avons vaincu, nous, les humbles !

Tous étaient convaincus que Julien avait été tué par un galiléen et remerciaient Dieu pour ce coup sauveur, en louant le régicide. Mais la fureur de la foule atteignit son apogée lorsqu'elle vit le gladiateur sous les griffes de Mica Aurea. Les yeux s'écarquillèrent pour se rassasier de la vue du sang ; au rugissement du fauve, le peuple répondit par un rugissement humain plus sauvage encore. Ils chantaient la gloire de Dieu, comme s'ils voyaient, seulement maintenant, le triomphe de leur croyance.

— Gloire à l'empereur Jovien, le très pieux ! Le Christ a vaincu ! Le Christ a vaincu !

Anatole sentait avec dégoût l'haleine de la populace, l'odeur du troupeau humain. Fermant les yeux, essayant de ne pas respirer, il sortit en courant dans la rue, revint chez lui, ferma la porte, les volets, se jeta sur son lit et resta ainsi jusqu'à la nuit.

Mais il était impossible de fuir la populace.

A peine le crépuscule était-il descendu qu'Antioche tout entière s'illuminait de mille feux. Aux angles des basiliques et des monuments impériaux, fumaient d'énormes torches; dans les rues brûlaient des lampions; et dans la chambre d'Anatole, à travers les fentes des volets, glissaient la lueur des feux et la puanteur du goudron et du suif. Des cabarets voisins parvenaient les chansons des légionnaires ivres, les rires des prostituées et, dominant tout, montaient les louanges à Jovien, l'anathème à Julien le Renégat.

Anatole, avec un amer sourire, leva les bras au ciel et s'écria :

— En vérité! tu as vaincu, Galiléen!

XXI

C'était une grande trirème marchande, chargée de moelleux tapis d'Asie et d'amphores d'huile d'olives, faisant le trajet entre Séleucie d'Antioche et l'Italie.

Voguant entre les îles de l'Archipel, elle se dirigeait vers l'île de Crète où elle devait prendre une cargaison de laine et débarquer quelques moines dans un monastère.

Les vieillards, assis sur l'avant, passaient leurs journées en causeries pieuses, en prières et au travail monacal, qui consistait en tressage de paniers en branches de palmier.

A l'arrière, sous un léger velum d'étoffe violette, étaient installés les autres passagers, avec lesquels les moines ne voulaient rien avoir de commun, les considérant comme des païens. C'étaient Anatole, Ammien Marcellin et Arsinoé.

La soirée était calme. Les rameurs, — des esclaves d'Alexandrie, — abaissaient et relevaient les longs avirons en chantant une triste mélopée. Le soleil se couchait derrière les nuages. Anatole regardait les vagues, en songeant à la phrase du poète : *La mer rieuse à l'infini.*

Après la bousculade, la chaleur et la poussière des rues d'Antioche ; après la fumée des lampions et l'haleine de la populace, il se reposait en répétant :

— Rieuse à l'infini, prends-moi et épure mon âme !

Calypso, Amorgos, Astiphèle, Phéra, comme des visions, surgissaient des îles, tantôt s'élevant au-dessus de la mer, tantôt disparaissant, comme si autour de l'horizon les Océanides dansaient leur éternelle danse. Il semblait à Anatole que les temps de *l'Odyssée* régnaient encore ici.

Ses compagnons ne troublaient pas ses méditations. Chacun était absorbé par son ouvrage. Ammien Marcellin mettait en ordre ses notes sur la campagne de Perse, la vie de l'empereur Julien et, le soir, lisait le remarquable ouvrage du maître chrétien, Clément d'Alexandrie, intitulé : *le Tapis bariolé.*

Arsinoé modelait des modèles de cire pour une grande statue de marbre.

C'était le corps d'un dieu olympien, dont la tête avait une expression de tristesse surnaturelle. Anatole voulait et ne se décidait pas à lui demander qui c'était, — Dionys ou le Christ.

L'artiste avait depuis longtemps abandonné ses

vêtements de religieuse. Les gens pieux se détournaient d'elle avec effroi et l'appelaient l'Apostate. Mais son nom et le souvenir des dons généreux faits jadis aux monastères chrétiens la sauvegardaient des persécutions. De sa grande fortune, il ne lui en restait qu'une faible partie qui lui suffisait pour vivre indépendante; et sur les bords du golfe de Naples, non loin de Baii, une petite propriété et la même villa où Myrrha avait passé ses derniers jours. Là, Arsinoé, Anatole et Marcellin avaient convenu de se reposer des années troublées de leur vie, dans le calme profond, en servant les Muses.

L'ancienne religieuse portait maintenant les mêmes robes qu'avant sa consécration. Les plis simples et nobles du peplum la faisaient de nouveau ressembler à une antique vierge athénienne. Mais l'étoffe était sombre et l'or de ses cheveux se voyait à peine sous le voile qui les recouvrait. Dans ses yeux qui ne riaient jamais, se lisait une sévère, presque austère sagesse. Seuls, les bras de l'artiste, nus jusqu'aux épaules, jetaient leur blanc éclat entre les plis du peplum, lorsqu'elle travaillait, impatiente, presque rageuse, en pétrissant la cire molle. Anatole sentait une extraordinaire puissance dans ces mains pâles.

Ce soir, le navire côtoyait une petite île dont personne ne savait le nom et qui, de loin, semblait un rocher aride. Pour éviter les fonds dangereux, la trirème devait longer de très près les bords. Près du cap escarpé, l'eau était si transparente qu'on pouvait voir au fond les grains de sable et les mousses. Der-

rière les sombres rocs paraissaient des plaines vertes où paissaient des brebis. Au milieu se dressait un platane.

Anatole remarqua, assis au pied de l'arbre, un adolescent et une jeune fille, probablement les enfants de pauvres bergers. Derrière eux, dans les cyprès, blanchissait une statue de marbre, le dieu Pan jouant de la flûte. Anatole se tourna vers Arsinoé pour lui montrer ce paisible coin de la Hellade; mais les paroles expirèrent sur ses lèvres. Fixement, avec un sourire d'étrange gaieté, l'artiste contemplait sa création, une statue de cire, une figure d'une équivoque séduction, au superbe corps olympien et au visage triste surhumainement.

Le cœur d'Anatole se serra. Il demanda à Arsinoé, d'une voix entrecoupée, presque méchante en désignant la maquette :

— Pourquoi fais-tu cela? Qui représentes-tu?

Lentement, en un effort, elle leva sur lui ses yeux et il songea :

— Les sibylles doivent avoir de tels yeux!

— Arsinoé, crois-tu que les gens te comprendront? murmura Anatole.

— Qu'importe, mon ami! répondit-elle en souriant tristement.

Puis, elle ajouta, plus bas, comme se parlant à elle-même :

— Il tendra ses mains vers le monde. Il doit être inexorable et terrible comme Mithra-Dionys, dans toute sa beauté et toute sa force; miséricordieux et humble...

— Que dis-tu? Quelle contradiction! Est-ce possible?

— Qui sait? Pour nous, non. Mais dans l'avenir...

Le soleil descendait toujours plus bas.

Au-dessous de lui, sur l'horizon, un nuage l'attendait, et les derniers rayons éclairaient l'île, tendrement tristes. Le berger et sa compagne s'approchaient maintenant de l'autel de Pan pour accomplir le sacrifice du soir.

— Tu crois, Arsinoé, continua Anatole, tu crois que des frères inconnus ramasseront le fil tombé de notre existence et, en le suivant, iront plus loin encore? Tu crois que tout ne périra pas dans cette ombre barbare qui descend sur Rome et la Hellade? Oh! si cela était! Si on pouvait savoir que l'avenir...

— Oui! s'écria Arsinoé, un feu prophétique brillant dans ses yeux sombres. L'avenir est dans nous, dans notre folle angoisse. Julien avait raison. Sans gloire, dans le silence, étrangers à tous et solitaires, nous devons travailler jusqu'à la fin. Nous devons cacher dans la cendre des autels la dernière étincelle, pour que les tribus et les nations futures trouvent avec quoi allumer les nouveaux flambeaux! Ils commenceront par où nous finissons. Que la Hellade meure, des hommes viendront qui déterreront ses saints ossements, les éclats de son marbre divin et qui, de nouveau, pleureront et prieront sur eux! Qui découvriront, dans nos tombes muettes, des feuilles jaunies de nos livres et de nouveau, comme des enfants, épèleront les antiques récits d'Homère et la sagesse de Platon! Alors la Hellade ressuscitera et nous avec elle!

— Et avec nous, — notre malédiction! s'écria Anatole. De nouveau recommencera la lutte entre l'Olympe et le Golgotha! Pourquoi? Qui vaincra? Quand cela finira-t-il? Réponds, sibylle, si tu peux!

Arsinoé se taisait, les yeux baissés. Enfin, elle regarda Ammien, et le désignant à Anatole :

— Voilà celui qui te répondra mieux que moi. Son cœur est également comme le nôtre, partagé entre le Christ et l'Olympe, et cependant il n'a pas perdu la lucidité de son âme. Regarde comme il écoute notre discussion avec calme.

Ammien Marcellin, mettant de côté le livre de Clément, écoutait, silencieux.

— En effet, lui dit l'épicurien, voilà plus de quatre mois que nous sommes amis et, pourtant, jusqu'à présent, je ne sais encore si tu es chrétien ou helléniste?

— Je l'ignore moi-même, répondit sincèrement Ammien en rougissant.

— Comment! Et jamais les doutes ne t'ont tourmenté? Tu n'as pas souffert des contradictions de la sagesse hellénique et de la sagesse chrétienne?

— Non, mon ami; je pense que ces deux enseignements se rencontrent en beaucoup de points...

— Mais comment as-tu l'intention d'écrire l'histoire de l'empire romain? questionnait Anatole. Une des deux balances devra faire pencher l'autre?

— Ils ne doivent pas le savoir, répondit l'historien. Être juste envers les uns et les autres, tel est mon

but. J'aimais l'empereur Julien ; mais, même pour lui, je serai impartial. Que personne dans l'avenir ne décide ce que j'étais, comme je ne le décide pas moi-même…

Anatole avait déjà eu l'occasion de constater l'élégante politesse d'Ammien, sa bravoure, sa fidélité en amitié; maintenant, il admirait en lui la profonde lucidité de son esprit.

— Tu es vraiment né historien, Ammien ! s'écria Arsinoé. Juge impartial de notre siècle passionné, tu réconcilieras les deux sagesses ennemies !

— Je ne serai pas le premier ! répliqua Ammien.

Il se leva, inspiré, et désignant les rouleaux de parchemin du grand maître chrétien :

— Ici, tout cela est déjà exprimé et bien mieux que je ne saurais le faire. C'est la « Stromate » de Clément d'Alexandrie. Il prouve que la grandeur de Rome, la sagesse de la Hellade, préparent l'enseignement du Christ. Les présages, les pressentiments, les allusions, sont de larges marches menant au royaume de Dieu. Platon est le précurseur de Jésus le Nazaréen.

Ces derniers mots, dits avec une grande simplicité, frappèrent profondément Anatole. Il lui sembla se souvenir que tout cela avait déjà existé : l'île lumineuse dans le soleil couchant, l'odeur résineuse du navire, les paroles d'Ammien, et il s'imaginait voir un large escalier de marbre, inondé de soleil, tout en colonnade comme les Propylées d'Athènes, menant directement dans le ciel bleu.

Cependant, la trirème, lentement, contournait le cap. Le bois de cyprès avait presque disparu derrière les rochers. Anatole jeta un dernier regard à l'adolescent qui se tenait, avec la jeune fille, devant la statue de Pan.

La jeune fille versait sur l'autel l'offrande du soir, — du lait de chèvre mêlé à du miel. L'adolescent s'apprêtait à jouer du chalumeau.

La trirème vogua en pleine mer et tout disparut. Seule, la fumée bleu tendre du feu du sacrifice montait au-dessus du bois.

Alors, dans le majestueux silence, un chant gravé d'église retentit ; les vieux moines, sur l'avant du navire, chantaient à l'unisson la prière du soir...

Mais, au-dessus de la mer immobile, volèrent de tout autres sons.

Le petit berger jouait sur le chalumeau l'hymne nocturne au dieu Pan, l'ancien dieu de la gaieté, de l'amour et de la liberté.

Le cœur d'Anatole frémit de surprise.

— Que ta volonté soit faite, sur la terre et au ciel, prononçaient les moines.

Et, haut, sous le ciel même, s'élevaient les sons purs de la flûte du berger, se fondant avec les paroles de la prière chrétienne.

Le dernier rayon s'éteignit sur les rochers du bienheureux îlot qui, tout de suite, sembla mort au milieu de la mer. Les deux hymnes se turent.

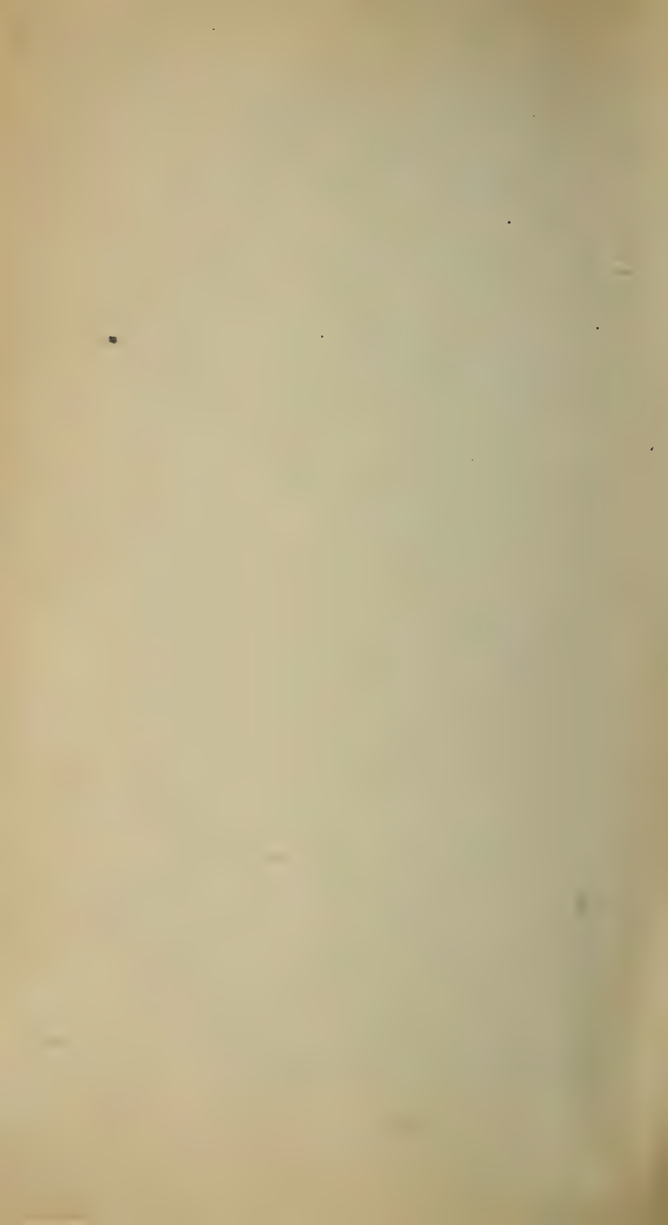
Le vent souffla dans les agrès ; des vagues s'élevèrent. La galère gémit plaintivement. Des ombres

accoururent du Sud et la mer s'assombrit. Les nuages grossissaient et de derrière l'horizon parvinrent les premiers roulements du tonnerre.

La nuit et la tempête marchaient côte à côte.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 21174-11-00. — (Encre Lorilleux).





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

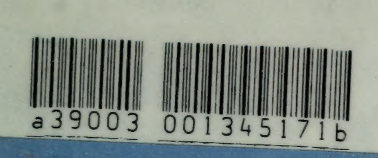
The Lib
University
Date D

MAR 09 '79

MAR 07 '79

UOMAR 09 2010

CB



CE PG 3467
.M4K314 1900
COO MEREZKOVSKII MORT DES D
ACC# 1340886



Les Reliures Caron & Le
TEL.: (819) 686-2059 113 RUE
(MTL.) 861-7768 COMTÉ LA

